L'HERMÈS,

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

Tous les exemplaires sont signés par l'éditeur.

IMPRIMERIE DE GUEFFIER,
Rue Guénégaud, n°. 31.

L'HERMÈS,

JOURNAL

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

PUBLIÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS

DE LA FACULTÉ DE PARIS.

Expérience et Observation.

DEUXIÈME ANNÉE. — TOME II.

A PARIS,

CHEZ MADAME LÉVI, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 25.

1827.

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s1id13377790

L'HERMÈS,

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

OBSERVATIONS

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.

Somnambulisme.

Le jeune Davalon que j'ai cité dans un des articles précédens, fils d'un négociant de Lyon, avait eu une enfance valétudinaire; il était faible, pâle, malingre et n'avait point atteint un accroissement proportionné à son âge.

Il avait eu en nourrice des croûtes suppurantes à la tête, un peu d'engorgement aux glandes qui environnent le col, et on avait employé pour ces maladies beaucoup de remèdes, la plupart de bonnes femmes. A l'âge de trois ou quatre ans, la suppuration avait cessé; les croûtes et l'engorgement des glandes avaient aussi disparu; mais cet état devint alternatif, et c'est ainsi que cet enfant atteignit l'âge de treize ou quatorze ans sans que l'éducation ordinaire eût fait chez lui quelque progrès bien sensible. Ce fut alors que son père l'amena à notre grand traitement public le 17 décembre 1784. Je m'apperçus d'abord qu'il avait le regard triste, le globe de l'œil blafard et la pupille plus dilatée qu'elle l'est ordinairement et à cet âge.

Au bout de quelques jours de traitement (son père le magnétisait) il eut un peu plus d'appétit, plus de gaîté; les urines et la transpiration devinrent plus abondantes. Toutes les heures on lui faisait boire un demi-verre d'eau magnétisée, assis à l'appareil magnétique, il était silencieux et avait l'air observateur; du reste, il affectionnait une cer-

taine place, et il était contrarié lorsque quelques circonstances très-indifférentes en elles-mêmes l'obligeaient d'en changer.

A peine huit jours s'étaient écoulés que j'appris qu'il avait le ventre plus libre qu'à son ordinaire, mais sans dévoiement.

Le neuvième jour de son traitement, je m'aperçus qu'il avait les yeux fermés et qu'il battait la mesure avec l'une de ses mains sur le couvercle de l'appareil.

Je fis remarquer cette circonstance à mes collègues et à la compagnie présente; Mlle. G..., en somnambulisme, me dit, sans que je l'interpellasse : — Vous voyez bien, Monsieur, que Gustave est somnambule... Nous nous approchâmes de lui avec quelques disciples et son père. — Pourquoi bas-tu la mesure? lui dis-je. — Vous n'entendez donc pas, Monsieur, la musique du régiment? — Non, mon ami. Où est donc ce régiment avec sa musique? — Il entre par la porte de Saint-Clair; ils ont un habit bleu de ciel et paremens blancs. — (C'était, en effet, royal Suédois.) Nous étions éloignés de ce régiment au moins d'une grande portée de canon, et aucun de nous, sauf Mlle. G..., n'entendait sa musique. — Et où va ce régiment? Il va loger au faubourg de la Guillotière, et défile le long des quais du Rhône.

Nous examinâmes ses yeux. Les paupières étaient entièrement closes; en les écartant sans peine, le globe de l'œil nous parut terne, sans expression; la pupille très-dilatée. Son pouls marquait quatre-vingt-quinze pulsations, et dans son état ordinaire, bien éveillé, soixante-quinze. Sa physionomie était un peu animée, la peau plus souple et légèrement en moiteur.

Ce jour, je le laissai bien tranquille, mais me proposant dès le lendemain de commencer son éducation somnambulique. Ses yeux ont été constamment fermés, et ma première question fut celle-ci : — Comment te trouves-tu, Gustave? — Très-bien, Monsieur; j'ai déjeûné plus qu'à mon ordinaire avec de bonnes pommes de terre en salade,

et je dînerai bien. Monsieur, vous serez en peine de moi dans trois jours à ces heures-ci... (il était deux heures). — Pourquoi cela, mon ami? — C'est que je vois dans mon ventre que j'aurai alors de grandes coliques; que vous serez, ainsi que mon père, très-inquiets; mais il faut être tranquilles : ces coliques dureront une heure, et se termineront par me faire aller six fois à la garde-robe, et j'y rendrai quantité de matières liquides et très-blanches. Pendant ces quatre jours, il faudra me faire prendre une grande tasse à jeun, et une autre en me couchant, d'une infusion de trois ou quatre feuilles d'oranger mêlées avec une grande pincée de fleurs de violettes; et pendant le jour, de l'eau magnétisée aux repas et lorsque j'aurai soif. — Cette évacuation que tu nous annonces sera-t-elle la seule? — Non. Quinze jours après j'en aurai encore une, mais bien plus forte. Elle aura lieu le soir à huit heures, à la maison... Je souffrirai tant que je serai en danger... Mais mon père me magnétisera sans cesse sur la tête et sur le ventre pendant qu'on vous enverra chercher... Je ne pourrai me tenir sur les jambes... Soyez tous bien tranquilles, ce sera ma dernière crise... Le lendemain je serai faible, mais gai et tout-à-fait guéri... — Comment vois-tu cela, mon ami? — Je le vois par-là (désignant son estomac). Je vois dans la poche de l'estomac, dans tous les boyaux. Il y a beaucoup de petites grosseurs comme des noisettes partout par-là. Je crois que vous appelez cela des glandes. Ce sont ces gales à la tête qui sont descendues dans le ventre. — Ne vois-tu rien autre d'extraordinaire en toi-même? — Non; que cela. Mais tout bouge : ça est curieux... Je vois mon sang dans les veines .. Oh! je vais bien vite grandir;... cela me fera bien plaisir, car on m'appelle *nabot*. Je voudrais bien boire... de l'eau bien magnétisée... — Et pourquoi magnétisée? — Oh! c'est qu'elle est pleine de fumée blanche, de feu... Cela fait aller toute la machine bien plus vite et mieux.

— Tu m'as dit que ton père devra, le jour de ta dernière crise, te magnétiser sur la tête et sur le ventre? —

Oui, Monsieur. — Pourquoi sur la tête ? — A plat, les doigts en arrière.... c'est de cette façon qu'il faut agir... cette humeur de *gourme* que vous appelez... voudrait encore revenir à la tête ; mais elle doit prendre le chemin du pot de chambre... cette dernière fois, je serai obligé d'y aller huit fois dans une heure, et toujours très-blanc.

Il était fatigué ; je le réveillai à sa demande. Je ferai remarquer ici, comme j'ai déjà eu l'occasion de le faire, que chaque somnambule, au milieu des diverses circonstances qui sont toujours inhérentes à cet état, présente une multitude de variétés dans le développement et la perfection de ses facultés. Le jeune Davalon, par exemple, avait, pendant son somnambulisme, les yeux constamment fermés, sans que sa volonté pût lui faire tenir les paupières écartées.

Son somnambulisme ne dura, dans ce degré de clairvoyance, que trois semaines au plus. Son père avait le plus grand soin d'écrire ses prescriptions, sans l'interroger en rien ; il avait noté très-exactement les jours, les heures et les minutes où les crises annoncées devaient avoir lieu.

Entre la première et la dernière de ces crises il s'écoula quinze jours, comme je l'ai dit. Dans cet intervalle, voici ce qui arriva au traitement. M. l'abbé de Daines, chanoine de Besançon, était au nombre de nos élèves et dans celui de nos malades. Il était, depuis plus d'un an, sujet à un mal de tête violent, qui lui ôtait souvent l'appétit et le sommeil. Ce mal de tête avait son siége principal à la racine du nez, et s'étendait dans toute la région du front principalement. Je dois dire qu'il aimait passionnément à sentir l'odeur des fleurs ; il en avait toujours. Il était encore grand amateur du tabac, qu'il prenait à tout instant et sans mesure ; d'ailleurs, il était fort, coloré et gai, avec un embonpoint ordinaire.

Par l'effet du hasard, il se trouvait toujours placé à côté du jeune Davalon ; celui-ci, dans le moment de sa plus grande clairvoyance, lui dit : — Monsieur le curé, voulez-vous que je magnétise votre mal ? — Bien volontiers, mon

petit ami. Le jeune homme se lève aussitôt et se place en face du chanoine ; il lui met un pouce dans chacune de ses oreilles, le plus profondément possible.

Je m'approche aussitôt pour examiner bien attentivement ce procédé de notre jeune somnambule ; il était ardent, ému, très-attentif et silencieux. Son pouls avait augmenté de quelques pulsations ; il avait au reste l'air très-content (1). Il resta dans cette position dix minutes ; puis, changeant de procédé, il appliqua le pouce gauche au bout du nez de M. de Daines, et celui de sa main droite au milieu du front, à la racine des cheveux à-peu-près, position qu'il garda encore dix minutes ; alors M. de Daines lui dit : — Mon petit ami, vous m'avez donné beaucoup de chaleur dans l'intérieur du front et du nez ; j'ai envie d'éternuer et de me moucher. Il éternua en effet deux ou trois fois, se moucha très-abondamment avec un peu de sang, chose qui ne lui était jamais arrivée. Le jeune homme remit ses pouces dans une autre position : l'un à la jonction de la tête avec le col, à la nuque, et l'autre à la racine du nez ; il ne continua ce dernier procédé que six minutes, puis il dit : — Monsieur le curé, vous respirerez deux fois aujourd'hui fortement par le nez un peu d'eau tiède magnétisée, de manière qu'elle entre dans le front ; il y a là deux cavités (en désignant la place des sinus frontaux) ; c'est là, du côté droit, où il y a un ver vivant, qui a cela de grandeur (un peu plus de demi-pouce), et gros comme un très-petit tuyau de plume. Je vous magnétiserai demain à la même heure, et vous moucherez ce ver mort, quelques minutes après. — Gustave, lui dis-je, pourquoi as-tu magnétisé Monsieur dans le canal des deux oreilles ?—C'est que le fond est assez près de ce que vous appelez sinus frontaux, et qu'il y a entre eux un peu de communication par de petits filets blancs et de très-petits vaisseaux intérieurs.

---

(1) Je dois faire observer, comme un fait à-peu-près constant, que tous les individus en somnambulisme, plus ou moins clairvoyans, ont sur la physionomie et dans leurs discours le cachet d'une grande satisfaction.

— Pourquoi Monsieur rendra-t-il ce ver sans vie? — C'est que déjà il est affaibli, malade; demain il ne pourra plus se mouvoir : l'eau magnétisée et moi le tuerons entièrement; et un demi quart-d'heure après, à une heure précise, Monsieur le mouchera. M. de Daines fit exactement ce qui lui avait été ordonné par le somnambule. Le lendemain, à l'heure précise annoncée, après avoir été, pendant quelques minutes, magnétisé par le jeune Davalon, par les canaux auditifs, le nez et le milieu du front, il eut envie de se moucher et rendit dans son mouchoir un ver un peu velu, de couleur grise, sans vie, et des dimensions annoncées, ressemblant assez à un ver de pommes ou de poires. M. de Daines s'était abstenu, pendant les vingt-quatre heures qui avaient précédé cette expulsion, du tabac et d'odeurs spéciales.

Nous vîmes tous ce ver parfaitement conservé; nous le vîmes et nous n'osions en croire nos yeux. Le jeune homme était aussi content que M. de Daines, ce qui est beaucoup dire. Dès cet instant toutes douleurs de tête cessèrent par enchantement. Il se promit d'être plus que modéré à l'avenir dans l'usage du tabac et dans celui de l'odeur des fleurs. M. de Daines, voulant conserver cet insecte, le mit dans de l'esprit de vin, mais dans un instant il se réduisit presque à rien dans cette liqueur. Ce fait parut incroyable à tous ceux qui n'en avaient point été les témoins. L'ignorance, toujours présomptueuse, rejette avec dédain tout ce qui n'est point à sa mesure. Cependant la raison exercée par la réflexion doit nous apprendre à être réservé dans nos dénégations. Regarder comme faux, dit un grand moraliste philosophe (1), ce qui paraît invraisemblable, c'est se donner l'avantage d'avoir dans la tête les bornes, les limites de la puissance du créateur de toutes choses. Il n'y a pourtant point de plus notable folie au monde que de les ramener dans le cercle de notre capacité.

---

(1) Montaigne.

Si l'on entendait bien la différence qu'il y a entre l'impossible et l'extraordinaire, entre ce qui est contre l'ordre de la nature, telle que nous la connaissons, et ce qui heurte la commune opinion des hommes, c'est alors qu'en ne croyant ni ne doutant témérairement, on observerait la règle de *rien de trop* recommandée par Chilon.

Mais, nous demandèrent beaucoup d'honnêtes gens qui n'étaient ni physiologistes, ni naturalistes, ni livrés à l'étude des phénomènes les plus communs, comment un ver a-t-il pu se former, se mouvoir, exister enfin dans le fond du nez pendant un an au moins? Nous leur répondions ce que je leur répondrais encore s'ils m'adressaient une telle question : Je n'en sais rien.

Nous ignorons les causes premières presque en tout, même tout le développement de leurs effets, sauf les vérités mathématiques qui frappent nos sens. Tout ce que je crois savoir et que je pourrais attester, c'est que le corps humain, dans l'ensemble de son économie, dans ses cavités naturelles et accidentelles, dans son propre tissu, est sujet à recevoir, à recéler, à développer en lui différentes espèces de germes de vers et d'autres insectes. Il est très-vraisemblable qu'un œuf, si l'on veut ainsi le dénommer, est le principe obscur de telles productions vivantes qui sont étrangères à sa construction normale; productions extraordinaires, gigantesques, quelquefois monstrueuses, effrayantes, et toujours aussi surprenantes qu'elles sont humiliantes et dégoûtantes.

Ces germes sont introduits dans notre propre substance par les alimens, par l'air, l'eau, par les contacts, etc., tels que ceux très-vraisemblables trouvés dans les boutons de gale. Qui osera affirmer que les différentes espèces de vers intestinaux et ceux qui se rencontrent ailleurs doivent avoir les dimensions actuelles, les qualités, dans leur nature originelle, telles que nous les trouvons ordinairement; ou bien ont acquises dans ces matrices nouvelles un accroissement si volumineux, pour la plupart, et qui ne peut être dans leur principe? Celui qui, pour la pre-

mière fois, verrait ces diverses espèces d'insectes repoussans en croirait-il ses propres yeux, encore moins un rapport, tant véridique que fût-il?

Les différentes espèces de ténias, le pian, le dragoneau, etc., comment se forment-ils, dans les jambes principalement et ailleurs? Comment un corps vivant, mais malade, a-t-il le corps net aujourd'hui, et demain est-il couvert de poux? Comment cette peuplade malheureuse de nègres, au rapport des voyageurs, dans un canton désolé, au milieu de l'Afrique, et se nourrissant de sauterelles ordinairement; comment, dis-je, ces hommes, dont la vie se termine à quarante ans au plus, couverts de pustules ulcérées, desquelles sortent une multitude de vers hideux, qui se changent en chrysalides et deviennent des espèces de sauterelles dégénérées, comment tout cela se forme-t-il dans leur malheureuse constitution? Répétons donc, et ne cessons de le répéter, personne n'en sait rien; mais on raisonne à cet égard, car on veut tout expliquer, tout savoir, sans avoir appris.

Nous ignorons les lois de presque tous les phénomènes de la nature, et nous voudrions mettre des bornes à ses produits, à la puissance de son auteur! La fin de nos explications ambitieuses, mais téméraires et ignorantes, sera toujours celle, au moins jusqu'à présent, de notre grand Molière sur un autre sujet; qu'on m'en permette la comparaison: *Quare opium facit dormire? quia est in eo virtutem dormitivam.* Voilà où aboutissent toutes nos recherches dans ce genre.

Contentons-nous donc des faits, et agissons suivant ce que nous prescrivent la raison, le bon sens et l'expérience. Dans le sujet qui nous occupe, il est indubitable qu'un œuf d'insecte, un petit insecte lui-même, un germe égaré, un seul germe sur des milliers possibles, aura été porté par le tabac, en respirant l'odeur des fleurs, dans les sinus frontaux de M. de Daines, et y aura pris un développement et une existence extraordinaires.

Petit, fameux chirurgien, fut consulté à Paris par une

grande dame depuis plusieurs mois affectée d'une ophthalmie très-intense et d'engorgement des paupières. Elle avait épuisé, par les conseils de gens de l'art distingués, tous les remèdes employés contre cette maladie : saignées, topiques divers, exutoires, etc. Ce grand chirurgien observateur, après une longue narration de cette dame et l'examen le plus scrupuleux des parties malades, s'avisa de les considérer à la loupe. Il découvrit aussitôt, non sans grande surprise réciproque, entre les cils, beaucoup de *millepèdes*, seules et incroyables causes de cette inflammation rebelle. — Dans deux fois vingt-quatre heures, Madame, vous serez guérie. Il mit autour de chacune des paupières une très-légère traînée de pommade napolitaine, et dès le lendemain même cette production animale avait cessé d'exister.

Ces faits, d'ailleurs, quoique extrêmement rares, ne sont point sans exemples et sans autorités pour les admettre. Beaucoup d'animaux, les brebis, par exemple, sont sujets à avoir des vers dans leurs sinus frontaux ; ce ne peut être qu'en aspirant, en brouttant l'herbe qui les nourrit, que ces insectes s'y portent et y prennent vie. Notre célèbre professeur et maître Sabatier a consigné, dans un de ses savans écrits, je crois, ce qu'il avait raconté dans ses leçons ; c'est qu'un officier de la maison du roi Louis XV, tourmenté depuis long-temps de douleurs frontales, pour lesquelles il avait inutilement employé beaucoup de remèdes, poussé par une espèce d'instinct, se fit verser, dans les conduits auditifs externes des oreilles, de l'huile d'olive un peu chaude. L'on sait combien l'huile est pénétrante et s'insinue dans les endroits crus les moins accessibles du corps humain ; l'on sait encore que l'huile est le poison le plus effectif des chenilles, de certains vers, etc.

A peine cette opération eut-elle été exécutée, que cet officier sentit un mouvement extraordinaire dans la région des sinus frontaux ; il éternua, eut un grand besoin de se moucher, et rendit aussitôt un assez gros ver velu, encore

vivant, de la forme et dimension d'une chenille moyenne, telle que celles qui tombent des arbres.

M. Gousse, notre très-estimable collègue à l'Académie royale de Médecine, a vu à Bordeaux des vers développés dans les sinus frontaux humains; enfin, beaucoup de mes confrères, sans avoir vu personnellement de ces insectes, ont souvent entendu affirmer par des gens dignes de foi qu'ils existaient quelquefois. Ainsi donc, en ce genre comme en tous les autres, l'homme sage, l'homme instruit ou qui cherche à s'instruire, doit avoir pour principe fondamental en fait de science, dont le domaine s'augmente tous les jours, de ne rien affirmer légèrement, de ne rien nier témérairement. Qu'il doute au moins; le doute est le véritable et le plus assuré refuge de celui qui scrute et veut observer la nature. On a dit et on a répété depuis bien long-temps que notre raison est un pot à deux anses qu'on ne peut saisir sans risque à droite ou à gauche, il faut le porter des deux mains.

M. l'abbé de Daines, depuis l'heureux jour dans lequel il rendit son ver par l'effet du magnétisme, ne s'est plus ressenti de l'espèce de mal de tête qui le tourmentait. Il est devenu, comme on peut le croire, un des plus zélés défenseurs et agens de la science Mesmérienne.

Le jeune Davalon continua pendant tous les jours qu'il avait nombrés à exercer utilement sa clairvoyance somnambulique, sans qu'il y ait eu par son moyen à notre traitement aucun fait aussi frappant, aussi curieux que le sien et celui *du ver tiré du nez*, comme on peut le dire sans que ce fait soit au figuré.

Au jour fixe que ce jeune homme avait annoncé pour sa grande et dernière crise, elle eut lieu en effet. Il était à-peu-près sept heures et demie du soir lorsque je m'acheminai chez son père pour éviter qu'on vînt me chercher. Je rencontrai dans l'escalier ce qu'on appelle vulgairement un *fâcheux*, qui me retint par ses discours et ses questions plus que je n'aurais voulu, lorsqu'une femme de service descendant précipitamment me dit: — Monsieur,

j'allais vous chercher ; cela presse. — J'arrive, et vois notre intéressant jeune homme dans un état digne de pitié, faisant les hauts cris, se tordant les membres, et disant *qu'il allait mourir par la colique*. Son père ne cessait de le magnétiser suivant la prescription antécédente de son fils en état de somnambulisme. Nous rassurâmes et le fils et les enfans. J'avoue que la violence de la crise, les mouvemens convulsifs des membres et des muscles du bas-ventre, l'absence du pouls, les cris, une sueur froide générale, etc., me donnaient de l'effroi, lorsque tout-à-coup il demanda un vase de nuit. Il rendit, comme il l'avait annoncé, en huit reprises une grande quantité de matière blanchâtre, liée, fétide, et ressemblant à une bouillie peu épaisse. Tous les accidens cessèrent à la dernière évacuation, mêlée avec un peu de sang. Il resta faible, pâle, demanda à manger une soupe au riz et à se mettre au lit, ce qui fut exécuté aussitôt.

Le lendemain, il vint encore au traitement amené par son père, et tous les deux très-joyeux. Le jeune homme avait bien dormi, bien déjeûné ; il était gai, moins faible que la veille, un peu coloré, ce qui ne lui était pas ordinaire. Il se plaça comme de coutume à l'appareil magnétique ; mais ni l'effet de cet appareil, ni mes procédés magnétiques et ceux de son père, ne purent pendant plus d'une heure d'application constante lui donner le sommeil critique ; le somnambulisme avait disparu avec la maladie. La guérison était achevée et complète.

L'on a pu voir par l'historique de la maladie de mademoiselle G....., de son traitement et du caractère de son somnambulisme ; par celle du jeune Gustave Davalon, ainsi que par la guérison opérée nouvellement par le magnétisme uni au somnambulisme par les soins et les procédés de madame Touchard chez madame Dorothée, le plus grand nombre des phénomènes intéressans que présente ce sommeil critique et plein de merveilles.

On a pu y voir aussi beaucoup de ce qui peut y exister

d'instructif et d'avantageux pour le traitement des maladies, par la clairvoyance qu'il donne aux somnambules. On pourra sans nul doute, par la suite, rencontrer encore beaucoup d'autres faits analogues ou nouveaux, tout autant curieux, comme ils sont jusqu'à présent inexplicables.

Si, au somnambulisme développé par l'emploi du magnétisme animal, on joint les autres phénomènes extraordinaires et surprenans de Mlle. Julie, traduits de l'allemand, du baron Frédéric Charles de Strombec (1), produits par un somnambulisme naturel et spontané, on aura, je pense, un cercle assez vaste pour y faire entrer tout ce qui a été découvert, fait et dit à cet égard, jusqu'à présent sur un tel sujet, et même la plus grande partie de ce qui pourra dans l'avenir être recueilli de la même manière et généralement similaire.

Sans vouloir poser arbitrairement des bornes à la science magnétique, je crois devoir dire que de tous ces faits connus on peut en conclure hardiment pour une ressemblance commune, quoique variée, de tous ceux qui sont à venir, conséquemment du connu à l'inconnu.

D'après ces simples considérations, je me suis proposé comme un devoir, dans des articles subséquens à ceux que j'ai produits dans ce journal, de m'attacher principalement aux observations qui démontrent les guérisons opérées par le magnétisme simple, indépendamment de sa jonction au somnambulisme. Je ne négligerai cependant pas, je le répète, lorsque le sujet ou l'occasion m'y convieront, de faire connaître par une notice adjointe tout ce qui pourrait me paraître devoir ajouter encore à l'ensemble de la science et à son utilité.

Avant de finir cet article, il me paraît de mon devoir de revenir un moment sur celui où il est question de M. de Sur... Cet article (2) commence le neuvième cahier de ce

---

(1) Vol. in-8°. 200 pages.

(2) Pag. 113.

journal, l'Hermès de novembre 1826. Sa maladie était ancienne, elle affectait principalement l'épaule droite et prenait son origine du foie.

Dans cet article, j'exprime le regret qu'aucune explication anatomique et physiologique satisfaisante à ce sujet ne m'était encore parvenue. Depuis, et lorsque j'y pensais le moins, j'ai lu avec une surprise agréable, et pour ainsi dire par hasard, dans la *Revue britannique* (1), sur cette sorte d'affection morbide, un paragraphe bien intéressant, et m'oblige à le transcrire littéralement ici, comme portion supplémentaire à mon article.

Nous savons bien que tous les organes en général, ceux particulièrement qui sont renfermés dans la capacité de l'abdomen, diffèrent plus ou moins par leur usage autant que par leur texture, et sont, en conséquence, sujets à des maladies très-distinctes et très-diverses, d'où il résulte qu'elles réclament des traitemens les plus opposés. Il n'y a que l'anatomie la plus minutieuse qui enseigne les moyens d'en faire la distinction.

« Il arrive souvent, dit l'auteur, que le siége de la douleur se trouve à une grande distance de l'organe affecté. Dans les maladies du foie, par exemple, la douleur se fait généralement sentir au-dessus de l'épaule droite (2), une des branches du nerf phrénique droit aboutit au foie; le troisième nerf cervical, d'où sort le phrénique, distribue plusieurs de ses branches dans le voisinage de l'épaule, et c'est ainsi qu'il existe une communication entre l'épaule et le foie. Il n'y avait que l'anatomie qui pût faire connaître ce fait et donner l'explication d'un symptôme aussi extraordinaire. C'est parce qu'ils ne l'ont pas étudiée, que d'*ignorans* praticiens prennent souvent pour un rhumatisme de

(1) Pag. 8 et 9, tom. VI, in-8°.

(2) Cette assertion nous paraît trop générale. Cet accident symptomatique est très-rare; dans l'espace de quarante ans je ne l'ai rencontré que trois fois.

l'épaule une maladie organique du foie. Ils laissent cette maladie se développer tranquillement jusqu'au moment qu'elle devient incurable, tandis qu'un médecin plus instruit l'eût reconnue dès le principe et l'aurait facilement guérie. »

Je dois avouer que ces observations physiologiques sont justes autant que savantes, et que l'on doit de la reconnaissance à ceux qui s'en occupent avec tant de succès.

Le plus grand nombre des anatomistes, et je me range dans cette classe, quoique ayant parcouru à fond les divers domaines de l'anatomie dans les dissections et l'avoir étudiée avec soin, peu, cependant, ont poursuivi jusque dans ses dernières et extrêmes subdivisions la névrologie, dont l'exacte connaissance devient de jour en jour plus nécessaire. Sans les recherches que fournissent l'autopsie cadavérique et l'anatomie pathologique, et sans les travaux minutieux et constans des professeurs *ad hoc* et des dignes médecins observateurs, la vérité, sur beaucoup de faits de ce genre, serait encore voilée. J'en excepte pourtant les révélations faites à ce sujet par les somnambules aussi parfaits que les personnes dont j'ai parlé.

PICHER GRANDCHAMP.

LETTRE

ADRESSÉE A M. ROBIN PAR M. MINEL.

Monsieur,

Vous m'avez demandé une relation de la maladie de ma femme, que vous avez si miraculeusement guérie par le magnétisme, dont vous faites un usage si noble et si désintéressé. Je dois à la vérité et à la reconnaissance de me rendre à votre invitation.

Le 10 décembre 1826, ma femme, étant enceinte d'en-

viron six mois, eut une frayeur qui lui causa une révolution subite. Le sang se porta à la tête, et dans la journée elle fut attaquée de douleurs de tête qui allèrent en augmentant jusqu'au 16, jour où le médecin lui ordonna des bains de pieds sinapisés. Le lendemain 17, on lui fit une saignée au bras gauche : malgré cela le mal alla croissant jusqu'au 21 décembre. On lui posa alors quinze sangsues derrière les oreilles. Cette saignée fit peu d'effet, et le mal recommença bientôt avec plus de violence. Le 30, on lui appliqua un vésicatoire à la nuque, et le 31 on lui fit prendre des pilules de sulfate de quinine. Ces moyens n'ayant produit aucune amélioration, la malade, épuisée de souffrances, ne quitta plus son lit depuis le 7 janvier au soir, et son état devint chaque jour plus alarmant. Plus de sommeil, plus d'appétit, les crises se succèdent presque sans intervalle. Le 10, on lui fait une forte saignée au bras droit, on lui donne une potion calmante pour provoquer le sommeil, et l'on n'obtient aucun soulagement. Dans la journée du 11, on lui pose trente sangsues au cou, on applique sur la tête des vessies remplies de glace; malgré cela la malade ne cesse de souffrir, elle s'affaiblit et la journée est affreuse. La nuit du 12 au 13 l'est encore plus. Ma femme ressent des coliques qui semblent annoncer l'accouchement. Le calme revient un peu dans la journée du 13, et le mieux se prolonge jusqu'au 14 au soir. On lui pose alors sur la tête un cataplasme de farine de graine de lin avec des feuilles de jusquiame, le tout arrosé avec du laudanum. La nuit du 14 au 15 et toute la journée du 15 sont désespérantes. Ma femme ressent les douleurs de l'enfantement, et cependant, épuisée par les sinapismes et les autres remèdes, elle est sans force. Je crains que ce jour (qui est celui de ma naissance) ne soit celui où j'aurai la douleur de la perdre. Dans la nuit du 15 au 16, elle accouche d'une petite fille (qui a vécu trois jours). Les douleurs de l'enfantement lui sont moins sensibles que les douleurs de tête. Aussitôt après l'accouchement, les fortes crises cessent : il

ne lui reste dans la tête qu'un fort battement, qu'elle compare à celui de plusieurs hommes qui battent en grange. La tête est très-sensible au toucher. Ce dernier état se prolonge jusqu'à la fin de la journée du 18. La nuit du 18 au 19 est mauvaise, les maux de tête sont revenus; ils diminuent le 19 et le 20, mais l'abattement de la malade est extrême. Le 21, pendant le jour, ils sont insupportables : les crises s'adoucissent ensuite; mais le 25, à six heures un quart, elles recommencent avec plus de violence que jamais: pendant cinq heures ma femme est presque sans connaissance. La force du mal la met dans un abattement qui dure jusqu'au 26 au soir : les fonctions ne se font presque plus. C'est dans cette situation que nous avons recours à vous, monsieur, comptant sur votre complaisance. Notre attente n'est point vaine. Vous arrivez dans la soirée du 26 à huit heures et demie du soir. Vous magnétisez ma femme pendant une heure, et, chose incroyable et qui tient du miracle, elle ne souffre plus. La nuit suivante est délicieuse, le sommeil est complet et doux; le lendemain, comme après la séance, plus de maux de tête. Le battement a disparu, la tête est insensible au toucher. La vue, qui était très-affaiblie, ne l'est plus, les forces sont en partie rétablies, l'appétit est bon; le corps, qui était extrêmement serré, est parfaitement libre, et la couche, arrêtée depuis deux jours, reprend son cours. Enfin, tous les signes de la santé reparaissent.

Je ne puis douter, monsieur, que ce changement subit et la guérison qui en a été la suite ne soient dus au magnétisme. Il est vrai que ce bien s'est opéré par une forte transpiration à la tête, qui a eu lieu à chaque séance, et par le sommeil qui en a été la suite; mais il est évident que c'est votre action magnétique qui a produit cet effet, qu'on n'avait pu obtenir par aucun remède, et qui n'est certainement pas dû à l'imagination. Enfin, monsieur, je suis convaincu que c'est vous qui avez sauvé ma femme : elle vous doit la santé et peut-être la vie : je vous dois plus

encore. Nous nous unissons pour vous offrir l'hommage de notre reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

MINEL,

Adjudant du génie, à la maison militaire du roi, rue Neuve-de-Belle-Chasse, n°. 8.

GUÉRISON D'UNE NÉVRALGIE,

OPÉRÉE PAR LE MAGNÉTISME ANIMAL,

Sur madame Félicité Minel, âgée de trente-deux ans, demeurant rue Neuve-de-Belle-Chasse, n°. 8, à Paris;

PAR M. ROBIN.

Le 10 décembre 1826, madame Minel, étant enceinte d'environ six mois, est atteinte, à la suite d'une frayeur, d'une révolution subite. Le sang se porte à la tête, la face devient violette et est semée de boutons : ces symptômes sont les précurseurs d'une douleur de tête atroce qui se manifeste le soir du même jour. Ces crises affreuses, qui n'ont point d'époque fixe, durent quelquefois une journée entière, souvent elles cessent et se renouvellent plusieurs fois par jour.

L'accouchement, que l'on présume avoir eu lieu avant terme, et dont le médecin attendait d'heureux résultats, n'a produit qu'un calme momentané. Il n'y avait que dix jours que madame Minel était accouchée, et déjà plusieurs crises aussi violentes que les précédentes s'étaient manifestées, mais à quelques jours d'intervalles.

Les médecins qui ont été appelés près de cette dame ont employé pour faire cesser cette névralgie toutes les ressources de leur art, les sangsues, les saignées, les sinapismes, etc., mais inutilement : les souffrances ont continué avec la même intensité; enfin, la crise d'hier soir

nous a semblé plus forte encore que toutes celles qui l'avaient précédée.

Madame Minel, au moment de l'une de ces crises, avait été magnétisée par une demoiselle qui avait quelque confiance au magnétisme : le léger soulagement que des passes faites sur sa tête lui avaient procuré la détermina à en essayer de nouveau.

Le 26 *janvier* 1827, *à neuf heures du soir.* — La malade, dans l'intervalle des crises, est constamment dans un état de malaise. Elle ressent dans la tête un battement très-fort et très-incommode, sa partie supérieure est extrêmement sensible au toucher. La vue est affaiblie, les yeux sont ternes; la figure est pâle et décomposée; la faiblesse est excessive; il y a grande constipation.

Magnétisée à grand courant, madame Minel s'endormit en quelques minutes d'un sommeil très-profond, qui dura environ trois-quarts d'heure sans interruption et sans qu'elle fît le moindre mouvement, puis elle sembla se réveiller, mais sans ouvrir les yeux; elle laissa échapper péniblement et d'une voix presque éteinte ces paroles : *Mon Dieu! que cela me fait de bien; quel bon somme je viens de faire! il y avait bien long-temps que je n'avais dormi d'un sommeil aussi profond et aussi calme, car je suis constamment agitée la nuit. Que je suis heureuse dans cet état! Je vous prie d'avoir la bonté de continuer à me magnétiser!* Je la laissai encore quelques instants jouir de ce bien-être. Durant ce temps, les yeux s'ouvrirent peu-à-peu, alors j'achevai de la réveiller. Elle ressentit une grande chaleur dans toute l'habitude du corps, accompagnée de transpiration, particulièrement à la tête, où elle était très-abondante. Elle dit se trouver très à son aise, ne se ressentant pas de la fatigue qu'elle éprouvait chaque soir lorsqu'elle avait quitté son lit, comme elle l'avait fait ce jour-là. Les yeux paraissaient moins brouillés et elle dit y voir beaucoup mieux qu'avant la séance; la figure était devenue très-colorée. Les battemens dans la tête avaient entièrement disparu, ainsi que l'état de malaise dans lequel elle

était avant la séance. Je la mis à l'usage de l'eau magnétisée.

Deuxième séance, *le 27, à neuf heures du soir.* — Malgré ma confiance au magnétisme et tout ce que pouvait me présager d'heureux les effets remarquables qui s'étaient manifestés dans la séance de la veille, je ne pus me défendre de la surprise que me causa le changement prodigieux qui s'était opéré depuis cet instant dans la santé de ma malade, qui, hier faible et souffrante, assise dans un fauteuil, s'y soutenant avec peine, aujourd'hui, à mon arrivée, se lève seule, vient au-devant de moi avec une figure rayonnante de santé et de joie, m'annonce que toutes ses souffrances ont entièrement disparu. Elle m'apprend que sa tête est maintenant aussi insensible au toucher qu'avant sa maladie, que les battemens ne s'y sont plus fait sentir depuis la séance d'hier, que sa vue est comme dans l'état de santé, que les douleurs de jambes ont aussi totalement cessé depuis ce moment, et que non-seulement la constipation n'existe plus, mais qu'une évacuation naturelle et salutaire a eu lieu ce matin; que l'appétit et le sommeil sont revenus; enfin, qu'il ne lui reste de l'état fâcheux dans lequel elle était avant d'être magnétisée, que la convalescence de son accouchement.

Heureux d'un succès aussi prompt, je me disposai à endormir ma malade : peu de minutes suffirent pour lui procurer un sommeil profond, qui dura trois quarts d'heure. Elle m'exprima, ainsi qu'elle l'avait fait la veille, tout le bien que lui procurait ce sommeil. Elle éprouva beaucoup de chaleur, une forte transpiration au col et à la tête, particulièrement à la partie supérieure du front et des tempes; le corps transpira moins que lors de la séance précédente. Le réveil fut difficile et long : la malade ne put ouvrir entièrement les yeux que dix minutes après avoir commencé à s'éveiller.

Cette séance finie, Madame Minel se trouva si bien qu'elle se leva et marcha seule dans sa chambre, ce qu'elle ne pouvait faire la veille que soutenue par deux personnes. Toutes les douleurs qui constituaient son état de maladie

et qui précédaient ces crises ayant entièrement disparu, il était à présumer que cette névralgie avait cédé à l'influence du magnétisme et qu'elle ne reparaîtrait plus. Je continuai néanmoins à magnétiser la malade jusqu'à la fin de la convalescence de sa couche.

Troisième séance, 28 *janvier*, *quatre heures du soir*. — L'amélioration de la santé de Madame Minel est remarquable; les forces reviennent d'une manière sensible; la vue se soutient; aucuns des symptômes qui annonçaient la présence de la névralgie ne se sont renouvelés : elle a bon appétit; son sommeil est calme; les évacuations se font bien; la couleur de la face, l'état des yeux, la gaîté, tout annonce un rétablissement parfait.

Magnétisée comme les jours précédens, le sommeil se manifeste tout aussi promptement; il est également calme et dure trois quarts d'heure. Le désir de le prolonger, la difficulté du réveil, la transpiration, enfin tous les symptômes qui ont accompagné le sommeil de la veille ont lieu dans celui-ci.

Quatrième séance, *du* 29, *à neuf heures du soir*. — La santé continue à se raffermir, toutes les fonctions se font à merveille; le sommeil a lieu, dure trois quarts d'heure et se termine comme ceux qui l'ont précédé.

Du 30, *neuf heures du soir*. — La santé de madame Minel est toujours satisfaisante, sauf une forte douleur de dents dont elle est incommodée, ainsi que de quelques mouvemens nerveux dans les jambes, accompagnés de douleurs. Ces indispositions ne tardent pas à céder à l'action magnétique, dont les résultats sont les mêmes que ceux obtenus précédemment.

Sixième séance, *du* 31, *neuf heures du soir*. — Aujourd'hui la malade a éprouvé une transpiration d'une odeur désagréable; elle s'est trouvée plus faible qu'à l'ordinaire; de légères douleurs se sont encore fait sentir dans les jambes. Même sommeil pendant trois quarts d'heure; même réveil : le malaise a disparu; elle se trouve très-bien après la séance.

Septième séance. 1er. *février* 1827. — Madame Minel se

trouve mieux qu'hier : les forces sont revenues; le sommeil ne dure qu'une demi-heure seulement; même difficulté pour s'éveiller ; elle se trouve très-bien après la séance.

Huitième séance. *Neuf heures du soir.* — Les forces augmentent ; la malade a beaucoup transpiré la nuit, et quelques douleurs se sont fait sentir dans la tête. Dans cette journée, madame Minel s'est surprise faisant, quoique éveillée, une espèce de songe, pendant lequel elle voyait des nuages lumineux.

Sommeil magnétique semblable aux précédens.

Neuvième séance. *Du 3, à neuf heures du soir.* — La santé de la malade se consolide chaque jour. Il y a eu transpiration abondante à la tête pendant la nuit et une partie de la journée.

Le sommeil, obtenu comme à l'ordinaire, a duré une demi-heure; mais j'ai inutilement adressé la parole à ma malade dans cet état; elle ne m'a pas répondu. La transpiration à la tête et au col a été très-abondante; il est à remarquer que celle de la tête n'a lieu qu'à la partie où les souffrances se sont fait sentir, jamais à la figure.

Les 4, 5 et 6, mêmes procédés, mêmes résultats. J'ai donné à M. Minel les instructions nécessaires pour magnétiser sa femme. Il a obtenu le sommeil avec presque autant de facilité ; il a cependant été moins profond, et la transpiration à la tête moins abondante.

Treizième séance. *Le 7.* — J'ai magnétisé Madame Minel et l'ai endormie une demi-heure. La transpiration à la tête a cessé de se manifester; le réveil a eu lieu avec plus de facilité.

Quatorzième séance, *du 8, à neuf heures du soir.* Mêmes résultats que la précédente. La santé de madame Minel s'améliore chaque jour.

Quinzième séance, *du 9, neuf heures du soir.* Magnétisée par M. Minel, la malade a ressenti les mêmes effets que dans les deux séances précédentes ; sa santé est tout-à-fait rétablie.

Seizième séance, *le 10, neuf heures du soir.* Désirant

magnétiser madame Minel, j'engageai M. C., médecin, qui était présent, à constater avant la séance l'état du pouls de cette dame, que j'endormis aussitôt après. Il y avait environ un quart d'heure qu'elle dormait dans le plus grand calme lorsque je demandai au médecin de reconnaître s'il n'existait pas quelques différences dans le pouls; il le chercha, mais le calme était si parfait qu'il ne put sentir une seule pulsation. Après une demi-heure de sommeil, il fit sans plus de succès une nouvelle tentative. Enfin il y avait trois quarts d'heure que la malade dormait lorsqu'il essaya aussi infructueusement la troisième. Ce ne fut qu'au réveil qu'il retrouva le pouls : son état était le même qu'avant le sommeil.

Pendant que madame Minel dormait, j'avais fait remplir deux carafes d'eau, j'en magnétisai une et la mis à côté de celle qui ne l'avait pas été; à son réveil, j'engageai cette dame à goûter l'eau de ces carafes et à me désigner celle qu'elle jugerait avoir été magnétisée : elle ne s'y trompa pas et me la désigna sans hésiter.

SUR LE PHÉNOMÈNE DE L'APPRÉCIATION DU TEMPS

CHEZ LES SOMNAMBULES.

Dans son ouvrage ayant pour titre *du Magnétisme animal en France, etc.*, M. Bertrand prétend prouver que tous les effets obtenus dans la pratique du magnétisme, et surtout le phénomène le plus important, le somnambulisme, sont dus à l'imagination du magnétisé. Pour convaincre les personnes qui ne croient point à ce phénomène, et par conséquent aux merveilleuses facultés qu'il présente, M. le docteur cite des faits observés par des hommes dont le caractère connu ne permet pas d'élever le moindre doute sur leur réalité. Mais quelque bien établie que soit sa théorie, elle tombe, selon moi, devant le phénomène même sur lequel il l'appuie principalement. Car enfin,

comment expliquer, par exemple, les phénomènes de la communication des pensées, de la vue, sans le secours des yeux et de l'appréciation du temps par un semblable système? J'avoue que mes facultés intellectuelles ne me permettent pas de le comprendre, et si je lui accorde pour le moment que le somnambulisme est le résultat de l'action du magnétisé sur sa propre organisation, je ne puis lui accorder qu'un être semblable à moi, qui se trouve, il est vrai, dans une situation morale bien différente de la mienne, peut, par un effet de son imagination, 1°. *voir ce qui se passe dans un appartement éloigné; indiquer la position des aiguilles d'une montre qui ne marque pas l'heure qu'il est actuellement;* 2°. *explorer mon cerveau pour y lire ma pensée; obéir à mon ordre mental;* 3°. *connaître avec une exactitude étonnante combien il s'est écoulé de temps depuis tel instant jusqu'à tel autre, et cela sans montre pour en mesurer la durée.*

Je veux bien que le fluide n'y soit pour rien, mais je ne le remplacerai certainement pas, dans ce cas, par le pouvoir de l'imagination. Il serait peut-être plus raisonnable de croire que l'âme y joue un grand rôle. Mais je crois le docteur trop avancé maintenant pour reculer devant cette nouvelle difficulté; car s'il veut faire prévaloir son système, il faut qu'il remplisse la lacune qui existe dans son ouvrage, qui, sous ce rapport, est incomplet. Je reviens à mon sujet.

M. Bertrand s'étonne avec raison de ce que les magnétiseurs n'ont pas insisté davantage sur le phénomène de l'appréciation du temps. Je l'avais déjà observé, sans y porter beaucoup d'attention, lorsque la remarque du docteur m'a engagé à renouveler mes expériences. J'ai pu alors le considérer comme beaucoup plus extraordinaire qu'on ne le pense, attendu qu'il n'appartient pas exclusivement à l'état somnambulique, comme je vais le faire voir. Cette omission de la part de M. Bertrand me fait croire qu'il n'a pas eu occasion de l'observer dans toute son étendue; car le mode d'investigation qu'il a suivi dans

ses expériences ne lui permettait pas de laisser échapper une observation aussi importante.

A son réveil, le somnambule oublie tout ce qui s'est passé pendant son sommeil, tandis que dans le somnambulisme il n'en est pas de même de l'état normal, dont le tableau se retrace avec fidélité dans la mémoire du somnambule. On sait où commence et où finit le somnambulisme, mais sait-on bien jusqu'où s'étendent les facultés qui le caractérisent? c'est ce que je ne pense pas; et il se pourrait bien que nos *pressentimens* ne fussent que l'excès de ces facultés, dont la nature ne permet l'entier développement que dans le somnambulisme, sous quelque forme qu'il se présente.

Toutes les personnes qui ont fait des observations sur le précieux état dont sont doués certains êtres privilégiés de la nature, savent que quand on demande à un somnambule combien il y a de temps qu'il dort, il répond avec une précision étonnante, preuve évidente que dans cet état l'homme compte la durée du temps sans instrument; mais je ne sache point qu'aucun magnétiseur ait encore remarqué que *cette faculté s'étend jusque sur l'état de veille antérieur au somnambulisme;* car si on lui demande combien il s'est écoulé de temps depuis l'instant où l'on a commencé à le magnétiser jusqu'à présent, sa réponse n'étonnera pas moins; je dis plus, elle est même inconcevable; car dans ce cas il y a retour sur l'état de veille, dans lequel on ne saurait apprécier la durée du temps sans montre.

Voici comme j'ai reconnu cette extension du phénomène dont nous parlons. Lorsque ma somnambule me dit de la magnétiser, j'ai toujours le plus grand soin qu'elle ignore l'heure qu'il est au juste; mais moi, je note l'heure que marque ma montre, qui est toujours placée de manière qu'elle ne puisse la voir. Alors je commence à magnétiser, et je tiens compte dans ma mémoire du moment où elle entre en somnambulisme, ce qui arrive ordinairement après deux ou trois minutes. Je continue toujours jusqu'à ce qu'elle me dise de cesser. Après quoi je regarde si le temps employé s'accorde avec le temps demandé, ce qui est toujours très-exact; mais j'ai souvent remarqué qu'elle comptait le temps à partir, tantôt de l'entrée en somnambulisme, et tantôt de l'instant où je commençais à magnétiser. Ces anomalies, dans l'emploi du temps, me firent faire des réflexions: je lui en demandai un jour la cause

en somnambulisme : elle me répondit que comme elle riait et parlait quelquefois pendant que je la magnétisais pour chercher à me distraire, ce qui est vrai, elle ne comptait alors le temps que de l'entrée dans le sommeil magnétique ; mais que lorsqu'elle était calme, elle le comptait du moment où je commençais à magnétiser. Mes observations antérieures se rapportaient en effet à ce qu'elle venait de me dire ; mais je voulus répéter l'expérience, ce que je fis le 2 février dernier. Il était neuf heures vingt-cinq minutes et demie lorsque je commençai à magnétiser. A neuf heures vingt-sept minutes et demie elle entra en somnambulisme. Après lui avoir parlé de différentes choses, je lui dis : — Comment peux-tu compter le temps sans instrument ? — Je ne puis te le dire.... c'est présent à moi .... je ne sais comment..... tiens..... il y a bientôt dix minutes que je dors. — Dis-moi au juste combien il y a de temps ? — Il s'en faut de deux minutes..... il y en a huit (il était neuf heures trente-cinq minutes et demie). — Combien y a-t-il de temps que j'ai commencé à te magnétiser ? — Il y a dix minutes, parbleu !

On voit clairement que le temps est compté au-delà du somnambulisme, puisqu'elle sait qu'il y a dix minutes depuis que j'ai commencé à magnétiser, et qu'il y en a huit qu'elle dort. Si l'on conçoit que le somnambule, entièrement occupé de son état, puisse compter le temps avec une telle exactitude, comment concevoir qu'il connaît la durée du temps écoulé dans l'état de veille ? Les personnes susceptibles d'entrer en somnambulisme, dira-t-on, sont peut-être, quand on les magnétise, dans un demi-somnambulisme. Je ferai observer, à cet égard, qu'il n'en est point ainsi de ma somnambule. Chez elle, l'état de veille, quand je la magnétise, est entièrement distinct de l'état somnambulique, comme je m'en suis souvent assuré. Je partagerais d'autant moins cette opinion, que je suis porté à croire, sans preuves, il est vrai, pour le moment, que si une personne apprend que tel événement est arrivé, sans savoir positivement l'heure qu'il serait quand on le lui racontera, elle dira avec une égale précision, dans son somnambulisme, la durée du temps écoulé depuis le moment du récit jusqu'au moment où on la questionnera. Je me propose de faire des expériences à ce sujet : peut-être m'a-t-on devancé.

Expliquer maintenant de semblables phénomènes par des systèmes que le moindre fait peut renverser, c'est vou-

loir s'interdire toute espèce d'examen. Il faut, avant tout, attendre que nos connaissances soient plus étendues sur une matière aussi difficile à approfondir.

Faire des expériences avec toute la sagesse convenable, tenir compte avec la plus scrupuleuse exactitude des moindres détails dans les observations, avoir pour guide le doute et l'examen, voilà le seul moyen de parvenir à connaître la vérité.

J. C. V. Levasseur, *ingénieur-géomètre.*

LETTRE

ADRESSÉE A MONSIEUR LE RÉDACTEUR DE L'HERMÈS.

Chollet, ce 15 septembre 1826.

Monsieur,

Je viens de recevoir une lettre d'un de mes amis, qui me mande avoir été témoin d'un fait magnétique que je m'empresse de vous communiquer. J'y en joindrai un autre que *j'ai vu*, et qui est aussi très-remarquable.

Je me bornerai ici, pour toutes réflexions, à observer que ces deux faits m'en ont fait faire de bien profondes sur l'efficacité du magnétisme, même dans les cas désespérés.

Une demoiselle de dix-huit ans tomba malade à la suite d'une suppression de règles. La fièvre se manifesta, les cuisses et les jambes enflèrent, la tête même l'était sensiblement tous les matins.

Cette jeune personne, n'ayant nulle confiance au magnétisme, fit appeler des médecins, qui jugèrent qu'elle était atteinte d'une hydropisie et lui prescrivirent un traitement.

Le père de la jeune malade avait la plus grande confiance en une somnambule qu'il magnétisait : il la consulta sur l'état de sa fille ; elle fut entièrement de l'avis des médecins, mais elle ajouta qu'elle ne connaissait aucun moyen de la guérir.

Cette somnambule s'intéressait vivement à la malade, quoiqu'elle ne l'eût vue qu'en sommeil et qu'elle n'eût jamais eu de rapport avec elle, soit éveillée, soit endormie. Elle avertit son magnétiseur que la vie de sa fille se terminerait bientôt ; mais qu'il était possible de la prolonger quelques jours en la magnétisant, parce que l'action magnétique suspendrait l'infiltration qui se faisait déjà dans

la poitrine d'une manière effrayante, en faisant refouler l'eau sur elle-même, et l'empêcherait d'arriver si vîte au cœur, où malheureusement elle parviendrait et terminerait l'existence de cette demoiselle.

Le conseil de la somnambule a été suivi, la malade a été magnétisée pendant douze jours avec beaucoup d'action. Les médecins qui venaient tous les jours la voir, quoiqu'ils eussent renoncé à lui administrer des médicamens, ont été témoins de plusieurs séances magnétiques; ils ont observé l'état du pouls avant et après les séances, l'oppression que l'eau causait à la malade, l'enflure à la tête, etc. En leur présence, le magnétiseur diminuait l'oppression; il faisait descendre d'une manière sensible l'eau dans les parties abdominales. Ces médecins manifestèrent leur étonnement de ce que par un procédé si simple on pouvait reculer le dernier moment d'un individu. Enfin, l'instant fatal étant arrivé, la malade succomba.

Il y a environ cinq ans, une jeune dame était incommodée depuis cinq mois d'une diarrhée accompagnée de coliques affreuses; elle allait à la garde-robe jusqu'à trente fois par jour. Les médecins qui la soignaient ayant déclaré qu'elle était sans ressources, les parens désirèrent consulter une somnambule.

Un soir, en rentrant chez moi à onze heures, j'y trouvai une dame, amie de la malade; elle m'attendait pour me prier de lui indiquer une somnambule. Je lui observai qu'il était fort tard, mais que le lendemain au matin je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour en conduire une chez son amie, dont elle me parla avec une inquiétude si vive que je ne pus me refuser à l'y accompagner à l'instant même.

Nous trouvâmes la malade dans un demi-bain, ayant une colique qui lui durait depuis cinq heures du soir. Je la magnétisai pendant une demi-heure : je fus assez heureux pour faire cesser les douleurs. Le lendemain au matin j'y retournai, les coliques s'étaient à peine fait sentir, elle avait pu dormir pendant six heures, ce qui ne lui était pas arrivé depuis un mois; je magnétisai cette dame avant d'aller chez une somnambule que je lui amenai; lorsqu'elle fut en sommeil elle examina la malade et lui donna l'ordonnance suivante : pour boisson une légère eau de riz avec du sirop de gomme et quelques gouttes d'eau de fleurs d'orangers, magnétiser fortement cette tisane, magnétiser ensuite la malade chaque jour un quart-d'heure le matin et

un quart-d'heure le soir, avec la précaution de tenir les mains à un pied de distance de son corps. Ces prescriptions furent scrupuleusement observées.

Cette première journée se passa beaucoup mieux que les précédentes; les coliques et la diarrhée diminuèrent sensiblement; la nuit fut bonne.

Le second jour, il y eut peu de coliques, le dévoiement était presque nul, la malade se sentait déjà moins faible; le troisième jour, elle n'eut plus ni colique ni dévoiement; ses forces étaient augmentées; elle se leva et put se promener dans sa chambre.

Le quatrième jour, elle se trouva si bien qu'elle me demanda à aller en voiture. Nous l'y promenâmes pendant deux heures, ce qui ne lui était pas arrivé depuis deux mois qu'elle était de retour à Paris; elle n'éprouva qu'une légère colique que j'apaisai de suite. Le cinquième jour, elle se trouva encore très-bien; mais le sixième elle alla moins bien. Le septième, le mieux était presque entièrement disparu. Le huitième et le neuvième, elle était souffrante. Le dixième, la diarrhée était revenue, ainsi que les coliques. J'avais cependant fait suivre exactement le même régime, sans manquer une seule fois à la magnétiser le matin et le soir.

Je me déterminai à aller trouver la somnambule, qui n'était pas revenue voir la malade, comme elle me l'avait promis. Je la trouvai retenue dans son lit par une légère incommodité. Elle s'endormit du sommeil magnétique, vit ma malade et me fit rendre un compte exact de ce qu'elle avait éprouvé depuis qu'elle l'avait vue, puis elle me dit : le magnétisme lui a donné un coup de fouet; maintenant il n'aura plus d'effet sur elle, il faut le cesser. Quel dommage que cette jeune femme n'ait pas été magnétisée six semaines plus tôt! on aurait pu la sauver : elle est perdue, elle n'ira pas jusqu'à la fin du mois. Effectivement, quinze jours après cette consultation la malade succomba.

Comte Louis d'Aunay.

Les personnes qui ont des observations sur le magnétisme, et qui voudraient les faire insérer dans l'*Hermès*, peuvent les adresser franco au bureau du journal, chez madame Levi, libraire, quai des Augustins, n° 25.

L'HERMÈS,

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

OBSERVATIONS

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.

Au Rédacteur de l'Hermès.

Monsieur,

M'occupant depuis quelques années de recherches et d'expériences faites à l'étranger sur le Magnétisme animal, science traitée exclusivement dans votre Journal, j'ose vous communiquer la relation que je viens de traduire d'un ouvrage allemand publié par l'un des médecins les plus célèbres de ce pays.

M. S. G. Vogel, médecin de S. A. le duc de Schwerin, membre de plusieurs Académies, des Sociétés de Médecine et de Pharmacie de Paris, rapporte dans le second volume de sa *Médecine populaire*, publiée en 1817, l'histoire d'une maladie qui doit fixer votre attention, ainsi que celle de vos lecteurs.

M. Vogel est un praticien distingué, connu par des ouvrages qui obtiennent encore des succès mérités. Le témoignage d'un homme aussi recommandable étant de nature à inspirer la plus grande confiance, j'ai cru devoir traduire littéralement sa relation.

Agréez, etc.

LOWENGARD.

Relation d'un traitement magnétique par M le Docteur Vogel.

« La maladie la plus remarquable que j'ai eu occasion d'observer pendant ma longue carrière médicale, est celle dont fut attaquée une dame de vingt-huit ans : cette maladie et le traitement qui à opéré sa guérison ont présenté des caractères si extraordinaires, que je me fais un devoir de les insérer dans cet ouvrage, espérant que dans le nombre des personnes qui le liront ils s'en trouvera quelques-unes assez amies de l'humanité pour étudier ces différens phénomènes et faire servir leurs observations au profit des infortunés pour la guérison desquels la Médecine seule serait devenue insuffisante.

» La demoiselle qui fait le sujet de cette observation arriva jusqu'à l'âge de vingt ans sans éprouver la moindre altération dans sa santé ; mais, à cette époque, elle ressentit, à la suite d'un vif chagrin, une oppression d'estomac, des nausées, un manque total d'appétit, et une constipation opiniâtre. On lui conseilla d'abord des remèdes évacuans ; ils produisirent quelque soulagement. Cette amélioration ne fut pas de longue durée ; les vomissemens convulsifs, accompagnés d'une douleur fixe à l'ombilic et à l'estomac reparurent bientôt. On employa, mais sans succès, tous les moyens connus pour combattre ces accidens ; la malade souffrait encore de l'abdomen toutes les fois qu'il se trouvait en contact avec des objets extérieurs. Ces douleurs durèrent plusieurs années, mais avec plus ou moins d'intensité. Je dois observer que l'on ne sentait à l'abdomen ni dureté ni enflure, et que toutes les fois que les douleurs augmentaient, elles étaient suivies d'envies de vomir.

» Après quatre années de souffrances permanentes, les convulsions devinrent plus fortes et prirent divers caractères, tels que l'épilepsie, la catalepsie, et surtout

le tétanos, qui privait souvent la malade de l'usage de ses sens ; il se portait sur tout son corps ou seulement sur une partie.

» Le médecin qui le premier lui donna ses soins, crut que les douleurs de l'abdomen, d'où paraissaient venir tous ses maux, étaient causées par une inflammation chronique ; mais il se détrompa bientôt, ne voyant aucun résultat heureux des moyens qu'il avait employés Il eut recours aux bains chauds, et aux frictions, pour provoquer la transpiration : ces remèdes ne donnèrent nul soulagement. Les laxatifs doux procurèrent seuls quelques instants de calme ; quelquefois les souffrances étaient si fortes qu'elles faisaient craindre pour les jours de cette femme.

» Cet état dura depuis 1807 jusqu'en 1811 : à cette époque la malade fut atteinte d'une dyssenterie des plus violentes, maladie qui était alors épidémique ; malgré les nombreuses évacuations qu'elle occasiona, et une perte considérable de sang qui s'y joignit, les douleurs de l'abdomen et les convulsions diminuèrent. Le médecin profita de cet avis de la nature ; lorsque la dyssenterie cessait et que les douleurs se faisaient sentir, il essayait de les combattre par les évacuans et les saignées ; ces remèdes souvent employés les firent enfin disparaître. Il restait encore les convulsions, mais infiniment moins fréquentes ; le médecin essaya vainement, pour les vaincre, les calmans, les émolliens et autres moyens de ce genre ; enfin, quoique déjà découragé, et n'espérant plus cette guérison, il eut recours aux rafraîchissans et renouvela les évacuations de sang, qui lui réussirent complètement.

» Pendant la durée de cette maladie, on remarqua divers phénomènes : 1° Il y avait cinq ans environ que cette dame était dans le déplorable état dont nous venons de parler, lorsque tout-à-coup elle perdit la vue ; cet accident fut suivi de douleurs permanentes et très-aiguës dans les yeux. Après diverses conjectures sur la paralysie

des nerfs optiques, l'œil droit fut sauvé par l'application des sangsues, qui réussit constamment toutes les fois que cet accident se renouvelait; mais rien ne put rouvrir l'œil gauche, qui resta fermé cinq années consécutives; 2° pendant l'hiver de l'année 1814, l'œil droit se ferma de nouveau à la suite de violentes convulsions. Il se joignit à ce malheur une surdité complète; 3° le tétanos s'étendit sur toutes les extrémités; la langue fut horriblement blessée par une crampe à la mâchoire. On combattit avec succès tant de maux réunis, en appliquant de la neige sur la tête et sur la langue : ayant tenté le même moyen pour les yeux, le droit se rouvrit, et, ce qui est beaucoup plus surprenant, le gauche, qui était disparu depuis cinq ans, se montra tout-à-coup, et la malade recouvra entièrement la vue. La surdité et le tétanos des extrémités cédèrent également à ce remède.

» Il y avait deux ans environ que la malade souffrait d'une rétention d'urine convulsive; chaque fois qu'elle urinait ces douleurs produisaient, pendant quelques minutes, dans la région des aines, des enflures dures, de la grosseur d'un œuf d'oie; lorsqu'on les touchait, elles paraissaient élastiques et étaient extrêmement douloureuses. Malgré tous les soins que prenait la malade de faire le moins d'efforts possible en urinant, ces grosseurs se faisaient jour avec violence au travers du cercle abdominal toutes les fois qu'elle satisfaisait à ce besoin, puis rentraient aussitôt après; mais, ce qui est digne d'observation, c'est qu'au lieu d'être accompagnées de vomissemens qui aggravent toujours ces sortes d'accidens, l'enflure de l'aine droite disparut après l'effet d'un vomitif que lui avait fait administrer son médecin, pour une cause tout-à-fait étrangère à celle-ci. Après cette évacuation l'état de la malade parut être moins fâcheux; elle était souvent plusieurs jours de suite sans ressentir de douleurs; mais aussitôt que la pléthore augmentait, les convulsions se manifestaient; on ne pouvait les combattre ou en retarder le retour que par l'application des sangsues.

Enfin on fut forcé, pour lui procurer quelque repos, de la saigner tous les quinze jours et de lui tirer de sept à huit onces de sang chaque fois; après quoi le calme renaissait.

» Pendant l'été de l'année 1815, on administra à la malade des bains domestiques pour la préparer aux bains de mer desquels on espérait son entier rétablissement.

» C'est dans ces heureuses dispositions que cette dame arriva à Doberan; elle était pâle, mais son corps n'était ni faible, ni amaigri; l'appétit, les digestions et le sommeil étaient aussi réguliers que possible. Le premier bain qu'elle prit était de 80°; elle se rendit ensuite en pleine mer, où elle prit plusieurs bains. Un jour elle ressentit une piqure dans la poitrine, et le lendemain elle eut une attaque d'épilepsie : le surlendemain on lui tira environ deux tasses et demie de sang. Le jour suivant l'un de ses bras devint si roide, qu'elle fut dans l'impossibilité de le remuer Elle prit un bain, le bras se ranima peu-à-peu; le lendemain les douleurs et l'immobilité du bras étaient totalement disparues. Elle fit observer que jamais elle n'avait été aussi promptement soulagée. Elle passa quinze jours dans un état de santé très-supportable : au bout de ce temps une nouvelle attaque d'épilepsie se manifesta; mais une saignée et un bain ramenèrent le calme. Quelques jours après elle se plaignit de la tête, et un œil se ferma de nouveau; l'application de la glace sur l'œil et un bain d'eau de pluie firent cesser cet accident.

» La malade était assez bien portante depuis quinze jours, lorsquelle se disposa à quitter les bains; elle en avait pris vingt-neuf, et partit parfaitement contente.

» L'année suivante (1816), je vis arriver cette pauvre dame à Doberan, vers la fin de la saison (le 28 août). Elle me remit la relation des suites de sa maladie, écrite par son médecin; voici en substance ce quelle contenait:

» A son retour des eaux on la crut d'abord entièrement rétablie : quelques douleurs de l'abdomen se ma-

nifestèrent ; on les considéra comme peu importantes, et l'on crut que des bains de sel suffiraient pour les dissiper : ils ne firent que les adoucir. A l'époque de la menstruation, les attaques convulsives reparurent ainsi que les phénomènes des parties génitales ; les crampes vinrent ensuite, l'œil se ferma. Le sang coula presque sans interruption jusqu'à la fin de l'année 1815. On recourut, pour combattre tant de maux, au traitement qu'on avait employé avec succès l'année précédente ; il ne procura pas le soulagement qu'on s'en était promis : la malade souffrit horriblement pendant plusieurs jours, après lesquels la maladie parut changer de caractère.

» Un soir, étant au lit, et ne pouvant ni dormir, ni rester en repos un seul instant, il lui sembla que quelqu'un s'entretenait avec elle sur ses maux et sur les moyens de les faire cesser : elle croyait entendre qu'on lui disait, que pour se délivrer de ses convulsions il fallait qu'elle prît un bain à la glace, afin qu'en s'y plongeant, elle éprouvât un froid extrême ; qu'immédiatement après cette impression, elle devait en sortir, se réchauffer, et se faire tirer du sang copieusement. Ces apparitions se renouvelèrent plusieurs fois dans la soirée : le médecin écouta attentivement tout ce que disait la malade : il l'observa pendant la nuit, et il remarqua qu'ayant les yeux fermés comme dans le sommeil ordinaire, elle frottait, avec le pouce de la main droite, les bouts des doigts de la même main, qu'ensuite elle levait ce pouce et l'appuyait sur son estomac en poussant un profond soupir ; puis commençait à parler, mais si lentement et si bas, qu'il ne put bien comprendre tout ce qu'elle disait ; il entendit qu'elle parlait de son état antérieur, de la cause éloignée de ses maux, de la manière dont on l'avait traitée, qui n'était pas celle que la nature demandait ; qu'elle serait bientôt et radicalement guérie si l'on exécutait scrupuleusement ce qu'elle allait prescrire. Elle dicta ensuite des ordonnances pour lui être administrées le lendemain ; lorsquelle voulut se réveiller, elle sou-

pira et retira sa main de dessus son estomac. Éveillée, elle se rappela peu-à-peu ce qu'elle avait dit, et completta ainsi ce que le médecin n'avait entendu qu'à demi. Elle le pria instamment de l'endormir à certaines heures. Voici ses expressions : *Il faut que vous me portiez secours.* Elle lui dépeignit autant que possible l'état dans lequel elle s'était trouvée, lui décrivit le moyen dont il fallait user pour la faire dormir. Le médecin y reconnut les procédés usités dans l'application du Magnétisme animal; n'en ayant jamais été témoin, il puisa quelques instructions dans l'ouvrage de Klugge ; il employa les manipulations et l'haleine ; la malade nommait ce moyen, *frotter avec l'air ;* elle s'endormit en peu de temps : des passes latérales faites pendant son sommeil lui causèrent des mouvemens convulsifs; elle se trouva ensuite dans un état de catalepsie, qui ne cessa qu'à son réveil et après lui avoir fait des passes de bas en haut. Durant son sommeil le médecin l'interrogea sur sa maladie et sur les moyens de la guérir ; souvent les réponses de la malade étaient assez claires, et quelquefois on n'y pouvait rien comprendre ; mais peu-à-peu la vue intérieure se développa ; cette dame dit qu'elle voyait l'état de ses intestins. La cause de toutes mes souffrances, ajouta-t-elle, est une vessie remplie d'eau bourbeuse et visqueuse, qui se trouve entre l'ombilic et l'estomac, et qui se remplira chaque jour davantage jusqu'au moment où elle se rompra; à cette époque il faudra essayer de désinfecter la région qu'elle occupait; cette vessie s'est déjà ouverte il y a quelques temps, mais la guérison n'a pu s'effectuer parce qu'on n'a pas employé convenablement les remèdes qui devaient me la procurer. Elle assura que les hémorragies, les dispositions aux crampes, et surtout les désordres de la menstruation étaient dus à la présence de cette vessie et à des médicamens administrés sans discernement. Elle ordonna ceux qu'on lui avait déjà fait prendre, mais la composition et les doses qu'elle prescrivit étaient différentes.

» Le médecin observe que depuis l'usage des manipulations, la malade et lui éprouvaient des souffrances inexprimables à de certaines heures de la journée, et surtout pendant le sommeil magnétique. L'approche ou l'attouchement d'une personne étrangère à la malade, lorsqu'elle était dans cet état, lui causaient de violentes convulsions; la résistance la plus légère l'irritait; il fallait qu'on exécutât sur le champ et devant son médecin ce qu'elle avait ordonné. Lorsque celui-ci désespéra de sa guérison, elle s'en aperçut et lui dit : *il faut que vous continuïez, ou bien je deviendrai folle.* Cette déclaration, et des attaques périodiques de frénésie, décidèrent le médecin à continuer le traitement magnétique; il se fit assister par l'un de ses confrères.

» La grande sensibilité de la malade qui l'exposait à chaque mouvement du dehors ou à chaque impression intérieure à de nouvelles attaques, fut cause que la cure se prolongea pendant sept à huit mois. Les moyens curatifs qu'elle indiqua étaient, 1° des saignées fréquentes que le médecin se vit forcé de faire; car en les négligeant il causait à la malade des attaques violentes, et surtout des maux de tête qui la mettaient presqu'en délire. 2° Des bains d'abord tièdes, et dont elle précisa le degré de chaleur; ensuite froids, avec une quantité donnée de sel fondu dedans. 3° De lui faire respirer un bon air sans avoir égard à la température; des promenades en voiture découverte, et de lui recommander de rester la tête nue. A l'intérieur, des narcotiques tels que l'opium, le musc, de l'eau de laurier cerise, etc., etc. Le médecin dit que la vessie se rompit à l'époque prédite par la malade, avec des antécédens les plus extraordinaires, suivis de phénomènes qui ressemblaient à des météores. Un vomitif administré, d'après l'avis de la malade, vida presqu'entièrement la vessie; une douleur piquante succéda à une douleur brûlante occasionée par une inflammation dans les intestins, qui ne céda que lentement.

Pour rouvrir l'œil fermé, la malade ordonna des fu-

migations composées de ciguë, de roseaux odoriférans, de safran et de camphre sur lesquels on verserait de l'eau bouillante; elle s'en servait plusieurs fois par jour.

» Contre sa surdité qui durait depuis trois ans, elle prescrivit des fumigations composées de musc, d'opium et de camphre.

» Ce traitement fut couronné du succès; la malade recouvrit en peu de temps la vue et l'ouïe.

» La clairvoyante assura que les enflures de la région des aines n'étaient autre chose que des intestins remplis de vents; ainsi c'étaient des hernies réelles. Dans l'état de somnanbulisme la malade ne voulait s'occuper que d'elle; si on lui posait une question qui ne la concernait pas directement, elle répondait: *Ne me demandez que ce qui m'est personnel, toutes questions étrangères à ma maladie me causent des douleurs et nuiraient à ma guérison.*

» Lorsqu'elle s'était endormie par le moyen des passes magnétiques, elle ne se rappelait pas, à son réveil, ce qu'elle avait dit ni ce qu'elle avait éprouvé pendant son sommeil; mais lorsqu'elle tombait dans le sommeil somnambulique, sans aucun secours étranger, elle conservait quelques souvenirs de ce qui s'était passé en elle et près d'elle pendant ce temps.

» La clairvoyance de cette dame était telle, que le moindre changement fait, à son insu, dans la dose et la composition de ses médicamens, était remarqué par elle dans son sommeil suivant. Il lui arriva même une fois de blâmer son médecin, de lui avoir conseillé, quelques années auparavant, un remède (c'était la poudre de Dover) qui n'avait produit aucun résultat satisfaisant, parce que, ajouta-t-elle, *il y manquait quelque chose.* Le médecin l'avait fait préparer d'après la pharmacopée prussienne. Autrefois il entrait du salpêtre dans la composition de cette poudre; le médecin y en fit ajouter, la lui présenta, elle la trouva bien.

» La malade indiqua, comme cause première de ses maux, une pression sur l'abdomen qu'elle éprouva

en 1806, en voulant lever un fardeau trop pesant; puis courant ensuite toute effrayée pour demander du secours, elle s'échauffa, et fut continuellement malade depuis ce temps. Elle fixa au 14 juillet suivant l'époque de sa guérison. Elle assura que le même jour le rapport magnétique établi entre son médecin et elle cesserait. Elle ajouta qu'avant ce temps elle aurait encore, mais sans le secours des passes magnétiques, une crise volontaire, dans laquelle elle apprendrait beaucoup de choses pour sa conduite à venir. Cette crise arriva : elle s'ordonna (et se le rappela à son réveil) l'usage des bains froids pendant très-long-temps; elle recommanda que sa tête et sa poitrine fussent toujours exposées au froid; elle dit qu'il fallait la saigner tous les trois mois; qu'il fallait éviter la solitude comme étant très-dangereuse pour sa tête qui avait extrêmement souffert, etc., etc. Enfin elle termina en disant qu'il était temps de partir pour les eaux, ou, si on ne pouvait faire de suite ce voyage, qu'il fallait changer les bains domestiques, et prendre avant midi un bain de sel, et le soir un bain de savon.

» Le médecin finit sa relation en assurant sur sa parole d'honneur que ces faits ont eu lieu tels qu'il les rapporte, et que la dame qui fait le sujet de cette observation est connue par sa moralité qui n'a jamais été démentie par sa conduite.

» Quant à moi je me fais un devoir de confirmer ce dernier témoignage; car pendant les deux saisons que j'ai soigné cette dame, j'ai pu, par l'attention scrupuleuse avec laquelle je veillais sur tout ce qui l'entourait, me convaincre de cette vérité.

» Le 28 août, la malade arriva à Doberan; son humeur paraissait gaie et sa santé s'être améliorée, mais son visage était d'une pâleur extrême. Comme j'ignorais absolument les changemens qui avaient eu lieu depuis l'été dernier, je ne fus pas peu surpris en en lisant la relation. Je me déterminai à suivre scrupuleusement ce que la

malade avait ordonné pendant son sommeil, et elle s'en trouva bien.

» Le 17 octobre elle devint somnambule ; pendant son sommeil magnétique elle annonça qu'elle aurait dans la soirée sa dernière crise ; qu'elle s'occuperait de sa maladie et indiquerait la manière la plus avantageuse de la combattre à l'avenir ; qu'il serait possible que dans ce dernier sommeil l'apparition qu'elle avait eue et qu'elle n'avait pas encore pu expliquer, se renouvelât. Cette apparition se manifestait à la malade sous la forme d'une femme richement parée.

» Effectivement cette crise eut lieu dans la soirée. La malade déclara que dans le courant de l'automne prochain elle serait atteinte, ou de faiblesses pour lesquelles elle prescrivit un vomitif, ou d'une dyssenterie que l'on combattrait, si elle devenait trop violente, par les remèdes ordinaires. M'apercevant que des questions faites dans ce moment pourraient avoir des suites fâcheuses, j'engageai la malade à se calmer. Elle se tut un instant, puis frissonna comme si elle était saisie d'une grande frayeur, et devint ensuite plus calme ; tantôt on voyait sur sa bouche le plus agréable sourire, tantôt son visage avait un air grave et imposant. Enfin au bout d'un quart d'heure, elle leva la main comme voulant la donner à quelqu'un, la pressa et se réveilla peu à peu. Il lui sembla avoir dormi profondément ; son humeur fut gaie ; elle parla de la femme qui lui était apparue ; elle dit qu'elle ressemblait parfaitement à la femme de son frère aîné, morte depuis douze ans, et qu'elle avait beaucoup aimée ; elle assura que cette dame lui avait appris qu'actuellement elle était parfaitement rétablie, qu'elle devait se fortifier dans cette idée ; qu'il ne lui manquait que des forces qui ne se feraient pas attendre longtemps.

» Elle se porta à merveille depuis le 18 octobre jusqu'au 15 novembre, époque à laquelle sa prédiction se réalisa ; elle fut attaquée d'une dyssenterie ; on suivit

exactement les instructions qu'elle avait données dans son sommeil somnambulique ; elles eurent les plus heureux résultats. Depuis ce temps sa santé est parfaite, et elle a une confiance entière dans l'efficacité du magnétisme.

TRAITEMENT DE MADAME SPONTON.

Madame Sponton, âgée de cinquante ans, femme d'un négociant de Lyon, avait été traitée à notre établissement magnétique, particulièrement par moi, pour un engorgement un peu douloureux au foie, avec élévation visible de l'hypocondre droit, maladie bien reconnue par les médecins avant l'emploi du magnétisme; pour des petits mouvemens spasmodiques dans le système musculaire, affectant particulièrement les organes de la respiration ; pour des crampes presque journalières de l'estomac et très-intenses, lesquelles, sans lui ôter l'appétit, rendaient la digestion du peu d'alimens qu'elle prenait lente et douloureuse; pour de fatiguantes insomnies ; pour une disposition générale à la névralgie ; enfin, pour une affection très-singulière, celle d'avoir pendant six mois de l'année, commençant à-peu-près au printemps, une loquacité très-extraordinaire, quoique sensée, immédiatement suivie pendant les six autres mois, d'un silence presque absolu, mais sans tristesse ni morosité.

Elle fut constamment magnétisée et guérit radicalement de ces diverses maladies au bout de trois mois de ce traitement. Quatre mois après cette guérison, madame Sponton partit pour la campagne, je crois pour faire ses vendanges. Là elle se donna beaucoup de mouvemens et de fatigues, en se livrant à des soins ordinairement étrangers à son sexe, à son état dans la société et à sa fortune.

Un soir, le 18 octobre, à quatre heures, après quelques courses pénibles à pied, et dont elle aurait dû se dispenser, madame Sponton rentra chez elle essoufflée, avec quelques frissons, les pieds froids, un point de côté au-dessous du sein gauche, une toux fréquente, mal à la tête, et crachant un peu de sang : c'était l'invasion d'une inflammation de poitrine. On la ramena sur-le-champ par son ordre à Lyon, distant de trois lieues de sa campagne.

Je fus appelé à huit heures du soir du même jour, et j'étais auprès d'elle une demi-heure après. On venait de la placer commodément dans son lit, la tête et la poitrine un peu élevées; elle était presque assise, entourée de son mari, d'une amie et de deux filles de service qui lui étaient très-attachées.

Les crachats étaient écumeux, mais difficilement rendus et teints d'un sang sorti récemment du poumon. Le point de côté avait augmenté, il était presqu'insupportable; il y avait de l'oppression, difficulté de respirer; la langue était sèche, rouge; la bouche ardente; le pouls était serré, mais donnant près de quatre-vingt-cinq pulsations; les yeux étaient vifs, presque étincelans; la peau un peu disposée à une moiteur symptomatique; cet état devenait alarmant.

D'abord, en m'apercevant, madame Sponton m'avait déclaré qu'elle ne voulait être traitée que par le Magnétisme. — Rassurez-vous, madame, lui dis-je, ayez bon courage, et votre confiance ordinaire. — Toutes les personnes présentes étant extrêmement inquiètes, je leur proposai de passer la nuit avec moi auprès de la malade, pour m'aider dans tout ce que j'avais à faire pour elle, ce qui fut accepté avec un grand empressement. Je magnétisai aussitôt et convenablement quatre bouteilles vides, et j'en plaçai trois de la manière suivante; l'une entre les deux talons de la malade et les deux autres en dehors de chaque côté, en opposant les goulots au fond de la première. Une couverture de coton retenait dans leurs

positions respectives et les bouteilles et les talons : les couvertures ordinaires furent replacées sur le tout.

Je me mis en rapport avec M. Sponton, la dame et les deux filles de service ; le premier, placé à la gauche du lit, eut la main droite fixée sur le point de coté de son épouse, ses doigts dirigés en bas ; sa main gauche prenait la main droite de l'amie ; celle-ci donnait la main gauche à l'une des filles de service et ainsi de suite en faisant le tour du lit jusqu'à moi. Ma main gauche était appuyée immédiatement sur la tête peu couverte de la malade, mes doigts dirigés en bas et sur le front.

Avant la formation de cette chaine, j'avais régulièrement magnétisé madame Sponton de la tête aux pieds par-dessus ses couvertures, en insistant un peu plus vis-à-vis la région des parties affectées. Je recommandai le silence, la patience, en avertissant toutefois, que si la lassitude s'emparait de l'un des anneaux de cette chaîne vivante, il n'y aurait aucun inconvénient à se reposer.

On apportait à la malade, toutes les demi-heures, un demi-verre d'eau magnétisée, qu'elle buvait froide et avec avidité. A son côté gauche, à un pied hors de son lit et presque sous le coude de M. Sponton, je fis placer sur un tabouret une grande jatte d'eau magnétisée, et dans cette jatte trempaient, par une de leurs extrémités, deux larges rubans de fil magnétisés qui se réunissaient dans leurs parties non humectées pour faire une ceinture peu serrée autour du bas de la poitrine de la malade, embrassant aussi le point de côté.

L'intention la plus forte de la soulager et de la guérir nous animait tous. Nous restâmes dans cette position cinq quarts-d'heures, au bout desquels madame Sponton se sentit un besoin d'uriner. J'avais prévu cette circonstance et fait disposer un vase commode approprié à cet usage pour le lit.

La malade avait les pieds brûlans et la tête beaucoup moins souffrante. — Il me semble dit-elle, que vous m'avez un peu soulagée. —

Avant que l'heure fût plus avancée, j'envoyai un domestique chercher des feuilles de vigne, les plus grandes et les plus fraîches qu'il serait possible de trouver.

M. Sponton, l'amie de la malade et moi, nous nous retirâmes un moment pour prendre une légère collation. On me montra ensuite les urines ; il y en avait environ une demi pinte ; elles étaient claires et crues. Il était onze heures du soir lorsque nous reprîmes notre première position, animés tous d'une nouvelle ardeur.

Mais au lieu de placer ma main gauche sur la tête de la malade, je tenais par son fond une bouteille vide fortement magnétisée, dont je dirigeais le goulot en bas et sur le sommet de la tête. Nous restâmes dans cette situation, sauf deux petits repos, jusqu'à deux heures du matin. J'étais en sueur, ainsi que mes collaborateurs ; la malade nous dit alors : — Je romps le silence pour vous dire que je respire plus librement (ce dont je m'étais aperçu), que je suis en grande moiteur, et qu'il faut encore que vous passiez dans la pièce voisine. — En effet, malgré la transpiration qui lui était survenue, elle rendit encore une plus grande quantité d'urine que la première fois, moins crues et moins claires. Le point de côté était diminué sensiblement ; les crachats, aussi sanguinolens, étaient devenus plus abondans, plus fréquens, et d'une plus facile expectoration ; le pouls n'était plus serré, il était devenu plus souple, et donnait quatre-vingt pulsations.

Je fis cesser la chaîne et placer à nu, sur le point de côté, douze feuilles de vigne magnétisées. Je renvoyai alors tout le monde se reposer et ne gardai avec moi que la femme de chambre pour donner les demi-verres d'eau, et pour m'aider au besoin.

Jusqu'à six heures et demie du matin je restai auprès de la malade, la magnétisant à diverses reprises de la tête aux pieds, et m'arrêtant surtout à quatre ou cinq pouces de distance du point de côté pour renforcer l'effet des feuilles. Madame Sponton me dit : — Ces feuilles me

brûlent, mais me font un bien étonnant ; voyez, je respire presque comme à mon ordinaire, mes crachats ne me déchirent plus autant et je les rends bien plus facilement ; ce qui était dans l'exacte vérité. Je conçus dès ce moment l'espérance d'une prompte guérison.

Forcé de quitter la malade pendant deux heures, j'enseignai aux personnes qui m'asistaient comment il fallait me remplacer ; je leur recommandai de ne pas discontinuer l'eau magnétisée et d'observer toujours le plus grand silence. Je revins trois heures après. Tout avait été exécuté à souhait, suivant mes prescriptions. La fièvre avait diminué ; le pouls était très-flexible ; la transpiration critique se soutenait ; la malade avait rendu beaucoup de vents ; elle avait uriné trois fois très-abondamment ; elle était d'un contentement extrême ainsi que ceux qui l'entouraient.

Je dirai, pour abréger, que pendant toute la journée les mêmes soins furent donnés et eurent les mêmes résultats. La nuit suivante la malade dormit quatre heures par intervalles d'un sommeil assez tranquille.

Le lendemain, troisième jour de la maladie, je revis madame Sponton à onze heures du matin. Les crachats étaient fréquens et abondans, teints encore légèrement d'un sang plus cuit, plus épais et plus ancien ; la fièvre était bien diminuée, le point de côté presque dissipé. Les feuilles de vigne furent renouvelées. La nuit et la moitié du jour suivant, madame Sponton fut soignée de la même manière. A midi, elle avait eu une selle naturelle et abondante. Plus de sang, plus de point de côté ; l'expectoration était facile, la fièvre avait absolument cessé ; les urines étaient devenues plus colorées, plus cuites et plus fréquentes.

Madame Sponton sentant un grand besoin de prendre quelque chose, voulait qu'on lui donnât une tasse de bouillon léger. Je m'y opposai, mais je lui dis que le mieux étant décidé, je reviendrais le soir pour la magnétiser encore, qu'elle se tint dans un fauteuil, et que de-

vant moi elle prendrait un demi verre d'eau avec du sirop d'orgeat et un biscuit à la cuillère; ce qui fut exécuté. Dès-lors je ne vis plus madame Sponton qu'une fois par jour pour continuer mes soins pendant une demi-heure, diriger son régime alimentaire qui devenait facile, enfin pour être témoin d'une convalescence rapide et d'une parfaite guérison.

Ainsi, une inflammation de poitrine qui se présentait avec les caractères les plus alarmans, a été guérie complètement en quatre jours, sans autre remède que le magnétisme.

PICHER GRANDCHAMP.

DES OBSTACLES

QUI SE SONT OPPOSÉS ET QUI S'OPPOSENT ENCORE A LA PROPAGATION DU MAGNÉTISME.

Les effets merveilleux du Magnétisme ont été connus de toute antiquité et chez tous les peuples; mais comme on n'avait aucune idée de l'agent qui les produit, on les attribua, soit à des influences surnaturelles et chimériques, soit à des procédés, des formules, des talismans et autres accessoires qui n'ont par eux-mêmes aucune efficacité. Il paraît cependant que le principe essentiel du Magnétisme, les moyens de le régulariser et ceux d'en faire usage furent découverts par les prêtres égyptiens, et même par ceux de quelques temples de la Grèce, qui s'en servirent pour augmenter leur puissance et pour donner du crédit à la religion dont ils étaient les ministres. Comme il était important pour eux que cette connaissance leur appartînt exclusivement, ils en firent un secret qu'ils communiquèrent seulement à quelques adeptes dont ils étaient sûrs, et ceux-ci ne le révélèrent jamais. Les prêtres d'un ordre inférieur magnétisaient

avec confiance par les moyens qui leur avaient été indiqués : ils attribuaient à leurs Divinités les guérisons qu'ils faisaient, et ils ne se doutaient pas que les effets qu'ils produisaient étaient dus à une faculté naturellement existante en eux et mise en action par leur volonté et leur confiance. Les premiers disciples de Mesmer ignoraient de même la cause essentielle de leurs succès.

Ce fut au commencement du XVIIe siècle que le Magnétisme fut considéré comme un principe ou agent particulier : à cette époque on s'en occupa beaucoup ; on le désigna sous le nom qu'il porte aujourd'hui ; on reconnut et l'on exagéra même sa puissance : on disputa seulement sur le principe de cette puissance. Les uns l'attribuèrent au Démon, d'autres aux bons esprits ; les autres enfin, à la tête desquels il faut placer le célèbre Van-Helmont, établirent qu'ils étaient produits par une faculté que Dieu a donnée à tous les êtres vivans, et particulièrement à l'homme, et dont il peut faire usage par sa volonté. Cette faculté est d'un autre ordre que les facultés physiques : l'agent dont elle se sert est le principe vital répandu dans la nature. Ils pensèrent aussi que les corps exercent une influence les uns sur les autres, et que plusieurs d'entre eux ont des propriétés inexplicables et que nous ne pouvons connaître que par l'observation.

La théorie de Van-Helmont, bien plus étendue, bien plus exacte, bien plus claire que celle de Mesmer, fut adoptée par quelques médecins ; mais l'auteur était trop élevé au-dessus de son siécle pour que ses disciples en fissent des applications justes : d'ailleurs des exagérations, des idées chimériques, des croyances superstitieuses vinrent obscurcir les vérités fondamentales. Cependant la théorie du Magnétisme fut exposée par Maxwel, Wirdig, etc. ; et quoique ces auteurs soient bien inférieurs à Van-Helmont et qu'ils n'aient point classé ses principes d'après leur degré d'importance, on ne peut lire sans étonnement ce qu'ils ont écrit à ce sujet. Malheureusement, la vraie physique n'existant point encore, on attri-

bua au Magnétisme un grand nombre de phénomènes dont les causes ont été depuis parfaitement connues, et cette erreur fit tomber dans le discrédit des opinions dont on négligea d'examiner l'origine. La théorie de Van Helmont fut entièrement oubliée, et personne ne s'en souvenait lorsque Mesmer vint de nouveau proclamer le Magnétisme.

Mesmer ne connaissait peut-être pas les écrits de Van-Helmont. Il exposa une théorie hypothétique, il montra des faits, mais il ne parla point du principe essentiel du Magnétisme que Van-Helmont avait clairement exposé, quoiqu'il n'en eût pas développé les conséquences.

Mesmer forma un grand nombre d'élèves dont la plupart étaient des hommes éclairés appartenant aux classes les plus distinguées de la société et parmi lesquels on compte plusieurs savans et plusieurs médecins. Ces élèves, en suivant la méthode qu'on leur avait enseignée, opérèrent des guérisons surprenantes; ils virent des phénomènes dont ils furent eux-mêmes étonnés, et la doctrine du maître se répandit dans les principales villes de la France. Mesmer demandait depuis longtemps que sa découverte fût examinée; la Faculté de Médecine avait refusé tout examen, du moins par les moyens que proposait Mesmer. Le Magnétisme faisant alors beaucoup de bruit, le Gouvernement crut devoir faire cesser les discussions en demandant à l'Académie des Sciences de prononcer sur la vérité ou la fausseté de la découverte. L'Académie, qui s'était adjoint des médecins de la Faculté, et la Société royale publièrent les fameux rapports qui condamnent le magnétisme : un ministre fit tout ce qu'il put pour le proscrire; la Faculté de Médecine défendit à ses membres de s'en occuper et raya même de son tableau ceux qui refusèrent d'adhérer à sa décision : le Magnétisme fut proscrit; on l'attaqua par le ridicule; on le joua sur les théâtres; on le poursuivit avec un acharnement qu'il est difficile d'expliquer et impossible d'excuser.

Bientôt après de nouveaux phénomènes vinrent fixer l'attention, et le somnambulisme excita la curiosité. Des traitemens furent établis à Lyon, à Bordeaux, à Strasbourg : ils furent dirigés par des médecins. Des associations nombreuses se formèrent sous le nom de Sociétés de l'Harmonie; elles se composèrent d'hommes également recommandables par leurs lumières et leur charité, et le Magnétisme aurait infailliblement triomphé des attaques dirigées contre lui, si la Révolution, qui faisait la guerre à tout ce qui est bon et honnête, n'eût dispersé ceux qui s'étaient réunis pour l'étudier, l'exercer et le propager. Le Magnétisme passa alors en Allemagne d'où il avait d'abord été repoussé : peut-être y fut-il porté par les émigrés français. On s'en occupa lentement et en silence : il y fit des progrès qui auraient été plus rapides si des guerres continuelles n'eussent détourné l'attention d'une étude qui ne peut être suivie que par ceux chez qui la paix de l'ame est unie au zèle de la vérité. On recueillit beaucoup de faits : les médecins et les philosophes les examinèrent et en formerent un corps de doctrine qui devint très-imposant. Des ouvrages considérables furent publiés, des traitemens furent établis, et si l'on disputa sur l'emploi du Magnétisme, sur sa puissance, sur son efficacité pour la guérison des maladies, on reconnut généralement la réalité de l'agent. Le Magnétisme fut pratiqué avec l'autorisation du Gouvernement, en Prusse, dans plusieurs villes d'Allemagne, en Suède, en Russie, en Hollande, etc. Quelques abus qui eurent lieu en firent restreindre l'usage et la propagation, mais la réalité n'en fut point contestée.

Le calme étant revenu en France, on a recommencé à s'en occuper : les faits surprenans se sont renouvelés; une société magnétique s'est établie; elle a publié des Mémoires intéressans; plusieurs médecins ont affirmé les faits dont ils avaient été témoins; peu à peu on est arrivé à ne plus tourner le Magnétisme en ridicule, mais on a été bien loin de régulariser des traitemens et de faire un corps de doctrine comme à Berlin. Dans la So-

ciété le plus grand nombre était incrédule; la plupart de ceux qui pratiquaient le Magnétisme le faisaient en secret, et les malades qu'on avait guéris n'osaient avouer que c'était au magnétisme qu'ils devaient leur santé. Peu-à-peu la croyance s'est répandue, et, depuis quelques années, un grand nombre de personnes ont recours au magnétisme et aux consultations des somnambules. Enfin deux médecins dont le mérite est généralement reconnu ont eu le courage de publier les faits merveilleux qu'ils avaient observés. Ils ont été désapprouvés par plusieurs de leurs confrères, mais leurs écrits n'en ont pas moins fait une grande sensation. Les phénomènes que ces médecins ont constatés sont en grand nombre; ils ont été examinés par eux, pendant deux ans, avec la critique la plus sévère, avec toutes les précautions imaginables; ils sont identiques avec ceux qu'on a vus en France et dans tous les pays depuis quarante cinq ans; et cependant le magnétisme a encore aujourd'hui parmi les savans, parmi les médecins, parmi les ecclésiastiques et dans la société, des antagonistes plus opposés à son admission qu'il n'en avait à l'époque de la découverte: à quoi tient cette opposition? c'est un problème que je ne puis résoudre; je me permettrai seulement quelques conjectures qui me semblent propres à éclairer l'opinion sur ce sujet.

Dans ma *Défense du Magnétisme contre les attaques dont il est l'objet* dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, j'ai réfuté toutes les objections, et je crois impossible de me répliquer; mais les hommes prévenus contre la doctrine que j'ai soutenue ne veulent point examiner ce qu'ils regardent comme une erreur; ils ne m'ont pas lu, ils auraient cru perdre leur temps. Je n'ai eu raison que pour ceux qui étaient déjà de mon avis. J'ai depuis cité des faits démonstratifs et faciles à constater; personne n'a pris la peine de les vérifier; on a continué de déclamer, sans connaissance des faits; on a méprisé toutes les preuves.

Une longue discussion a eu lieu à l'Académie de Médecine pour décider s'il fallait soumettre le Magnétisme à un nouvel examen, et la majorité s'est prononcée pour l'affirmative. Cette discussion a donné lieu à des discours fort remarquables, et le rapport de M. Husson mérite les plus grans éloges ; mais on a remarqué que la plupart de ceux qui se sont prononcés pour l'examen n'avaient du Magnétisme que des notions superficielles, et qu'ils étaient déterminés par les assertions d'hommes éclairés et de bonne foi, et non par leur propre conviction : on doit être surpris qu'il ne s'en soit pas trouvé plusieurs qui aient vu quelques-uns de leurs malades essayer du Magnétisme et qui en aient reconnu les effets.

Parmi ceux qui ont repoussé tout examen, il en est qui se sont livrés à des déclamations contre le Magnétisme et contre ceux qui le pratiquent, ou qui ont soutenu que la question avait été jugée en 1784 par les commissaires de l'Académie, et qui ont ainsi montré qu'ils ignoraient entièrement de quoi il s'agissait. Enfin, parmi ceux qui ont été d'avis que l'Académie ne devait pas nommer une commission pour examiner, se trouve M. Georget, celui de tous qui connaît le mieux le Magnétisme, qui a vu le plus de faits, et qui est le plus convaincu de la réalité et de la puissance de l'agent. Voyons quels ont été les motifs d'une opinion à laquelle on ne s'attendait pas.

M. Georget était complètement incrédule lorsque les premiers phénomènes du Magnétisme se sont offerts à ses yeux : il a d'abord cru s'être fait illusion ; il a renouvélé ses essais dans le silence : ce n'est qu'après que les mêmes phénomènes s'étaient plusieurs fois reproduits qu'il a soupçonné qu'ils pourraient bien être dus à un principe qu'il avait toujours rejeté. Il s'est alors décidé à exposer ses doutes à un médecin, son ami; tous deux ont fini par se convaincre, et par reconnaître la réalité de plusieurs phénomènes inexplicables, et propres au magnétisme, qu'ils auraient jugés absurdes s'ils leur avaient été ra-

contés par les observateurs les plus dignes de foi, et même s'ils ne les avaient vus que pendant quelques jours au lieu de les voir pendant une année, et s'ils n'avaient épuisé tous les moyens possibles de combattre des choses qui, d'après leurs connaissances antérieures, devaient leur paraître tellement absurdes, qu'il était inutile de les réfuter. M. Rostan s'est trouvé dans le même cas et a montré le même courage que M. Georget

Il n'est pas surprenant que M. Georget, se rappelant les dispositions dans lesquelles il était d'abord, la persévérance qu'il lui avait fallu pour s'assurer de la réalité des faits, la réunion de circonstances nécessaires pour le succès des expériences, les conditions sans lesquelles elles n'offrent que des résultats incertains et contradictoires, et la différence immense de ces conditions d'avec celles qui suffisent pour prononcer d'une manière certaine dans l'examen des faits physiques, ait pensé qu'une commission, quoiquelle fût composée d'hommes éclairés et désireux de connaître la vérité, mais étrangers à ce genre de recherches, arriverait difficilement à résoudre la grande question qui lui était proposée. La réclamation qui eut lieu lorsqu'il appuya son opinion sur un fait essentiel et reconnu de tous les magnétiseurs, est malheureusement la preuve qu'il avait raison. Je sais que M. Georget ainsi que M. Rostan n'ont considéré dans le magnétisme que les phénomènes du somnambulisme, et que s'ils avaient voulu se borner aux effets les plus simples de l'agent magnétique, il n'auraient pas envisagé la chose sous le même point de vue. Mais la plupart de ceux qui parlent du magnétisme ne pensent qu'à celui des phénomènes qui est le plus rare, à celui qu'il ne faudrait observer qu'après avoir reconnu la réalité de tous les autres.

Parmi ceux qui ont attaqué le magnétisme avec passion et qui se sont le plus vivement opposés à tout examen, il en est qui ne doutent nullement de ses effets. On les a accusés de manquer de bonne foi, et ce soupçon est

injuste. Ils eussent mieux fait d'exposer franchement les motifs qui les déterminaient : alors on aurait pu leur répondre, et si des préventions excusables les eussent empêchés de reconnaître leur erreur, leur jugement n'aurait fait aucune impression. Ils se sont trompés mais leurs intentions étaient droites.

Ainsi, M. Récamier est celui qui s'est exprimé avec le plus de véhémence : il a soutenu son opinion par des raisons inadmissibles; il a nié des faits incontestables ; il s'est exposé à des démentis en en citant sur lesquels il était évidemment dans l'erreur : quelle a été la cause de son acharnement ? je vais la dire. M. R. croit comme moi à la réalité du magnétisme, mais il en a vu des abus qui lui ont fait penser qu'il était dangereux. M. Récamier est un homme d'une piété reconnue, mais il est trop éclairé pour adopter l'opinion que les effets du magnétisme sont produits par le diable. Il a pensé que le magnétisme est une grande puissance, et qu'il était dangereux de le faire connaître, comme il serait dangereux de faire connaître des poisons que chacun pourrait préparer chez soi sans qu'il en restât la moindre trace. Il a pensé qu'il ne fallait pas l'examiner, parce qu'en l'examinant on le ferait connaître, et qu'une fois qu'il serait connu on en ferait un mauvais usage, relativement à la santé, aux bonnes mœurs, à la religion, et peut-être à l'ordre social. Il s'est abstenu de citer des faits pour justifier ses craintes, parce qu'il a jugé plus prudent de se borner à de vagues déclamations que d'éveiller l'attention sur la puissance d'un agent dont il voulait proscrire l'emploi.

Avait-il raison de se conduire ainsi ? Oui, d'après sa conscience ; non d'après la vérité. On a seulement droit de lui reprocher de n'avoir point envisagé dans son ensemble le sujet dont il s'occupait : s'il eût consulté quelqu'un des hommes qui ont long-temps étudié le magnétisme ; s'il eût pris la peine de lire quelques uns des ouvrages où l'on en a exposé la doctrine, il aurait vu que

les conséquences qu'il redoutait pouvaient toutes être évitées. Il serait toujours resté persuadé que l'usage du magnétisme est accompagné de grands dangers : mais il aurait reconnu que le seul moyen d'écarter ces dangers c'est de les faire connaître, et qu'une fois qu'ils seront connus il n'existeront plus, parce que personne ne s'y exposera. Rien au monde n'est plus facile à prouver.

Au reste, si le magnétisme n'était nullement connu dans le monde et que deux individus en eussent seuls le secret, ils pourraient examiner la question de savoir s'ils doivent publier ce secret, et si les inconvéniens de cette révélation n'en surpasseront pas les avantages : mais une fois connu, il est incontestable qu'il vaut mieux qu'il le soit bien que mal, qu'il le soit généralement que de l'être par un petit nombre de personnes. Il faut en signaler les dangers, en indiquant le moyen infaillible de les éviter.

Qu'il me soit permis d'énoncer une proposition qui sera une énigme pour la plupart des lecteurs, et dont la vérité ne sera sentie que par ceux qui ont fait une étude approfondie de l'histoire et de la théorie du magnétisme. J'ai dit que le magnétisme avait été pratiqué de tous temps et chez tous les peuples sans qu'on en connût le principe, et que les effets qu'il produisait étaient attribués à des causes occultes. Eh bien, c'est dans ces siècles d'ignorance qu'on en a le plus abusé et qu'il a fait le plus de mal. Le développement de cette vérité serait la matière d'un grand ouvrage; j'aime mieux me borner à l'énoncer que d'en donner des preuves incomplètes.

Il est un très-grand nombre d'ecclésiastiques qui condamnent le magnétisme par des motifs qui leur sont particuliers.

Les uns croyent que les phénomènes du magnétisme sont des prestiges du démon. Cette opinion a été avancée par le père Robert, jésuite, et c'est pour la combattre que Van-helmont a écrit son admirable dissertation de *magnetica vulnerum Curatione* : on ne peut concevoir

qu'elle ait encore des partisans dans ce siècle : il est à-la-fois impie et absurde d'attribuer au démon un moyen de faire du bien que Dieu a donné à l'homme, et dont la charité est la condition principale. J'ai cru devoir écrire pour réfuter cette opinion lorsqu'elle a été renouvelée par des hommes qui, malgré leur ignorance et leur défaut de logique, étaient à mes yeux très-respectables par leur caractère et par la droiture de leurs intentions. Il est maintenant inutile de revenir sur ce sujet; ceux qui liront cet article n'ont pas besoin que je les détrompe d'une semblable erreur.

D'autres ecclésiastiques condamnent sans restriction le magnétisme par des motifs analogues à ceux de M. Récamier : s'ils le connaissaient, ils en conseilleraient l'usage, mais en exigeant qu'on prît toutes les précautions nécessaires pour qu'il ne pût porter atteinte aux bonnes mœurs dont la conservation est encore plus importante que celle de la santé. Ils pourraient même en faire un moyen d'entretenir l'esprit de charité et les sentimens de piété, en invitant ceux qui le pratiquent à implorer le secours de Dieu pour qu'il daigne les aider à faire le bien.

Il est enfin des théologiens qui craignent que les effets merveilleux du magnétisme ne conduisent à lui attribuer les miracles qui sont une des preuves de la vérité du christianisme. Il n'ont pas réfléchi que ces miracles sont au-dessus de toute puissance humaine, et qu'ils démontrent l'action d'une puissance divine. Qui jamais a prétendu que par le magnétisme on pût ressusciter des morts, rendre la vue à des aveugles de naissance, marcher sur les eaux, ni opérer aucun des prodiges rapportés dans l'Évangile? Au reste, si les prêtres qui ont eu de telles craintes avaient pris quelques informations, ils auraient su qu'une foule de gens ont été ramenés au christianisme par les phénomènes du magnétisme, et qu'il serait, je crois, impossible de citer un seul chrétien dont la vue de ces phénomènes ait affaibli la foi.

J'ai parlé de ceux qui s'opposent, soit à la pratique, soit à l'examen du magnétisme, quoiqu'ils en reconnaissent la réalité : je dois maintenant dire un mot de ceux qui le repoussent parce qu'ils n'y croient pas, et chercher les motifs de leur incrédulité. Ce sera le sujet d'un second article.

DELEUZE.

LETTRE

ADRESSÉE A M. DELEUZE.

Monsieur,

Lorsque j'eus l'honneur de me présenter chez vous en avril dernier, pour vous prier de me donner quelques instructions relatives à la composition d'un appareil magnétique, je vous demandai de me permettre de vous adresser une note d'une partie des cures que j'avais opérées par le magnétisme, ce que jusqu'à ce jour la multiplicité de mes occupations ne m'avait pas permis de faire. Aujourd'hui que je puis me procurer cette satisfaction, je prends la liberté de vous prier, Monsieur, de vouloir bien consacrer quelques instans à la lecture de ces faits, et d'en disposer ensuite comme il vous sera agréable.

J'avais quinze ans, lorsqu'à la suite de la petite vérole il me survint une tumeur à la cuisse, et quoique j'aie été traité par les plus habiles médecins de la capitale, cette tumeur s'est renouvelée une quinzaine de fois dans l'espace de vingt-cinq ans.

En 1805 je fus atteint d'un maladie très-grave; elle fut longue; mon moral en souffrit beaucoup : enfin il se forma, entre le fémur et les chairs, un clapier de cinq à six pouces. Les remèdes qu'on m'administra pendant un an me procurèrent un mieux sensible; mais comme

je n'étais pas guéri, j'allai à Paris pour y prendre les eaux de Montmorency. Ma convalescence m'ayant retenu dans cette ville pendant deux ans, je lus un grand nombre d'ouvrages sur la médecine et sur le Magnétisme ; ces derniers me firent naître le désir de connaître cette science ; j'eus le bonheur de faire la connaissance de M. de Puységur, qui eut la bonté de me donner des instructions particulières à ce sujet. Il m'engagea surtout à me faire magnétiser : je suivis ses conseils et en obtins le plus grand bien : je suis même convaincu que c'est au Magnétisme que je dois la santé dont je jouis depuis les vingt années qui ont suivi ma parfaite guérison. Je suis maintenant âgé de soixante-quatre ans, et je me porte très-bien.

Les bons effets obtenus sur moi-même m'engagèrent à essayer si j'avais le bonheur d'être favorisé de la précieuse faculté de soulager mon semblable. Je réussis au-delà de mes espérances. A mon début je fis disparaître, comme par enchantement, des douleurs de tête, des rhumatismes, des maux d'estomac, etc. ; je guéris en moins d'un quart d'heure une entorse qu'avait depuis deux mois la femme de confiance de M. Guérin, médecin, rue de Bourbon, n° 1, à Paris. Je fus assez heureux pour guérir d'un semblable accident M. Deschamps, teneur de livres chez madame Guillaume Michel, banquière au Hâvre. Cette entorse était la deuxième que M. Deschamps se donnait au même pied, et néanmoins la guérison en fut opérée en un quart d'heure ; le malade fit aussitôt après deux ou trois tours dans le comptoir, en dansant sur le pied où il avait eu l'entorse : sept à huit personnes présentes à cette opération ne pouvaient revenir de leur étonnement.

Une guérison du même genre a eu lieu sur M. Tontain, capitaine du bateau à vapeur *la Duchesse d'Angoulême*, allant du Hâvre à Paris.

Il y a sept ans, j'ai guéri d'un mal aux yeux une demoiselle Valentin, aujourd'hui madame Durand, tenant

le café de Paris, au Havre. Ce mal, qu'elle avait depuis neuf à dix ans, et qui l'empêchait de supporter la lumière la plus douce, avait résisté aux sétons et aux vésicatoires; il se dissipa sans autre remède que le Magnétisme, et n'a pas reparu.

J'ai guéri, il y a six ans, par le même moyen, une autre demoiselle nommée Renaud, rue des Remparts, au Hâvre, d'une paralysie du nerf optique : il y avait vingt-deux ans qu'elle ne voyait plus de l'œil gauche, et six mois seulement que le droit était éteint; il fallut la conduire pour l'amener chez moi.

En moins d'un mois elle y revit assez pour se guider elle-même. Le mois révolu, elle put écrire et enfiler des aiguilles; enfin six semaines étaient à peine écoulées, qu'elle voyait assez de l'œil dont elle était privée depuis si long-temps, pour distinguer sur des toiles les diverses couleurs qui y étaient peintes. La cécité ne s'est plus manifestée.

Il y a un an, je guéris un marin nommé Maignon, atteint d'une goutte seraine; il avait été envoyé de l'hospice du Hâvre, à Rouen, et de Rouen, en 1814, à l'Hôtel-Dieu de Paris, d'où, après six mois de traitement, il était revenu au Hâvre complètement aveugle. Ce malheureux, n'ayant aucun moyen d'existence, était réduit à mendier; je fus touché de son infortune et lui proposai de le guérir; j'y mis la condition qu'il m'apporterait, avant de commenmencer son traitement, un certificat constatant sa cécité; M. Huet, médecin de la marine et M. Lechevrel, médecin distingué par ses connaissances, le lui délivrèrent, et j'eus la satisfaction d'opérer sa guérison par le magnétisme, en deux mois.

Une dame que j'avais guérie d'un rhumatisme qu'elle ressentait à l'épaule depuis très-long-temps, en fit part à son neveu, nommé Leroy, élève à l'école de médecine, à Paris; il était venu remplacer pour quelque temps un de ses amis à l'hospice du Hâvre. M. Leroy me fit prier par son oncle de faire devant lui une expérience magnétique

sur un malade de l'hospice : j'y consentis volontiers ; il me proposa un anglais qui éprouvait de fortes douleurs aux reins : cet homme avait été traité en ville, sans avoir obtenu aucun soulagement. J'avoue que j'eus la crainte de ne pas réussir lorsque je vis l'individu gros et fort que l'on voulait soumettre au magnétisme, qu'on me dit avoir été débarqué de son navire au moyen d'un palan, et qu'il fallait depuis ce moment trois personnes pour le mettre hors de son lit.

Après l'avoir fait conduire à l'extrémité de la salle, je le magnétisai fortement en présence de plusieurs élèves en médecine, de quinze à seize personnes, parmi lesquelles il y avait cinq à six dames de la maison. Au bout de dix à douze minutes, je lui fis demander par un interprète s'il éprouvait du soulagement; il répondit que ses douleurs étaient diminuées à-peu-près d'un quart : lorsqu'il y eut vingt-cinq minutes il dit qu'elles l'étaient de moitié; enfin, après trois-quarts d'heure de magnétisme, il assura n'en ressentir aucunes, mais il ajouta qu'il se sentait affaibli. Il se promena autour de son lit. Je lui fis dire que maintenant il n'avait besoin que de boire du vin chaud dans lequel on aurait fait infuser de la canelle. Le lendemain, j'appris que les douleurs ne s'étaient pas fait ressentir. J'engageai le malade à se faire donner des béquilles et à retourner à son auberge, ce qu'il fit; le jour suivant il se promena dans la ville sans béquilles et n'éprouva aucune douleur.

J'ai guéri beaucoup de rhumatismes ; un surtout, dont la personne souffrait depuis plusieurs années, a disparu dans trois séances de douze à quinze minutes.

Faisant un voyage du Hâvre à Paris, on vint à parler, dans la diligence, du magnétisme animal et de ses effets. M. Colardin, commissaire de marine à Toulon, homme de ma connaissance, dit qu'il n'y croyait pas, parce que cela lui paraissait trop merveilleux. J'avais remarqué vis-à-vis de moi, dans la voiture, une demoiselle qui avait les yeux très-enflammés ; elle était obligée

de les couvrir avec son mouchoir pour en appaiser la douleur. Je demandai à M. Colardin, en lui montrant cette demoiselle, s'il croirait aux effets du magnétisme lorsque j'aurais fait disparaître devant lui la douleur et l'inflammation qui fatiguaient les yeux de cette dame. Il me répondit qu'assurément il y croirait lorsqu'il aurait vu un résultat aussi extraordinaire. La position de cette dame relativement à moi la mettait dans un courant magnétique très-favorable ; je me mis de suite à opérer : peu à peu l'inflammation des yeux disparut et la dame déclara qu'elle n'y ressentait plus aucune douleur.

M. Colardin, devenu plus croyant, me demanda si je voudrais rendre, à un capitaine de ses amis qui était à Harfleur, le service de le débarrasser d'un rhumatisme qui depuis un an le faisait beaucoup souffrir ; je le lui promis, à mon retour au Hâvre ; ce capitaine vint me trouver, je le délivrai de ses douleurs en moins d'un quart d'heure.

Le mois dernier M. Lechevrel fut appelé pour un enfant qui avait sous le bras une tumeur dure et grosse comme un jaune d'œuf : le père et la mère de l'enfant pensaient qu'elle provenait d'un effort. Le médecin dit que c'était un engorgement lymphatique ; qu'il était à craindre que l'on ne pût pas le résoudre : il ordonna des cataplasmes. J'étais présent à cette consultation : je dis au médecin qu'il était en ma puissance de faire fondre cet engorgement en huit jours ; sur le doute qu'il manifesta, je lui proposai de l'appeler lorsque cette tumeur serait résolue, afin de lui prouver ce que j'avançais. Les huit jours révolus, la grosseur était disparue : le médecin fut appelé. Après avoir examiné scrupuleusement la place où était cette grosseur, il dit : « Je savais que par le Magnétisme animal on pouvait produire de grands effets, mais je ne croyais pas que dans ce cas ils fussent aussi prompts.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

CRAMPON, *négociant au Hâvre*, 23 décembre 1826.

Traitement d'une affection psorique, par M. le comte Louis d'Aunay, à Versailles.

Le 20 juillet 1820, on vint me prier de magnétiser une femme qui était malade depuis dix-huit mois ; malgré les différentes consultations des gens de l'art auxquels elle avait eu recours, sa maladie était restée entièrement inconnue. Enfin les accidens ne diminuant point, et quelques symptômes faisant présumer que cet état fâcheux pourrait être causé par une galle méconnue, imprudemment répercutée, on avait engagé la malade, quatre mois avant qu'elle se présentât chez moi, à mettre successivement sur sa peau trois chemises portées par une personne atteinte de cette maladie, dans l'intention de rappeler chez elle cette éruption; elle le fit et n'en obtint aucun résultat.

Lorsque je la vis elle avait une toux continuelle, le ventre très-gonflé et une constipation telle que les garde-robes n'avaient lieu qu'au moyen de lavemens. Le premier jour je la magnétisai une demi-heure ; la toux diminua sensiblement : la seconde fois cet accident disparut presque entièrement, une évacuation abondante se manifesta à la suite de la troisième ; j'engageai la malade à boire l'eau que j'avais magnétisée ; elle le fit et s'en trouva bien. A la quatrième séance les garderobes se régularisérent, l'abdomen était à très-peu de chose près dans l'état naturel. A la cinquième, la malade avait recouvré du calme et même de la force.

Étant obligé de m'absenter pendant deux jours, je lui magnétisai la quantité d'eau nécessaire jusqu'à mon retour ; je magnétisai en outre un morceau de fer que je lui conseillai de porter sur l'estomac. A mon retour elle me fit voir qu'elle était couverte d'une infinité de boutons qui ressemblaient à la galle ; je l'engageai à continuer de boire de l'eau magnétisée et à porter le morceau de fer encore quelque temps; le jour suivant l'éruption était complette et de nature à ne plus s'y méprendre. Mon but étant atteint, je lui dis de voir son médecin pour le traitement de cette maladie.

L'HERMÈS,

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

NOTICE HISTORIQUE SUR JEAN-BAPTISTE BONNEFOY, SUR SA MALADIE, SUR SON TRAITEMENT MAGNÉTIQUE ET SA MORT.

Philosophus fit qui morbis animi mederi contendit (1).
SAUVAGES, *Nosolia methodica*, in 4°, pag. 163.

Dans tous les siècles et presque dans toutes les contrées on voit, à de certaines époques, naître des hommes que la nature, l'éducation et les circonstances forment et développent pour le bonheur de leurs semblables. Le génie, une inclination particulière pour être utile, le véritable amour de la gloire se manifestent dès leur enfance, dans tous leurs discours, dans toutes leurs actions, et les portent rapidement au but qu'ils se sont proposés. Tel a été J.-B. *Bonnefoy*.

Né à Lyon, dans la classe d'honnêtes commerçans, il se fit remarquer, très-jeune, par une grande sensibilité, par une imagination vive, brillante et féconde, que tempérait une maturité précoce de la raison, par ses questions sensées et rapides sur tous les objets qui étaient à sa portée, par une grande égalité de caractère, par sa bonté et sa douceur, par une envie démesurée de tout savoir, enfin par une gaîté constante.

(1) Celui-là est un véritable philosophe qui s'occupe de la guérison des maladies de l'ame.

Bientôt placé avec ces heureuses dispositions dans une bonne institution, il ne tarda pas à laisser derrière lui tous ses condisciples sans exciter en eux d'autres sentimens que l'émulation, et remporta chaque année les premiers prix décernés à de véritables progrès et au travail assidu.

Dans les vacances, il trouvait le temps de s'amuser; mais dévoré de la passion de s'instruire, on s'aperçut qu'il passait la plus grande partie des nuits à la lecture. Le jour, il recherchait continuellement les occasions de prendre part à des conversations instructives, qu'il animait par des questions vives, des réponses pleines de sens, jamais intempestives ou indiscrètes, et toujours accompagnées de beaucoup de douceur et d'une politesse pour ainsi dire innée.

Il lisait sans cesse tout ce qui lui tombait sous la main, sans beaucoup de choix. Ayant eu l'occasion de visiter M. *Morel*, très-habile chirurgien, il se sentit pour lui un goût, un entraînement involontaire, et il eut d'abord reconnu tout le mérite et les talens de ce digne citoyen ainsi que la beauté de son caractère. Il le pria de lui prêter quelques livres de médecine qu'il eut bientôt lu, et même, jusqu'à un certain point, assez bien appréciés, suivant l'opinion de M. *Morel*.

Sa vocation pour un état fut aussitôt décidée. Le désir de soulager ou de guérir ses semblables devint à dix-sept ans sa passion dominante. Réglant alors lui seul sa destinée, il déclara à ses parens, qui n'y mirent aucun obstacle, qu'il voulait être chirurgien et qu'il désirait que son respectable ami, M. *Morel*, fût son premier professeur. Ce choix pour cette partie de l'art de guérir lui fut suggéré par son seul jugement. Dans le peu de livres de cette science qu'il avait dévorés, il s'était aperçu qu'il y avait plus de certitude dans les travaux d'un chirurgien savant que dans ceux d'un médecin également savant; qu'à chaque pas ce médecin était arrêté dans sa marche par la nécessité d'une lecture immense et

par des changemens, ou de principes, ou de doctrines, amenés chaque siècle, chaque demi-siècle au moins. Il exposait ces dernières idées aux médecins dont il recherchait la société et les instructions, avec tant de candeur et de bonne foi, avec une logique si serrée, si pressante et si convaincante, qu'aucun d'eux n'en était blessé et qu'ils n'éprouvaient tous pour lui que de l'estime et de l'inclination.

Il venait d'achever ses cours d'humanité et de philosophie dans lesquels il s'était fait remarquer par son bon esprit, par son intelligence et un aplomb de jugement bien au-dessus de son âge. Après avoir été reçu maître-ès-arts, il se livra tout entier et sans réserve à l'étude de la profession qu'il avait choisie.

Au bout de dix-huit mois, ses lectures, les leçons théoriques et pratiques de son professeur, son assiduité constante à suivre journellement les maladies du grand Hôtel-Dieu; à écouter attentivement les démonstrations cliniques; à suivre et à opérer les dissections; les demandes pleines de zèle et de bonté qu'il adressait lui-même aux malades, les notes qu'il recueillait sans cesse, les grandes opérations auxquelles il voulait toujours assister le premier; les discussions qui s'établissaient ensuite sur tous ces objets avec M. *Morel*, enfin, ses investigations continuelles pour accroître, rectifier ou consolider ses connaissances, lui avaient fait faire, bien jeune encore, les progrès les plus étonnans. Les avis de son professeur, et peut-être aussi cette voix secrète qui se fait entendre aux âmes privilégiées, l'avertirent qu'il pouvait se présenter à un concours public pour disputer ou obtenir l'une des places vacantes de chirurgien interne de ce grand hôpital. Ce concours ne se fit pas attendre; le jeune *Bonnefoy* en sortit triomphant et reçut les plus vifs applaudissemens, avec une modestie véritable et comme un honorable stimulant pour ses études ultérieures.

Dans la sage administration qui dirigeait les hôpitaux de Lyon, il était d'usage et même de nécessité que l'élève

qui venait d'obtenir une place d'interne eût au moins une année devant lui avant de l'occuper, pour aller recueillir dans la capitale, surtout dans ses hôpitaux, dans ses écoles et auprès des célèbres professeurs, des connaissances plus étendues et plus approfondies.

Bonnefoy arriva à Paris les mains pleines de lettres de recommandations. MM. *Audouillé*, premier chirurgien du Roi et conseiller d'État, *Sabatier*, *Louis*, *Peyrilhe*, *Tenon*, *Dessault*, *Bordenave*, *Deschamps*, *Sue*, le père *Choppart*, etc., furent aussitôt ses protecteurs et bientôt les admirateurs de son zèle, de son émulation, de ses connaissances et surtout de son caractère. Ils le servirent de tout leur pouvoir et de toutes leurs facultés. *Bonnefoy* suivit tous les cours qui pouvaient nourrir son ardeur : tout se classait à merveille dans sa mémoire qu'il avait prodigieuse, sans qu'il en résultât aucune confusion dans sa tête. Il remporta le prix à l'Ecole pratique ; honorable distinction, bien faite pour avoir sur son avenir la plus heureuse influence.

Rappelé, au bout de dix-huit mois de séjour à Paris, pour venir occuper sa place à l'Hôtel-Dieu de Lyon, *Bonnefoy* y apporta tout ce qu'une étude théorique et pratique continuelle n'aurait pu faire acquérir à tout autre au bout de quatre années. Il avait contracté l'habitude de consacrer une nuit sur deux à des lectures, à des études variées, mais toutes relatives à la connaissance des divers domaines de l'art de guérir qui n'étaient point séparés dans son esprit ni dans ses sentimens de cet art que le grand *Hyppocrate*, dont il avait déjà médité les principaux écrits, qualifie par cette sentence devenue proverbe : *ars longa vita brevis* (1) : en employant ses nuits à l'étude, il doublait sa vie, mais il en précipitait, il en abrégeait le cours... Il avait pris ses inscriptions en médecine ; il comptait, au sortir de l'Hôtel-Dieu de Lyon, aller à Strasbourg ou à Montpellier recevoir le

(1) La vie est trop courte pour embrasser toute l'étendue de la science.

titre de docteur en médecine, mais sans y attacher une grande importance. Il le désirait à-peu-près dans le même esprit, et pour les mêmes convenances sociales que *Lecat* recommandait à son gendre *David* de l'obtenir, dans une lettre imprimée et devenue fort rare.

Ses nouveaux collègues, après avoir vécu deux mois dans son intimité, reconnurent qu'il était simple et vrai dans ses communications, bon et généreux à l'excès, très-insouciant et même indifférent pour ses propres intérêts ; ils le regardèrent aussi comme leur maître en science, et leur modèle pour l'accomplissement de tous les devoirs de son état.

Je ne prétends point ici faire connaître toutes les précieuses qualités de *Bonnefoy*, je dois seulement dire que son esprit et son cœur étaient en quelque sorte formés sur le même modèle et se trouvaient en parfaite harmonie dans les circonstances les plus ordinaires de la vie. Je ne puis cependant passer sous silence l'anecdote suivante.

Doué de tant de bonnes qualités et vertueux dans toute la force de cette qualification, *Bonnefoy* avait encore une éloquence naturelle, douce, persuasive, animée par la chaleur de son âme et nourrie par une érudition immense, autant que bien digérée. Il persuada donc sans beaucoup d'efforts à ses camarades (au nombre de sept) qu'il fallait prouver par leur conduite et leurs habitudes, que huit jeunes gens réunis par les mêmes devoirs les mêmes travaux, mais différant de goûts, de caractères et de fortune, pouvaient vivre long-temps ensemble, couchant sous le même toit, mangeant à la même table, sans que rien vînt troubler leur intimité et sans que jamais aucun d'eux pût reprocher à un autre quelque outrage fait à la plus rigoureuse probité.

Ce qui est permis a peu d'attrait pour nous ;
Ce qui est défendu irrite nos désirs (1).

(1) *Quod licet ingratum est; quod non licet acrius uit.* Ovid. Am. lib. II et XIX, vers. 3.

Ils convinrent donc, sans que tous connussent bien les idées de *Platon* et les lois de *Licurgue*, d'en faire entre eux une rigoureuse application. — Les serrures attirent les voleurs, ceux qui brisent les portes n'entrent pas dans les maisons ouvertes (1).

Cette détermination ayant été prise sans aucun serment, tout devint pendant deux ans entièrement commun entre eux, non-seulement les études, les découvertes, les observations, mais encore les livres, le linge, l'argent, etc.; rien ne fut fermé, rien ne fut une propriété exclusive : celui qui avait besoin d'argent le prenait indifféremment dans un des secrétaires, sans en prévenir personne, et le remettait fidèlement quand il le pouvait; s'il ne le pouvait pas, jamais on ne le lui redemandait. Cette association a duré long-temps et personne n'a eu lieu de se plaindre d'en avoir fait partie.

Bonnefoy, sans exciter aucune jalousie parmi ses confrères, remporta, pendant trois ans, ou partagea les prix annuels distribués par l'Administration, et chaque fois il se faisait remarquer par une vraie modestie, redoublant de soins et d'encouragemens pour ceux de ses compagnons qui ne pouvaient atteindre à sa hauteur. Fidèle à son habitude, au besoin de son génie, il passait une grande partie de la nuit à l'étude, à mettre en note ses observations journalières, et à les coordonner suivant les classes et les genres; ce qui lui établit une mine féconde, dans laquelle il fouillait et trouvait au besoin facilement, tout ce qui pouvait lui être utile. Ces trésors étaient toujours ouverts à ses amis, dont le nombre était grand, et son obligeance naturelle était sans cesse en mouvement. Enfin, il oubliait très-facilement les contrariétés et les injures, et jamais la pensée de s'en venger n'effleura son ame et n'altéra sa tranquillité, tant il était au-dessus des viles passions.

(1) *Furem signata sollicitunt.... aperta effractarius præterit.* Senec., Epist. 68.

Des études si constantes, si suivies, et sur les livres et sur les cadavres, et auprès du lit des malades, avaient enfin allumé son sang. Il ne suivait d'ailleurs aucune espèce de régime sanitaire, usant des alimens sans mesure, sans choix, et souvent par distraction, sans appétit prononcé. On s'aperçut bientôt d'une éruption âcre éparse sur la peau, accompagnée de prurit, cependant sans aucun signe d'affection psorique. Il comptait laisser reposer un peu ses travaux non-obligés, prendre des bains, et adopter un plan qui renfermait l'usage du lait, des végétaux, etc.

Dans ces circonstances, il venait un jour de passer sous une voûte pour entrer dans une grande cour, lorsqu'il reçut sur la tête un gros paquet de linge, jeté d'un troisième étage, où était la lingerie générale; il tomba aussitôt sans connaissance; bientôt relevé, il fut transporté à l'infirmerie, toujours évanoui. Il fut promptement saigné; il revint à lui sans aucune idée de son accident, et tout étonné de se trouver au lit et saigné.

Le soir, une éruption dartreuse se manifesta sur toute l'habitude du corps, accompagnée de chaleur, de démangeaison et d'un peu de fièvre. Quelques bains, des rafraîchissans, un régime végétal, la cessation de toute étude et de ses occupations ordinaires pendant un mois, le rétablirent enfin, et le rendirent à ses travaux habituels : ce ne fut pas sans disputer sur un régime concerté avec la faculté de l'hôpital, et sans une grande négligence et insouciance dans son exacte observation. Son génie subjugait sa raison malgré lui, il lui faisait dédaigner tout le reste.

Sorti de l'Hôtel-Dieu, où il était resté le temps ordinaire (trois ans), il y laissa des regrets sincères à ses camarades, et à tous ceux qui avaient eu quelques rapports avec lui; il était, en quittant cette immense école d'instruction, chirurgien, anatomiste, physiologiste, et surtout philosophe, n'ayant négligé aucune occasion de bien observer, en santé et en maladie, la correspondance

et la liaison intime et réciproque du moral sur le physique de l'homme.

D'après le conseil de son ami et de son premier professeur, M. *Morel*, il ne tarda pas à se mettre sur les rangs, afin de subir toutes les épreuves exigées par les lois, pour devenir membre du Collége royal de Chirurgie de Lyon. Ayant, à Paris, fait un cours complet sur l'électricité, il choisit de préférence ce sujet pour une thèse obligée. Il s'enferma chez lui, et, au bout de quinze jours d'un travail que l'habitude avait rendu facile, il soutint cette thèse avec un grand éclat, et reçut des témoignages unanimes de satisfaction. Cet ouvrage sur l'emploi de l'électricité dans les maladies, fut imprimé peu de temps après. Il s'empressa d'en envoyer au premier chirurgien du Roi, et à tous ses anciens professeurs de Paris. En le lisant, on est frappé d'étonnement de ce qu'un jeune homme de vingt-trois ans ait pu développer tant d'érudition, un jugement si sage, et une sagacité d'application si évidente. Toutes les lettres qu'il reçut à cette occasion, de Paris et d'ailleurs, exprimaient la même opinion sur le mérite de l'ouvrage et de son auteur, et c'est encore dans ce moment un des meilleurs traités sur cette matière.

Peu de temps après cette glorieuse époque pour *Bonnefoy*, l'Académie royale de Chirurgie proposa, en 1781, pour un prix qui devait être adjugé en 1782, la question suivante : Quelle peut être l'influence des passions de l'âme dans les maladies chirurgicales, et quels sont les moyens d'en corriger les effets ? *Bonnefoy*, enflammé par ce sujet, travaille sur-le-champ et sans relâche à le traiter. Les matériaux qui pouvaient lui servir dans cette brillante occupation ne lui manquaient pas. Sans cesse occupé à observer et à recueillir, il était devenu riche en fonds à cet égard, et il les trouvait d'autant plus facilement au besoin, qu'il possédait entre autres qualités, à un haut degré, l'esprit d'ordre et de méthode.

Après un mois de travail, la dissertation de *Bonnefoy*

était en chemin pour sa destination, avec l'épigraphe placée à la tête du présent article. Son mémoire eut tout le succès possible dans cette célèbre Académie. Il remporta le prix, et il reçut, avec cette couronne, des lettres, plus précieuses encore. M. *Audouillé*, premier chirurgien du Roi, cité plus haut, lui écrivit : *Quo pede cepisti eas* (1), et lui fit entrevoir l'espérance de seconder ou de remplacer le célèbre *Louis*, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie, déjà âgé. Ce choix faisait honneur à son jugement.

Il est temps de montrer *Bonnefoy* placé dans une autre sphère d'activité. J'ai dû le présenter d'abord dans le commencement de sa vie scolaire et publique, et donner une légère idée des ses excellentes qualités. Peut-être que le souvenir de notre estime et de notre amitié réciproques, qui vient encore échauffer mon âme, m'a trop engagé à prolonger le plaisir de parler de lui; les hommes sensibles me comprendront et m'excuseront.

Bonnefoy s'occupait, quoique trop négligemment, du soin de sa fortune, et de se former une clientelle suffisante Son caractère doux, quoique véhément, la décence de ses manières, son indulgence et sa gaîté, qui allaient quelquefois et selon les occasions jusqu'à l'enfantillage, le faisaient rechercher partout, et lui avaient fait de nombreux amis dans toutes les classes de la société. Il était depuis deux ans dans cette situation paisible, je dirais presque dans cette incurie, trop ordinairement inhérente au génie, quand tout-à-coup il apprend par la voix publique, par les journaux, et particulièrement par une annonce ou prospectus imprimé, qu'une grande découverte vient d'avoir lieu; qu'un agent universel, ame secondaire de la nature, qui pénètre tous les corps, qui les lie, et les fait influer réciproquement et nécessairement les uns sur les autres, existe, et peut être reconnu, observé, dirigé, et qu'appliqué au corps humain, il peut

(1) Continuez sur le même pied.

entretenir la vie, soulager ou guérir toutes les maladies : cet agent, c'est le magnétisme animal.

Frappé comme d'un coup électrique par ce simple énoncé, *Bonnefoy* prend son parti sur-le-champ ; il vole à Paris. Il avait beaucoup et bien lu ; il connaissait la plupart des écrits du grand *Hyppocrate* ; il avait médité sur les crises, sur ces phénomènes dont ce grand médecin avait le premier et presque le seul observé la marche dans les maladies aiguës, ce qui avait conduit son génie observateur à bien reconnaître que les divers symptômes des maladies n'étaient que les modifications des efforts que la nature, toujours agissante par une force inconnue, ne cessait de faire contre ces maladies. Je sens en moi, dit *Bonnefoy*, que ce qui est annoncé est, ou doit être ; je vais donc trouver ce qui manquait à mon intelligence et à mes moyens de curation. Telles furent les paroles qu'il prononça devant M. *Morel*, en partant.

Mus, à peu près par de semblables sentimens, trois autres personnes de la même ville, sans s'être concertées à cet égard, MM. *Orelut*, *Faissole* et *moi*, nous nous trouvâmes à Paris, réunis pour suivre les cours de *Mesmer*, en même temps que *Bonnefoy*. Je n'avais point encore contracté avec ce dernier cette liaison intime qui s'établit entre nous, lorsque nous nous livrâmes ensemble, dans le même but, à l'étude et à la pratique du magnétisme animal.

Après des préliminaires indispensables, nous vîmes *Mesmer* ; nous causâmes avec lui assez longuement, et, au bout de quelques jours de conférence, je puis le dire franchement, il nous fit l'honneur de nous distinguer, mais surtout *Bonnefoy*. Pendant la durée de ce premier cours, commencé en avril 1784, *Mesmer*, de lui-même, nous engagea à pratiquer dans les salons de son grand traitement, ancien hôtel de *Coigni*, rue Coq-Héron, et dans le traitement gratuit établi pour des gens sans fortune. Il fit plus pour *Bonnefoy* et moi, il nous confia la

direction des trois grandes salles, nommées salles des crises, dans lesquelles personne n'entrait ordinairement que les princes, lui et nous. Je vais m'attacher uniquement à ce que je dois dire de *Bonnefoy*. Son ardeur, son assiduité à suivre le cours et tous les traitemens, ses soins à prendre des notes exactes sur tout ce qui avait rapport à la nouvelle science, ses continuelles questions, ainsi que sa gaîté douce et constante, le firent bientôt remarquer et estimer de tous les disciples, de tous les malades, en grand nombre, des plus hautes classes de la société.

M. *Bergasse*, célèbre avocat, faisait alors le cours; par intervalle *Mesmer* prenait la parole pour ajouter de nouveaux éclaircissemens et achever de porter la conviction dans tous les esprits, par des exemples précis, des comparaisons ingénieuses, des observations courtes, mais on ne peut plus lumineuses, et pour répondre d'une manière toujours satisfaisante à toutes les questions. *Bonnefoy* était dans l'enchantement, on peut même dire dans ce degré d'enthousiasme qui s'empare toujours d'un jeune homme sensible, dont l'esprit est déjà muni de grandes connaissances, lorsqu'il se trouve en présence des mystères de la nature inconnus au commun des hommes, et qui lui sont enfin dévoilés.

On doit se rappeler que *Bonnefoy*, affecté d'une disposition dartreuse, dont il n'avait jamais eu le temps de se délivrer, à cause de sa passion extrême pour l'étude, était dans un état de santé assez précaire : il le sentait, et cependant son démon le subjuguait sans cesse et ne lui laissait ni paix ni trève. Le jour il était au cours, aux traitemens auprès des malades, qu'il ne discontinuait pas de bien interroger, et la nuit le trouvait encore, malgré nos recommandations, travaillant et faisant des notes. Ses nerfs étaient devenus irritables; son sang échauffé, mais il ne voulait ni cesser ou modérer l'usage du café, ni prendre des bains magnétisés, comme le lui conseillait *Mesmer*, n'ayant de loisirs, disait-il, que pour son instruction : elle devint parfaite.

Un jour, pendant que *Bonnefoy* était dominé par l'intérêt et la chaleur d'une conversation sanitaire avec une dame assise à l'appareil magnétique, M. *Bergasse* dirigea vers lui, au milieu de l'épine du dos, à trois ou quatre pouces de distance, un des conducteurs d'acier ou de verre qui nous servaient journellement dans les traitemens. *Bonnefoy*, au bout de dix minutes, s'aperçut, sans en deviner la cause, qu'il sentait une chaleur graduée et progressive, qui ne lui était pas ordinaire à l'endroit où l'instrument était dirigé. Cette sensation suivit bientôt toute l'épine du dos; enfin, et successivement toutes les distributions des nerfs, conséquemment toutes les parties externes et internes de son organisation. Il s'appuya sur le dos de sa chaise, ferma les yeux, et dit qu'il se trouvait bien, mais dans un état bien extraordinaire.

Tous les yeux étaient dirigés sur lui. *Mesmer* arriva, se mit à sourire, et le fit conduire dans l'une des salles de crises. Là, *Bonnefoy* eut des soupirs fréquens, et répandit quelques larmes. *Mesmer* le magnétisa de loin, recommanda de le laisser tranquille, et dormir... s'il le voulait. *Bonnefoy* était calme, mais ne dormait pas, quoique ses paupières fussent fermées. Il s'observait lui-même... Après quelques minutes de silence, il nous dit qu'il sentait tous ses doigts gros comme des cervelas, que tous ses viscères étaient dans un surcroît d'activité, que sa tête était libre, mais pleine d'idées lucides, non accoutumées et riantes, etc.

Il est clair qu'il était placé entre le somnambulisme et la veille, et que si *Mesmer* eût alors voulu fortifier, augmenter et diriger cet état par son intention et ses procédés, *Bonnefoy* eût été une grande leçon magnétique du somnambulisme. Mais le temps de ce développement lucide fut suspendu par prudence, aussi bien pour lui que pour d'autres. Ce fut principalement à cette occasion que *Mesmer* ayant réuni dans son appartement particulier sept ou huit médecins, ses élèves, dont il connaissait toute la discrétion

et la moralité, leur dévoila ce que depuis quelques jours nous n'avions fait qu'entrevoir et soupçonner. Les médecins lyonnais étaient de ce nombre; *Mesmer* s'était engagé avec tous ses disciples à les instruire de tous ses principes, de son système, de sa doctrine, à les mettre sur la voie de tous les phénomènes que pouvait développer la pratique du magnétisme; mais il ne s'était point engagé à être imprudent... et s'il a eu avec un très-petit nombre de ses disciples, médecins physiologistes, des ouvertures et des conversations plus particulières, c'est qu'il était convaincu que cette confiance ne pouvait, avec eux, présenter aucun inconvénient.

Je dois dire à ce sujet que MM. de *Puységur*, le comte *Maxime* surtout, ayant pris un logement dans l'hôtel même qu'occupait *Mesmer*, pour être plus à portée de le voir et de l'entendre, assiégeaient, pour ainsi dire, chaque matin sa chambre, son lit même, au moment de son réveil, et ne le quittaient qu'après avoir puisé à leur gré dans ce puits de science et de génie tout ce qu'il leur importait de savoir. C'est là, c'est dans ces conversations intimes et journalières qu'ils ont dû acquérir toutes les connaissances qu'ils ont depuis mises en pratique avec tant de succès, de zèle et de bienfaisance. Je ne crains pas d'invoquer à cet égard le témoignage de M. le comte Maxime de *Puységur* que nous avons encore le bonheur de voir plein de vie et de santé, seul disciple direct de *Mesmer* qui reste maintenant de cette noble famille.

Peu de temps après, *Mesmer* et *Bonnefoy* reçurent chacun une lettre qui leur annonçait qu'une jeune dame, madame la comtesse de S..., de la connaissance intime de *Bonnefoy*, se mettait en route, de Lyon, pour venir dans les grands traitemens de *Mesmer*, et qu'elle demandait que *Bonnefoy*, avec le consentement et sous la direction de *Mesmer*, fût exclusivement chargé de la soigner, et s'il était possible de la guérir d'une maladie chronique qui avait résisté à tous les talens des médecins, et à toutes les ressources de la médecine ordinaire.

Elle arrive presque en même temps que ses lettres, et s'établit vis-à-vis l'hôtel de *Coigni*. La maladie de cette dame, âgée, je crois, de 26 ans, était un engorgement considérable des ovaires avec gonflement à l'*uterus* et phlogose dans toutes les dépendances de cet organe : toutes ses fonctions ordinaires étaient suspendues et arrêtées depuis plusieurs mois; elle éprouvait dans toutes ses attaches et dépendances, particulièrement aux anneaux inguinaux, des douleurs continuelles qui augmentaient de temps en temps, et devenaient alors des souffrances horribles et presque insupportables. *Mesmer* lui dit après un mûr examen qu'elle guérirait après six mois de soins magnétiques très-assidus; que n'ayant point eu d'enfans encore elle aurait le bonheur de devenir mère peu après sa guérison; qu'il fallait qu'elle s'armât d'un nouveau courage, car elle devait encore souffrir davantage et même jusqu'aux convulsions. — Nous, médecins de la même ville, nous nous empressâmes de lui rendre visite, ce qui eut le double effet d'augmenter sa confiance pour le magnétisme et de lui assurer des secours continuels.

Ce n'est point ici la place d'entrer dans tous les détails rélatifs au traitement de madame de S... Je me bornerai à dire, au sujet de *Bonnefoy*, qu'il ne faut point perdre de vue, que les soins particuliers qu'il s'était engagé à donner à cette dame, étaient sans relâche, et qu'il fut forcé d'interrompre tous ceux qu'il avait l'habitude de donner à d'autres personnes.

Trois jours après son entrée au traitement, madame de S .. eut une crise si forte, des douleurs si atroces, un état convulsif si prononcé qu'on l'emporta sur-le-champ dans une des salles de crises. Nous y suivîmes *Bonnefoy* : *Mesmer* y vint aussi, et nous dit, ainsi qu'à la malade, qu'il ne fallait point s'alarmer sur cette nature de crise de développement; que le même effet se reproduirait chaque jour; que ces douleurs, provoquées par le magnétisme, étaient voulues par la nature comme celles d'un accou-

chement. Huit jours s'étaient passés de la même manière, et cette dame, sans éprouver des souffrances aussi intenses, se trouvait dans la salle des crises avec nous et plusieurs dames et demoiselles diversement affectées, lorsqu'une d'elles, mademoiselle de C... qui était assise sur les matelas, dans un coin de la salle, les yeux fermés..., se lève, va droit à la malade, et place par-dessus ses vêtemens le pouce et le petit doigt de la main gauche sur chacun des anneaux inguinaux. Aussitôt madame de S.. fit un cri perçant, se roula, en se pelotonnant tout le tour de la salle, avec des mouvemens convulsifs et des souffrances fortement exprimées. La demoiselle qui, par entraînement, par instinct, venait de la magnétiser, disait tant mieux, tant mieux, et avait un air très-satisfait. Le procédé, pour ainsi dire enseigné par cette demoiselle, n'avait aucun antécédent d'instruction ni d'exemple; elle était, comme on le voit, dans un véritable état de somnambulisme, mais on ne voulait encore donner aucune *éducation*, aucune direction à cet état extraordinaire. On avait déjà remarqué que les personnes chez lesquelles il se développait avaient différens degrés de clairvoyance, et que souvent, dans leurs prescriptions, l'erreur venait se mêler à la vérité; on n'employait donc alors d'autres moyens de curation que les procédés ordinaires, l'eau magnétisée et l'influence directe du magnétisme.

Cette réserve avait aussi pour objet, ainsi que je l'ai dit déjà dans un des articles précédens, d'empêcher que le magnétisme et les phénomènes auxquels il donne naissance ne fussent appliqués à des objets entièrement étrangers à la guérison des maladies, et l'on avait déjà de trop bonnes raisons pour ne pas fournir de nouvelles armes à la persécution qui commençait à se déclarer.

Malgré l'assiduité de *Bonnefoy* au cours, et les soins qu'il donnait à sa malade particulière, il fut forcé de travailler pour acquérir les moyens de faire lui-même par la suite des cours de magnétisme. *Mesmer*, qui l'avait bien jugé et apprécié, l'en pria spécialement. Quant à

nous, ayant acquis, d'après l'assurance positive de notre maître, toutes les connaissances que nous étions venus chercher auprès de lui, nous retournâmes à Lyon, munis des autorisations nécessaires, établir de grands traitemens, exactement conformes à ceux de *Mesmer*, et tout préparer pour des cours de magnétisme, en attendant le retour de *Bonnefoy*, dont le séjour prolongé à Paris avait deux motifs bien recommandables, le premier d'accroître et de fortifier ses connaissances en magnétisme, en suivant un autre cours, le second de continuer de mettre madame de S... sur la voie d'une guérison complète.

Dans ces circonstances, *Mesmer* eut besoin, je ne me rappelle pas par quelle cause, de s'adjoindre un professeur *ad interim*. M. *Bergasse* étant, je crois, ou absent, ou impérieusement occupé ailleurs. *Bonnefoy*, sollicité pour le remplacer, se rendit à cette invitation avec sa modestie et sa candeur naturelles. Dès les deux premières séances, on fut frappé de son éloquence facile, vraie, nourrie d'une foule de faits, de sages réflexions, d'anecdotes confirmatives, d'explications physiques, morales et surtout physiologiques. Ses démonstrations toujours claires, précises, étaient comprises sans efforts; elles pénétraient dans les esprits comme une pluie continue et rapide sur une terre altérée. *Mesmer* et ses nombreux auditeurs, composés de ce qu'il y avait de plus instruit à la Cour et dans la ville, ne pouvaient contenir leur admiration pour un savant si jeune et si intéressant sous tous les rapports, et pour des talens si réels, si éminens. On lui fit bientôt comprendre qu'il avait une grande qualité de plus et qu'il ignorait absolument avant cette circonstance. C'est alors qu'on lui fit les propositions les plus avantageuses pour l'étranger, ainsi qu'on nous en avait déjà fait; mais bien plus séduisantes. *Bonnefoy* remercia avec reconnaissance et refusa tout. Son attachement extrême pour le lieu de sa naissance et surtout pour ses dignes parens ne lui laissa, dans cette circonstance, pas même le mérite d'un effort.

Son cours achevé, il prit quelques jours pour aller voir ses anciens professeurs devenus ses amis ; tous, ou presque tous voulaient le guérir, disaient-ils, de la passion magnétique ; il discutait, disputait avec eux à ce sujet sans succès ; il s'en sépara enfin, malgré leurs efforts réitérés pour le fixer à Paris ; et il emporta néanmoins avec lui toute leur estime, leur affection et même leur considération.

Lorsqu'il fit ses adieux à *Mesmer*, plein de ses instructions et recommandations verbales, ils s'embrassèrent les larmes aux yeux. — Je vous irai voir bientôt, lui dit son maître, et au même instant il lui mit dans la main un rouleau de pièces d'or ; mais il ne connaissait point encore toute la moralité et l'excessive délicatesse de son élève. Celui-ci, quoiqu'il dût à ses amis les frais de son voyage, de son séjour à Paris et de son instruction magnétique, ne voulut jamais accepter ce présent. — Mon cher maître, dit-il, mon ami, j'aperçois les motifs de votre générosité. Loin de me devoir, c'est moi qui vous dois, moi que vous avez mis dans le cas, en me retenant auprès de vous, de pouvoir démontrer vos principes et votre doctrine avec quelques succès.

Arrivé à Lyon, il ne se donna que trois jours de repos, et commença le cours de magnétisme, déjà annoncé et qui fut suivi par vingt-cinq disciples choisis et des premières classes de la société, tous ayant d'abord un bon fonds d'instructions générales. Il fit ce cours avec la même ardeur, le même zèle et le même talent dont il avait déjà donné des preuves. Nous eûmes des élèves très-instruits en théorie et en pratique.

Bonnefoy n'avait encore aucun loisir pour être sérieusement traité et pour rétablir sa santé : seulement son assiduité à magnétiser et à être magnétisé parut pendant quelques tems le rétablir graduellement. Mais après ce premier cours qu'il fit avec facilité et sans un travail pénible, il s'en présenta un second, dont il voulut

absolument se charger encore. Il fut brillant sous tous les rapports, et acheva de consolider une réputation aussi solide que bien méritée.

Madame la comtesse de S***, que *Bonnefoy* n'avait cessé de traiter à Paris, arriva peu de jours après lui à Lyon où les mêmes soins amenèrent enfin sa complète guérison. Ce fut au milieu de toutes nos occupations magnétiques que nous reçûmes les rapports des commissaires chargés par le Roi de l'examen du magnétisme. *Bonnefoy* particulièrement fut saisi d'indignation à leur lecture. Ce sentiment pénible l'enflamma au point que, surmontant le besoin du sommeil et celui de se nourrir, il acheva en huit jours le travail qu'il entreprit pour les réfuter. Jamais, j'ose l'affirmer, on n'a montré dans un écrit polémique une plus grande force de logique, d'érudition, de preuves physiques et morales; et, en même tems, plus de politesse d'esprit, plus de modération dans la discussion, plus d'égards pour ses adversaires; l'ouvrage de l'ancien avocat général du parlement de Grenoble, *Servan*, l'un de nos élèves, sur le même sujet est un modèle d'esprit, de goût et de bonnes plaisanteries, il semble destiné aux gens du monde; celui de *Bonnefoy* est plus grave, plus sérieux, plus complet, plus fort de preuves et s'adresse plus particulièrement aux médecins et aux savans.

Dans cette réfutation remarquable sous tous les points de vue, et devenue célèbre chez les médecins magnétiseurs, *Bonnefoy* n'abandonne jamais ce qu'il se doit à lui-même, à *Mesmer* et à la science magnétique. La véhémence de ses preuves ne se prononce avec chaleur et énergie que dans la conclusion de son ouvrage (1). Je crois faire plaisir aux lecteurs de ce journal, en citant ce morceau (2) :

« — Comment, dit-il, est-il possible que des hommes

(1) *Analyse raisonnée* des rapports des commissaires chargés par le Roi de l'examen du *Magnétisme animal.*

(2) Pages 96, 97, 98.

» intéressés par état au progrès des sciences, et qui
» savent par expérience combien l'erreur est souvent
» près de la vérité ; comment est-il possible que des
» savans et des médecins aient prononcé si légèrement ?
» comment avez-vous pu juger une doctrine que vous
» ne connaissez pas ? comment avez-vous pu condamner
» son auteur, que vous n'avez pas entendu ? *Mesmer*
» vous a-t-il exposé ses principes, dévoilé sa théorie,
» développé l'enchaînement de ses connaissances ? vous
» a-t-il instruit de la marche qu'il a suivie pour parvenir
» à sa découverte ? vous a-t-il fait part des faits sur
» lesquels elle est fondée ? vous a-t-il ouvert son génie ?
» vous ne savez rien de tout cela, et vous osez de votre
» propre autorité, le traiter de charlatan,... sa décou-
» verte de chimère, et trois cents élèves d'ineptes ou
» de fripons ? ce jugement entraînera pour un tems
« l'opinion générale !.. Douze hommes enchaîneront la
» croyance du monde entier !.. Êtes-vous infaillibles ?
» faut-il rappeler ici cette réflexion faite tant de fois
» avant nous, que ce sont les corps qui ont commis les
» plus grandes fautes ? les fastes de la médecine n'at-
» testent-elles pas à chaque instant cette vérité ? la cir-
» culation du sang, la saignée, l'émétique, le quin-
» quina, les persécutions suscitées par les médecins aux
» auteurs de ces découvertes ; les scènes ridicules et
» déshonorantes auxquelles elles ont donné lieu, ne
» déposent-elles pas contre cet esprit de prévention qui
» anime les corps, et qui est si nuisible aux progrès des
» sciences ? le procès de l'inoculation terminé sous nos
» yeux n'en est-il pas une preuve frappante ? et ne
» voyons nous pas encore la honte et le désespoir peints
» sur le front des détracteurs acharnés de cette méthode
» salutaire ? Le temps viendra où les commissaires ne liront
» pas sans remords le jugement qu'ils ont porté sur
» le magnétisme ; leurs rapports, consignés par nos
» neveux dans les fastes des préventions de l'esprit hu-
» main, confirmeront cette ancienne vérité, que les

» grands hommes ne sont pas infaillibles, et leur seront
» peut-être utiles, en les garantissant de l'erreur dans
» laquelle sont tombés leurs aïeux ». —

Il faut l'avouer, nous sommes nés pour les préjugés bien plus que pour la vérité. Une idée nouvelle n'est admise qu'après les combats répétés de la raison contre les préjugés.

(Bailly, *De l'origine des sciences*, 5e Lettre.)

Bonnefoy reçut à cette occasion les felicitations de tous nos malades, de ses concitoyens, des antagonistes mêmes du magnétisme, surtout de *Mesmer* et de tous ses disciples. Quoique modeste par sentiment et par caractère, il était cependant très-sensible à de certaines louanges, mais seulement lorsqu'elles venaient de ceux qu'il estimait lui même.

Son ardeur, son zèle ne firent que s'accroître, s'il est possible. Sa santé, loin d'être altérée par ce surcroît de travail, semblait au contraire s'en être améliorée. Mais bientôt des insomnies, des maux presque continuels d'estomac, un appétit variant et désordonné, prouvèrent que ce n'était qu'une illusion. Il ne suivait absolument aucun régime et riait des conseils que des somnambules et nous lui donnions tous les jours, supportant sans paraître s'en affecter des éruptions dartreuses, maigrissant et pourtant toujours gai et enjoué. En un mot, il conseillait et conduisait bien ses malades; il faisait tout pour les autres et dédaignait de faire quelque chose pour lui; le seul magnétisme journellement employé, semblait lui suffire. Je lui rappelai souvent ce vers de Juvénal (1) — Même dans la vertu, le sage doit s'arrêter. —

Pendant plus de trois ans d'études, de travaux soutenus pour employer et développer tous les effets du magnétisme, occupé de plus d'une correspondance épistolaire très-étendue, *Bonnefoy* dut au seul magnétisme le maintien de sa santé dans un état où elle ne paraissait ni s'améliorer ni empirer. Sa taille était

(1) *Imponit finem sapiens et rebus honestis.* Sat. VI, v. 443.

moyenne et ramassée, son tempérament sanguin, son col court, sa tête grosse et ses régions très-prononcées. Ses yeux pleins de feu et de douceur annonçaient en même temps la vivacité et la bonté de son caractère; il faisait peu d'exercice parce qu'il ne s'en donnait pas le temps. Madame de S***, par les soins de *Bonnefoy* et par sa constance admirable à suivre son traitement, avait repris de la fraîcheur, de l'embonpoint et une parfaite santé; dans l'espace de trois années elle était devenue deux fois mère. Il avait contracté avec cette dame et avec toute sa famille une liaison solide, cimentée par l'habitude, l'estime et la reconnaissance. Il était reçu comme un ami intime dans cette maison, et il ne se passait pas de semaine sans qu'il y fût au moins deux fois.

Cependant sa passion pour l'étude le laissait rarement en repos; elle était toujours physiquement aussi bien que moralement un grand obstacle à son traitement et à sa guérison; c'était une distraction trop énergique pour ne pas détruire ou détourner les bons effets des moyens employés, qui sans cela eussent été victorieux contre sa maladie. Il continuait de maigrir, ses forces matérielles diminuaient, l'appétit ne se soutenait qu'en cédant à des caprices de goût, comme en ont quelques femmes enceintes; la somnambule excellente qui le dirigeait, son premier professeur, M. *Morel*, et ses nombreux amis qui lui donnaient des conseils étaient écoutés avec calme et reconnaissance, mais il ne leur répondait que par un gracieux sourire. Il continuait son train accoutumé; il commençait à dépérir, en un mot, il se dépêchait de vivre !...

Il paraît qu'il avait un pressentiment ou une précision sur la durée de sa vie. Pour en être plus assuré, il eut recours très-secrètement à la lucidité et à la clairvoyance de madame B..., somnambule, qui chaque jour le magnétisait et qui était magnétisée par lui. Cette dame interrogée par lui sur ce sujet, sentit aussitôt, mais sans s'éveiller, une grande commotion de douleur.

Elle se refusa d'abord, avec un tendre intérêt, aux désirs de *Bonnefoy*. Son mari, l'un de nos disciples, et très-instruit, survenant par hasard au même moment, pour accompagner son épouse dans une visite, se joignit à elle pour détourner *Bonnefoy* de son projet, et ils y parvinrent pour le moment avec assez de difficulté. Dans deux ou trois autres séances, il revint à la charge, et éprouva le même refus. Mais enfin, la somnambule apercevant un surcroît de désordre en le magnétisant, et ne pouvant peut-être résister à l'impulsion qu'elle recevait de lui, fut forcée de satisfaire à ses demandes réitérées. — Vous avez encore deux ans à vivre, dit-elle enfin. — C'est un an de plus que je ne croyais, répondit *Bonnefoy*.

La somnambule, troublée de sa condescendance, s'en repentit aussitôt, mais aperçut en même temps plus de calme dans l'espit et dans l'organisation physique de son malade. Elle demanda a être éveillée, et depuis elle a toujours ignoré cette circonstance.

Nous étions à la fin de 1788, et déjà les symptômes précurseurs d'une révolution étaient aperçus par les esprits accoutumés à réfléchir. *Bonnefoy* était de ce nombre. On verra bientôt mes motifs pour entrer dans ces détails. Il entrevoyait un avenir prospère; hélas! il ne pouvait, ainsi que bien d'autres, en mesurer toute l'étendue, en saisir toutes les chances et tous les caractères! L'espérance d'un bien général à venir, de réformes désirées par l'expérience du passé, et bien d'autres considérations, vinrent animer ses esprits d'un nouveau feu. Il dévorait tous les écrits enfantés par les circonstances, il parlait, il discutait sans cesse dans la société sur ce sujet. Ses forces parurent s'augmenter et sa santé se rétablir; mais cette nouvelle force, prêtée, pour ainsi dire, par le moral, n'était que passagère; elle ne lui donnait qu'une apparence trompeuse du retour d'une saine constitution physique. C'était un corps miné dans le fond, qu'une secousse un peu énergique pouvait faire crouler rapide-

ment. Nous nous en aperçûmes, M. *Morel* et moi. Hélas! une cruelle catastrophe n'était pas bien éloignée. Mais n'anticipons rien.

Lorsque nous lui recommandions une modération dont nous avions besoin nous-même, il nous démontrait, avec la chaleur ordinaire de ses sentimens et de sa logique, toute l'étendue de son amour pour ses semblables; alors nous cherchions à détourner adroitement son attention sur d'autres sujets sans y réussir toujours.

Arrive l'année 1789, et tout ce que l'histoire a enregistré à cette époque. *Bonnefoy* allait souvent passer vingt-quatre heures et même quelques jours dans une campagne de madame de S... : cette dissipation, cet exercice lui étaient très-favorables. Dans la société qu'il trouvait chez cette dame, et qui appartenait à la classe de la noblesse, *Bonnefoy* était sans cesse entraîné dans des discussions qu'excitaient les préjugés de la naissance; il y apportait toujours cette franchise, cette politesse et cette indulgence qui étaient dans son caractère.

Bonnefoy aimait passionnément la musique; il était très-sensible à ses beautés, je dirais presque à ses vérités; il en appréciait les effets en philosophe, en conseillait l'emploi en médecin observateur.

— La musique, dit-il (1), est le plus puissant moteur de l'économie animale, et a l'empire le plus marqué sur les passions : elle les exalte, les calme, les modifie à son gré; elle apaise l'homme le plus féroce, rend courageux le plus lâche, arrache des larmes au plus cruel, énerve l'âme la plus élevée. Cet art *divin* opérait chez les Grecs des effets prodigieux qui nous sont inconnus, parce que nous ne le regardons pas comme un point essentiel de l'éducation. —

Chez madame de S..., on faisait quelquefois de la bonne musique, et *Bonnefoy* ne manquait pas alors d'y aller, non-seulement pour en savourer les charmes,

(1) *De l'influence des passions de l'âme*, ouvrage déjà cité, pag. 58, 59, in-12.

mais encore pour en éprouver les heureux effets (1). Malgré ces soins donnés de temps en temps à sa santé, malgré sa discrétion, son adresse, et toutes les ressources de son esprit, *Bonnefoy* ne put nous cacher entièrement que son âme n'était pas moins malade que son corps; il avait des peines secrètes d'autant plus actives qu'il faisait plus d'efforts pour les dissimuler; mais notre amitié n'osait l'interroger à cet égard qu'avec la plus grande réserve. Nous savions qu'il était trop insouciant pour ses intérêts; qu'indifférent pour toutes les chances de la fortune, il avait néanmoins un fond d'inquiétude et de chagrins réels. Quoique la bourse de ses amis lui fût ouverte et souvent offerte, il était humilié de ne pouvoir remplir des engagemens pécuniaires contractés sur des espérances qui ne s'était pas réalisées; il avait des dettes. Son père était mort presque insolvable, et ne lui avait conséquemment laissé aucun moyen de se libérer.

Ces premiers chagrins, la connaissance des choses et des hommes, commençaient depuis quelque temps à lui donner pour la vie un dégoût marqué. Le chagrin, dit-il (2), a conduit à la rage, à la folie, à l'épilepsie, à la catalepsie, à la paralysie, à l'hydropisie, à la mort; et il avait prouvé tous ces effets par une érudition précieuse et immense, par des observations cliniques, particulières et nombreuses. Il était instruit et convaincu à cet égard autant qu'on peut l'être, et cependant il ne cherchait pas à mettre son expérience à profit pour lui-même! il n'est donc que trop vrai que les maladies de l'âme les plus dangereuses sont celles qui se cachent sous l'apparence de la santé; sur ce sujet comme sur tous ceux qu'il avait étudiés, médités, il était d'une éloquence rare et entraî-

(1) Dans les salons de traitemens de *Mesmer*, il faisait journellement entrer, comme élément magnétique, la musique d'harmonie, et lui-même l'employait souvent tout seul sur l'*harmonica*, dans les salles de crises.

(2) *De l'influence des passions*, etc.; p. 6.

nante. Mais, comme dit *Montaigne* (1), le dire est autre que le faire : il faut considérer le presche à part, et le prescheur à part. Maxime sévère, humiliante et pourtant trop juste, et qui doit nous avertir sans cesse de bien veiller sur nous même, de ne pas trop compter sur notre raison.

Ce fut dans ce temps, en 1789, que la grande secousse donnée généralement à tous les esprits et à toutes les opinions détermina *Mesmer* à quitter temporairement Paris et à voyager. Il vint d'abord nous voir à Lyon, comme il nous l'avait promis cinq années auparavant. Il nous donna un mois de séjour. Je dois dire à ce sujet, avec franchise et sincérité, que, connaissant parfaitement la manière dont nous avions mis tous ses principes en pratique, sans aucune innovation, l'éducation individuelle que nous donnions aux somnambules, et les succès que nous n'avions cessé d'obtenir, il nous en témoigna toute sa satisfaction, et nous en fit ses remercîmens. Malgré tous les obstacles, dit-il, amenés par les hommes et les circonstances, vous irez loin en utilité. Laissez passer ces grands orages, ils finiront tôt ou tard. Je ne connais aucune école qui puisse être comparée à la vôtre jusqu'à présent. Ce sont ses propres expressions fidèlement recueillies.

Il raisonna, et encouragea son élève chéri, *Bonnefoy*, sur sa santé, et lui fit promettre de s'en occuper avant tout, exclusivement, ce que cependant il ne fit pas. Cette visite de notre maître, je puis le dire, de notre ami, avait encore une fois ranimé *Bonnefoy*, et produit, du moins en apparence, un nouveau retour de ses forces et de sa santé. Nous le trouvions changé en bien ; il le sentait et le disait lui-même. Je n'avais rien dit à *Mesmer* de la prédiction faite sur la durée de la vie de *Bonnefoy*, par la raison que je l'ignorais, que ce dernier, ainsi que M. B..., mari de la somnambule, avaient parfaitement

(1) *Essais*, édit. de *Willemain*, in-12, tom. V, pag. 241.

gardé le secret sur cette imprudence, et que ce ne fut que quelques mois après que *Bonnefoy* lui-même nous le dévoila avec la plus grande tranquillité d'esprit.

Bonnefoy suivait, quoique d'une manière bien inégale, le plan que *Mesmer*, M. *Morel* et moi avions arrêté pour sa santé. La promenade, un travail modéré de cabinet, la dissipation qu'il trouvait dans des sociétés de son goût, dans des conversations sur les sujets qu'il préférait, le maintinrent encore dans une situation supportable. Chaque jour je le magnétisais, car madame B..., sa somnambule, étant parfaitement guérie, avait cessé d'être clairvoyante, et ne pouvait plus lui être d'aucune utilité. Il était dans cet état assez satisfaisant, et nous commencions à concevoir des espérances sur son entier rétablissement, lorsqu'il fut invité à aller passer quelques jours à la campagne de madame de S... Il y reçut l'accueil et les soins accoutumés; il y reprit de la gaîté et de l'appétit. Environné de la bienveillance qu'il méritait à tant de titres, il attendait le moment de retourner en ville, lorsque tout-à-coup une scène inattendue vint tout bouleverser : je crois avoir dit que cette famille était noble; sept à huit personnes de la même classe se trouvaient alors réunies dans la maison.

Un soir, après souper, dans une discussion animée sur le sujet général et presque exclusif des entretiens, madame de S... apostropha, d'une manière vive et outrageante, le tiers-état et sa conduite. *Bonnefoy* répliqua vivement, mais sans manquer aux devoirs de la société, et à ce qu'il se devait à lui-même, que cette accusation était une calomnie de la noblesse. Aussitôt, et comme un coup de tonnerre, madame de S... se lève précipitamment de son fauteuil, avec des yeux enflammés par l'orgueil et la colère. Sortez d'ici, dit-elle, et n'y reparaissez jamais. A ces mots, toute la compagnie garde un silence inexplicable. *Bonnefoy*, stupéfait, sans proférer un seul mot, jette un regard triste et indulgent sur madame de S...; mais celle-ci ajoute aussitôt : Allez-vous-

en, vous dis-je, sur-le-champ, et ne vous le faites pas redire. Il prend alors froidement sa canne et son chapeau, et sort!... Ainsi cette dame, à qui *Bonnefoy* avait prodigué des soins si constans, qui l'avait obligé à prolonger pour elle son séjour à Paris, qui devait à lui seul la santé et même la vie, qui lui devait plus encore, il faut le dire, le rétablissement d'une réputation injustement attaquée par la calomnie; cette femme, oubliant tous ses services, le chasse de chez elle, à dix heures du soir, par un temps humide et obscur, et aucunes des personnes présentes ne fait le moindre effort pour s'y opposer.

Bonnefoy s'achemine lentement vers une maison de campagne située à une demi-lieue de là, et qu'habitaient de vrais amis qui l'avaient plusieurs fois invité a y aller passer quelques jours. Il n'y était point encore arrivé lorsqu'il s'entend appeler par derrière. C'était un brave laquais qui, les larmes aux yeux, venait le supplier de revenir chez madame de S... et par son invitation expresse. Ce domestique était même disposé à employer la contrainte pour ramener celui qui avait été outragé d'une manière si cruelle. — Retournez dire à votre maîtresse, mon ami, qu'elle ne me chassera pas deux fois. — Et il continua son chemin après avoir forcé ce commissionnaire sensible et honnête à recevoir une petite récompense de ses soins.

Arrivé à onze heures du soir dans cette nouvelle maison de campagne, où tout le monde allait se coucher, *Bonnefoy* s'aperçut que sa visite inopinée excitait la crainte et l'effroi; il se tut complètement sur les causes véritables qui l'amenaient, et emprunta pour la première fois de sa vie, peut-être, le secours d'un officieux mensonge; il ne resta que deux fois vingt-quatre heures dans cette maison malgré des instances réitérées.

Revenu à Lyon, nous le trouvâmes extrêmement changé; sa physionomie était altérée; tout son corps maigri et affaibli, effets tout opposés à ceux qu'il rapportait ordinairement du plus court séjour à la cam-

pagne. Il eut la délicatesse de garder avec nous le silence le plus complet sur ce qui lui était arrivé. Ce ne fut qu'après quelques jours que nous apprîmes toute la vérité par des personnes faussement officieuses, qui vinrent indiscrètement nous raconter cette anecdote.

Nous ne quittâmes plus *Bonnefoy*. Son âme était profondément ulcérée; il avait eu la force de soutenir ce premier choc d'une noire ingratitude, mais la blessure était profonde; ce n'était que par des efforts continus qu'il pouvait en supporter la douleur. Il fallut bien qu'il me fît une narration fidèle de son départ de chez madame de S... et de toutes ses circonstances. Mais la haine ne pouvait approcher de son âme; il ne savait même pas mépriser, tant il voulait trouver dans les autres ce qu'il sentait en lui-même. Je n'ai pas besoin de dire que tous ses amis lui prodiguèrent leurs exhortations pour combattre et pour détruire en lui tout sentiment pénible, et lui donnèrent tous les soins qu'exigeaient sa position. Il fut enfin forcé d'obéir à nos prescriptions, elles furent écoutées et suivies ponctuellement. Il sortait peu, ses forces diminuant de plus en plus. Il lui échappait de temps en temps de nous dire que — cette loi des Perses était admirable, qui établissait un tribunal pour punir ou prévenir l'ingratitude... ; que sous le nom d'ingrat, les Perses comprenaient ceux qui se rendaient coupables envers la Divinité, les parens, la patrie, les amis et ceux qui ont rendus de signalés services; il faut, répétait-il remplir tous les devoirs oppposés à ces vices désorganisateurs de la morale et de la société. Si l'on ne peut y manquer sans ingratitude, il s'ensuit qu'il faut les remplir par un motif de reconnaissance; et de là résulte ce principe lumineux, et fécond qu'il ne faut agir que par sentiment.

Il n'était plus question entre nous de science et de médecine, mais seulement du magnétisme dont l'application journalière le soutenait sans pouvoir guérir ni son physique ni son moral.

Nous avions passé cette année 1789, et étions dans

le commencement de 1790. *Bonnefoy* s'affaiblissait de plus en plus. Il restait presque continuellement, dans son fauteuil, à lire. Un jour, M. *Morel* et moi nous étant rencontrés, allant l'un et l'autre faire notre visite journalière à notre ami malade, nous le trouvâmes avec l'esprit content, une physionomie douce et gracieuse, tenant à la main les essais de *Montaigne*. — Que lisez-vous là? lui demanda l'un de nous : — C'est ... c'est que je rafraîchis mon âme, je me mets du baume dans le sang. — Il lisait le dix-neuvième chapitre de cet auteur, intitulé, *Philosopher c'est apprendre à mourir*. Nous restâmes muets un moment et nous ne savions que lui dire. Nous cherchâmes ensuite à mettre la conversation sur l'état de sa santé et sur d'autres sujets.

Un certain abbé J..., espèce de prieur *sinécure*, se fourrant partout, se disant ami de *Bonnefoy*, ayant toujours les poches pleines d'anecdotes, d'historiettes amusantes, faisant métier de ne rien faire et de dîner de maisons en maisons, s'était familiarisé, impatronisé et rendu nécessaire dans la maison de madame de S... Un soir il vint voir *Bonnefoy* qui se trouvait seul et lui rapporta plus qu'imprudemment un propos que cette dame avait tenu contre lui. Je n'ai jamais pu savoir quel était ce propos, et l'abbé auquel je l'ai demandé quelques temps après, n'a jamais pu ou n'a pas voulu me le répéter. Depuis ce jour *Bonnefoy* déclina sensiblement encore, et je l'ai surpris souvent, répéter avec indignation ces mots : Elle a dit ça ! — Vivement questionné par nous sur cette nouvelle cause morale qui l'oppressait, il nous répondit avec bonté: — Ah ! mes bons amis, ne me faites plus de questions à ce sujet, je vous en supplie. — Nous nous le tînmes pour dit de crainte d'augmenter ou renouveler ses douleurs.

Huit jours après, dans l'après-dinée, je me trouvais auprès de *Bonnefoy* avec le digne M. *Morel*; nous lui demandâmes comment il se portait. — Pas trop bien, nous dit-il, je ne dors plus, l'indignation me suffoque.

— Nous lui fîmes alors, l'un et l'autre, les yeux mouillés de larmes, les plus tendres exhortations, et nous crûmes que le calme était rentré dans son âme : nous nous trompions! Il répète avec une voix étouffée ces mots : Elle a dit cela! — Aussitôt je le vois se pencher sur l'épaule de M. *Morel* qui était assis auprès de lui. *Bonnefoy* venait d'avoir une attaque d'apoplexie... *Bonnefoy* avait cessé de vivre!...

Ainsi périt à la fleur de son âge, succombant sous le poids du chagrin, celui qui avait si bien approfondi tous les effets des passions, et tant médité sur les moyens de combattre leur funeste influence; mais qui, dégoûté de la vie, dédaigna peut-être d'appeler à son secours cette force morale dont il connaissait cependant, mieux que personne, toute la puissance. Ses amis, ceux qui ont été à portée d'apprécier ce génie si élevé, de lire dans cette âme si belle et si pure, ont pu seuls comprendre tout ce que sa mort faisait perdre aux sciences et à l'humanité. Quelles lumières ses travaux n'eussent-ils pas répandues sur le magnétisme, sur cette science qu'il avait embrassée avec tant d'ardeur, qu'il cultivait et enseignait avec tant de succès! Quelle conviction eût porté dans les esprits cette éloquence si vraie qui prenait sa source dans un ardent amour pour la vérité et pour l'humanité!

Mais c'est surtout pour l'amitié que cette perte fut aussi cruelle qu'irréparable. O *Bonnefoy!* toi dont le souvenir après tant d'années fait encore couler mes larmes, reçois cette faible expression des sentimens que tu m'avais inspirés et de mes regrets qui ne finiront qu'avec ma vie... Ne pouvant t'élever un monument digne de toi, j'ai voulu du moins jeter quelques fleurs sur ta tombe!...

Le lendemain de la mort de *Bonnefoy*, j'écrivis seulement quelques lignes à *Mesmer*, pour lui apprendre ce funeste événement. Il était alors à Londres, et de là devait aller en Suisse boire les eaux de *Pfeffer*. Il me répondit ces propres paroles : J'eusse préféré me sentir arracher un bras si ce sacrifice eût sauvé *Bonnefoy*.

A son retour en France il m'écrivit pour me demander de longs détails sur la perte que nous avions éprouvée ; je les lui transmis aussitôt. Pendant le court séjour qu'il fit encore à Paris avant d'aller en Suisse, madame de S... lui écrivit : elle n'en reçut aucune réponse. Elle partit elle-même pour la Suisse ; ce que je savais, et ce dont j'avais informé *Mesmer* dans ma lettre. Il me répondit qu'il avait été au moment de renoncer à son voyage à cause de celui de cette dame, mais qu'il se détournerait de vingt lieues pour avoir la certitude de ne pas la rencontrer. Madame de S... tomba malade de langueur dans ce pays, et peu de temps après elle y mourut.

Si j'avais à comparer *Bonnefoy* à quelqu'un, je dirais qu'il avait toute la vivacité de conception, toutes les ressources de l'esprit, toute l'ardeur de s'instruire et de communiquer aux autres les fruits de ses études, enfin, tout l'amour de la véritable gloire, qui distinguaient *Béclard ;* tout le génie, la profondeur et la pénétration de *Bichat ;* et qu'il joignait à ces qualités la logique serrée, victorieuse, l'éloquence facile et sans prétention de notre digne et honorable collègue *Husson ;* la rectitude et l'aplomb de son jugement. Sa modestie voudra bien me pardonner de placer ici son nom. Enfin, pour le cœur et toutes les vertus, on pourrait dire de *Bonnefoy*, en toute vérité, ce que *Montaigne* a dit (1) d'Etienne de la *Boëtie*. C'etait vraiment une âme pleine, et qui montrait un beau visage à tout sens, une âme à la vieille marque, et qui eût produit de grands effets, si la fortune l'eût voulu ; ayant beaucoup ajouté à ce riche naturel par science et par étude.

Bonnefoy n'avait malheureusement pas eu le temps d'acquérir ce degré de sagesse qui apprend à régler la véhémence de son génie, et n'avait pas encore acquis cette habitude de se rendre maître de son imagination. Il n'avait pas appris que le travail, l'étude, les passions

(1) *Essais*, tom. V, pages 123, 124, in-12, édit. de *Willemain*.

les plus nobles, la vertu même, reçoivent encore de la modération une fécondité plus réelle, plus utile et plus assurée. J'en reviens encore à citer Montaigne. (1) — Il valait mieux combattre et triompher. C'est mourir pour s'épargner la peine de vivre.

Je crois devoir avertir ceux qui s'occupent du magnétisme, que je suis bien éloigné d'avoir la pensée que la prédiction faite à *Bonnefoy* sur le temps fixe de sa mort soit un des effets de prévision certaine du somnambulisme. L'accord apparent de cette prédiction avec l'évènement me paraît un jeu du hasard : car lorsqu'elle a été faite, rien ne pouvait lui servir de base, excepté la maladie de *Bonnefoy*; or, ce n'est pas la maladie proprement dite, mais bien des circonstances insaisissables par la plus grande lucidité du somnambulisme qui lui ont ôté la vie. Cet état de somnambulisme, presque toujours morbide, présente plusieurs degrés de clairvoyance qu'il faut cultiver avec soin en lui donnant une bonne direction, et l'on voit par le fait que j'ai rapporté, à combien d'abus, d'erreurs et de dangers on pourrait être conduit en égarant cette faculté sur des objets étrangers à la santé.

Je ne terminerai pas cette notice sans faire quelques observations au sujet d'une opinion émise par un homme très-respectable, M. *Deleuze*, dans le quatorzième cahier de l'Hermès, et que je lui avais déjà entendu soutenir dans une conversation particulière. M. *Deleuze* assure que les premiers disciples de *Mesmer* ignoraient la cause essentielle de leurs succès; il croit que *Mesmer* ne savait pas que la *volonté* était le principe essentiel en magnétisme animal, ou du moins, que, s'il le savait, il ne l'avait pas dit à ses élèves.

Mesmer connaissait parfaitement tous les phénomènes que peut développer l'application du magnétisme, et depuis quarante-cinq ans on n'a pas observé un seul fait

(1) *Essais*, édit. de *Willemain*, in-12, tom. V, chap. XXIII, page 267.

qui eût été entièrement nouveau pour lui, c'est-à-dire, qui ne rentrât dans la classe de ceux qu'il avait vu ou produit lui-même. Non-seulement tous les phénomènes du somnambulisme se sont présentés dans son traitement à Paris et ont pu être observés par le petit nombre d'élèves admis dans les salles des *crises;* mais encore *Mesmer* les connaissait déjà avant de venir en France. Il avait formé et instruit des somnambules, et il en avait à son tour reçu beaucoup d'instructions auxquelles il devait une partie de sa théorie. C'est ce qu'il nous apprit lorsqu'il vint nous voir à Lyon.

S'il n'a pas parlé du somnambulisme dans ses cours à Paris, j'en ai déjà fait connaître les motifs dans le numéro huit de l'Hermès. Il est également vrai que tous les élèves de *Mesmer*, qui, en sortant de ses cours, ont établi des traitemens magnétiques dans quelques villes de France, ont obtenu dès les premiers jours suivant les principes et les procédés qui leur avaient été enseignés, tous les phénomènes actuellement connus, sans aucune exception.

Il me semble qu'il serait naturel d'en conclure, de deux choses l'une, ou que *Mesmer* et ses disciples savaient que la *volonté* était le principe essentiel du magnétisme ou que ce principe n'est pas la *volonté*. *Mesmer* et ses premiers disciples connaissaient bien certainement la puissance de la *volonté*, et si dans ses cours, *Mesmer* n'a pas particulièrement insisté sur ces effets, c'est parce qu'il ne regardait pas la *volonté* comme constituant l'unique principe du magnétisme; et que par suite du système bien réfléchi de prudence qu'il avait adopté, il craignait les abus qu'on pouvait en faire. Ce que je vois et ce que je lis tous les jours me prouve de plus en plus combien il avait raison; et on le sentira si bien par la suite, que lorsque les académies, les savans, et le gouvernement auront cessé de penser, que toutes les personnes qui s'occupent du magnétisme se laissent continuellement abuser, ou cherchent à abuser les autres par

de misérables jongleries, il sera dès-lors indispensable, comme on a fait en Prusse et ailleurs, de faire des réglemens pour que le magnétisme ne puisse jamais avoir qu'une salutaire influence et ne soit jamais détourné de la sublime destination que lui avait assignée celui qui en a révélé l'existence et le pouvoir, c'est-à-dire, le soulagement ou la guérison des maladies qui affligent l'humanité.

J'ajouterai une réflexion que je soumets à M. *Deleuze* lui-même. En 1784, au sortir des cours de *Mesmer*, j'ai obtenu les phénomènes les plus étonnans du magnétisme. Je n'ai pas entendu parler depuis, d'un seul fait qui ne fût une variété de ceux que j'ai observés à cette époque. J'en ai fait connaître quelques uns dans l'Hermès; j'aurais pu en rapporter une multitude d'autres très-curieux et très-attachans, mais qui n'offrent aucune particularité qui ne soit connue maintenant : eh bien, je n'ai cependant jamais fait usage de la *volonté;* je m'en serais bien gardé; d'abord, parce que je savais que cela n'était pas nécessaire et surtout parce que j'en connaissais le danger.

En effet, ma *volonté* peut être erronnée. Mon intention de faire du bien, de guérir ne peut pas l'être. Un homme a une douleur locale, ou bien il a la fièvre : si je *veux* lui ôter cette douleur ou faire cesser cette fièvre, et si la force de ma *volonté* peut obtenir ce résultat, je fais peut-être un mal et un grand mal; car cette douleur, cette fièvre pouvaient être un bien, une crise salutaire, qu'il eût fa lu renforcer au lieu de les arrêter comme la clairvoyance de beaucoup de somnambules l'a souvent confirmé. J'évite tout inconvénient lorsque je n'apporte en magnétisant qu'une *intention* bienveillante, que le désir de rétablir la santé, sans aucune élection arbitraire.

Maintenant qu'on a reconnu la *volonté* comme principe *indispensable, unique* du magnétisme, on *veut* tout d'abord endormir son magnétisé. On *veut* le rendre somnambule, sans faire attention que le somnambulisme n'est qu'un sommeil critique qui ne doit arriver, comme toutes les crises, qu'en son temps, et par suite de prédispositions établies par la constitution du malade et la nature de ses maux. On *veut* que tel aliment ou telle boisson qu'on lui fait prendre produise tel ou tel effet, sans savoir si cet effet est vraiment salutaire et critique; en un mot, on *veut* à tort et à travers. On a abandonné ou on ignore les procédés de *Mesmer* qui sont fondés sur la connaissance la plus approfondie du corps humain, et surtout de la *névrologie,* et qui sont aussi variés que les circons-

tances auxquelles on doit les appliquer ; et alors, pour donner de l'efficacité à des procédés irréguliers, entièrement arbitraires, il a bien fallu remplacer la douce influence d'une bonne *intention* par le despotisme de la *volonté*.

Regarder la *volonté* comme l'unique principe du magnétisme, c'est rejetter tous les phénomènes dans lesquels la *volonté* n'a pu avoir d'action et le nombre en est immense. On connaît même des cas où le magnétisme a agi contre la *volonté*. M. de *Puységur* magnétisait quelqu'un, et c'est une autre personne présente qui éprouvait les effets (1).

Comment avec la *volonté*, considérée comme principe *unique* et *indispensable*, expliquera-t-on le magnétisme naturel des arbres? L'influence réciproque de tous les corps de la nature les uns envers les autres, les effets que produisent les métaux sur de certains malades et sur de certains somnambules, etc., etc? Les simpathies, les antipathies, les pressentiments, etc., etc.? Dans mon opinion, la *volonté* est un très-puissant moyen de faire agir le magnétisme, mais elle n'est pas plus le principe *unique* du magnétisme, que le frottement n'est celui de l'électricité ou de la chaleur.

Dans un autre article de ce journal, où l'on rend compte avec beaucoup de politesse et d'obligeance de la nouvelle édition que j'ai publiée du mémoire de *Mesmer* sur ses découvertes (2), se trouve le passage suivant : *Mesmer* fit imprimer ce mémoire en 1798. Il y avait alors près de vingt ans qu'il avait annoncé sa découverte, et pendant ce long espace de temps, la multitude des *expériences*, les travaux des sociétés magnétiques, l'*observation* du *somnambulisme* et les recherches auxquelles on s'était livré sur la cause des phénomènes, *avaient prodigieusement reculé les limites de la science. Mesmer voulut de nouveau la soumettre à la théorie qu'il avait d'abord enseignée*, en liant ensemble *tous les faits nouveaux qu'on avait recueillis, et il composa ce mémoire qui contient l'abrégé de sa doctrine.*

La conclusion toute naturelle de cette assertion n'est-elle pas que les hommes qui actuellement écrivent sur le magnétisme animal, ou en font l'objet spécial de leurs

(1) Voyez l'ouvrage de M. S... intitulé : *Exposé, par ordre alphabétique, des cures opérées en France par le Magnétisme animal, depuis Mesmer jusqu'à nos jours.*

(2) Page 298.

travaux, sont placés par leurs connaissances *prodigieusement* au-dessus de l'auteur de la découverte. Si telle est leur opinion, ils sont dans l'erreur la plus complète, et ils prouvent qu'ils sont bien loin de connaître toute l'étendue de la doctrine de *Mesmer*. Je crois devoir rétablir ici la vérité dans tout son jour, par des faits positifs. *Mesmer* obéissant à son génie et à son amour de l'humanité qui l'obsédait sans cesse, nourrissait toujours le projet de rétablir des cours de magnétisme; il en parlait sans cesse à ses amis, à ses élèves, c'était l'objet continuel de ses pensées. « Mon existence ressemble absolument, écrivait-il à l'un de ses amis, à celles de tous les hommes qui, en combinant des idées fortes et d'une vaste étendue, sont arrivés à une grande erreur ou à une importante vérité; ils appartiennent à cette erreur ou à cette vérité; et selon qu'elle est accueillie ou rejettée, ils vivent admirés, ou meurent malheureux. Mais quoiqu'ils tentent pour recouvrer leur indépendance primitive, c'est-à-dire pour séparer leur destinée de celles du système dont ils sont les auteurs, ils ne font que d'inutiles efforts. Leur travail est celui de *Sisyphe* qui roule, malgré lui, le rocher qui l'écrase : rien ne peut les soustraire à la tâche qu'ils se sont une fois imposée (il faut qu'ils la remplissent, ou que la mort les surprennent occupés de la remplir (1). »

Je me trouvais un jour avec lui, à dîner chez M. *Judel*, médecin, ancien député, son ami et l'un de ses disciples, qui est encore à Versailles, plein de vie, et conservant dans un âge très-avancé toutes les facultés de son esprit. Celui-ci dit à *Mesmer* : — mon cher maître, j'ai un conseil à vous donner, c'est de publier un léger apperçu de votre doctrine, sans l'approfondir ni la dévoiler entièrement : cela fixera l'attention des hommes qui recherchent de bonne foi l'instruction, et votre but, je l'espère, sera atteint. —

J'appuyai moi même ce conseil. — Vous avez raison dit *Mesmer*, et dès aujourd'hui je vais me mettre à l'ouvrage. — Il tint sa promesse, et peu de temps après son mémoire fut achevé et imprimé. Après avoir lu cet ouvrage, écrit avec une précision, une clarté et une logique si remarquables, nous vîmes très-clairement que tout ce qui y était contenu, sans aucune exception, n'était qu'un court sommaire, ou si l'on veut un brillant résumé de la doctrine et des faits qu'il avait présentés

(1) Extrait dans l'*Avant-propos* de mon édition, pag. 7.

quatorze ans auparavant dans ses cours, mais plus particulièrement à ses élèves médecins. J'invoque encore à ce sujet le témoignage de M. le Comte, Maxime de *Puy-ségur*. Cette anecdote m'a été rappelée dernièrement à Versailles, par M. *Judel*, en présence, je crois, de l'estimable auteur de l'Exposé des cures opérées en France par le Magnétisme animal. Je le dis avec la plus profonde conviction, la science du magnétisme animal n'a pas fait depuis les premiers cours de *Mesmer*, un seul pas en avant, je voudrais pouvoir affirmer qu'elle n'en a pas fait un en arrière.

Il est tems de finir sur ce sujet. Dans plusieurs conversations engagées sur le magnétisme et son auteur, auxquelles je prenais part; dans une séance d'une société médicale savante, et dans l'article précité, on m'a fait l'honneur de me qualifier d'*ami* de *Mesmer*; mais avec tout le ménagement qu'on croyait devoir à un homme que pouvait gêner ou contrarier ce qu'on avait à dire de *Mesmer*. Je dois faire observer que cet homme extraordinaire était l'ami de tous ses disciples, surtout de ceux qui étant médecins, pouvaient mieux entendre, apprécier et juger sa doctrine. Mais il y avait entre nous deux une trop grande différence d'âge, de savoir et de position sociale, pour que je fusse son ami dans l'acception ordinaire de ce mot. J'ai pu dire avec vérité qu'il m'avait honoré jusqu'à sa mort de son estime et de son amitié et je m'en fais gloire, mais je n'étais son ami que comme je le suis d'*Hippocrate*, de *Platon*, de *Socrate*, de *Bacon*, de *Montaigne*, de *Fénélon*, etc.

Paris, 20 mai 1827.

Le Dr. Picher-Grandchamp, *Membre honoraire de l'Académie royale de Médecine, de la Société de Médecine; Membre titulaire du Cercle médical, etc. etc.*

Engagé par des personnes respectables et sollicité par sa propre inclination, M *Picher Grandchamp*, ayant d'ailleurs, toujours désiré de répandre parmi des gens honnêtes et vertueux, la doctrine du *magnétisme animal*, se propose d'en faire un cours complet, d'après les exacts et sévères principes du docteur *Mesmer* son maître et professeur dans cette science.

Leurs développemens seront présentés et établis dans

toute leur intégrité et pureté. On y fera entrer de plus, tout ce que l'expérience, les méditations, ont pu apporter d'observations et de faits nouveaux bien constatés, pour ampliation d'instruction.

M. *Picher Grandchamp* n'épargnera ni temps, ni aucuns des autres moyens jugés nécessaires, pour démontrer complètement, et enseigner la science dans ses vrais principes, ses branches, les phénomènes qu'elle peut développer, en un mot, tous ses détails, mais sans rien changer du tout au système de l'inventeur et grand professeur. Libre, sans doute, à ceux qui l'auront bien conçue et la posséderont bien, en théorie et en pratique de fonder à leur gré d'autres systèmes, ouvrir de nouvelles routes à l'intelligence, offrir d'autres perspectives et points de vue : augmenter, retrancher, séparer ou détruire s'ils le peuvent, quelques parties de son ensemble.

M. *Picher Grandchamp* le répète; c'est *Mesmer* seul, son génie, son savoir, ses applications à l'avantage de l'espèce humaine, qu'il veut montrer et faire connaître sans réserve. L'un des plus anciens et des premiers disciples directs de *Mesmer*, pratiquant le *magnétisme animal*, tantôt ostensiblement et publiquement, tantôt privativement suivant d'impérieuses circonstances, depuis plus de quarante-deux ans, M. *Picher Grandchamp* croit posséder tous les élémens nécessaires pour atteindre le but qu'il se propose. Tout ainsi qu'à fait *Mesmer*, il contractera avec ceux qui se proposeraient de suivre son cours :

Des engagemens réciproques et semblables à ceux que M. *Picher Grandchamp* à contracté dans le temps avec lui.

En inscrivant son nom pour suivre ses leçons, chaque disciple déposera en ses mains ou au Bureau de ce Journal, la somme de 120 francs.

Le cours commencera lorsqu'il y aura vingt personnes d'inscrites. Il y en a déjà quelques unes.

Paris, 20 mai 1827.

M. Dupotet a annoncé l'ouverture d'un cours expérimental du magnétisme animal, en douze leçons pour le 7 juin 1827. Il promet d'y démontrer par des expériences la réalité de l'agent magnétique, et prouver par des faits, que son existence est aussi réelle que celle du fluide électrique avec lequel il prétend qu'il a beaucoup d'analogie.

Pour faire connaître à nos lecteurs ce que se propose M. Dupotet nous donnons ici son programme.

« M. Dupotet prouvera que tous les individus sont susceptibles de ressentir les effets magnétiques dans des circonstances faciles à rencontrer, et où, ni l'imagination, ni la chaleur animale, ni l'éréthisme de la peau, etc., etc., ne peuvent être donnés comme causes agissantes.

« Des expériences seront faites pour prouver, que rien ne peut isoler de l'action que cet agent exerce sur l'homme et sur les animaux qui s'en rapprochent le plus par leur organisation; qu'il traverse les corps les plus denses avec la rapidité du fluide électrique, sans qu'il soit besoin de conducteur, et que le somnambulisme, l'extase, la catalepsie, etc., etc., ne sont que quelques-uns des nombreux effets qu'il peut produire.

« Il sera démontré que la faculté de produire des phénomènes magnétiques n'est pas le partage de quelques personnes seulement, mais qu'elle appartient à toutes, et qu'il n'est pas nécessaire d'avoir de la foi ou telle ou telle croyance pour en obtenir; qu'il suffit de savoir diriger son action pour s'assurer de cette nouvelle propriété.

« Désormais il ne sera plus possible de feindre le sommeil magnétique, comme on l'a fait quelquefois; on enseignera les moyens de reconnaître les effets vrais de ceux qui pourraient être simulés, en indiquant les phénomènes physiques qui se manifestent lors de la production de cet état, phénomènes appréciables dans tous les cas, et dont personne encore n'a parlé.

« En outre, M. Dupotet répétera, en partie, les expériences faites par lui, à l'Hôtel-Dieu de Paris, en 1820, et en 1827 à l'Académie de Médecine, devant les commissaires chargés de l'examen du magnétisme animal, et

enseignera les procédés les plus simples pour obtenir tous les phénomènes magnétiques.

On s'inscrit au traitement magnétique de Messieurs Chapelain et Dupotet, *rue Louis le-Grand*, n° 3.

Nous croyons pouvoir nous permettre quelques réflexions sur cette annonce qui nous paraît contenir des promesses qu'il est impossible à qui que ce soit de remplir à volonté.

Tout ce que dit M. Dupotet sur le magnétisme est évident pour les personnes qui connaissent cette science, mais garantir de produire tel ou tel effet à un instant déterminé, devant un auditoire plus ou moins nombreux et sur tel ou tel individu, nous semble une témérité que le zèle de M. Dupotet pour la propagation du magnétisme peut seul faire excuser.

Il ne suffit pas de quelques expériences isolées pour faire adopter une découverte quelqu'utile qu'elle soit, les véritables savans veulent être convaincus et non persuadés; ce n'est donc qu'en secondant la nature et l'observant dans le silence et avec ce calme et cette prudence si nécessaire pour déterminer graduellement les phénomènes les plus convaincans, que l'on peut atteindre ce but si désirable pour la propagation d'une vérité.

Aussi nous louons M. Chapelain, d'avoir demandé à messieurs les membres de la commission nommée pour l'examen du magnétisme, quelques malades pour les traiter par cet agent. Ne procédant que pour leur guérison, il obtiendra plus de succès que par des expériences toujours pénibles pour les assistans, douloureuses pour l'être qui y est soumis et sans aucune utilité pour la science : l'honorable M. Deleuze a manifesté avant nous cette opinion.

Nous ajouterons encore que M. Dupotet est dans l'erreur en disant qne personne jusqu'à ce jour n'a parlé des moyens de reconnaître si le sommeil magnétique est réel ou feint. Le plus grand nombre de ceux qui s'occupent du magnétisme connaissent divers procédes de ce genre, tels que la main du magnétiseur, une peau de chat, etc., etc., présentés au somnambule avec une forte volonté de lui faire exécuter un mouvement quelconque dans une partie déterminée, mais ils savent aussi que ces procédés ne sont pas infaillibles.

V. T.

L'HERMÈS,

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

OBSERVATIONS

*De l'Auteur de l'*Esquisse de la nature humaine; *sur l'article* Magnétisme animal, *inséré dans le treizième volume du* Dictionnaire de Médecine, *par le Docteur* ROSTAN.

Cet article rapporte une expérience dont la nature laisse peu de place à l'erreur, et qui devient d'autant plus précieuse qu'elle est faite par deux médecins d'un mérite reconnu.

On ne peut trop applaudir à l'amour de la vérité qui se montre à chaque page dans la dissertation des phénomènes magnétiques, par le docteur Rostan. Je me plais à lui rendre cette justice, et j'ajouterai que s'il s'est égaré, comme je le pense, ses erreurs n'enlèvent rien au mérite de ses observations, elles tiennent à l'état de la science. Au lieu d'étudier les phénomènes magnétiques en eux-mêmes, il a voulu, comme il le dit, les rattacher aux objets analogues connus, et ses efforts n'ont pu le conduire à aucune explication satisfaisante.

Quand les hautes théories se sont égarées, il faut, pour reconnaître la vérité, oublier autant qu'apprendre: un savant y trouve de grandes difficultés; car les analogies qui s'offrent à ses souvenirs, mêlent sans cesse d'anciennes hypothèses à ses recherches nouvelles.

La lumière du soleil est pour l'homme de la nature une émanation qui le pénètre et l'échauffe. Le physicien, riche du fruit de ses travaux, apporte, dans l'examen des effets lumineux, les hypothèses créées par les savans; la marche des ondes liquides se lie dans sa pensée à la cause de la propagation des sons, et bientôt sa foi aux ondes sonores lui fait admettre des ondes lumineuses dans un éther qu'il suppose entre le soleil et nous.

Ces questions ne sont pas étrangères à l'explication du Magnétisme animal et généralement à celle des phénomènes physiologiques; car toute bonne physiologie doit nécessairement s'asseoir sur les théories physiques.

L'étude des corps a commencé par les plus composés. Les savans ont cherché, par la décomposition, à reconnaître les élémens; mais, comme ils n'ont pu les découvrir, à leur place ils ont créé des chimères en les dotant de propriétés complexes observées dans les corps. Il serait temps, peut-être, de suivre une marche contraire; elle me semblerait aussi naturelle et contrôlerait la première. On pourrait, par exemple, en descendant des simples aux composés, étudier d'abord les propriétés des rayons solaires et s'assurer ensuite s'ils ne forment pas l'élasticité des corps en s'unissant avec la nature, et si ce ne sont pas eux qui se dégagent dans la lumière que la combustion reproduit à nos yeux. Cette marche, je l'ai suivie; elle m'a donné la conviction que les rayons solaires sont le mouvement élémentaire; que les organisations diverses s'en emparent en le modifiant selon leur nature, et que la vie de chaque être n'est qu'une portion de mouvement individualisée. La respiration humaine forme la nôtre, et l'unit au sang en brûlant l'air pour le dépouiller du mouvement qu'il contient; le cerveau en extrait ensuite le fluide nerveux qui sert à son tour à former le fluide actif que les magnétiseurs appellent fluide magnétique.

Cette filiation des diverses modifications de la vie humaine doit sembler d'autant plus naturelle que l'on sait

aujourd'hui que le cerveau de certains animaux, tels que les torpilles et le gymnote électriques, secrètent du fluide électrique (1), c'est-à-dire une modification lumineuse, et que personne n'ignore qu'on obtient, avec le fluide galvanique, des contractions musculaires semblables à celles que la vie détermine tant qu'elle est l'agent de la volonté.

Ainsi, il est donc extrêmement probable que la modification vitale dont nous disposons dans nos mouvemens, que j'appelle vie spiritualisée, et que les magnétiseurs nomment fluide magnétique, est un composé de la lumière. Au surplus, tous les somnambules lucides la voient lumineuse, et la discussion de l'expérience rapportée au treizième volume du *Dictionnaire de Médecine* en offrira une nouvelle preuve.

Deux médecins assistaient une somnambule lucide; l'un d'eux, (le D. Rostan) plaça sa montre à trois ou quatre pouces de l'occiput de la malade et la pria d'examiner ce corps. La somnambule aperçut d'abord quelque chose qui brillait, elle reconnut ensuite que c'était une montre et finit par y lire exactement les heures et les minutes sans se tromper. On prit le soin de retourner les aiguilles; l'expérience fut répétée plusieurs fois, et toujours avec le même succès. Enfin on plaça la montre sur le front de la somnambule, elle accusa encore exactement les heures; mais elle lut les minutes à rebours, en plus ce qui était en moins, et en moins ce qui était en plus, c'est-à-dire, qu'au lieu de huit heures dix minutes, elle annonça dix minutes moins de huit heures et réciproquement.

Telle est l'expérience que je me propose de discuter. Je rappellerai ce que jai dit d'abord, que par sa nature, elle laisse peu de place à l'erreur et qu'elle est faite par deux hommes instruits. Le D. Rostan commence par attribuer l'erreur de sa somnambule après que la montre eût été placée sur son front, à une moindre lucidité dans

(1) *Observations Zoologiques*, t. I. page 49.

cette partie de la tête que dans l'occiput ; mais il est évident qu'une moindre lucidité devait obscurcir les images, mais ne pouvait pas montrer à gauche ce qui se présentait à droite. Il faut donc chercher une explication ailleurs : j'en donnerai bientôt une qui me semble plus satisfaisante.

Il convient sans doute de rattacher les phénomènes nouveaux aux objets déjà connus; mais malheureusement jusqu'ici les théories physiologiques ne sont guère que des systèmes ingénieux. Voici les principaux points sur lesquels il me semble que le D. Rostan et moi sommes d'accord.

Le cerveau secrète un fluide qui circule dans les nerfs; les uns sont destinés aux mouvemens; ils partent de l'encéphale ou de ses dépendances et se rendent aux extrémités; les autres sont destinés aux sensations, ils reviennent de toutes les parties à l'encéphale (1). La nature du fluide nerveux a la plus grande analogie avec le fluide électrique ; il parcourt le corps humain au moyen d'une circulation organique dont le cerveau est l'agent principal.

Jusque-là je partage l'opinion du D. Rostan ; mais il n'en est plus de même quand il suppose ensuite que la sensibilité des somnambules lucides s'exhalte au point de leur faire percevoir, par tous les points de la surface du corps, les odeurs, les saveurs, les sons et la lumière, tandis que dans l'état normal ce sont des facultés distinctes départies à certains nerfs, etc.; et lorsqu'il termine l'exposition de son système en disant « que les phé-« nomènes du somnambulisme magnétique consistent « principalement dans une modification du système ner-

(1) M. Bogros est parvenu à injecter avec du mercure la plupart des nerfs, et M. Magendie a fort ingénieusement prouvé que parmi les nerfs, les uns servent au mouvement et les autres aux sensations. En effet, les premiers portent le fluide nerveux dans le système de l'affectibilité, la vie spiritualisée les suit comme conducteurs pour arriver à l'affectibilité musculaire et opérer des contractions ; les seconds rapportent le fluide nerveux au cerveau.

« veux, telle que les organes des sens cessent en grande « partie leur action; tandis que les autres nerfs, et souvent « ceux de la vie individuelle, revêtent les facultés senso- « riales, etc. Le grand sympathique et ses dépendances « acquièrent la faculté de percevoir. »

Dans mon opinion, au contraire, la circulation nerveuse est partout la même, et l'affectibilité des organes ne varie que par la diversité des appareils qu'ils présentent. Jamais aucuns nerfs ne revêtent les facultés sensoriales, et jamais le grand sympathique n'acquiert la faculté de percevoir (1).

L'obscurité nait peut-être ici plutôt des mots employés par l'auteur que du fond de sa pensée. En effet, la sensibilité et l'intelligence sont inséparables; elles n'appartiennent, dans aucun cas, au système nerveux, car ce sont les facultés de l'âme que mal à propos on confond avec les appareils nerveux : ceux-ci ne possèdent que l'affectibilité et se bornent à communiquer des sensations.

L'explication des phénomènes magnétiques se simplifierait bientôt si l'on demeurait d'accord que l'ame seule est sensible, que sa sensibilité est unie par la vie à l'affectibilité des organes, et qu'ainsi tout changement dans nos sensations résulte nécessairement d'un changement dans l'affectibilité qui nous les communique.

Les changemens partiels d'affectibilité sont très-communs; ils se manifestent dans l'état pathologique. En effet, les douleurs extraordinaires qu'un membre malade fait éprouver sont les symptômes du changement d'affectibilité survenu dans cette partie. Ni la sensibilité de l'ame, ni l'affectibilité générale n'ont subi d'altération; mais l'affectibilité partielle est devenue susceptible d'une

(1) Le grand sympathique est un écho où se répètent toutes les émotions de l'âme. Voyez l'explication de ce phénomène dans mon ouvrage intitulé : *Esquisse de la nature humaine*, aux pages 179 et suivantes, où je traite des fonctions des plexus solaires et cardiaques.

foule d'impressions morbides inconnues dans l'état normal.

Dans plusieurs maladies l'affectibilité générale s'altère au point que les impressions les plus inoffensives deviennent douloureuses ; toutes ces modifications proviennent ou d'une exaspération générale dans le système, ou d'un changement partiel dans certains appareils ; la nature de l'affectibilité reste la même. Il n'en est pas ainsi de l'état magnétique ; c'est ici la nature de l'affectibilité qui change ; je n'en voudrais pour preuve que le changement qui se manifeste aussitôt dans toutes les sensations que les somnambules en reçoivent. En effet, si notre âme en ce monde reçoit ses sensations par l'intermédiaire de l'affectibilité du corps, tout changement dans la nature des sensations est la preuve et le résultat inévitable d'un changement antérieur dans la nature de l'affectibilité.

Ce phenomène a été très-bien observé par le D. Rostan. « Dans le somnambulisme magnétique, dit-il, toutes les sensations participent d'un autre mode d'existence. » Je vais examiner comment se forme cet autre mode d'existence, ou plutôt comment s'opère le changement d'affectibilité qui le produit. Je m'efforcerai de rendre clairement ma pensée, et, s'il reste quelque obscurité, elle tiendra, je pense, à ce que nous ne sommes pas encore familiarisés avec le mode d'action de la volonté sur la vie.

Je prie le lecteur de me donner quelque attention ; je serai court et n'en abuserai pas. Je regarde comme démontré, d'après ce qui précède, que la modification vitale, formant l'affectibilité du corps (le fluide nerveux), est un fluide analogue au fluide électrique, et que la modification vitale, qui exécute nos mouvemens (le fluide actif, autrement dit, la vie spiritualisée), est un autre fluide également lumineux, analogue au fluide galvanique (1).

(1) La vie spiritualisée, en devenant l'agent de la volonté, s'est

Ces deux modifications de la vie (le fluide nerveux et la vie spiritualisée) ne sont pas les mêmes; l'une nous donne des sensations, l'autre opère nos mouvemens; celles-ci sont indépendantes de la volonté, ceux-là ne font que l'exécuter. Le fluide nerveux appartient à une circulation organique; il forme l'affectibilité, cette voix qui révèle sans cesse à l'âme les impressions que le corps a reçues. Le fluide actif, au contraire, obéit à une circulation spirituelle; il est l'agent de la volonté qui le dirige dans nos mouvemens, et s'il entrait dans la circulation nerveuse, il y porterait le désordre en y introduisant l'action de la volonté (1).

Cette action de la volonté, si jamais elle pénétrait dans la circulation nerveuse, pourrait, à notre gré, en suspendre partiellement le cours, paralyser ainsi un membre désigné, dénaturer les sensations en dénaturant les impressions qui les communiquent, et peindre, dans l'affectibilité du cerveau, des images et des tableaux de fantaisie.

Tels seraient les désordres que pourrait occasioner l'invasion du fluide actif (la vie spiritualisée) dans la circulation nerveuse; nous allons bientôt les voir se réaliser tous dans les phénomènes du somnambulisme magnétique (2).

trop séparée de la nature matérielle pour agir sur les muscles quand le fluide nerveux n'y entretient plus l'affectibilité, c'est-à-dire une sorte d'excitabilité spirituelle. Il n'en est pas ainsi du fluide galvanique, beaucoup plus matériel; il agit sur l'excitabilité, même après la mort. Au surplus, il n'est pas ici question de savoir si les fluides électrique et galvanique sont identiques ou s'ils présentent deux modifications d'une même substance; mais seulement d'établir une différence entre le fluide nerveux et la vie spiritualisée.

(1) Dans l'état normal, le fluide actif ne se mêle jamais avec le fluide nerveux; il suit les nerfs comme des conducteurs pour agir sur l'affectibilité musculaire qu'ils forment; mais il n'entre pas dans la circulation nerveuse.

(2) Mon intention se borne, ici, à expliquer la cause du somnambulisme et de ses phénomènes, et je ne prétends parler ni des

Quand un homme en magnétise un autre, il peut arriver que son fluide actif, en pénétrant une organisation étrangère, soit entraîné dans la circulation nerveuse de celle-ci en assez grande quantité pour en altérer la nature; l'affectibilité du magnétisé change alors tout-à-coup, car elle n'est plus composée seulement par son fluide nerveux, mais encore par le fluide actif étranger qui vient de s'y mêler. Ce changement fait naître une affectibilité nouvelle, de nature différente, susceptible de recevoir d'autres impressions, mais qui reste jusqu'à un certain point soumise à l'action de la volonté qui l'a produite en envahissant par son agent (le fluide actif) la circulation nerveuse du magnétisé; de là naît, pour les somnambules, un nouvel ordre de sensations, et pour les magnétiseurs, la puissance d'en altérer la nature et de commettre tous les désordres que j'ai déjà signalés. Un des plus imprudens sans doute, est de paralyser à volonté un membre désigné, parce qu'il n'est pas toujours certain qu'on puisse ensuite y rétablir le mouvement. Rendons grâce au D. Rostan de ce qu'il a dit à ce sujet; car son amour pour la vérité, en constatant ces prodiges, a su en signaler les dangers.

Les phénomènes du somnambulisme ne se manifestent pas également sur tous les sujets, mais tous les magnétiseurs peuvent opérer quelque chose d'analogue à ce que je viens de rapporter : par exemple, ils peuvent paralyser un membre, produire le mutisme à volonté, donner à de l'eau la saveur d'une liqueur forte, ou faire voir à la personne par eux mise en état magnétique tous les objets qu'il veulent, etc. Le D. Rostan convient de la réalité de ces phénomènes; il n'en faut pas davantage, je crois, pour prouver que l'agent de la volonté des magnétiseurs (qu'ils appellent fluide magnétique) envahit le domaine de l'affectibilité des somnambules lucides.

avantages du magnétisme ni de ses inconvéniens, quoique les uns t les autres me semblent hors de doute.

L'affectibilité magnétique, en se formant, se répand dans tous les organes; les yeux en acquièrent la susceptibilité d'être impressionés par le fluide magnétique, et comme ce fluide est une lumière dont la volonté dispose, les somnambules se servent du leur pour éclairer les objets et en rapporter les images à leurs yeux. C'est ce que fit la somnambule du D. Rostan quand elle lut les heures sur le cadran d'une montre placée à trois ou quatre pouces derrière son occiput. Ce travail fatigant était pénible surtout pour le détail des minutes que bientôt elle n'apprécia plus que par le rapport des aiguilles entre elles. Ce rapport changea quand on eut transporté la montre sur le front; car l'image, qui d'abord parvenait aux yeux, de derrière en avant, leur arriva ensuite de devant en arrière; alors la somnanbule dut se tromper et lire en moins les minutes qui se trouvaient en plus et réciproquement, ce qu'en effet l'évènement démontra bientôt (1).

Telle est, dans mon opinion, la véritable explication des phénomènes de vision de cette somnambule et la cause des erreurs qui se glissèrent dans la dernière partie de l'expérience. J'en pourrais citer plusieurs autres analogues; mais, pour prouver que la faculté de voir ne peut jamais se déplacer, il suffira de faire remarquer que l'œil est le seul appareil organique propre à nous faire aperçevoir les objets, et, qu'à cet égard, la réunion de la lumière et de la sensibilité serait impuissante sur toute autre partie du corps (2). Au surplus, plusieurs

(1) De même, quand on voit les objets dans un miroir, ce qui est à droite apparaît à gauche, et réciproquement, parce que les images nous arrivent dans un ordre contraire à la situation respective que les objets ont dans la nature.

(2) On dit vulgairement qu'un coup sur l'œil fait voir du feu, je suppose que cette sensation résulte d'une décomposition lumineuse du fluide vital; ce qui pourrait servir à expliquer pourquoi les personnes menacées de cécité présentent souvent le même phénomène.

aveugles ont été somnambules lucides, et jamais, que je sache, aucun d'eux n'a vu en état magnétique. Ils connaissent quelquefois, même pendant l'absence, la situation morale et physique de ceux qui les intéressent; mais par un genre de sensation indéfinissable, qui n'est pas celui de la vue (1).

Le D. Rostan observe avec raison que, dans l'état magnétique, la mémoire des somnambules acquiert un développement étonnant : mais, s'ils font preuve à cet égard d'une merveilleuse capacité, l'oubli qu'ils éprouvent en retournant à la vie commune est encore plus remarquable, et suffirait seul pour faire juger que l'état magnétique est le résultat d'un changement par augmentation dans l'affectibilité du cerveau.

En effet, nos souvenirs se forment en excitant dans l'affectibilité cérébrale des impressions semblables aux impressions premières que la présence des objets y avait produites. Notre volonté exécute ce travail en se servant du fluide actif, car c'est la seule modification vitale dont elle dispose. Lorsque ce travail s'exécute dans le sommeil, les sensations que nous donnent les images tracées nous trompent; nous croyons voir les objets mêmes et l'illusion du rêve est complète ; mais s'il se fait en état de veille, la présence des objets réels agissant simultanément sur nous empêche l'illusion de se former, et ce n'est plus qu'un souvenir (2). Ainsi les souvenirs de toutes nos sensations s'exécutent en renouvelant dans l'affectibilité les impressions qui produisirent les sensations premières. On conçoit dès-lors que le travail de la mémoire

(1) Je n'entends parler ici que des sensations que l'âme reçoit par l'intermédiaire des organes.

(2) Des enfans parviennent quelquefois, en s'isolant de toutes sensations et en fermant les yeux, à voir ainsi dans leur tête les objets qu'ils veulent y peindre. On conçoit que la mémoire doit se conserver et s'étendre quand le mode d'affectibilité change par augmentation, comme lorsque de l'état ordinaire on passe à l'état magnétique. Il y a des somnambules qui, après être réveillés, conservent encore des restes d'affectibilité magnétique.

doit devenir impossible quand la nature de l'affectibilité n'est plus la même : c'est précisément ce qui arrive lorsque du somnambulisme on retourne à la vie commune ; car la volonté ne trouvant plus dans le cerveau le mode d'affectibilité magnétique auquel étaient dues les sensations premières, il lui est impossible de les renouveler et par conséquent de les rappeler. Cette impuissance qu'éprouve la personne sortie de somnambulisme, la fatigue et la tourmente quelquefois; cependant les souvenirs n'en restent pas moins dans son âme; aussi ils reparaissent dès que l'affectibilité magnétique se reproduit. On n'a pas jusqu'ici examiné avec assez de soin la manière dont se forment nos souvenirs et nos rêves, et si l'on veut accorder quelque attention à l'explication que j'en donne, elle dissipera, j'espère, beaucoup d'obscurités.

Il est certain que les somnambules, sortis de l'état magnétique, perdent la mémoire de ce qu'ils y ont appris, et qu'ils la recouvrent en y rentrant; et si (comme je crois l'avoir démontré) l'état magnétique n'est qu'un changement dans le mode d'affectibilité, quel intéressant phénomène que celui qui montre ainsi la puissance de penser en dehors du travail des pensées, agissant inutilement sur l'affectibilité d'un cerveau devenu inhabile à recevoir les images que la volonté veut y tracer (1) ? Les souvenirs de l'état magnétique restent cependant dans l'âme, elle en conserve la conscience; l'exécution seule est suspendue jusqu'à ce qu'on lui rende l'instrument qui fit naître les sensations premières. L'âme ne peut en ce monde réagir sur sa sensibilité qu'au travers de l'affectibilité à laquelle la vie la tient enchaînée, et quand cette affectibilité change, le travail de la mémoire est nécessairement interrompu. Le cerveau n'est pour l'âme qu'un instrument; mais c'est ici-bas un instrument obligé dont elle tire plus ou moins de parti selon qu'il se perfectionne ou se détériore. Il semble que la mémoire s'étende progressivement et presqu'à l'infini à mesure que l'action de

(1) L'âme n'agit que dans la vie, et par la vie sur les organes.

l'âme se dégage des organes du corps. Le D. Rostan remarque que celle des somnambules est extraordinairement développée; qu'aurait-il dit s'il eût observé l'exaltation magnétique ?

L'amour propre des somnambules, relativement à leur lucidité, est telle, dit le D. Rostan, que lorsqu'on les stimule imprudemment, leur raison se trouble et ils finissent par voir des objets chimériques. Ce phénomène n'est que trop commun; il égare également les enthousiastes et les observateurs incrédules; car les uns accueillent ces rêveries comme des merveilles, et les autres nient ensuite jusqu'à l'évidence. Les somnambules doivent, en ce cas, leurs illusions à l'exquise affectibilité de leur cerveau où leur volonté trace des images fantastiques à-peu-près comme nos souvenirs nous en offrent dans nos songes.

Cet amour propre excessif suppose quelque énergie dans la volonté et s'accorde assez mal avec ce que le docteur Rostan dit ailleurs de la nullité presque complète de volonté dans les somnambules; mais, ici, je crois pouvoir affirmer qu'il se trompe. Le caractère ne change pas avec l'affectibilité, et il n'est pas rare qu'un magnétiseur soit le jouet d'un somnambule intrigant dont la volonté le dirige, sans qu'il s'en doute, vers un but intéressé. Cela n'exclut pas les moyens d'influence et le mode d'action que j'ai précédemment expliqués. En général, on agit peut-être trop sur la volonté des somnambules, et pour quelqu'un qui veut s'éclairer, ce n'est pas, je crois, le meilleur moyen; car, à force de répéter, je veux, je veux, les phénomènes s'altèrent, ils deviennent ce que vous les avez faits et ne se présentent plus dans leur simplicité naturelle Sans doute un magnétiseur, en s'abandonnant à la discrétion de ses somnambules, sera souvent victime de leurs caprices; mais, si l'amour de l'humanité le guide, et qu'il se livre sciemment sans se laisser séduire, il aura mille moyens d'étudier utilement et de reconnaître la vérité.

Extrait d'une lettre de M. Cezaire du Bois *à M.* Deleuze.

Noyon, 2 mai 1827.

J'ai terminé avec succès, mon cher maître, le traitement dont je vous avais parlé dans mes lettres précédentes. Je vous en adresse la relation, que vous remettrez à M. le Rédacteur de *l'Hermès*, si vous le jugez à propos.

Je présume que vous croirez également utile de publier trois faits que je vais vous raconter, et qui m'ont paru très-remarquables :

I. Il y a environ un mois que, me promenant avec une dame sur les remparts de notre ville, nous rencontrâmes un enfant de quatre à cinq ans qui, suffoqué par les sanglots, courait en appelant sa mère d'une voix entrecoupée. La dame qui était avec moi lui demanda ce qu'il avait et n'en obtint point de réponse. L'enfant continua de courir en pleurant. Je marche derrière lui sans qu'il s'en aperçoive : je lui mets *le bout des doigts* sur l'épaule, si légèrement que c'est tout au plus s'il peut le sentir, surtout dans la douleur où il est. A peine l'ai-je touché, qu'il rallentit son pas, essuie ses yeux, et marche tranquillement à mes côtés. Je retire ma main de dessus son épaule ; mais je dirige fortement sur lui ma volonté, avec l'intention de le calmer. L'enfant, qui semble attiré vers moi, continue gaiement sa route, en marchant toujours à mes côtés Arrivé à l'entrée du faubourg, et voulant lui laisser rejoindre sa mère, je cessai de m'en occuper, et il nous quitta.

II Je traite en ce moment une personne qui, depuis plusieurs années, est tourmentée par la goutte, et qui a fait tous les remèdes des charlatans. J'éprouve en la magnétisant un effet bien singulier. A peine ai-je fait quel-

ques passes à une petite distance, que mes doigts sont tous mouillés. Une humeur gluante semble y être attachée à tel point que j'ai peine à frotter mes doigts en finissant les passes Le même effet s'étant renouvelé plusieurs jours de suite, j'ai cherché à me débarrasser de cette humeur dont mes doigts étaient imprégnés, et j'ai employé un moyen qui m'a parfaitement réussi. Après m'être lavé les mains en terminant la séance, comme on doit le faire toutes les fois qu'on peut craindre de s'être chargé d'effluves nuisibles, j'ai pris dans mes mains, qui étaient bien sèches, le conducteur central de mon réservoir. A peine l'avais-je touché, que la même transpiration a reparu. Il semblait que le fluide faisait ressortir toutes les émanations que j'avais absorbées. Cet effet a continué pendant un demi-quart d'heure; ensuite ma main est devenue sèche comme auparavant.

Je dois vous dire que depuis quelques jours je sentais de légères douleurs dans les doigts, à la saignée du bras, et en général dans les articulations. Alors j'ai évité de me mettre en contact avec mon malade ; je l'ai magnétisé à distance, et j'ai pris les précautions que je viens de vous indiquer. Depuis ce moment, toutes les douleurs ont disparu.

Je pense qu'en suivant cette méthode, on pourrait traiter sans danger toute espèce de maladies; mais il faudrait encore bien des expériences pour que cette opinion devînt une certitude.

III. Mademoiselle Duquesne, dont la guérison a été racontée dans *l'Hermès*, ayant eu pendant la nuit une chaleur extraordinaire, eut l'imprudence de se découvrir, et fut saisie par le froid. Le lendemain, elle ne se trouvait pas bien ; elle avait la poitrine embarrassée et la voix tellement éteinte, qu'elle ne pouvait parler. Je la fais monter à la salle de traitement, et je la mets à mon réservoir. Comme elle se sentait mal à la poitrine, qu'elle avait un peu d'oppression, et que le sang lui remonte habituellement à la tête, je lui fis mettre autour des pieds

un des cordons de laine du réservoir. Il n'y avait pas cinq minutes qu'elle l'avait, que les pieds s'échauffèrent ; bientôt elle éprouva la même chaleur qu'elle avait eue la nuit ; la poitrine se débarrassa ; elle reprit sa voix ordinaire. Je la fis rester à mon réservoir jusqu'à ce que la chaleur fût entièrement passée, et elle sortit de mon traitement très-bien guérie.

Cure, opérée par le Magnétisme animal, d'une constipation opiniâtre, et d'une congestion au pylore, sur madame N., somnambule, par M. Cezaire du Bois.

Madame N. était depuis six ans tourmentée d'une constipation opiniâtre, à laquelle se joignait un mal-aise dont elle cherchait en vain la cause. Perte du sommeil, agitation presque continuelle, douleurs dans l'estomac et dans les côtes, vomissemens assez fréquens, tels étaient les accidens auxquels elle était sujette, et qui lui avaient fait perdre l'embonpoint dont elle jouissait auparavant.

Cette année, la constipation ayant augmenté d'intensité, elle me demanda de l'eau magnétisée pour la faire cesser. Je lui en donnai, en l'engageant à venir à mon traitement magnétique, si dans quelques jours elle n'éprouvait point de soulagement. L'eau ne faisant rien, elle se rendit à mon avis, et se mit à mon réservoir le 17 février 1827. A peine y fut-elle, qu'elle rendit une grande quantité de glaires. Cette crise continua ainsi pendant trois semaines, sans que la malade en éprouvât aucune fatigue. Elle avait un très-bon appétit, ne vomissait point hors de la salle du traitement, et ne souffrait que pendant les séances, où les douleurs étaient souvent très-vives. Je passe donc rapidement sur le temps écoulé depuis le 17 février jusqu'au 10 mars, parce que je n'y vois que la répétition de la première séance.

Séance du 10 *mars*. — Voyant que la malade expectorait avec peine, j'employai des procédés plus actifs : elle vomit plus abondamment que de coutume, et m'offrit un phénomène bien singulier. Pour faciliter le vomissement, je lui avais magnétisé *fortement* un verre d'eau, avec l'intention de provoquer cet effet. Elle n'en eut pas plutôt avalé la moitié, qu'elle rendit des humeurs visqueuses et épaisses, mais *pas une goutte d'eau*. Je lui fis boire le reste : elle rendit encore des mucosités *sans une goutte d'eau*. Je magnétisai un second verre d'eau, qu'elle but aussi en deux fois; et deux fois j'eus les mêmes résultats. Enfin je lui en donnai un troisième également magnétisé : elle vomit encore et l'eau ne parut pas. Qu'était-elle devenue ? je l'ignore. Je livre ce fait aux réflexions des physiologistes : je les prie d'observer 1° que l'eau ne pouvait être encore absorbée par l'estomac, puisque la malade vomissait si vite que j'avais à peine le temps de retirer le verre que je lui présentais ; 2° que les humeurs étaient tellement épaisses et visqueuses, que l'on voyait évidemment qu'elles ne contenaient point l'eau que la malade venait d'avaler, amalgame qui d'ailleurs était impossible vu la rapidité du vomissement; 3° que la malade n'ayant bu les deux premiers verres que par moitié, j'ai répété cinq fois l'expérience, qui a toujours eu le même succès; 4° qu'en supposant que j'aie été trompé *cinq fois de suite*, il faudrait en conclure, ce qui est impossible, que j'ai fait partager mon illusion à tous les malades présens, qui, forcés d'en croire leurs yeux, ne pouvaient revenir de leur étonnement.

La séance finie, je donnai à madame N. un verre d'eau que j'avais magnétisée avec l'intention de la calmer, et sur la demande que je lui fis de l'effet qu'il produisait sur elle, elle m'a répondu *qu'il la calmait*.

L'activité des procédés employés le 10, influe sur les jours suivans. Les 11, 12 et 13 les vomissemens continuent. Ils durent pendant *l'heure entière consacrée au traitement*, et reprennent dans l'intervalle d'une séance

à l'autre. Un effet singulier que j'observai, c'est que madame N. *vomit* plusieurs fois après son dîner, sans rendre les alimens qu'elle avait pris. Du 10 au 13 elle changea beaucoup et s'affaiblit extrêmement. Le 12 elle rendit de petites boules d'humeur, jaunes, dures et exhalant une odeur affreuse. Le Magnétisme seul la soutenant au milieu de ces crises violentes, elle vint me prier de la magnétiser le soir, pour lui rendre un peu de force. Le 13, le vomissement du soir fut encore plus fort : elle vomit de la bile, et pour la première fois, rendit son dîner. Le soir je la magnétisai comme la veille.

J'avais laissé la crise se développer tant que la malade n'en avait pas été fatiguée et n'avait point vomi ses alimens, mais alors, je pensai qu'il était à propos d'employer des procédés plus doux.

Séance du 14. — Je fais mettre à madame N. un cordon de laine aux pieds, au lieu de se ceindre les reins, comme elle le faisait ordinairement, et je ne suis occupé qu'à la calmer pendant toute la séance. Elle a quelques mouvemens nerveux très-faibles, que je dissipe aussitôt qu'ils paraissent. Elle vomit un peu d'humeurs, mais sans efforts. Le soir son dîner passe bien. Hors de la séance point de vomissement et point de douleur.

Séance du 15. La malade crache un peu à la séance; du reste, même effet qu'hier. (Le cordon de laine mis la veille aux pieds a changé la crise et déterminé plusieurs évacuations. Le matin elle a été à la garde-robe et a rendu beaucoup de glaires.)

Séance du 16. — Mêmes effets que la veille. Le matin elle a encore été plusieurs fois à la garde-robe et n'a pas vomi depuis hier.

Séance du 17. — Après avoir à peine craché, elle s'endort. Je *la pousse à la crise* : elle entre en somnambulisme. Après vingt minutes environ, elle agite plusieurs fois les mains devant elle, comme si elle voulait éloigner quelque chose qui lui fait horreur... Je la calme.. Elle murmure entre ses dents... A la question que je lui

adresse, Comment vous trouvez-vous? je n'obtiens point de réponse. Je la laisse reposer; elle se réveille au bout de trois quarts d'heure, enchantée d'avoir dormi, disant que ce sommeil lui a fait un bien extrême. (Le matin elle avait encore eu une évacuation de matières glaireuses.)

Séance du 18. — Elle s'endort bientôt : mêmes effets qu'hier, mêmes gestes d'horreur. Je lui demande comment elle se trouve. — Comme çà, me répond-elle avec une grande difficulté. — Que faut-il faire pour vous soulager?... Elle parle entre ses dents : je ne puis comprendre un seul mot... — Un quart-d'heure après je lui demande combien de temps elle veut dormir... — Point de réponse... Je la laisse alors, et une demi-heure après elle se réveille d'elle-même aussi contente qu'hier.

Séance du 19. — Rien de remarquable. — Comment vous trouvez-vous? — Fort agitée. — Comment vous calmerai-je? Point de réponse. Au réveil elle ne se souvient point d'avoir parlé.

Séance du 20. — Comment vous trouvez-vous? — Cela m'impatiente. — Quel est votre mal? Point de réponse. Je lui mets la main sur le front en exigeant absolument qu'elle examinât son état et qu'elle me répondît... Après un moment de silence, madame N. s'exprime avec une grande difficulté et prononce des mots sans suite. M'étant bien convaincu de l'inertie de ses facultés somnambuliques, je la laissai reposer. Elle se réveilla toute seule comme à l'ordinaire. Elle me dit alors qu'elle avait rêvé, qu'elle ne se souvenait plus de son rêve, mais qu'elle avait eu bien du chagrin. Au lieu d'être gaie et contente comme les autres jours, elle est encore triste;... elle a le corps brisé... Quoique j'aie attendu autant que la prudence le demandait, je crains de l'avoir fatiguée, je vais attendre que son instinct soit plus développé.

Séance du 21. — A la question ordinaire, madame N. s'impatiente. Présumant que cela vient de la *difficulté qu'elle éprouve* à s'exprimer, je me résous à interroger les courans et à suivre leur indication. Je les prends à la

tête de la malade et ils me conduisent à l'estomac, où je suis arrêté. D'après *mes principes*, j'actionne cette partie. Un instant après madame N. s'écrie : C'est çà ! bien çà !... à l'estomac !... çà se détache !... continuez !... Alors je place une main sur l'estomac et l'autre en opposition, *sur le dos*. — Çà se détache !... on dirait une poche qui se vide !... pressez, pressez fort !... ah ! c'est bien ! Bientôt après, voulant augmenter l'action, je pris un conducteur en fer, de mon réservoir, et je le dirigeai sur l'épigastre de la malade. Une ou deux minutes après, madame N. s'écria : — trop fort !... Je laissai le conducteur et repris ma première position. Au bout d'un quart-d'heure madame N. me dit qu'elle était mieux ; je la laissai reposer, et, l'heure passée, elle s'éveilla toute seule comme à l'ordinaire.

Toute la crainte de madame N., étant éveillée, est d'être somnambule. Elle trouve que le Magnétisme donne *un pouvoir trop grand*, et qu'il est *cruel* de dormir malgré soi.

J'apprends qu'elle était venue au traitement avec la ferme volonté de ne point dormir ; et en effet j'avais remarqué qu'elle luttait contre le sommeil, mais il fallut, après quelques minutes, qu'elle cédât, et à son grand regret, car elle s'endormit en pleurant, ce qui faisait rire les autres malades qui étaient instruits de sa résolution, que j'ignorais absolument.

Séance du 22. — Madame N. parle un peu plus aisément, m'assure qu'elle fait tout son possible, mais qu'elle ne peut pas encore bien distinguer, m'indique toujours l'estomac comme siége du mal, en ajoutant qu'une action trop forte ne lui convient pas. Au bout de trois-quarts d'heure... — Je suis fatiguée (sans doute par l'extrême attention qu'elle avait mise à chercher la cause de ses maux). — Que faut-il faire pour vous délasser ? — Je ne voudrais plus dormir. — Voulez-vous que je vous réveille ? — Je le veux bien. Pour la première fois je lui ouvre les yeux, *chose qu'elle avait fait seule*

jusqu'à présent, ce qui me prouve évidemment que le somnambulisme se fortifie.

Séance du 23. — Madame N. voit toujours un embarras à l'estomac... elle m'indique les procédés à suivre en la magnétisant... elle ne peut pas encore bien voir... mais elle me répète qu'elle fait son possible. — Cherchez quand vous pourrez bien voir. — Je n'en sais rien, je ne peux pas. — Mais êtes-vous bien sûre que vous ne le pouvez pas? —*Cela me fatigue, et je n'aime pas à me fatiguer.* — Mais si je le voulais, *moi*, il faudrait bien vous y résoudre? — Je ne sais pas. — Eh bien! cherchez... Et alors lui mettant la main sur le front, j'exige *impérieusement*. Madame N. voyant qu'elle ne peut me résister, se met à pleurer et continue de chercher *en pleurant*. Un instant après : — J'ai fait ce que j'ai pu, je vous assure... Je ne vois pas... Mais ne pressez pas si fort... Je suis bien fatiguée. — Voyant qu'elle avait fait ce qu'elle avait pu, et qu'elle n'avait pas encore assez de lucidité pour voir son mal, je la magnétisai un peu pour la calmer, et la laissai reposer. Un quart-d'heure après elle *s'éveilla seule*.

Au réveil, elle m'annonce qu'une chose qui la surprend bien, c'est que, depuis *trois jours*, elle ne pense qu'à elle, à son mal; que, même la nuit, lorsqu'elle se réveille, elle a toujours les mêmes idées; qu'elle cherche sans cesse ce qu'elle doit faire pour se guérir, et *qu'elle n'y conçoit rien*.

Séance du 24. — Madame N. trouve l'embarras à l'estomac déjà diminué. Une grande secousse est nécessaire pour détacher ce qui reste... *peut-être plusieurs secousses*... Elle croit que le Magnétisme suffira pour la guérir... Toujours peu de lucidité... Après trois-quarts-d'heure, je la réveille sur sa demande.

Séance du 25. — Madame N., afin de *chasser tout de suite* ce qu'il y a à l'estomac et qui ne demande qu'à sortir, se fait, pour le lendemain, l'ordonnance suivante. Se frictionner depuis la poitrine jusqu'au creux de l'estomac avec la paume de la main mouillée d'eau magnétisée

bien froide, et cela deux fois, huit minutes chaque fois, à une heure d'intervalle. (Pendant la friction rester couchée et bien étendue.)

Ensuite prendre huit pastilles d'ipécacuanha ; chaque pastille de quart-d'heure en quart-d'heure, et après chaque pastille un demi-verre d'eau magnétisée. — Il faut boire *assise*.

Manger à midi une panade où l'on mettra un peu de miel. Ensuite une croûte de pain et un peu de vin. Dîner à quatre heures ; manger ce que l'on voudra.

La même chose à faire pour le surlendemain.

L'eau sera magnétisée plus fortement que celle de mon réservoir.— Je la *remagnétiserai* moi-même. Elle se repose une demi-heure et je la réveille.

Séance du 26. — A ma première question, *comment vous trouvez-vous*, que je suis obligé de répéter, Madame N. me dit que sa pensée n'y est pas. — Il me faut user de toute la force de ma volonté pour qu'elle s'occupe d'elle. Elle me dit qu'elle est contente ; que les pastilles qu'elle a prises le matin sont bien placées ; que l'embarras s'éclaircit ; que c'est une petite poche, *mais qu'elle ne voit pas bien ce qu'il y a dedans*. Elle répète qu'elle suivra encore demain l'ordonnance d'hier, mais qu'elle prendra douze pastilles au lieu de huit, et demande ensuite à se reposer une demi-heure. (Même recommandation pour l'eau.)

Séance du 27.—Éveillée, Madame N. m'annonçe qu'elle avait été effrayée le matin de ce qu'elle avait rendu ; qu'il semblait que c'étaient des abcès qui avaient crevé ; qu'il y avait *du pus mêlé de sang ;* que c'était affreux. En somnambulisme elle se loue beaucoup de l'effet des pastilles... Il y a très-peu de chose qui reste ; elle ordonne pour le lendemain de répéter les frictions de la veille, mais pendant dix minutes au lieu de huit, et les étendre jusqu'aux cuisses. Après la friction, prendre un grand verre d'eau magnétisée ; ensuite rester une demi-heure couchée et faire le moins de mouvemens *possible*.

En se levant boire encore un verre d'eau magnétisée. Demi-heure après prendre un lavement d'eau pure à laquelle on ajoutera un grand verre d'eau magnétisée.

L'eau du lavement ne sera pas plus chaude que ne l'est l'eau dans les jours d'été.

Madame N. demande ensuite à se reposer comme à l'ordinaire. (L'eau sera magnétisée comme les jours précédens.)

Séance du 28. Il n'y a plus rien à l'estomac?... c'est singulier!... Je vois maintenant tout cela clair comme dans une glace!.. c'est singulier, comme cela a été vite!... Elle ne voit pas encore l'époque de sa guérison; mais ce ne sera pas long. Elle s'ordonne, pour le lendemain, les mêmes frictions que la veille: on les fera pendant un quart-d'heure: on restera ensuite couchée trois quarts-d'heure: on boira de même après la friction et en se levant.

Séance du 29. — Madame N. se trouve très-bien... elle n'a plus qu'un peu d'échauffement, mais cela passera aisément. — Ordonne, pour le lendemain:

Se frictionner depuis la poitrine jusqu'à l'estomac, trois minutes, et depuis l'estomac jusqu'aux pieds cinq minutes; ensuite se recoucher un quart-d'heure; boire deux verres d'eau magnétisée aux mêmes momens qu'hier, prendre après un lavement d'eau tiède à laquelle on ajoutera un grand verre d'eau magnétisée. Mêmes recommandations pour la manière de boire et de se frictionner.

L'eau magnétisée sera moins chargée que les jours précédens.

Interrogée si elle pourrait voir l'état d'un autre comme le sien, elle paraît extrêmement surprise de ma question, et après y avoir bien réfléchi, elle me répond que cela lui serait impossible, qu'elle se verrait toujours. J'insiste en lui disant de m'examiner attentivement... Elle se concentre quelques instans et me répond qu'elle a beau faire, qu'elle ne voit qu'elle.

Elle ne veut dormir qu'un quart-d'heure : elle n a pas besoin de séance *demain*.

Séance du 31. — Madame N. me dit qu'elle découvre encore un peu d'humeur à l'estomac... C'est bien peu de chose, mais il y en a *encore un peu ;* s'ordonne pour le lendemain : prendre six pastilles d'ipécacuanha, *les croquer ensemble*, et boire par-dessus un demi-verre d'eau magnétisée, ensuite rester couchée demi-heure. Elle se repose un quart-d'heure.

Séance du 1er *avril*. — Les pastilles ont très-bien fait. — Tout ce qui restait est parti. Elle n'a plus qu'un peu d'agitation et une légère douleur aux dernières côtes. Cependant elle ne voit rien, quelque attention qu'elle y mette; ordonne, pour la faire cesser : être magnétisée à jeun dix minutes pendant quatre jours ; elle n'a pas besoin d'être endormie d'ici là. Elle sera magnétisée sept minutes, depuis la poitrine jusqu'au ventre, et trois depuis le ventre jusqu'aux pieds. Elle veut encore dormir un quart-d'heure.

Je l'ai magnétisée quatre jours comme elle l'a ordonné, et elle trouve que cela lui fait beaucoup de bien.

Séance du 6. — Elle se trouve parfaitement bien. Néanmoins il faut qu'elle soit magnétisée encore huit jours et quelle porte, pendant quatre nuits, un morceau de flanelle magnétisée, qui s'étende depuis la poitrine jusqu'à l'estomac.

Séance du 7. — Rien de nouveau. — Elle approuve le régime qu'elle s'est prescrit hier et ordonne de plus : se frictionner pendant quatre minutes, depuis la poitrine jusqu'à l'estomac, *non plus avec la main*, mais avec un morceau de flanelle magnétisée, et boire après ses repas un grand verre d'eau magnétisée.

Séance du 8. — Madame N. ajoute à l'ordonnance d'hier : prendre, après la friction, deux verres d'eau magnétisée où l'on mettra une demi-cuillerée de miel, *entre chaque verre demi-heure de distance*. Après la

friction, rester couchée une demi-heure : être encore magnétisée quatre jours et ce sera assez.

Séance du 9.—Même ordonnance qu'hier. De plus, se laver le visage matin et soir avec de l'eau magnétisée, *chargée plus fortement* que celle qu'elle boit habituellement ; cela est nécessaire pour faire passer les rougeurs qui lui couvrent la figure, et qui sont sorties ce matin.

Séances du 10 *et du* 11. Toujours de l'eau miellée, mais plus de frictions.

Séance du 12. — Il n'est plus besoin de la magnétiser, ni de l'endormir. *Cela fatigue de fixer son attention quand il n'y a plus rien à voir.* Il faut seulement continuer de boire de l'eau magnétisée pendant un mois.

J'ai cessé de magnétiser madame N. et elle va très-bien. — Il m'est arrivé, pendant son traitement, de faire deux expériences que j'ai en vain cherché à expliquer par le systême ingénieux de M. Bertrand. Je serais curieux de savoir quel rôle a joué l'imagination dans les faits que je vais citer.

Madame N. s'était imaginée que je ne pouvais l'endormir qu'*en l'approchant et en la fixant.* Je ne combattis point cette opinion; je ne dis rien qui pût lui en faire soupçonner la fausseté ; mais lorsquelle fut assise à mon réservoir, je la magnétisai de loin, sans qu'elle m'aperçut, et je l'endormis comme à l'ordinaire. Mais voici un autre fait tout aussi concluant.

Je mettais en crise madame N. aussitôt que tous mes malades étaient rangés autour de mon réservoir. Un jour je l'oubliai : il y avait à-peu-près huit ou dix minutes qu'elle était assise, lorsque, jetant les yeux de son côté, je la vis qui tournait la tête à droite et à gauche, enchantée de ne pas dormir, et observant les autres malades. J'étais derrière elle à deux ou trois pieds de distance ; je ne bougeai pas; je concentrai mon attention, et en dirigeant ma volonté sur madame N., je l'endormis en quelques minutes.

TRAITEMENS MAGNÉTIQUES

Faits à Cressia, pendant l'automne de 1819, *par M.* Gréa, *propriétaire à Lons le Saunier.*

1er TRAITEMENT.

La femme Guyot avait depuis plusieurs jours une forte colique, maladie à laquelle elle était sujette. Elle devint si violente, que faisant craindre pour sa vie, le curé se hâta, à neuf heures du soir, de venir la confesser. Il sortait de chez la malade au moment où, sollicité de m'y rendre, j'y entrais pour la magnétiser. A peine quelques minutes s'étaient écoulées, que mon action avait assoupi cette femme et calmé toutes ses souffrances. Je continuai d'agir; une partie des douleurs reparurent au bout d'un quart-d'heure, mais je les arrêtai promptement: enfin, après une séance de trois quarts-d'heure, je me retirai, en recommandant de venir m'éveiller de suite si les souffrances revenaient pendant la nuit. On vint effectivement me chercher à deux heures et demie du matin; je calmai la malade avec autant de facilité que la veille.

Le lendemain, se croyant parfaitement guérie elle commit l'imprudence de manger des fruits qui n'étaient pas assez mûrs; à midi les douleurs se firent sentir de nouveau, et quoiqu'elles fussent moins intenses que les précédentes, j'éprouvai plus de difficultés à les faire cesser; mais, cette fois, la femme Guyot fut entièrement guérie.

2e TRAITEMENT.

La femme du sieur Froissard; maire de Cressia, fut attaquée, en 1819, d'une maladie qui faisait des ravages

dans ce pays. On vint me prier de la magnétiser : en peu de temps je la mis en somnambulisme clairvoyant, ce que je n'avais pu encore obtenir des personnes atteintes de cette espèce d'épidémie, auxquelles j'avais donné des soins. La malade ordonna une médecine dont elle dicta les doses aussi faibles que pour un enfant de dix ans. Elle assura qu'en prenant cette médecine le lendemain ou même le surlendemain, elle serait purgée huit fois, et de suite entièrement guérie ; que ces huit évacuations étaient nécessaires ; elle ajouta que si elle attendait plus tard on ne pourrait plus empêcher l'entier développement de la maladie qui serait très-grave.

Après une séance assez longue, la femme Foissard, toujours en sommeil, me dit que je pouvais m'en aller, qu'elle se réveillerait d'elle-même au bout d'une heure. Avánt de la quitter je lui demandai si elle voulait boire un verre d'eau magnétisée : elle accepta avec empressement. Pendant que je magnétisais fortement le verre d'eau, j'étais préoccupé de l'idée qu'il fallait à cette femme huit évacuations pour la guérir, mais sans songer à produire cet effet, pour lequel je comptais absolument sur la médecine, elle but ce verre d'eau et je la quittai.

Le lendemain matin je trouvai ma malade parfaitement guérie ; on me dit qu'après s'être réveillée à l'heure indiquée, elle avait beaucoup souffert, avait vomi une fois et évacué *huit fois* par le bas : qu'à la suite de ces évacuations, elle s'était trouvée si bien, qu'elle s'était levée le matin comme si elle n'eût eu précédemment aucun mal. Je voulus la magnétiser, je n'obtins aucun effet. Ce jour était, malheureusement pour Madame Foissard, celui de la fête du village ; des paysans des environs vinrent dîner chez le maire ; sa femme, oubliant qu'elle avait été malade la veille, fit elle-même tous les apprêts du repas, se mit à table, mangea copieusement, et, voulant tenir tête à ses convives, elle but beaucoup trop, surtout pour une personne qui n'avait pas l'habitude de boire du vin. Le soir elle éprouva de violentes douleurs d'entrailles ;

il lui semblait qu'elles étaient brûlées : je la magnétisai de nouveau, mais, à mon grand étonnement, je ne trouvai plus en elle aucune tendance au sommeil, ma main lui faisait une impression opposée à celle de la veille ; je calmai cependant les douleurs d'entrailles ; il ne se manifesta plus ce jour-là que de légères coliques ; le lendemain au matin mêmes résultats que la veille. Étant obligé de partir, la fin de ce traitement fut confié à la nature. La femme Foissard s'en trouva bien ; elle eut la diarrhée pendant quelques jours et fut guérie.

Je présente ce fait comme un exemple très-remarquable de la vertu de l'eau magnétisée ; il ne m'aurait nullement surpris si j'avais *voulu* qu'elle fit sur la malade l'effet qu'on attendait de la médecine ; je suis persuadé, par expérience, que toutes les fois qu'un somnambule est bien complètement sous la puissance de son magnétiseur, celui-ci peut, *en le voulant*, suppléer à tous les remèdes propres à la guérison de son malade, par l'eau magnétisée ; si les somnanbules, dans ce cas, disent souvent le contraire, c'est, ou qu'ils ignorent toute la puissance que l'on a sur eux, ou qu'ils ne veulent pas la faire connaître. Néanmoins, comme une puissance aussi étendue n'est pas le partage de tous les magnétiseurs, il vaut mieux, quand le somnambule le préfère, lui donner le remède prescrit, que de s'exposer à manquer de produire l'effet indiqué par la nature.

Ce petit traitement donne encore lieu à cette réflexion : A quoi tient le somnambulisme ? Cette femme Foissard, malade le premier jour, est somnambule ; le second les accidens sont d'une autre nature, elle cesse de l'être.

3e TRAITEMENT.

Quelques jours après la guérison de la femme Guyot, son frère, nommé Bugnot, homme robuste, fut attaqué d'un violent mal de tête, accompagné de vomissemens très-pénibles. Ces symptômes étaient la manifestation

d'une maladie qui faisait des victimes dans les villages environnans.

Il y avait déjà trente-six heures que Bugnot était dans cet état violent, lorsqu'on vint me prier de le magnétiser. Les secousses qu'avait éprouvé l'estomac avaient épuisé ses forces au point de faire craindre pour sa vie; j'eus le bonheur de calmer dans un instant le mal de tête et les nausées; un sommeil paisible s'empara de lui; je le quittai en recommandant de venir m'éveiller si les accidens se renouvelaient dans la nuit.

Il n'en fut pas besoin : Bugnot dormit, sans s'éveiller, jusqu'à sept heures du matin; il se leva de suite, et se trouva si bien qu'il alla à sa journée, très-persuadé qu'il me devait la vie.

Les jours suivans, trois autres malades, éprouvant à-peu-près les mêmes symptômes, mais un peu moins violens, s'adressèrent à moi pour leur donner des soins; mon ami, M. Constant, m'aida à les guérir : deux ne tardèrent pas à l'être. Je joins ici les détails et le traitement de la maladie du troisième, qui fut des plus dangereuses et qui a présenté des phénomènes très-remarquables.

4e TRAITEMENT.

M. Constant, mon ami, était chez moi, à Cressia, lorsque, le 8 octobre 1819, on vint nous prier de magnétiser un jeune homme malade depuis plusieurs jours; il éprouvait un mal de tête violent, accompagné de vomissemens, de douleurs dans les membres; la fièvre était forte; il y avait tendance au délire. Ces symptômes étaient ceux de la maladie épidémique dont avaient été atteintes les personnes qui font le sujet des traitemens précédens.

M. le curé avoit jugé à propos de confesser le malade avant notre arrivée; il était si mal, que le magnétisme ne lui procura qu'un soulagement faible et momen-

tané, n'ayant aucune tendance au somnambulisme. Le lendemain M. le curé vint lui administrer l'extrême onction; il eut peine à trouver un instant où le malade ne fût pas en délire. Le jour suivant la raison l'avait totalement abandonné; la fièvre était des plus violentes; à peine pouvait-on compter les pulsations du pouls à cause de leur rapidité; elles s'élevaient parfois jusqu'à cent trente par minute; l'état de cet homme paraissait désespéré; le magnétisme ne le soulageait que peu; ce qu'il savait fort bien dire dans son délire.

N'ayant ni somnambule ni médecin à notre disposition, nous étions dans le plus grand embarras sur ce que nous devions faire pour diminuer ses souffrances; nous songeâmes à puiser dans son délire une sorte de clairvoyance pour l'indication de quelques remèdes; mais ensuite nous réfléchîmes que nous serions trop peu sûrs de l'efficacité de ses prescriptions pour oser les suivre aveuglément. Ainsi on continua l'usage d'une tisanne conseillée par M. le curé. Un jour M. Constant, questionnant le malade avec ténacité, obtint de lui qu'il voyait au fond de l'eau une herbe fine qui le guérirait; mais bientôt il s'emporta violemment contre mon ami qui persistait à lui en demander le nom, malgré qu'il lui eût déjà dit qu'il ne le savait pas. M. Constant ne put en savoir davantage.

Plusieurs jours s'étaient passés sans aucun changement dans l'état de ce malheureux, lorsque M. Pommier vint chez moi accompagné d'un jeune somnambule; nous nous empressâmes de le consulter pour notre malade; il nous assura que cet homme n'existerait déjà plus s'il n'avait pas été magnétisé; que dans son délire il saurait trouver le remède nécessaire pour le guérir; que nous devions aller de suite le questionner avec persévérance pour l'obtenir, et qu'après nous reviendrions vers lui (le somnambule) afin qu'il vît si le remède et la manière de l'administrer indiqués par le malade seraient véritablement propres à opérer sa guérison.

Nous allâmes, ces deux messieurs et moi, armés d'une forte volonté, questionner notre malade, qui, en continuant à déraisonner sur tout le reste, nous parut parler sensément sur sa maladie; puis tout-à-coup et d'un air très-animé, il répéta avec force: *Boire blanc*, *boire blanc*. Nous parvînmes, non sans peine, à nous faire expliquer qu'il entendait par *boire blanc*, boire du mou de raisins blancs, non fermenté, avec lequel il assura qu'il se guérirait certainement. Il nous dit qu'il fallait lui en

donner de suite, parce que si l'on attendait au lendemain, il serait peut-être trop tard.

Nous revînmes endormir notre somnambule, il nous assura de la bonté de ce remède ; il nous prescrivit de faire boire au malade alternativement de ce mou de raisins blancs, froid, et de la tisane de réglisse très-chaude *adoucie* avec du miel. Il nous prévint que le malade demanderait exactement à boire de quart-d'heure en quart-d'heure ; qu'il faudrait lui en donner chaque fois ; que sa guérison était assurée pourvu qu'il fût soigné avec exactitude par les personnes qui l'entouraient, mais qu'il redoutait leur négligence.

Dès ce moment le malade demanda effectivement à boire selon l'annonce précédente ; il appelait la tisane *le boire chaud*, le mou de raisins blancs *le boire froid*, ne se trompant jamais sur celui des deux qu'il devait prendre.

Les urines étaient rares et sanguinolentes ; il en désirait vivement une évacuation abondante de laquelle il se promettait un grand soulagement. Tout-à-coup il se persuada qu'elle pourrait avoir lieu au bout de cinq minutes ; mais à l'instant où elles expirèrent, son désir n'étant pas satisfait, il versa d'abondantes larmes : nous le magnétisâmes alors, mais notre action ne put obtenir ce qu'il souhaitait si ardemment.

Le lendemain, le somnambule nous dit qu'on avait négligé le malade et que passé minuit, on ne lui avait plus donné à boire jusqu'au matin. Il assura qu'un tel manque de soins pourrait lui causer la mort. Nous instruisîmes ses parens qui le considéraient absolument comme perdu, de toute l'importance qu'ils devaient mettre à lui administrer au temps prescrit les boissons ordonnées : MM. Pommier et Constant se proposèrent pour veiller la nuit suivante, parce que le somnambule annonçait que le malade exigerait plus d'assiduité celle-ci que les précédentes ; mais le somnambule s'y opposa formellement. Quoique la fièvre et le délire fussent restés les mêmes, nous remarquâmes avec plaisir que le cours des urines était rétabli, qu'elles n'étaient plus sanguinolentes, et que deux autres évacuations avaient eu lieu. En conséquence, le somnambule nous donna l'ordonnance suivante.

Le malade sera magnétisé une fois aujourd'hui, trois fois demain, et deux fois après demain ; puis on cessera le magnétisme, parce que la maladie aura changé de

caractère et pourrait se communiquer. Il serait possible de recommencer à magnétiser sans nul danger, le vingt-trois à six heures et demie du matin, mais ce ne sera pas nécessaire au malade. Il continuera à boire du mou de raisins blancs, toujours la même quantité, qui est à-peu-près deux bouteilles par jour. Il faudra y ajouter seulement un quart d'eau; on alternera, comme on l'a fait jusqu'ici, avec de la tisane de réglisse. Dès demain il cessera de demander à boire; il sera indispensable de lui en présenter tous les quarts d'heure. On peut lui donner quelques cuillerées de soupe maigre, une fois par jour. Le 20 octobre, on ne donnera rien à boire au malade dans la matinée; à midi trente-quatre minutes, à la montre de M. Gréa, on lui administrera le remède suivant :

Pour quatre sous de réglisse noir, trois cuillerées de miel, quatorze grains noirs de genièvre, une bonne cuillerée à café d'eau de fleurs d'orangers; quand le tout sera dans une cafetière, on jetera dessus un verre d'eau, on y ajoutera une racine de chicorée, si elle est grosse, ou deux petites; après avoir fait bouillir le tout on le passera. Lorsqu'on aura pris ce remède, qui sera administré tiède, le malade cessera l'usage du mou de raisins et se bornera à boire de la tisane; si toute cette ordonnance est bien exécutée le malade sera sûr de sa guérison le 22 ou le 24 au plus tard.

Le lendemain de cette consultation, M Pommier et son somnambule nous quittèrent. Il ne survint rien de remarquable dans l'état du malade, jusqu'au 17, jour où il nous était prescrit de ne plus le magnétiser; sa maladie prit alors un tout autre caractère. La langue se chargea davantage; elle devint noire; tout signe de clairvoyance disparut avec le délire jusqu'alors continuel, et qui fit place à un assoupissement que rien ne pouvait dissiper. Enfin tout annonçait la putridité. On eut dès-lors une peine extrême à faire boire le malade; j'en eus aussi beaucoup à lui faire avaler le remède prescrit; il s'en épancha même environ une cuillerée; on ne s'aperçut pas qu'il eût produit le moindre effet; deux jours se passèrent encore sans apporter aucun changement à la maladie.

Nous partîmes le 23, M. Constant et moi. Avant notre départ nous ne magnétisâmes pas le malade, mais nous allâmes le voir; nous reconnûmes avec une véritable satisfaction un mieux très-sensible dans son état. La fièvre

avait diminué ; la langue était meilleure ; le malade moins assoupi, n'avait plus une aussi grande difficulté à parler. Nous recommandâmes de continuer, sans y rien ajouter, l'usage de la tisane et de la soupe maigre ordonnées par le somnambule. Lorsque nous revînmes le 30, le malade était en pleine convalescence.

Ce qu'il y a de très-remarquable dans ce traitement, c'est l'espèce de clairvoyance du malade en délire et la découverte qu'il fait dans cet état du remède qui devait opérer sa guérison. Il me paraît aussi très-important d'observer que depuis l'instant où il nous l'indiqua, il nous a toujours répondu très-sensément sur sa maladie, quoiqu'il déraisonnât sur tout le reste. Il s'occupait beaucoup de nous pendant notre absence, s'apercevait du moment ou nous quittions notre habitation pour nous rendre près de lui; il annonçait avec une joie très-vive notre arrivée aux personnes qui l'entouraient.

Mes expériences de 1816 m'avaient déjà fait présumer qu'il était possible de faire jaillir la lumière du sein de la folie même. J'avais alors saisi l'occasion d'en faire un essai ; il me parut avoir réussi ; j'en fis part à M. de Puységur, qui me cita à ce sujet une observation d'un médecin de Genève, plus concluante encore que la mienne.

Ces résultats ne mettent-ils pas sur la voie d'une importante vérité? Que d'indices utiles ne retireraient pas des médecins observateurs du délire des malades confiés à leurs soins! Mais il faudrait qu'ils ne repoussassent pas la possibilité de la clairvoyance instinctive ainsi que l'ont fait en France, jusqu'à ce jour, la plupart des médecins. Que les magnétiseurs mus par le désir de soulager leurs semblables, tentent donc ce que la majeure partie des médecins s'obstinent à ne pas examiner, et ils ne tarderont peut-être pas à découvrir que très-souvent il suffit d'un peu de volonté et de confiance pour métamorphoser le délire en une crise salutaire, et puiser dans ce symptôme alarmant la guérison du malade.

L'HERMES,

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

TRAITEMENT ET GUÉRISON

De M. Joseph Suterlin; *opérée par le Magnétisme animal; par M.* le comte Louis d'Aunay, *neveu de M.* de Puységur.

Le 20 mai 1819, M. le comte de Vatimont amena chez moi Joseph Suterlin, son secrétaire. Cet homme souffrait beaucoup, depuis plusieurs années, des suites d'un dépôt qu'il avait eu à la tête, occasioné par la présence d'un pois dans l'oreille droite. Joseph avait sept à huit ans lorsque ce pois y fut introduit en s'amusant avec ses camarades d'école à s'en jeter une poignée à la tête Ces derniers, ne connaissant pas le danger d'une telle injestion, enfoncèrent le pois de manière à ce que ce ne fut que treize à quatorze ans après qu'on put le faire sortir de l'oreille de Joseph, dans laquelle il avait germé (1).

(1) M. M***, chirurgien major, attaché à l'un des corps de la maison militaire du Roi, me dit, en lisant cette observation: « Il me paraît tout simple que ce pois ait germé dans la tête de cet homme. Lorsque j'étais à l'armée, sous les murs de Vienne, un soldat du régiment dans lequel je servais ayant mangé des cerises avec plusieurs de ses camarades, et s'étant amusés à s'en jeter les

Depuis le jour ou le pois avait été introduit, Joseph avait constamment souffert des douleurs de tête intolérables ; elles étaient si violentes, qu'étant au Hâvre, M. Bellot, médecin de Montivilliers, avait voulu le trépaner pour le débarrasser de ce pois ; le malade se refusa à cette opération et partit pour Metz. Pendant son séjour dans cette ville, M. Clacrx, docteur en médecine parvint à le faire sortir à force d'injections dans l'oreille ; mais le tympan en fut attaqué.

Pendant l'hiver de 1819 il lui était survenu aux oreilles plusieurs loupes remplies d'humeur ; on les lui avait coupées à deux fois différentes ; il avait aussi à la cuisse gauche un rhumatisme qui l'empêchait de marcher. M. le comte de Vatimont ayant entendu parler de madame Fagard, somnambule qui avait fait plusieurs cures à Versailles, me fit remettre une mèche de cheveux de son secrétaire, pour lequel il me fit prier de consulter cette dame; au moyen de cet intermédiaire, madame Fagard, après avoir examiné les cheveux, détailla une partie de la maladie : elle ordonna de cesser les bains de vapeur, le petit lait; de prendre des bains sulfureux et de boire une tisane composée de simples qu'elle désigna. Peu de jours après, M. le comte vint me prier de magnétiser son secrétaire; je balançai à m'en charger, devant partir dans trois semaines pour la campagne; cependant, vaincu par les instances de M. de Vatimont, nous prîmes jour pour le jeudi, 20 mai, à deux heures de l'après-midi.

Aussitôt que le malade fut arrivé chez moi, je lui mis une main sur la tête, l'autre sur l'estomac; il s'endormit

noyaux à la tête, en reçut un dans l'oreille ; il lui causa des douleurs très-vives sans pouvoir l'extraire. Ce ne fut que trois mois après cet accident que cet homme vint me trouver ; je fis faire exprès un instrument avec lequel j'extirpai ce noyau. Je m'assurai d'une manière positive qu'il était germé.

M. D***, médecin des armées du Roi, m'assura également avoir retiré du nez de quelqu'un un haricot blanc qui y avait germé.

au bout de sept à huit minutes ; quelques instans après je lui demandai comment il se trouvait ; il me répondit : « La somnambule a vu une grande partie de mon mal ; « mais elle n'a pas tout dit : je prendrai des bains de Bà- « rège de deux jours l'un ; le soir on me frottera la cuisse « avec de la graisse de pendu ; je me coucherai ensuite dans « un lit bien bassiné avec de la fleur de sureau, de ma- « nière à ce qu'il y ait dans le lit une vapeur bien épaisse. « Lorsque les chaleurs seront venues, il faudra que j'aille « me coucher sur la rosée, dans un endroit où il n'y « aura que du chiendent, parce que cette rosée, impré- « gnée du sel de la plante, est très-bonne pour guérir « les fraîcheurs et les rhumatismes. Pour le mal que j'ai « dans la tête, je boirai tous les matins une tasse et demie « d'infusion de fleurs de ronces rouges. On sucrera cette « infusion avec du sirop de Tôlu : deux fois, dans l'espace « de huit jours ; on lavera et on frottera ma tête avec « une brosse trempée dans de l'eau de fontaine tiède, « dans laquelle on aura mis une cuillerée à bouche d'eau « de Ninon : on m'essuiera avec une serviette chaude. « Lorsque l'on m'aura frotté et lavé plusieurs fois la tête, « la serviette avec laquelle on m'aura essuyé sera im- « prégnée d'une odeur très-forte de camphre, que lui « donnera la vapeur de l'humeur qui sortira de ma tête : « il faudra aussi me seringuer de l'eau tiède dans l'o- « reille afin d'en faire partir l'humeur. » Il y avait une heure que Joseph dormait lorsque je l'éveillai.

Le 21, aussitôt que le secrétaire de M. de Vatimont fut endormi, je lui demandai s'il s'était frotté la cuisse avec la graisse qu'il avait indiquée dans son sommeil de la veille, il me dit que l'on n'avait pu s'en procurer ; qu'il se trouvait déjà très-bien d'avoir couché dans son lit bassiné avec la fleur de sureau ; que le rhumatisme qu'il avait à la cuisse venait d'une fraîcheur qu'il avait gagnée, il y avait environ *dix ans*, en conduisant, par de grandes pluies, un convoi de voitures ; que c'étaient des

sueurs rentrées qui s'étaient changées en eau rouge et jaunâtre. Tout en lui faisant chercher quelque chose qui pût remplacer la graisse d'homme, je magnétisais fortement la cuisse et la cheville du pied en les massant; il s'en trouva tellement soulagé, qu'il m'assura qu'avant huit jours il serait entièrement guéri. Il ajouta que la moëlle de cerf pourrait remplacer à peu près la graisse humaine, puisque l'on ne pouvait en trouver; mais que les effets n'en seraient pas assez prompts pour lui; qu'il préférait qu'on le frottât, avant de se coucher, avec une flanelle trempée dans du lait tiède. Il nous parla ensuite de sa tête et de son corps.

« Il m'est resté sous l'os frontal un morceau de la tige « du pois; il y a autour, de l'humeur rouge et jaunâtre qui « est molle comme de la graisse prise sur le pot au feu; « elle est en grains, comme de la petite cendrée et gru- « melée ensemble. On devait me trépaner il y a trois ans, « on aurait bien fait; on m'aurait débarrassé de l'humeur « rouge et jaunâtre qui est dans cet endroit; le tympan « de l'oreille droite est endommagé, il y a une boule « d'humeur; une petite portion de l'os qui soutient le « tambour est cariée; elle s'en ira par la suppuration; « le tambour est tombé sur une partie de l'os, il y est « collé, je suis sourd de cette oreille; mais l'ouie me « reviendra quand l'humeur sera évacuée. La musique « rendra le tambour susceptible de vibrations; la cer- « velle est bonne et saine, ainsi que le rocher, quoiqu'il « y ait de l'humeur tout autour. Le tympan est tendu « près du rocher; cela est occasioné par un contre-coup « que j'ai reçu en tombant de dessus le derrière d'une « voiture sur mes talons: l'humeur s'est aussi portée sur « mes reins et y a formé des espèces d'aphthes; c'est « une humeur blanchâtre; elle sort par un cautère que « je dois garder toute ma vie. La place des aphthes qui « sont guéris est rouge comme celle des marques de la « petite vérole. Il y a une humeur entre cuir et chair,

« elle s'est d'abord jetée sur la luette, qui en ce moment « est tombée et renversée (1); elle s'est ensuite portée « aux oreilles, où elle a formé deux loupes que l'on a « extirpées, il ne s'y en reportera plus. L'estomac est « malade, il est faible; cela provient des médecines et « surtout du jalap que l'on m'a fait prendre mal à pro- « pos; les médecines et les vomitifs sont des poisons « pour moi; les lavemens ne me valent rien. La vessie « tend à être paralysée; cet accident est encore occa- « sioné par le contre-coup dont je viens de parler. Il y a « quelques petits graviers à l'entrée de la vessie; ils « sont causés par les maux de reins et le rhumatisme « que j'ai à la cuisse; mais déjà ils sont à moitié fondus « par la tisane que m'a ordonnée la somnambule. Il y a « à l'anus deux boutons hémorroïdaux qui sont fanés; le « foie est bon, quoiqu'il soit plus gros qu'il ne l'est ordi- « nairement; cela tient à sa nature. La rate est en bon « état; les poumons ne sont point attaqués; le cœur est « gonflé. Il y a autour de la partie basse du cœur, rangés « dans la forme d'un fer à cheval, des aphthes remplis « d'eau blanche. »

Le malade parla ensuite d'une forte inclination qu'il avait pour une jeune demoiselle, d'une maladie noire qu'il aurait dans quelques mois : il se livrait au désespoir. Je cherchai à le calmer; je voulus fortement qu'il s'occupât des remèdes nécessaires pour se guérir; il me dit qu'il n'en voyait aucun : ce ne fut qu'après trois quarts-d'heure que, par une volonté soutenue, je parvins à le calmer, et à en obtenir l'ordonnance suivante :

« Pour sa tête, continuer pendant long-temps la tisane « de fleurs de ronces rouges, et, au défaut de fleurs « fraîches, prendre à la place des fleurs de coquelicot « sèches. Boire tous les jours un demi-verre de vin de « Séguin, pour fortifier l'estomac. » Joseph avait été

(1) Le docteur B***, qui était présent à cette séance, s'est assuré de la vérité de ce fait.

une heure et demie en somnambulisme lorsque je l'éveillai.

Le 22 je l'endormis et lui magnétisai la cuisse. Pendant que je faisais cette opération, il me dit qu'il sentait une humeur blanchâtre sortir de mes doigts, entrer dans sa cuisse, et chasser l'humeur qui était sur les nerfs. « cette « humeur se porte sous le genou, ajouta-t-il, mais la « graisse avec laquelle on me frottera la fera descendre à » la cheville : elle partira d'ici à quelques jours : lors- « que je m'éveillerai je serai plus à l'aise et je marcherai « plus librement qu'avant mon sommeil. »

Il fit ensuite l'inspection de l'intérieur de son corps; il n'y trouva rien de changé, se prescrivit d'être magnétisé le 25 mai, et la continuation du traitement qu'il s'était ordonné précédemment. Il me dit très-positivement qu'avant peu il pourrait partir avec M. le comte de Vatimont; que le voyage lui ferait du bien, mais qu'il fallait qu'il fût souvent magnétisé; que quand j'aurais magnétisé deux jours de suite M. de Vatimont, un quart d'heure chaque fois, il pourrait être magnétisé par lui. « Vous lui donnerez, ajouta-t-il, un flacon dans lequel vous aurez mis *une once d'opium avec trois grains de mercure liquide*; vous le porterez sur vous jour et nuit pendant soixante-douze heures; vous l'ouvrirez cinq minutes par jour pour le toucher; ce flacon sera suspendu par un ruban rouge; quand mon maître voudra me magnétiser, il me le passera autour du col, me posera le flacon sur l'estomac, le recouvrira de l'une de ses mains, et mettra l'autre sur ma tête; alors je m'endormirai et acheverai ma guérison. »

Il m'assura qu'un flacon ainsi composé, et surtout fortement magnétisé, étant suspendu au col d'un noctambule, le forcerait de suite à parler de sa maladie et à indiquer les moyens de la guérir. (Désirant m'assurer de la vérité de cette assertion, je la soumis à deux autres somnambules. Ils me répondirent affirmativement; l'un d'eux ajouta même que j'avais grand tort d'en douter.)

Lorsque le malade s'éveilla, il jouissait d'un calme parfait.

Le 25, Joseph me dit que son rhumatisme serait guéri le jeudi suivant, et que le dimanche il ne s'en ressentirait plus; il dit qu'il était inutile de le magnétiser, parce que la graisse dont il se frottait, ainsi que son lit bassiné avec la fleur de sureau, suffisaient pour ce jour-là. Ce qui le gênait dans l'oreille était parti la nuit dernière avec l'humeur qui en avait coulé. La partie carriée de l'os sortira par la suppuration, mais il faudra près de dix-huit mois pour cela; son cœur est toujours dans le même état; il a encore eu des convulsions, mais elles ont été promptement calmées. Il ajouta que pour fortifier son estomac, il devrait, lorsqu'il sera arrivé dans son pays, s'y faire appliquer des compresses de flanelle trempées dans les premières gouttes d'eau-de-vie huileuse qui sortiraient de dessus le marc de raisin avant d'en tirer l'esprit. Interrogé si la graisse d'homme dont il se servait était bien celle qu'il avait indiquée, il répondit que non; qu'elle était moins forte que celle qu'il avait ordonnée, parce que la strangulation faisant figer le sang dans la graisse, augmentait beaucoup sa force, et la rendait très-efficace contre toute espèce de rhumatisme.

Le 28, Joseph me répéta que sa cuisse allait très-bien, qu'elle serait guérie le dimanche suivant, et que ce jour-là il pourrait aller au bal et y danser (le 20 mai il était venu chez moi en voiture, pouvant à peine marcher); que sa tête était beaucoup mieux; que la première fois qu'on la lui frotterait avec de l'eau de Ninon, la serviette avec laquelle on l'essuierait serait imbibée d'une odeur de camphre très-forte; que les graviers qui étaient dans la vessie étaient presque tous fondus, qu'il en restait encore quelques uns qui seraient, avant peu, tout-à-fait entraînés par la tisane que lui avait ordonnée la somnambule (madame Fagard). Depuis hier matin il a appris une nouvelle satisfaisante pour lui. Le cœur se dégonfle peu à peu, deux aphthes sont percés, les autres perceront

petit à petit, et il les crachera successivement. Il aura trois accès de fièvre; le premier sera fort, il se manifestera dans la nuit du 28 au 29 juin. Pour la lui couper, on mettra infuser pendant *quarante-huit heures*, dans une bouteille de bon vin de *Macon*, une forte poignée de *cochléaria*, quatre gros de *quinquina rouge*, *rhubarbe rouge* deux gros; on lui en donnera un petit verre à jeun et un autre avant son repas. Pendant l'accès, on lui donnera à boire de la limonade cuite, très-légère, peu sucrée, et à laquelle on aura ajouté quelques gouttes d'eau de fleurs d'oranger.

Il ne faut pas me faire voir à des médecins quand j'aurai la fièvre, et surtout se garder de me faire suivre l'ordonnance qu'ils pourraient me donner. Les remèdes qu'ils m'ordonneraient me seraient nuisibles; il n'y en a pas d'autres à faire que ceux que j'ai indiqués. Un médecin m'a palpé ce matin, il a senti que j'avais quelque chose au cœur; il m'a prescrit une tisane que je ne prendrai pas, parce qu'elle dévoierait mon estomac, et même le perdrait totalement. Il ajouta ensuite d'un ton d'humeur : « Je défends de la manière la plus formelle aux per-« sonnes qui m'entourent et qui veulent bien s'inté-« resser à moi, de me parler de cette ordonnance « lorsque je serai éveillé, et encore bien moins de m'en-« gager à la suivre. » Puis reprenant un air satisfait, il nous montra une loupe qu'il avait depuis sa naissance, et qui, depuis qu'il se frottait avec de la graisse d'homme, était diminuée de plus des trois quarts.

Le 31, M. le comte de Vatimont se rendit chez moi quelques instans avant son secrétaire; il me certifia qu'étant entré ce matin dans la chambre de ce dernier, l'odeur de camphre qui y était répandue était tellement forte, qu'elle s'y faisait encore sentir après en avoir laissé les fenêtres ouvertes pendant plusieurs heures, et qu'il s'était assuré que la serviette dont Joseph s'était servi pour s'essuyer était imprégnée de cette odeur au point de la communiquer à tous les endroits où on la posait.

Joseph étant arrivé, je l'endormis; il me dit qu'il était bien, que son état s'améliorait : il s'ordonna le vin de Séguin pendant quinze jours, et la tisane que lui avait prescrite la somnambule (madame Fagard) pendant un mois. Voici de quoi elle était composée : *pissenlit, serpolet, caille-lait, mouron blanc, seneçon ordinaire et chiendent*, une poignée de chaque sorte dans deux litres d'eau. Le malade s'est encore ordonné de continuer la tisane de fleurs de ronces rouges, tant qu'il en pourra trouver de fraîche; la sèche ne lui valant rien, il devra s'en abstenir. Il a recommandé de le prévenir qu'il était d'une nécessité absolue qu'il prît de cette tisane pendant trois années de suite, observant de la cesser lorsque les fleurs de ronces rouges fraîches lui manqueraient.

Joseph nous annonça qu'il lui surviendrait encore une loupe à l'oreille, mais qu'il ne faudrait pas s'en inquiéter : c'est le caustique qu'on a appliqué après l'opération de la première qui en est la cause; il faudra la laisser se développer, puis on la fera disparaître en la frottant avec la graisse indiquée dans les sommeils précédens.

L'époque de mon départ pour la campagne approchant, j'engageai M. le comte de Vatimont à magnétiser devant moi son secrétaire. Joseph fixa lui-même au 3 juin suivant la première séance que devait lui donner son maître.

Ce jour arrivé, je suspendis mon flacon au col de Joseph, et le posai sur son estomac. Je donnai à M. de Vatimont les instructions nécessaires pour achever heureusement le traitement que j'avais commencé, mais je ne pus le déterminer à s'en charger encore; il insista pour que je continuasse à magnétiser le malade jusqu'au jour de mon départ; j'y déférai. Depuis ce moment, je n'endormis pas Joseph sans mettre mon flacon sur son estomac. Dans cette même séance, il me dit que sa tête était mieux, que l'odeur de camphre qui s'en exhalait irait toujours en augmentant. Il répéta qu'il aurait trois accès de fièvre; que le premier commencerait à minuit le 29

juin, qu'il durerait *douze heures*, et serait très-fort; qu'il lui causerait des douleurs violentes dans les membres, et particulièrement dans les articulations; qu'aussitôt qu'elles auraient cessé, il faudrait lui donner à boire à jeun un petit verre à liqueur du vin qu'il s'était ordonné, et un autre avant son premier repas; que le 30 la fièvre ne reviendrait pas, mais qu'il n'en faudrait pas moins prendre le vin de Séguin comme la veille; que le 1er juillet la fièvre lui prendrait à minuit, qu'elle durerait huit heures; que ce second accès serait moins fort que le précédent; que le troisième et dernier accès serait plus faible encore que le second, et ne durerait que *quatre heures*; que pendant ces cinq jours il faudrait suivre le régime indiqué lors du premier accès, lui faire faire de l'exercice, et particulièrement pendant la durée du troisième accès.

Il indique ensuite la place où il devait aller le lendemain se coucher sur l'herbe couverte de rosée. Il ajouta qu'au moment où il me parlait son sang se portait au cœur, et le faisait gonfler de temps à autre; qu'il y voyait encore neuf aphthes à percer; qu'il y en était percé un hier, que les autres perceraient lentement, mais ne se renouveleraient plus. Joseph n'ayant plus rien à me dire, demanda à se reposer; il demanda ensuite à boire un verre d'eau rougie; puis s'étant levé de son fauteuil pour aller prendre l'air, il sortit de ma chambre, se promena dans la cour pendant cinq à six minutes, ayant toujours les yeux fermés; ce que plusieurs personnes, témoins de la séance, ont remarqué. Rentré dans ma chambre, Joseph me demanda à être réveillé parce qu'il était fatigué. Interrogé sur la cause de sa fatigue: « C'est parce que « vous vous êtes servi du flacon pour m'endormir; il « est trop fort dans vos mains, il m'a fait mal; il faut « me rendormir demain. »

Le 4 juin, à peine Joseph était endormi qu'il s'écria: « Je ne vois pas bien, j'ai une gaze sur les yeux. » Je le magnétisai de suite avec l'intention de lui ôter cet embar-

ras. « Je vois toujours trouble, me dit-il. » D'où cela vient-il? « C'est le flacon dont vous vous êtes servi pour « m'endormir qui a fixé le sang sur le *plexus solaire;* « il est coagulé, il est en petites boules, c'est ce qui « m'empêche de voir. » Que faut-il faire? « Il faut me « frotter l'estomac avec deux ou trois gouttes d'eau de « Cologne pendant trois minutes, une seule fois par jour, « davantage me ferait beaucoup de mal. » Je versai aussitôt trois gouttes d'eau de Cologne dans ma main et lui en frottai l'estomac; sa vue s'éclaircit, mais il y avait toujours un peu de trouble. Je lui demandai comment il se portait. « Je suis allé ce matin me coucher à la place « que j'avais indiquée hier dans mon sommeil : cela « m'a fait un grand bien à la cuisse. Mais il faut me re- » commander, lorsque j'y retournerai, d'arracher toutes « les racines de marguerites qui s'y trouvent, afin qu'il « n'y ait que du chiendent. » Quel effet cela vous a-t-il produit? « Le sel qui est dans cette plante pénètre dans « ma cuisse par le moyen de la rosée, et la fortifie. » Je n'avais pas encore vu ordonner le chiendent pour cela. « Il y est très convenable : lorsqu'il est sec et qu'on le « prend en tisane, il est diurétique et rafraîchissant; « mais que l'on s'en serve aussitôt qu'il est arraché, et « lavé légèrement afin de ne pas perdre le sel de la terre, « il fortifiera. Les chiens qui ne suivent que leur instinct « en mangent pour se fortifier et pour se purger. Un « cheval qui aurait la morve et qui serait pris à temps, « guérirait radicalement si on ne le nourrissait qu'avec « du chiendent vert auquel on aurait conservé sa racine, « en le mêlant avec un peu de farine de froment, et en « ne faisant boire au cheval que de l'eau blanche faite « avec cette farine. » (Observez que Joseph est fils de fermier et a servi dans les convois d'artillerie.) « Je ne « dois aller me coucher sur l'herbe à la rosée que le « troisième jour après qu'il aura cessé de pleuvoir. Je « prendrai mon dernier bain sulfureux demain matin; « il fera partir le reste de l'humeur qui est entre cuir et

« chair à la cheville du pied ; elle s'évaporera en partie « dans l'eau ; lorsque j'en sortirai, la cheville de mon « pied sera couverte de petits boutons qui se passeront « quand je serai dans mon lit, et je n'aurai plus jamais « de rhumatismes. »

L'instant de mon départ étant enfin fixé, et n'étant pas certain de pouvoir encore magnétiser Joseph, je lui demandai s'il m'avait bien instruit de tout ce qui pourrait lui arriver et de tout ce qu'il devrait faire : il me répéta qu'il n'aurait que les trois accès de fièvre dont il avait parlé ; qu'il ne lui fallait autre chose pour s'en guérir que ce qu'il avait ordonné ; qu'il pouvait voyager pendant les deux derniers accès, que cela lui ferait grand bien ; que si M. de Vatimont allait l'été prochain aux eaux de Plombières, il se promettait *de prendre quelques verres d'eau de la fontaine ferrugineuse*. Il recommanda de lui appliquer, lorsqu'il serait arrivé à la campagne, des compresses d'eau-de-vie sur l'estomac ; de continuer jusqu'à parfaite guérison l'usage des injections d'eau tiède dans l'oreille, ainsi que celui de brosser et frotter la tête avec de l'eau de Ninon.

Le 9, devant partir, je voulus encore une fois magnétiser Joseph ; il me dit que le dernier bain qu'il avait pris n'était pas assez chaud, qu'il serait obligé d'en reprendre un autre ; que sa vue intérieure était bien éclaircie, que la gaze était disparue. Aussi put-il donner ce jour-là deux consultations, dont l'une à un homme qui l'avait déjà consulté le 28 mai dernier, et auquel il avait reconnu une petite pierre dans le canal de la vessie ; il lui avait ordonné de boire à jeun, tous les matins, deux verres d'eau dans laquelle on aurait mis deux grains de sel de nitre, et après avoir secoué ce mélange pendant *dix minutes*, le boire sans le laisser reposer ; prendre cette précaution à chaque verre d'eau lorsque l'on voudra le boire. De prendre des lavemens de lait et de poireau ; de boire dans la journée quelques tasses d'eau de veau, dans laquelle on aura mis du cerfeuil, de la laitue, de la poirée

et des carottes. « Vous devez être bien content aujour-
« d'hui, dit le somnambule au malade ; car vous devez
« vous apercevoir que vous rendez du gravier ; cela
« vient de ce que la pierre est dissoute ; vous continue-
« rez vos lavemens de lait, qui la détruiront tout-à-fait ;
« la vapeur laiteuse suffira pour produire cet effet. »
Ainsi se termina cette dernière séance. Je laissai Joseph dans la résolution de n'être magnétisé par son maître que le 12 suivant.

J'étais parti le 9 après la séance ; je revins le 25 du même mois passer vingt-quatre heures à Versailles ; mon premier soin fut de m'informer de l'état de Joseph, et de ce qui lui était arrivé pendant mon absence.

M. de Vatimont n'avait pas osé le magnétiser, il avait prié un de ses amis de le faire. Quand on voulait endormir Joseph, on suspendait tout simplement mon flacon à son col ; puis, pour le mettre en rapport avec les différentes personnes qui voulaient le consulter, on lui tenait seulement la main ; quand on voulait le réveiller, il suffisait de lui ôter mon flacon et de lui passer la main sur les yeux.

Il avait été très-lucide le 12 juin ; c'était la première séance depuis mon départ. A une autre séance, mon remplaçant ayant ajouté un fil au flacon, Joseph ne fut pas plutôt endormi, qu'il ôta le flacon, en arracha le fil, demanda à être réveillé de suite et à être endormi le lendemain ; se plaignit amèrement de ce que l'on avait mis ce morceau de fil qui suffirait pour lui donner des convulsions (Cela peut donner à penser qu'il ne voulait céder qu'à mon influence).

Dans une séance, Joseph avait donné des consultations à la femme, la fille et la belle-sœur de son magnétiseur, mon remplaçant ; il leur avait ordonné d'aller prendre les eaux de Plombières. Ces dames n'ayant pas donné de leurs nouvelles depuis leur départ, le magnétiseur profita d'un jour où il avait endormi Joseph pour lui en demander : celles qu'il donna de Madame****, dont

le mari reçut une lettre deux jours après, datée de Plombières, furent de nature à convaincre ceux qui avaient entendu ce qu'avait dit à ce sujet le somnambule, qu'il ne s'était point trompé.

Un jour on lui montra un jeune homme malade, et qui avait un grand désir de voir un somnambule, quoiqu'il les craignît beaucoup ; lorsqu'il se trouvait près d'eux, il éprouvait, disait-il, une sensation semblable à celle qui précède l'évanouissement. A peine ce jeune homme eut-il été mis en rapport avec Joseph, qu'il se sauva dans le jardin ; un instant après, Joseph, ayant toujours les yeux fermés, se leva, courut au jardin, joignit le malade, s'assit près de lui, l'examina en silence, puis lui donna tous les détails de sa maladie. Ce jeune homme, fort surpris de ce qu'il entendait, promit de suivre exactement tout ce que lui disait le somnambule. Je revis ce jeune homme l'hiver suivant ; il me dit avoir été entièrement guéri après avoir achevé l'ordonnance que lui avait donnée Joseph.

Dans une autre séance on lui parla de moi, on lui demanda si j'étais à la campagne (ce que tout le monde croyait) ; il assura que j'étais encore à Paris (le fait était exact).

Le 26, avant de partir, j'endormis Joseph ; il me dit que je lui faisais du bien, qu'il en avait grand besoin, et que cela le remettait entièrement. Il me confirma dans cette séance tout ce qu'il m'avait dit dans celle du 4 juin relativement à sa santé. Il me parla d'un de ses amis qui souffrait beaucoup d'un rhumatisme goutteux ; me dit que quand il était en somnambulisme il avait le plus grand désir de le voir, mais que malheureusement cet ami ne pouvait pas venir ; ce qui fâchait extrêmement Joseph, parce qu'il l'aurait guéri. Je lui demandai s'il pouvait m'indiquer un remède propre à guérir tous les individus attaqués de cette maladie, voici sa réponse :

« Quand cette maladie est bien reconnue, il faut, pour « la guérir, des pommes de terre crues, les raper et les

« mettre en cataplasme sur la partie malade ; que ce « cataplasme soit de l'épaisseur d'un doigt ; avoir grand « soin de le renouveler aussitôt qu'il commence à sécher. « On prendra ensuite d'autres pommes de terre rapées, « on en mettra à la hauteur de quatre doigts dans une « caraffe d'eau ; on y ajoutera deux onces de miel ; « on laissera infuser le composé pendant huit heures, « observant de le remuer souvent ; au bout de ce temps « on le fera égoutter par inclinaison, sans se servir ni « de linge, ni de tamis, parce que le sel essentiel s'y « déposerait. On boira de cette tisane autant de temps « que l'on appliquera le cataplasme, et, au bout de « quatre à cinq jours, on sera entièrement guéri. »

Je le remerciai et lui fis mes adieux avant de l'éveiller, lui exprimant tous mes regrets de ne pouvoir être près de lui lorsqu'il aurait la fièvre, puis je l'éveillai.

Étant resté quelque temps à la campagne et désirant savoir ce qu'était devenu Joseph, et si tout s'était passé ainsi qu'il l'avait prédit, j'écrivis à M. le comte de Vatimont, à Versailles, pour le prier de m'en donner des nouvelles ; il me fit la réponse suivante :

Versailles, ce 22 juillet 1819.

Monsieur le Comte,

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, etc., etc.

Joseph a eu la fièvre comme il vous l'avait annoncé ; le premier accès a été très-fort, les autres l'ont été beaucoup moins, ainsi qu'il l'avait dit : il a pris tout ce qu'il s'était prescrit : il éprouve toujours des maux de tête ; mais il dit qu'il n'y a point d'inconvénient à redouter ; plus de ressentiment de douleur : il se porte fort bien. Il doit être endormi demain et il me donnera de vos nouvelles toutes récentes.

J'ai l'honneur d'être . etc.

Le Comte de Vatimont.

J'écrivis encore, dans le courant de l'été; à M. le comte de Vatimont, pour avoir de ses nouvelles et de celles de Joseph; je lui mandais que lorsqu'il l'endormirait avec mon flacon, il ferait bien de lui placer ma lettre sur l'estomac. Je donne ici sa réponse :

Metz, ce 27 septembre 1819.

Je n'ai pu vous répondre plus tôt, parce que j'ai fait une chute assez considérable, etc., etc. Je n'endors plus Joseph, cela lui fait du mal et lui donne des espèces de convulsions; je ne l'ai magnétisé que deux fois d'après ses instances. Je ne lui donne pas à lire vos lettres, elles lui font un effet tel, qu'il se trouve mal et s'en ressent toute la journée. Nous attendons à l'hiver prochain, quand je serai de retour à Versailles, pour vous prier de lui continuer vos soins.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le Comte de Vatimont.

M. le comte de Vatimont ne revint à Versailles que dans les premiers jours du mois de décembre; il était malade; Joseph, qui l'accompagnait, était lui-même souffrant depuis la fin de l'automne. Je magnétisai ce dernier peu de jours après son retour, et l'endormis tout aussi vite que par le passé. Il me dit que le magnétisme allait lui rendre la santé en mettant en mouvement l'humeur qu'il avait dans la tête; que cette humeur allait commencer à couler par l'oreille; qu'il avait cessé de s'endormir avec mon flacon, parce que la personne qui s'en servait à cet effet lui faisait mal en promenant sur lui ses mains *en tous sens*, ce qui lui donnait des soubresauts; qu'elle était trop distraite et ne pensait pas toujours à ce qu'elle faisait; qu'heureusement pour lui, le flacon ayant été touché par différentes personnes avait été *démagnétisé;* qu'alors il n'avait plus été possible de

s'en servir ; que mes lettres, qui étaient magnétisées, lui avaient fait mal, parce qu'au lieu de les lui placer sur l'estomac, comme je le mandais, *ce qui lui aurait fait grand bien*, c'était lui (Joseph) qui les tenait et en faisait la lecture à son maître, et comme il n'y avait plus *assez de magnétisme* pour l'endormir, mais bien assez pour lui faire *impression*, il se trouvait pour toute la journée dans un état d'engourdissement très-pénible ; il ajouta que plus il serait magnétisé et mieux il se trouverait ; qu'il serait facile de s'en apercevoir ; parce que toutes les fois qu'après avoir dîné copieusement il serait mis une heure en somnambulisme, sa digestion serait si bien faite qu'il aurait besoin de manger en se réveillant ; ce qui lui arriva effectivement plusieurs fois.

Un jour que je le magnétisais parce qu'il avait mal à la tête et les glandes du cou enflées, je mis ma main sur l'une de ses oreilles et l'endormis ; en ôtant ma main, je vis très-distinctement pousser deux boutons sur le cartilage de cette oreille ; je lui demandai ce qui produisait cet effet : « C'est votre magnétisme qui met l'humeur en « mouvement et l'attire ; vous la fixeriez partout où vous « voudriez ; mais cela ne m'en débarrasserait pas plus « vite, et comme il n'y a aucun danger à ce qu'elle reste « à la tête, il vaut mieux l'y laisser. On a grand tort « de craindre que cette humeur se porte à mes oreilles, « elle n'y restera jamais. Si elle s'y porte momentané- « ment ainsi qu'à mes glandes, c'est parce que je cou- « che dans une chambre qui n'est pas assez aérée, ce « qui m'échauffe beaucoup. » Il me dit qu'il serait guéri à la fin de l'automne de l'année 1820, et entièrement débarrassé de l'humeur qu'il avait à la tête ; qu'il serait toujours somnambule pour moi, parce qu'il aurait souvent des maux de tête qu'il ne pourrait empêcher, en raison de l'état fâcheux dans lequel cette partie avait été.

Il me défendit, eu égard à sa grande susceptibilité, de le magnétiser immédiatement après avoir touché mon

réservoir, qui, étant très-chargé de magnétisme, lui donnerait des secousses nerveuses. Il me recommanda d'y mettre au moins un quart-d'heure d'intervalle ou de me laver les mains avant d'agir sur lui. Il me dit qu'il ne faudrait jamais, lorsque je le magnétiserais, poser mes mains sur ses yeux, ni y faire des passes, parce que j'aurais trop de peine à les lui ouvrir quand il serait nécessaire de le réveiller. Je me suis assuré de ce fait.

Dans différentes crises somnambuliques pendant lesquelles Joseph fut très-lucide, il donna des consultations à différens malades, et recommanda souvent à plusieurs d'entre eux de se placer à mon réservoir. Un jour surtout, après avoir examiné une dame, il se lève, prend la lance de fer du réservoir et l'avance auprès d'elle, en lui disant: « Madame, asseyez-vous sur ce réservoir, il va faire « descendre votre sang, je suis bien aise de voir l'effet « que cela produira sur vous. » Puis, sans y faire attention, il frotta ses yeux de la main dont il avait touché la lance de fer. Il me prévint, au moment de le réveiller, que cette circonstance serait la cause de la peine que j'allais éprouver à y parvenir; ce qui arriva.

L'un de ses magnétiseurs auquel il donnait une consultation, lui demanda s'il pourrait encore l'endormir avec mon flacon, ainsi qu'il l'avait fait l'année précédente. « Le flacon n'est plus magnétisé, lui répondit-il, « on ne peut plus s'en servir; M. le comte d'Aunay « m'endort en six minutes, encore faut-il qu'il agisse « avec ménagement, au lieu que vous seriez obligé d'y « mettre une heure par jour, vous me donneriez des « secousses nerveuses et ne pourriez qu'au bout de huit « jours me faire entrer dans l'état où je suis. »

Dans ma séance, pendant qu'il donnait une consultation à une dame et lui indiquait le régime qu'elle avait à suivre, il survint un orage considérable; cette dame, après avoir prolongé exprès la conversation, pria Joseph de l'examiner de nouveau; il hésita, puis lui observa que depuis un quart-d'heure il n'avait pu lui survenir de

changement dans son état. La malade insista ; le somnambule, sans lui répondre, la considéra avec attention pendant quelques minutes, et lui dit : « Ah ! que c'est « drôle ! comme votre sang est agité ; quelle activité ! il « a un mouvement étrange ; il tourbillonne pendant « quelques secondes, cesse tout-à-coup pendant quelque « temps, puis recommence de nouveau. » Ici Joseph fit une pause de quelques instans, et parut réfléchir. « Il « doit faire de l'orage, dit-il, car c'est la seule chose « qui puisse produire un pareil effet sur votre sang (1). « Madame, vous avez dû remarquer si vous avez été « magnétisée pendant l'orage, qu'il sortait des étincelles « électriques des doigts de votre magnétiseur. » Le fait était vrai, cela était arrivé à cette dame un jour que je la magnétisais pendant un orage. « Est-ce que vous « croyez qu'il y a quelque affinité entre l'électricité et « le Magnétisme ? — Certainement, Madame, il y en a « une très-grande ; vous en auriez la preuve si le ton- « nerre tombait dans cette chambre ; garnie de mille

(1) Une jeune paysanne, qui ne connaissait le magnétisme que par le bien qu'elle en éprouvait depuis quelque temps ; me présenta un phénomène de ce genre. Un jour que je la magnétisais, il survint un orage ; au premier coup de tonnerre un peu fort elle eut un mouvement nerveux ; je lui demandai ce qui lui produisait cet effet ; « il « semble, me répondit-elle, que je viens de recevoir sur tout mon « corps un coup qui a secoué mes nerfs. » Je commençais à la calmer lorsque le tonnerre éclata fortement au-dessus de nos têtes ; elle fit un mouvement sur sa chaise en me disant : « J'entends un grand « bruit ; d'oú vient-il ? est-ce le tonnerre ? » Au bout de quelques instans l'orage ayant cessé, et la somnambule étant calme, je lui demandai si elle entendrait le bruit qu'on ferait autour d'elle, soit en parlant, soit d'une toute autre manière : « Non. — Pourquoi donc « avez-vous entendu le tonnerre tout-à-l'heure ? — Ah ! c'est bien « différent ; je ne l'ai pas entendu, je l'ai fortement senti. »

Je me rappelle encore d'avoir vu à Strasbourg, en 1789, un jeune homme qui était en somnambulisme depuis une demi-heure, lorsqu'il survint un orage ; son magnétiseur fit tous ses efforts pour le réveiller ; mais le somnambule le prévint qu'il se donnerait une peine inutile tant que l'orage continuerait.

« pointes d'acier, il irait de préférence droit à celle du « réservoir magnétique, et avec une chaîne d'acier vous le « conduiriez partout où vous voudriez. » Joseph avait déjà fait le même rapprochement avec un magnétiseur qui, étant venu le consulter sur sa santé, le pria d'examiner une bouteille magnétisée, afin de lui en dire la composition. Joseph me dit de la prendre et de la magnétiser un moment avant que de la lui donner. A peine l'eut-il touchée, qu'il me la rendit en me disant : « J'étouffe ; « réveillez-moi. — Y a-t-il autre chose à faire ? — Me « réveiller de suite, et me rendormir dans dix minutes. » Aussitôt qu'il fut éveillé, je lui fis prendre l'air ; il avait la tête pesante et la respiration difficile. Mais tout cela disparut avant l'expiration des dix minutes. Je le rendormis, et lui demandai pourquoi la bouteille lui avait fait mal et quel effet elle aurait produit sur lui si je ne l'avais pas éveillé à l'instant qu'il l'avait demandé ? « La « bouteille est fortement magnétisée ; elle aurait produit « sur moi l'effet que produit sur quelqu'un la machine « électrique quand elle est trop chargée. » Je n'avais jamais entretenu Joseph de Magnétisme quand il était éveillé. En somnambulisme, je ne lui avais jamais demandé s'il existait un fluide magnétique. J'avoue même que j'étais loin de prévoir sa réponse. Mais s'il existe effectivement, ainsi qu'il me l'a dit, une grande affinité entre le Magnétisme et l'électricité, le fluide électrique étant reconnu et généralement adopté, on pourrait croire avec quelque raison à l'existence d'un fluide magnétique.

M. le comte de Vatimont, qui avait été malade tout l'hiver, et qui s'était fait soigner par un médecin, désira consulter Joseph pour son propre compte. Celui-ci, après l'avoir examiné avec soin, lui conseilla d'aller aux eaux de *Baden*. M. le comte lui promit de suivre exactement le régime qu'il lui ordonnait ; il lui exprima le désir d'être vu par lui pendant son séjour aux eaux. Il lui proposa à cet effet de me remettre le flacon de l'année der-

nière, pour que je lui rendisse sa première vertu. Le somnambule s'y opposa en lui disant : « Vous me feriez « du mal comme vous m'en avez fait l'année dernière « par vos distractions, et en promenant en tous sens vos « mains sur moi. Je vais chercher un autre moyen ; mais « quel qu'il soit, je vous préviens qu'il ne faudra point « passer vos mains sur mon corps, pour étendre le « Magnétisme, encore moins les poser sur mes yeux ; « car, lorsque vous m'auriez éveillé, vous ne pourriez « pas me les ouvrir ; vous seriez obligé d'avoir recours à « M. le comte d'Aunay, et de m'envoyer vers lui, n'y « ayant personne capable de le remplacer près de moi « dans cette circonstance. » Après avoir cherché quelques momens, il ajouta : « Le moyen que je puis vous « donner ne pouvant être employé par d'autres, parce « que je ne pourrai voir que vous seul j'aime mieux « que vous remettiez le flacon à M. le comte d'Aunay ; il « le mettra pendant quinze jours à son réservoir, afin « qu'il puisse *s'imbiber* de Magnétisme ; il le portera « ensuite pendant trois jours avec l'intention qu'il puisse « m'endormir seul en le mettant à mon col, et me ré- « veiller de même en l'en ôtant ; de cette manière, je ne « craindrai plus vos distractions. Il faudra que nous « soyons seuls quand vous désirerez que je m'endorme ; « vous me tiendrez seulement la main, sans avoir besoin « de vous occuper de moi. Ce flacon ne pourra m'endor- « mir que *trois fois*, et, je vous le répète, je ne pourrai « consulter que pour vous seul. »

Dans une autre séance, je voulus consulter Joseph sur des cheveux qu'un de mes parens m'avait envoyés de Cherbourg, il s'y refusa, en disant : « Depuis que « M. B..., m'en a fait examiner en me magnétisant « avec votre flacon, je ne veux plus consulter comme « cela ; il s'y est si mal pris, qu'il m'a tout-à-fait dé- « rangé. Je préfère que vous preniez un écheveau de « soie rouge, vous le magnétiserez, et le porterez pen- « dant vingt-quatre heures, puis vous l'enverrez au ma-

« lade, qui le portera autant de temps; de cette manière, « je verrai beaucoup mieux, cela me fatiguera moins, « et je serai plus sûr de ne pas me tromper. »

Joseph étant de retour de la campagne le 15 décembre, je le magnétisai le 20; il me dit avoir besoin de l'être trois fois pour être bien remis; dans l'une de ces séances, il m'annonça qu'il était entièrement guéri, et que son oreille avait cessé de couler depuis le 26 octobre dernier. Il me répéta qu'il serait toujours susceptible d'être endormi par moi; qu'il continuerait à avoir des espèces de migraines, qu'elles ne provenaient que du mal qu'il avait eu à la tête; il ajouta que pendant son absence de Versailles il s'était servi de mon flacon pour s'endormir trois fois seulement.

A Monsieur le rédacteur de l'Hermès.

Amiens, 12 juin 1827.

Monsieur,

Bien convaincu qu'on ne saurait, dans l'intérêt du Magnétisme, rassembler une trop grande quantité de faits, et que, tout en contribuant aux progrès de la science, c'est opposer à ses détracteurs les argumens les plus invincibles, je vous adresse le résumé d'une cure due à ce moyen de guérison, vous priant de vouloir bien lui donner, s'il se peut, une place dans votre journal.

Mademoiselle A. D***, âgée de 28 ans, avait, depuis plus de douze ans, des maux d'estomac dont elle souffrait journellement, et occasionés par une trop grande abondance de bile. D'après l'avis de son médecin, elle prenait tous les ans, à l'approche du printemps, un vomitif et une médecine qui lui en faisaient évacuer une quantité considérable; ce moyen la soulageait pendant quel-

ques mois, au bout desquels le mal d'estomac revenait et allait toujours en augmentant jusqu'au printemps suivant, qu'elle était obligée de recourir encore au vomitif. Il faut ajouter que, depuis quelques années, le besoin s'en faisait toujours sentir plutôt; qu'ainsi elle avait pris son dernier vomitif en février 1826, et qu'elle craignait de ne pouvoir aller jusqu'au mois de décembre suivant sans y avoir recours de nouveau. Quoiqu'elle en éprouvât du soulagement pour un certain temps, elle redoutait toujours ce moment, parce que les efforts qu'elle faisait pour rendre la bile fatiguaient beaucoup son estomac et qu'elle en souffrait pendant plusieurs jours.

Le 10 novembre 1826 j'ai magnétisé mademoiselle D., qui prétendait que je ne l'endormirais pas, mais qui, après dix minutes de résistance, sentant ses paupières se fermer malgré elle, dit qu'elle n'y peut plus tenir, incline la tête sur l'une de ses épaules, et s'endort. Réveillée après une heure du sommeil le plus profond, pendant lequel elle est restée dans une immobilité parfaite, malgré le bruit involontaire qui s'est fait quelquefois auprès d'elle, elle se plaint qu'on ne l'ait pas laissée plus longtemps dans cet état, disant qu'elle s'y trouvait bien.

Le sommeil magnétique semble lui être si nécessaire, qu'à la séance du lendemain et à toutes celles qui l'ont suivie elle a toujours dormi profondément pendant une heure ou une heure et demie, et souvent même deux heures. Les inspirations sont très-lentes et très-profondes; la tête est droite, la physionomie immobile; les pulsations du pouls de 70 à 75 par minute, comme dans l'état de veille. Lorsque je l'interroge, elle ne répond pas. Elle est pourtant très-sensible à mon action, car je la réveille par quelques passes d'un coin à l'autre de l'appartement, à quinze pieds de distance.

Le 18 au matin, c'est-à-dire après la 8e séance, elle se plaint de coliques et de légers picotemens à l'estomac. Je lui magnétise une caraffe d'eau qu'on place auprès d'elle au déjeûner sans la prévenir : elle en boit deux

verres dans son vin, et un quart-d'heure après, les picotemens et les coliques se font sentir de nouveau. A partir de ce moment, jusqu'à parfaite guérison, elle a fait usage de l'eau magnétisée, et n'a jamais passé un jour sans aller trois ou quatre fois à la garde-robe.

Le 21, 12e séance, elle répond à mes questions : « Dormez-vous? — Oui, Monsieur. — En êtes-vous bien sûre? — Oui, Monsieur. — Est-ce du sommeil naturel? — Je n'en sais rien; tout ce que je sais, c'est que je dors bien. — Pouvez-vous me dire où est votre mal? — A l'estomac. — Indiquez-moi ce qu'il faudrait faire pour vous guérir. — Je n'en sais rien; d'ailleurs je dors trop fort. — L'eau magnétisée que vous buvez depuis quelques jours suffira-t-elle pour vous guérir? — Je n'en sais rien; je crois que oui. — Combien faut-il que vous en buviez de verres par jour? — Je ne sais pas. — Regardez-y. » Après quelques instans elle répond : « Deux verres au matin, deux à midi et deux au soir. »

Le 22. « Voyez-vous votre mal? — Pas encore, j'y regarde. » Je la laisse à ses recherches pendant un bon quart-d'heure. « Eh bien, le voyez-vous maintenant? — Non, Monsieur, il y a quelque chose qui m'empêche de le voir; c'est comme un brouillard. — Cela vous fatigue-t-il? — Oui, Monsieur. » Je cesse de lui faire de nouvelles questions.

Le 23, lorsqu'après l'avoir endormie, je lui adresse les premières paroles, elle me prie de la laisser dormir un peu, comme il y a quatre jours (c'est-à-dire avant qu'elle parlât). Après un quart-d'heure de silence : « Allons, il faut vous occuper sérieusement de votre mal. — Je le veux bien..... — Commencez-vous à le voir? — Oui, je commence; je vois de la bile qui se détache, et il n'en manque pas. — Où est-elle? — Depuis là jusqu'ici (elle porte la main au sternum, la descend sur l'épigastre et la tourne jusque sous le sein gauche, à l'endroit où elle me fait ordinairement appliquer la main). — Et de ce côté? (portant la main vers l'hypocondre droit). — Il y

en a aussi, mais peu. — Que croyez-vous qui fasse détacher cette bile? — C'est votre main. — Pensez-vous que vous en serez bientôt débarrassée? — J'espère que oui; si j'avais été magnétisée deux fois par jour, je serais guérie maintenant. »

Au bout de six autres séances qui n'offrent rien de remarquable, et qui confirment seulement que sa lucidité ne s'étend pas au-delà de son mal, elle annonce que dans deux jours elle sera guérie.

Le lendemain, elle répète que le reste de bile se dégagera dans la journée; le jour suivant, elle dit qu'il n'y a plus rien, mais seulement que l'intérieur n'est pas encore bien remis. Dès le lendemain, les évacuations ont cessé, bien qu'elle continuât de boire de l'eau magnétisée.

Mademoiselle D..., depuis cette époque, n'a jamais ressenti la moindre douleur d'estomac. Elle a pris de l'embonpoint et se porte à merveille. Elle avait très-fréquemment des maux de dents, dus apparemment au mauvais état de son estomac; elle craignait de les perdre toutes l'une après l'autre, car il lui en manquait déjà trois ou quatre, et plusieurs autres commençaient à se gâter. Mais depuis lors, ses douleurs de dents ont disparu, et la carie a cessé de faire ses progrès.

Mademoiselle D... a conservé la faculté d'être mise en somnambulisme; mais son peu de lucidité ne permet pas de lui faire consulter pour les autres. Elle n'a point la vanité ni la susceptibilité de beaucoup de somnambules; quand les demandes qu'on lui fait sont au-dessus de sa pénétration, elle répond: « Je n'en sais rien. » Elle n'a jamais pu voir les objets extérieurs sans que je lui ouvrisse les yeux par quelques passes transversales avec les pouces. Les caractères du livre dans lequel je l'ai fait lire la première fois que je lui ai ouvert les yeux, lui ont paru deux fois plus grands que dans l'état de veille; le lendemain ils lui semblaient d'une dimension moindre, et enfin ils lui ont paru, le troisième jour, être les mêmes

qu'à l'ordinaire. Dans cet état, elle distingue de plus loin, et, quand le jour tombe, elle y voit plus long-temps. La première fois que je l'ai fait marcher sans sortir de l'appartement, elle était fatiguée; elle l'a été moins le lendemain et les jours suivans : aujourd'hui elle va et vient, coud, lit, écrit, boit et mange comme quelqu'un qui veillerait. Elle a plus d'agilité, d'adresse et d'attention; quand elle parle, ses expressions ont plus de justesse; enfin, elle fait tout beaucoup plus vite et mieux que quand elle est éveillée; elle s'étonne à son réveil de voir son ouvrage aussi avancé en si peu de temps; quand elle tricote, elle sent bien le mouvement que font ses doigts, mais il lui semble qu'elle agit sans le plus léger effort. Elle prétend que dans cet état, elle marcherait aussi long-temps qu'on voudrait sans qu'elle se fatiguât. Si elle est séparée de son magnétiseur plus d'un quart-d'heure, ou que, sans être aidée de son action, elle applique trop long-temps son esprit à chercher ce qu'on lui demande, ou à pénétrer ce qu'elle-même désire savoir, elle éprouve un mal de tête assez violent, dont le siége principal est au front, entre la racine du nez et la naissance des cheveux. Si, comme cela lui est arrivé plus d'une fois, elle persiste à ne pas m'interrompre pour le lui faire passer, le mal augmente avec des étourdissemens, elle sent le cœur s'envelopper, et dit qu'elle tomberait sans connaissance. Elle n'a jamais pu trouver un moyen d'éviter ce mal de tête que je fais passer en cinq à six minutes par l'application d'une de mes mains sur le front et de l'autre à la nuque. Elle dit alors qu'il lui semble que la chaleur de mes deux mains se corresponde. Du reste, elle met toujours le même empressement à être magnétisée, et quand elle est endormie, elle voudrait que je la laissasse constamment dans cet état Ce qui lui fait distinguer l'eau magnétisée, c'est qu'au goût elle lui paraît moins crue, et qu'elle ressemble un peu à celle qu'on aurait exposée au soleil. Lorsqu'elle est mise en rapport avec quelqu'un, il lui

semble que cette personne passe rapidement près d'elle; c'est alors que le rapport est établi, et qu'elle peut indiquer avec qui on l'a mise en contact. Je lui demandais un jour si, quand je m'occupais d'elle, elle s'en apercevait. « Oui, Monsieur, me répond-elle. — A quoi donc? — *Il me semble que vous me le dites.*

A ces détails je pourrais en ajouter beaucoup d'autres encore; mais ils sont de ceux que les magnétiseurs peuvent observer tous les jours. Quant à ceux que je viens de transcrire, je puis affirmer qu'ils ont été recueillis avec la plus minutieuse exactitude, et c'est avec confiance que je les livre aux méditations des hommes plus éclairés que moi.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentimens les plus distingués,

CH. DEMARSY.

---

*Cure et traitement de mademoiselle D*****, malade du ver solitaire, faite par madame Fagard.*

Ma fille m'avait accompagné la première fois que je fus chez madame Fagard; en entrant avec moi dans le salon, cette dame me dit que j'avais amené ma fille qui était malade. A la seconde séance, je la priai de l'examiner, parce qu'elle était très-souffrante; elle hésita pendant plusieurs jours à entreprendre son traitement, et ce n'est qu'après beaucoup d'instances qu'elle se décida à s'en charger; elle la vit plusieurs fois sans me donner aucun espoir et sans me parler de sa maladie. Enfin un jour elle me dit: « que ma fille avait *le ver solitaire* depuis l'âge de huit ans; que les médecins l'avaient « traitée pour cette maladie; qu'ils l'avaient abandonnée « et avaient mis sur le compte des nerfs tout ce qu'elle « éprouvait. » Tout cela était exact. Elle ajouta aussi: « Lorsque j'ai commencé à soigner votre fille, le ver

« pouvait bien avoir cinquante aunes de long ; elle avait « une humeur verte dans le corps qui lui avait fait gon- « fler le ventre. La hanche gauche était beaucoup plus « grosse que l'autre, parce que l'humeur s'y portait. « Elle ressentait dans tout son corps l'effet d'une bête « qui se portait tantôt à la gorge, à l'estomac ou au cœur. « Il semblait qu'elle allait étouffer ; elle avait quinze « crises par jour ; elle s'évanouissait souvent ; elle était « mal réglée ; elle était faible ; elle ne pouvait pas mar- « cher sans transpirer abondamment, elle avait de vio- « lens maux de tête ; l'humeur s'y portait et lui faisait « venir une espèce de farine sur toute la figure et la « tête. »

Ma fille rendit beaucoup d'humeur, telle que la somnambule l'avait annoncé ; ensuite elle rendit plusieurs portions de ver assez conservées pour qu'on pût les reconnaître. Quelqu'un présent à une séance demanda à Madame Fagard pourquoi elle ne faisait pas sortir le ver en entier. Elle répondit « que l'estomac de la malade était « trop faible pour supporter des remèdes violens ; qu'elle « ne voulait pas la tenir au lit ; qu'elle employait des « moyens plus doux et aussi sûrs pour sa guérison. »

Depuis quelque temps ma fille se trouvait bien soulagée ; son ventre était beaucoup diminué et le ver était bien affaibli, à ce qu'assurait la somnambule, lorsque des malheurs nous affligèrent ; ma fille les ressentit vivement. La nuit de cette crise fut très-pénible pour elle ; elle la passa dans une grande agitation ; elle sentait de fortes douleurs dans le siége, qui lui faisaient croire qu'elle allait rendre tout ce qu'elle avait dans le corps. Madame Fagard la vit le lendemain, et dit que cette crise retarderait la sortie du ver ; elle lui annonça qu'elle le rendrait le samedi suivant (C'était le lundi que cela se passait). Elle ajouta : « Vous saurez bien quand vous « approcherez du moment où vous rendrez la tête ; vous « aurez besoin d'aller à tout instant ; il faudra vous « mettre chaque fois sur des bains de vapeur de mauve.

« Il faut aussi qu'on vous surveille, parce que vous « pourriez vous trouver mal au moment où la tête du « ver sortira. » Tout ce qu'elle avait prédit s'est vérifié.

Actuellement ma fille est guérie ; elle a repris toutes ses forces, etc., etc.

A Versailles, ce 15 juin 1819.

F. D*******.

Nous soussignés certifions que le rapport ci-dessus est sincère et véritable.

Le chevalier DE LANDREVIE, DIMIER.

Le comte LOUIS D'AUNAY.

Nota. Pendant que la somnambule a traité cette jeune personne à Versailles, elle a soigné une dame de Chartres qui avait un ulcère à la matrice, et elle l'a guérie.

Quand madame Fagard a besoin de plantes pour guérir ses malades, elle va dans un bois où elle se fait endormir, le parcourt en tous sens ; elle cueille celles qui lui sont nécessaires ; elle cherche des racines dans la terre et grimpe même sur les arbres. Plusieurs personnes en ont été témoins ainsi que moi.

Remède employé avec un succès constant, par deux somnambules, contre le ver solitaire.

Un ouvrier étranger, d'une très-haute stature, mais dont le corps était presque diaphane, vint, il y a plusieurs années, pour consulter un somnambule.

Il était horriblement tourmenté par un ver d'une taille telle que souvent sa tête était sensible au tact.

Il avait été successivement traité dans plusieurs hospices de Paris : il y avait rendu plusieurs aunes de ce ver

par l'effet des remèdes très-violens qui lui avaient été administrés.

Il était porteur d'une dernière consultation faite par le docteur Alibert, qui lui conseillait de vivre avec son ennemi, en mangeant assez pour satisfaire sa voracité, et, à cette époque, dix livres de pain par jour y suffisaient à peine, dont quatre livres avant que cet homme pût se lever.

Je le mis en rapport avec mesdames Boudegoud et Fanchouquet, et presque au même instant toutes deux éprouvèrent une secousse nerveuse telle, que je dus rompre la communication et faire, quoique avec précaution, cesser le somnambulisme.

Je calmai leur agitation, et ni l'une ni l'autre ne concevaient rien à l'état dans lequel elles se trouvaient (1).

Après quelque repos je les endormis et je rétablis la communication, mais en me plaçant comme intermédiaire dans la chaîne entre elles et le malade, avec la volonté de modérer l'impression.

Elles éprouvèrent encore un peu d'effroi; mais elles purent examiner cet animal de manière à le détailler parfaitement dans toute ses parties ainsi que la position dans laquelle il était plus habituellement; et, toutes deux, elles dirent qu'en voyant la tête de ce ver, dont les yeux étincelaient, placé, la gueule ouverte, sous le cœur du malade, elles avaient éprouvé un très-grand effroi.

Je me rappelai alors et leur dis que quatre ans auparavant un officier qui, après avoir été traité pendant six ans par divers médecins à Paris et avoir pris des remèdes très-violens qui lui avaient fait rendre plusieurs portions considérables du ver solitaire qui le tourmentait, se croyant guéri, avait fait le voyage de Russie et avait été tourmenté de nouveau par son ver dans un moment où, parcourant des parties peu habitées de cet empire, il était éloigné du secours de la médecine.

(1) Ni l'une ni l'autre n'avaient encore été dans le cas de voir un ver de cette nature.

Que, dans cette position, il avait été radicalement guéri par un serf russe qui lui avait fait prendre, comme seul remède, à jeun, une espèce d'opiat dont cet officier ne connaissait pas bien la composition, mais dans lequel il avait seulement reconnu du miel mélangé de petits bouts de fil blanc coupés de deux ou trois lignes.

Simultanément elles m'interrompirent en disant qu'il était inutile de rechercher ce qu'il pouvait y avoir de plus dans la composition du remède ; que c'était le fil mêlé de miel qui avait tué le ver en raison de sa conformation, ce qui ne ferait rien à un ver rond, même d'une petite proportion.

Elles expliquèrent que chez cet animal, qui ressemble à deux rubans colés l'un sur l'autre, l'organe qui chez lui fait les fonctions d'estomac est très-aplati ; que le fil englué de miel, tapissant les parois de cet estomac, empêche le ver de digérer, de se nourrir, et qu'il doit languir et mourir.

Qu'alors il n'est pas expulsé du corps par évacuation, comme dans le cas où l'on prend des remèdes violens, mais qu'il doit être rendu en état de décomposition.

Réveillées et instruites de leur consultation, elles se mirent à composer leur opiat dans la proportion de la moitié d'un écheveau de fil blanc, à quarante-huit tours, n° 30, coupé par bouts de deux lignes bien mélangés dans deux onces du meilleur miel, et pris à raison d'une cuillerée à bouche par jour, à jeun.

Elles ont joint parfois à cet opiat une infusion d'œillets rouges, et des cataplasmes de ces mêmes œillets, la nuit, sur la partie où la tête de l'animal se faisait souvent sentir.

Elles ont suivi jour par jour et indiqué les progrès du remède, ainsi que le dépérissement progressif du ver, qui n'a succombé qu'au bout de six semaines.

Du moment qu'elles ont été sûres qu'il était mort, elles ont administré à leur malade des boissons propres à empêcher les effets que ce foyer de corruption pouvait

causer dans les intestins, et de légers purgatifs pour en faciliter doucement l'évacuation, qui s'est prolongée long-temps; ce n'est même que plus de deux mois après que les os de la tête ont été rendus, ce que je n'ai su que par le dire de mes somnambules, attendu l'état de décomposition totale des déjections.

La diminution de la faim perpétuelle du malade a marché d'accord avec le dépérissement annoncé du ver.

Cet homme est arrivé à ne manger qu'une livre et demie ou deux livres de pain par jour (il avait 5 pieds 11 pouces, et 25 ans). Il a repris de l'embonpoint, des couleurs, et jouissait d'une bonne santé quand je l'ai perdu de vue.

Ce remède, qui assurément ne peut être nuisible dans aucun cas, a eu le même succès sur seize autres personnes auxquelles mes somnambules l'ont fait prendre.

Le remède principal n'ayant jamais été modifié dans sa composition, je crois pouvoir l'indiquer comme propre à détruire tout ver de cette espèce.

Je ne parlerai pas des remèdes auxiliaires employés par mes somnambules, parce qu'elles les ont variés d'après l'examen qu'elles faisaient de chaque malade.

LANGLOIS,

Rue du Cherche-midi, n° 15.

L'HERMÈS,

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

DES OBSTACLES

Qui se sont opposés et qui s'opposent encore à la propagation du Magnétisme.

SECOND ARTICLE.

Entre l'incrédulité systématique qui repousse le Magnétisme avec passion et qui regarde ceux qui s'en occupent comme des charlatans ou des dupes, et l'incrédulité insouciante qui admet la réalité de quelques phénomènes dont la cause est inconnue et que l'enthousiasme a exagérés, il existe un grand nombre de nuances dont les deux extrêmes sont, d'un côté la haine contre le magnétisme, et de l'autre, l'indifférence sur une doctrine trop vague et trop incertaine pour qu'elle vaille la peine d'être étudiée. Plusieurs incrédules ont vu des faits qu'ils racontent comme extraordinaires, mais qui ne les ont point convaincus de la réalité d'un agent; d'autres ont un moment cherché à s'éclairer : ils ont fait des expériences, et celles de ces expériences qui n'ont pas réussi ont suffi pour leur persuader que tout n'était qu'illusion. Il y a des hommes instruits qui ont lu quelques écrits sur le magnétisme ; l'enchaînement des faits, la multitude et la concordance des témoignages ne les ont point frappés; ils l'ont été seulement de quelques effets

qui leur ont paru impossibles ou ridicules. On pourrait faire un ouvrage curieux en examinant ces diverses nuances et soumettant à une discussion logique les motifs qui déterminent à tout rejeter lorsque dans ce qu'on examine il y a des choses inexplicables. Je me bornerai à un simple essai.

Si l'on se demande pourquoi des faits incontestables, et qui depuis quarante ans se sont multipliés dans divers pays, n'ont point amené la plupart des ennemis du magnétisme à en reconnaître la réalité; pourquoi l'opinion de plusieurs savans distingués, de plusieurs médecins célèbres et d'un grand nombre d'hommes éclairés ne leur a fait aucune impression, on peut en attribuer la cause à l'intérêt, à l'orgueil, à l'esprit de corps, à l'esprit de système : mais il est une autre cause bien plus influente, bien plus générale, parce qu'elle tient à la nature de l'intelligence humaine, à la manière dont les diverses notions que nous acquérons se lient et se fixent dans notre âme. Je crois devoir appeler l'attention sur cette cause générale : je dirai ensuite un mot des autres.

Lorsqu'une idée lumineuse se présente à nous et que par son importance elle fixe notre attention, nous sommes d'abord étonnés, et nous voulons en examiner les conséquences; mais si cette idée n'a aucun rapport avec celles que nous avons déjà, l'impression qu'elle produit sur nous est fugitive, et quelques jours après nous oublions que nous en avons été frappés. Pour qu'une idée nouvelle se fixe dans notre tête, il faut qu'elle s'associe à celles que nous avons déjà; si elle est isolée, elle n'exerce aucune influence, elle s'efface comme le souvenir d'un rêve. C'est sur le principe de l'association des idées qu'est fondée la mnémonique.

Un fait extraordinaire nous frappe : s'il est établi sur des preuves incontestables, il entraîne momentanément notre conviction; mais si nous ne pouvons en découvrir la cause, nous n'y pensons plus; nous ne nous le rappelons qu'autant que nous entendons citer un fait analogue,

et nous n'en tirons aucune conséquence. Qu'on montre à un incrédule des phénomènes magnétiques sur lesquels l'illusion est impossible; il en conviendra; mais, à moins que des phénomènes semblables ne se renouvellent fréquemment sous ses yeux, il reviendra bientôt à son incrédulité. La difficulté d'adopter des idées ou d'admettre des faits d'un ordre nouveau est d'autant plus grande que notre cerveau est plus meublé d'idées ou de faits d'un autre ordre, et que ceux-ci y sont plus enracinés et plus enchaînés.

Qu'un homme se soit, pendant plusieurs années, livré à l'étude des sciences physiques; qu'après avoir adopté une méthode d'examen il se soit fait une théorie basée sur un grand nombre d'observations et d'expériences, il est impossible qu'il tire des conséquences justes de certains faits qui viendraient tout-à-coup modifier ou renverser son système. Si ces faits se présentent à lui, il les considère comme des anomalies ou des exceptions qui ne tiennent point à une loi générale, ou bien il y voit des effets du hasard ou de l'imagination sans se rendre compte du sens de ces mots. Plusieurs physiciens ne reconnaissent pour vrai que ce qui résulte des propriétés connues de la matière et des lois du mouvement, ce qui est prouvé par des expériences positives qu'on peut renouveler à volonté, ou ce qui est démontré par l'analyse mathématique et par l'analyse chimique. Plusieurs physiologistes sont persuadés que la connaissance des facultés de l'homme ne peut être acquise que par l'anatomie du cerveau. En observant le jeu des organes, ils voient dans ces organes la cause de tous les phénomènes, sans se demander d'où vient la force qui met les organes en action. Ils conviennent que nous avons une âme; mais ils ne la font intervenir dans aucun des phénomènes qui nous surprennent Comment voulez-vous qu'ils renoncent à leur système mécanique pour admettre l'action d'une émanation de nous-même dirigée par la volonté? Comment voulez-vous qu'ils croient que les somnambules

voient et entendent sans le secours des yeux et des oreilles; qu'ils calculent le temps avec une précision rigoureuse; qu'ils lisent dans la pensée? Tous les faits que vous pourrez leur raconter leur paraitront des illusions. Si vous avez l'imprudence de leur en montrer, l'influence qu'ils exerceront même à leur insu, s'opposera au succès de la plupart des expériences, et celles qui réussiront seront attribuées au hasard; si toutefois ils ne supposent pas qu'on a voulu les tromper. Pour ébranler leur incrédulité il faudrait qu'un effet extraordinaire se répétât cent fois sous leurs yeux : encore seraient-ils loin d'acquérir une connaissance exacte de l'objet sur lequel vous voudriez les éclairer. Pour y parvenir il faudrait qu'ils consentissent à se dépouiller de leurs préjugés scientifiques, à recommencer leurs études; et cela ne se peut pas, ou du moins cela ne peut arriver que dans des circonstances infiniment rares.

Presque toutes les causes d'incrédulité tiennent plus ou moins à celle que je viens d'exposer. L'orgueil empêche souvent d'examiner les opinions populaires et les faits attestés par des hommes qui manquent d'instruction, et je n'entends point parler de cet orgueil qui veut dominer, mais de celui qui tient au sentiment qu'on a de sa force, et à la certitude qu'on n'a rien négligé pour s'éclairer, et pour approfondir les sujets dont on s'est occupé. L'esprit de corps détermine les hommes de mérite à ne pas se séparer de ceux avec lesquels ils sont liés par une communauté d'opinions et de travaux : et cela est dans l'ordre. Quand la certitude d'une vérité est acquise, on doit se dévouer pour la soutenir, la propager et la défendre; mais tant qu'on a des doutes, on aime mieux se réunir à ceux à qui l'on reconnaît de grandes lumières. Les hommes qui cultivent isolément les sciences ont plus d'indépendance d'opinion; mais l'activité qui les anime pour leurs travaux habituels ne s'exerce jamais sur ce qui est étranger à l'objet de leurs études. Ils n'osent point se lancer dans une nouvelle carrière,

lorsqu'ils marchent facilement dans celle où ils se sont déjà fait une réputation.

L'intérêt vient encore mettre un grand obstacle à l'adoption d'un nouvel ordre de connaissances ; il détermine à notre insu notre manière de voir, et nous fait adopter avec une entière bonne foi les opinions les plus fausses. J'ai souvent eu l'occasion de m'entretenir avec des propriétaires d'habitations dans les colonies, qui étaient des hommes de mérite, d'un esprit juste et plein d'humanité. Ils croyaient que la traite des noirs était un commerce légitime, et qu'on rendait service aux nègres qu'on achetait pour en faire des esclaves, parce qu'ils auraient été plus malheureux dans leur pays. La plupart des médecins sont certainement au-dessus de toute vue d'intérêt ; et s'ils ne négligent point d'acquérir de la fortune et de la considération, ce soin est toujours subordonné à celui de répondre à la confiance des malades qui s'adressent à eux. Cependant on ne peut se dissimuler qu'une méthode qui, dans certaines maladies chroniques, dispenserait d'avoir recours à eux, ne peut leur paraître avantageuse : ils sont naturellement enclins à la rejeter, sans se douter du motif qui les détermine. Ce qu'on raconte des facultés instinctives des somnambules leur paraît tellement contraire au bon sens, qu'ils croiraient indigne d'eux de chercher à le vérifier.

L'esprit de système a quelquefois une influence étonnante sur le jugement des hommes les plus instruits ; il ne leur laisse voir qu'un côté des objets ; il les porte à ramener à un même principe les faits les plus disparates ; il les conduit même à trouver dans les objections insolubles de nouvelles preuves de leur hypothèse. Plus cette hypothèse est élevée, plus il est facile de la généraliser et de l'employer à l'explication de tous les phénomènes. Nous en avons en ce moment un exemple d'autant plus remarquable, qu'il nous est offert par un homme d'un talent distingué et d'une instruction fort étendue. M. le docteur Bertrand admet la réalité des phénomènes les

plus merveilleux du somnambulisme ; il en a recueilli un grand nombre. Il les a fait connaître mieux que personne sous le nom d'extase, et il nie l'influence du magnétisme. Il avait eu d'abord l'occasion de reconnaître cette influence ; mais il a cessé d'observer la gradation des faits : au lieu d'aller de ceux qui sont les plus simples et les plus communs à ceux qui sont extraordinaires et incompréhensibles, il a créé une hypothèse fort ingénieuse pour expliquer ceux-ci, et il a détourné son attention des autres. Ses savantes recherches l'ayant conduit à reconnaître que les faits merveilleux qu'on avait remarqués de nos jours chez les personnes magnétisées s'étaient montrées chez d'autres qui ne l'étaient pas, il s'est cru autorisé à soutenir qu'ils n'étaient point la preuve de l'action du magnétisme, et il les a tous ramenés à son hypothèse. Si l'esprit de système ne l'eût pas dominé, il eût tiré de ses observations une conclusion différente, et dont le développement eût été fort utile. Il eût dit que les phénomènes singuliers qui se sont manifestés dans les traitemens magnétiques ne sont point une *suite nécessaire* de l'action du magnétisme, puisqu'ils ont lieu quelquefois sans le concours de cette action, et que très-souvent ils n'ont pas lieu quoique cette action ait été employée ; mais il eût reconnu que l'influence du magnétisme produit chez ceux qui y sont sensibles des effets, tantôt fort simples, comme la chaleur, la transpiration, le sommeil ; tantôt fort étonnans, comme le somnambulisme. La série des faits l'aurait probablement conduit à établir que l'homme a la faculté d'exercer une influence magnétique sur tous les êtres vivans, et qu'en se concentrant il peut exercer cette influence sur lui-même. Il aurait pu montrer l'insuffisance de toutes les conjectures qu'on a proposées pour expliquer le principe du magnétisme, et même leur en substituer de plus vraisemblables ; mais il n'aurait pas nié l'existence de ce principe : sa prévention, en faveur d'un système qu'il avait créé, l'a empêché de poser les

bases d'un édifice pour lequel il avait rassemblé un grand nombre de matériaux.

De ce que je viens de dire il résulte que l'incrédulité pour les phénomènes du magnétisme est une chose naturelle, et qu'on n'est jamais fondé à supposer de la mauvaise foi chez ceux qui les nient. La vérité finira par triompher ; mais l'époque où elle sera généralement établie est encore éloignée. On a vu les plus belles découvertes en physique être combattues long-temps après qu'elles avaient été prouvées. On a continué pendant plusieurs années à enseigner dans les écoles le système de Descartes, lorsque les savans avaient reconnu la grande vérité établie par Newton. On a également contesté pendant bien des années la circulation du sang. Cependant la découverte de Newton repose sur un fait général qui n'a point d'exception ; et la loi qui l'explique est appuyée sur le calcul mathématique. La circulation est démontrée par des obervations que tous les anatomistes peuvent facilement vérifier, et par des expériences dont le résultat est toujours le même. Il n'en est pas ainsi des phénomènes magnétiques : ils sont variables ; on ne peut ni les reproduire à volonté avec les mêmes caractères, ni les rapporter tous à une loi générale, ni les soumettre au calcul. On peut sans doute les prouver, mais par des preuves différentes de celle qu'on donne des faits physiques.

La multitude des témoignages est sans doute un motif d'examen pour ceux qui aiment la vérité ; mais elle est une preuve insuffisante par elle-même ; car les hommes qui ont étudié l'histoire vous répondront qu'on a vu mille fois les opinions les plus absurdes avoir de nombreux partisans et être appuyées sur des faits innombrables.

Je crois très-essentiel que les partisans du magnétisme réfléchissent sur les motifs d'incrédulité que je viens d'exposer, et sur les moyens les plus propres à les affaiblir et à les détruire, et je me permettrai de leur dire ma pensée sur ceux qu'ils ont souvent employés.

Si j'ai contribué à faire examiner le magnétisme, c'est parce que j'en ai parlé d'abord avec un esprit de doute, et avec les égards dus à des antagonistes à qui je reconnaissais sur tout autre objet bien plus de lumières et de connaissances que je n'en ai. J'ai constamment aussi évité d'avancer aucun principe qui fût contraire à quelqu'une des vérités reconnues en physique. Ceux qui avaient plus de talent que moi auraient eu plus de succès s'ils avaient bien voulu s'imposer la même réserve.

Plusieurs des défenseurs du magnétisme ont mis obstacle à sa propagation en France par un zèle inconsidéré et par leur ignorance en médecine, en physiologie et en physique. Les ouvrages qu'ils ont publiés contiennent des faits et des théories. Les faits qu'on a cités paraissent souvent incroyabes. Les théories sont les unes hypothétiques, les autres erronées.

Je crois devoir faire ici quelques observations sur les théories qu'on a proposées pour l'explication des phénomènes magnétiques.

Pour tous ceux qui ont pratiqué le magnétisme il est évident que son action est autre que celle des corps, et qu'on ne peut l'expliquer par aucune des propriétés de la matière. Le principe de la vie, celui de la sensibilité, celui de la pensée, ne sont pas matériels : on reconnaît leur influence, mais on ne connaît pas la nature de l'agent par lequel cette influence s'exerce ; pas plus qu'on ne connaît la nature du principe de l'attraction.

De même qu'on ne peut expliquer le magnétisme par la physique, on ne peut expliquer les phénomènes physiques par le magnétisme, et la théorie sera toujours erronée quand elle comparera des faits d'un ordre différent. Une théorie du magnétisme établie sur un principe qui appartient à l'ordre psychique est douteuse lorsqu'elle n'explique pas tous les faits d'une manière satisfaisante ; mais on ne peut affirmer qu'elle soit fausse. Si au contraire le principe appartient à l'ordre physique, on peut la réfuter victorieusement, car il suffit qu'elle

contrarie une seule des lois de la nature, pour que la fausseté en soit prouvée.

Je vais citer deux exemples pour mieux me faire entendre :

La théorie du magnétisme proposée par Van-Helmont repose sur ce principe, qu'il existe une substance intermédiaire entre le corps et l'esprit; que cette substance, qu'on peut aussi nommer esprit vital, est à la disposition de l'âme humaine, qui par sa volonté peut l'envoyer au dehors, la diriger et lui imprimer telle ou telle qualité par la force de l'imagination. Cette théorie explique tous les phénomènes magnétiques; mais elle est étrangère aux phénomènes physiques; on peut la rejeter si on ne la trouve point assez prouvée, mais on ne peut la réfuter, parce qu'elle ne contrarie aucune des lois de la nature. Elle a été oubliée à cause des idées superstitieuses qui en ont altéré la simplicité : elle n'a jamais été combattue par des faits.

La théorie de Mesmer embrasse tout le système du monde : elle suppose des lois physiques différentes de celles que nous connaissons; elle ne saurait être adoptée par les hommes instruits : aussi l'a-t-on abandonnée lors même qu'on a reconnu la réalité des phénomènes magnétiques. Tous ceux qui, depuis Mesmer, ont voulu expliquer le magnétisme, sont plus ou moins tombés dans ce défaut. Un homme de beaucoup d'esprit a récemment donné une théorie qui se rapproche de celle de Van-Helmont; il est fâcheux qu'il y ait mêlé des idées de physique, et qu'il ait voulu déterminer la nature du principe occulte qui est l'agent du magnétisme; il suffit de constater l'existence de ce principe, en évitant de l'employer pour l'explication des phénomènes d'un autre ordre.

La publication d'un grand nombre de faits absolument incroyables pour ceux qui n'en ont pas vu d'analogues, est encore une des choses qui a mis le plus d'obstacles à la propagation du magnétisme. Je citerai à ce sujet ce qui m'est arrivé.

En 1784 j'habitais ma ville natale : je lus plusieurs des écrits qu'on publiait pour et contre le magnétisme, et il me parut incontestable que Mesmer avait fait une grande découverte. Mon plus ardent désir était de m'instruire des moyens qu'il employait pour opérer tant de prodiges. Quelques mois après, on m'envoya le *Détail des cures opérées à Busancy*, publié par M. Cloquet. Dès-lors je changeai d'opinion; je regardai tout ce qu'on racontait du magnétisme comme un tissu de folies, et j'aurais persisté dans mon incrédulité si le hasard ne m'eut fait voir un somnambule sur les facultés duquel je ne pus avoir aucun doute. Cette heureuse circonstance me détermina à magnétiser moi-même; je fis des guérisons, et j'eus un somnambule lucide. Ce ne fut cependant que peu à peu, et après quelques années, que j'acquis la conviction de la puissance du magnétisme. Je suis persuadé que si j'avais cessé de le pratiquer, au bout de deux ou trois ans j'aurais cessé d'y croire, et que j'aurais regardé comme une illusion ce qui m'avait le plus étonné. J'avouerai qu'il est des faits dont je n'ai admis la réalité qu'après avoir écrit mon *Histoire critique*, et que je suis toujours disposé au doute lorsqu'il se présente à moi quelque phénomène d'un ordre supérieur à ceux que j'ai observés. Beaucoup de gens sont dans le même cas, et ceux qui leur racontent des choses extraordinaires seraient injustes de vouloir qu'on les crût sur parole; car il est plus naturel de penser que ceux qui assurent qu'ils ont vu ou produit certains effets se sont fait illusion, que de croire à la réalité de ces effets.

En 1815, j'insérai dans les *Annales du Magnétisme* (tome III, p.), un Mémoire sur l'inconvénient de publier des faits extraordinaires. Depuis cette époque, on en a publié un si grand nombre, qu'on ne risque plus rien de continuer. M. le docteur Bertrand, dans ses deux derniers ouvrages, et dans son cours à l'Athénée, a servi la cause qu'il voulait attaquer, en prouvant par des témoignagnes irrécusables la vérité de ces faits.

L'explication qu'il en a donnée est insuffisante ; mais c'est précisément parce qu'il ne les a point attribués au magnétisme qu'il a fixé l'attention. Ces mêmes faits se montrent si souvent sous l'influence du magnétisme, et si rarement par la cause à laquelle il les rapporte, qu'on arrivera certainement à reconnaître que cette influence les produit. Il n'en est pas moins essentiel que ceux qui voudront faire connaître le magnétisme commencent par exposer les effets les plus simples et les plus ordinaires, pour arriver graduellement, et par nuances, à ceux de l'ordre le plus élevé. Ces nuances existent depuis la sensation de chaleur, le besoin de fermer les yeux, jusqu'au somnambulisme le plus lucide et le plus étonnant. La marche que je conseille est la seule qui puisse attirer la confiance ; c'est encore celle qui conduit aux résultats les plus utiles. Beaucoup de magnétiseurs auraient obtenu plus de succès et surtout fait plus de guérisons, s'ils n'avaient pas commencé par voir les phénomènes les plus merveilleux, e s'ils ne s'étaient pas d'abord occupés à les rechercher.

Nous ne saurions trop inviter les personnes qui se livrent à la pratique, à faire connaître les résultats des traitemens qu'elles ont faits, et les consultations que leur ont données des somnambules ; mais nous les invitons en même temps à ne communiquer au public ces sortes de relations, qu'après les avoir soumises au jugement d'un médecin, ou d'un homme versé dans la connaissance des sciences naturelles et physiques.

Il n'est pas rare que des somnambules, qui sur certains points ont donné des preuves de clairvoyance, commettent les erreurs d'anatomie les plus grossières lorsqu'on les interroge sur le siége et la nature d'une maladie, ou sur la situation et l'état des organes ; il n'est pas rare, non plus, qu'ils ordonnent des remèdes ridicules, et dont ils expliquent les propriétés de la manière la plus absurde ; il n'est pas rare, enfin, que leur imagination réalise des fantômes, et qu'ils croient voir ce qui

n'existe pas, et même des choses dont l'existence est impossible. Lorsqu'on publie ces erreurs en les présentant comme des vérités, elles deviennent une source de plaisanteries pour les hommes instruits, elles détruisent leur confiance, elles les détournent d'examiner les faits vrais; bien plus, elles empêchent des hommes convaincus de plusieurs phénomènes surprenans, de convenir de leur croyance, parce qu'ils craignent qu'on ne les soupçonne d'admettre également toutes sortes de chimères. J'avoue que cette crainte m'aurait retenu, si le désir d'être utile ne m'eût déterminé à la surmonter.

Il y a dans le magnétisme une action psychique et une action physique, et conséquemment des phénomènes des deux ordres. La réalité de l'action psychique une fois constatée, on ne peut nier la possibilité d'aucun des phénomènes qui en dépendent, parce qu'on ne connaît ni la nature du principe qui les produit, ni les limites dans lesquelles ils sont renfermés; on ne doit en admettre aucun en particulier, qu'après l'avoir soumis à l'examen le plus sévère, et lorsqu'il est appuyé sur des preuves incontestables; mais on ne peut en rejeter aucun par la seule raison qu'il sort de l'ordre commun. Il n'en est pas de même des phénomènes physiques. Les lois de la nature physique nous sont en partie connues, et tout ce qui contrarie une de ces lois doit être rejeté comme faux, soit dans les circonstances des faits, soit dans les explications qu'on en donne.

Les recherches que j'ai faites sur le somnambulisme m'ont conduit à constater une vérité dont tous ceux qui ont eu beaucoup de somnambules ont acquis la preuve, mais sur laquelle il me semble qu'aucun d'eux n'a appelé l'attention. La connaissance de cette vérité peut prévenir des erreurs graves, offrir une réponse satisfaisante à des objections spécieuses, et nous guider dans les conséquences que nous devons tirer de diverses observations. Je vais l'exposer ici.

Dans l'état de somnambulisme, il se développe des

facultés qui ne se montrent point dans l'état de veille. Ces facultés sont très-nombreuses, très-variées, plus ou moins parfaites; mais l'existence de l'une d'elles ne prouve nullement celle des autres dans le même individu. Ainsi, la faculté de voir et d'entendre sans le secours des yeux et des oreilles, celle de sentir sympathiquement les douleurs d'un malade, celle de voir dans l'intérieur du corps, celle de juger la nature et le siége des maladies, celle de deviner les remèdes et l'effet qu'ils produiront, celle de lire dans la pensée, celle de voir ce qui se passe à de grandes distances, celle de pressentir l'avenir, appartiennent certainement au somnambulisme; mais elles ne se sont peut-être jamais trouvées réunies dans un somnambule, surtout à un degré éminent.

Un somnambule voit très-bien l'intérieur de la poitrine ou de l'estomac d'un malade, et il ne s'aperçoit pas que ce malade à un vésicatoire ou un cautère; un autre lit dans la pensée, et ne voit rien de ce qui est relatif à la santé; un autre est tellement soumis à l'influence de son magnétiseur, qu'il ne voit et ne juge que d'après lui; un autre a beaucoup d'indépendance d'opinion et de volonté. On a vu dans certaines maladies le somnambulisme le plus lucide se manifester pendant le délire; alors la clairvoyance se portait sur un seul objet, et le délire défigurait tous les autres Lorsqu'on voudra bien observer les fous, on trouvera chez eux des exemples du même phénomène. On est, en conséquence, fondé à conjecturer que le délire et la folie peuvent quelquefois s'associer au somnambulisme lucide, comme celui-ci s'associe à eux. L'exaltation excessive de quelques facultés, la faiblesse de quelques autres, enfin le défaut d'harmonie entre elles, peuvent être également des causes d'erreurs.

Il résulte de ce que je viens de dire qu'on ne peut apprécier les facultés intellectuelles d'un somnambule que par un examen attentif et par des épreuves réitérées,

et qu'on ne saurait conclure de la clairvoyance qu'il manifeste pour un certain ordre de choses, qu'il a la même clairvoyance pour celles d'un ordre différent. Toutefois, le genre de lucidité que possède un somnambule est facile à déterminer quand on l'observe avec patience et sans enthousiasme.

Je saisirai cette occasion pour combattre une erreur dans laquelle sont tombés plusieurs de ceux qui ont écrit sur le magnétisme ; c'est celle de croire que les somnambules ne peuvent jamais mentir ; qu'ils sont en quelque façon forcés de dire la vérité. On a mille exemples du contraire. On remarque autant de diversité de qualités morales dans l'état de somnambulisme que dans l'état de veille. Quelquefois ces qualités sont différentes, et même opposées dans les deux états; quelquefois elles sont les mêmes, et seulement plus exaltées. On voit souvent se développer chez un somnambule les sentimens les plus purs et les plus élevés; et j'en ai vu qui ont profité des lumières que leur donnait le somnambulisme pour se corriger de leurs défauts, et pour se prescrire des règles de conduite. J'en ai vu qui attachaient bien plus d'importance à leur perfectionnement moral qu'au rétablissement de leur santé ; mais on en rencontre aussi qui cherchent à tromper, et qui tirent parti de leur clairvoyance pour servir les intérêts de leurs passions. Un magnétiseur prudent doit être sur ses gardes, étudier le caractère de son somnambule, et ne pas se laisser dominer par lui. Au reste, je dois dire que je ne connais aucun exemple d'un être naturellement bon qui ait paru se détériorer dans l'état du somnambulisme.

La découverte du magnétisme doit apporter un aussi grand changement dans la physiologie et la psychologie, que celle de l'attraction dans la physique. Les faits ont été vus de tous temps; mais ils ont été confondus avec des erreurs; il faut un génie comme Newton pour faire le choix de ceux qui sont certains, pour les coordonner et pour en tirer des lois générales. N'allons pas trop vite;

travaillons à l'édifice en commençant par la base ; recueillons les faits ; mettons en réserve ceux qui sont douteux, ceux dont la place n'est pas encore fixée ; et rejetons tous ceux qui sont contraires à une vérité reçue. Attendons de nouvelles lumières pour fixer la puissance de l'agent dont nous connaissons la réalité, et pour déterminer le rôle qu'il joue dans la nature ; contentons-nous de l'employer avec la prudence nécessaire pour en écarter les dangers, et défendons-nous de toute hypothèse.

J'ai signalé les principaux obstacles qui s'opposent à la propagation du magnétisme ; puissent mes observations engager ceux qui s'en occupent à continuer de le pratiquer uniquement pour faire du bien. Ils réussiront d'autant mieux qu'ils auront plus de confiance et plus de charité.

DELEUZE.

EXPLICATION

DE LA CAUSE DU SOMMEIL ET DES RÊVES,

Précédée de quelques observations sur les articles où l'on traite de ces phénomènes dans le journal Le Globe, *aux feuilles des* 19, 22 *mai et* 9 *juin dernier, par l'auteur de l'*Esquisse de la nature humaine expliquée par le magnétisme animal.

Le sommeil est un des plus curieux phénomènes qu'offre l'existence de l'homme sur la terre. Il semble, quand il est profond, séparer l'intelligence de l'organisation en ne laissant après lui aucun souvenir, et quelquefois dans les rêves il est accompagné de tant d'illusions, d'images si bizarres et d'émotions si vives, que les événemens de la veille ne présentent rien de compa-

rable. On dirait aux rapports singuliers, que certains songes se trouvent ensuite avoir avec l'avenir, qu'ils ont été portés jusqu'à nous par l'influence d'un monde supérieur que la matérialité des organes nous cache pendant la veille. Telle est l'origine d'une foule de superstitions accueillies autrefois avec trop de confiance, et que de nos jours encore quelques personnes rejettent avec plus d'assurance que de lumière.

M. J*** (l'un des rédacteurs du Globe), prétend que dans le sommeil les sens dorment seuls, tandis que l'esprit continue à veiller. Il rapporte plusieurs observations qu'à l'aide d'ingénieuses conséquences il présente comme les preuves de la vérité de son système. La doctrine de l'activité, considérée comme qualité essentielle de l'âme, n'est pas nouvelle; elle a déjà été discutée, et le docteur B** semble sous beaucoup de rapports l'avoir victorieusement combattue. Je regrette qu'après avoir détruit, il n'ait rien édifié, et que, dans son article du 9 juin, il n'ait donné aucune explication ni de la formation du sommeil, ni de celle des rêves; je me propose de remplir cette lacune en continuant la discussion.

Il me semble qu'avant de décider que le sommeil appartient exclusivement au corps, M. J*** eût dû nous faire connaître en quoi il consiste, et, par exemple, examiner quelle modification l'existence des organes éprouve en passant de la veille au sommeil? Dans un corps endormi le sang circule, la respiration se fait, la digestion s'opère, en un mot, le travail de la végétation continue et l'on se demande en quoi consiste ce sommeil, qui doit appartenir exclusivement au corps? M. J*** répond qu'il consiste dans un engourdissement des membres, c'est-à-dire, en ce qu'ils ne communiquent plus de sensations à l'âme: mais si la sensibilité est l'apanage de celle-ci, ne serait-ce pas plutôt elle dont l'activité serait suspendue? Jusqu'ici je ne prétends encore rien prouver, et je me borne à faire observer que tout ce qui ne tient qu'à la matérialité du corps, tel que le mouvement de

son mécanisme organique, se soutient dans le sommeil.

M. J*** examine soigneusement comment l'âme dirige son attention vers un objet et comment elle s'en distrait, et finit par déclarer que le fait est psychologique et non physiologique. Je conçois probablement mal le sens qu'il attache à ces deux mots ; car nécessairement les travaux de l'intelligence sont, ici bas, psychologiques et physiologiques, puisqu'ils s'exécutent dans les organes du corps. M. J*** paraît confondre les organes des sens avec la sensibilité de l'âme, lorsqu'il dit que dans le sommeil les sens s'endorment et l'esprit veille. En effet, les organes éveillés ou endormis ne reçoivent jamais de sensations ; car ils n'ont pas de sensibilité, ils sont seulement impressionnables : et ceux des sens dans le sommeil continuent à pouvoir recevoir des impressions ; mais alors leur affectibilité a cessé de communiquer avec la sensibilité de l'âme, en sorte qu'il n'en résulte aucune sensation pour elle.

Ouvrez les paupières d'un homme profondément endormi, vous reconnaîtrez que l'image des objets se peint encore dans ses yeux ; cependant il a cessé de voir parceque la sensibilité de son âme ne communique plus avec l'affectibilité de l'organe ; il en est de même dans toutes les paralysies (1). Le vulgaire doit aisément confondre les impressions reçues avec les sensations qu'elles font éclore ; mais un esprit observateur les distinguera toujours et reconnaîtra facilement que les impressions ne sont que des accidens physiques propres à provoquer dans l'âme des émotions que nous appellons sensations.

Le sommeil est un besoin : nous pouvons nous y livrer et surtout long-temps le suspendre, et puisqu'il est soumis jusqu'à un certain point à l'empire de la volonté,

(1) Quand la circulation nerveuse est interrompue, l'impression se fait ; mais elle n'est plus transmise à l'âme, qui n'en reçoit aucune sensation. Ainsi, dans la paralysie du nerf optique, les images continuent à se peindre au fond de l'œil sans que l'âme en soit avertie.

il est évident que l'âme y prend une part quelconque. M. J*** le regarde comme un engourdissement des sens. « L'âme a besoin, dit-il, des organes pour connaître les choses extérieures; aussi, quand ils dorment, elle les éveille si l'inquiétude s'empare d'elle; » mais comment les éveille-t-elle? Et comment s'y est-elle prise pour les endormir? M. J*** ne nous en dit rien et c'est pourtant là que se trouve le nœud de la difficulté. « Dans les rêveries, continue-t-il, nous laissons l'esprit aller à son gré de la bizarrerie des rapports entre l'idée qui précède et celle qui suit. De là aussi l'inconséquence des rêves dont la cause est la même, et qui n'est pas plus grande. » Cette remarque a de la justesse; mais il convenait de remonter aux sensations qui généralement précèdent les idées; car dans les rêves le désordre des images pourrait bien être la cause de l'incohérence des pensées. Il eût donc fallu commencer par expliquer la formation de ces images, sauf à en conclure ensuite l'incohérence des idées. M. J*** dit ailleurs que, « lorsqu'on est jeune et qu'on a quelque vie dans l'âme, on se livre volontiers à des rêveries ou l'imagination arrange le monde à sa fantaisie. » J'ignore ce qu'il faut entendre par cette vie que la jeunesse a dans l'âme, et j'avouerai que la grâce du style ne m'empêche pas de désirer une expression plus exacte. La condition humaine sur la terre est telle, que la puissance de penser réside dans l'âme, tandis que le travail des pensées s'exécute dans le cerveau. Si l'intelligence semble avoir plus de force pendant la vigueur de l'âge, c'est qu'elle est mieux servie par les organes; cela se conçoit aisément sans qu'il soit besoin de nommer vie de l'âme ce qui n'est que l'effet de la jeunesse du corps.

Sans doute il existe une grande analogie entre les produits de l'imagination, quand nous veillons, et la formation de nos rêves, dans le sommeil; mais cette remarque judicieuse ne donne aucune lumière sur le mode d'exécution des travaux de l'intelligence dans l'un et l'autre état. C'est là, je le répète, que se trouve la difficulté.

Nous raisonnons sans cesse des phénomènes qui nous sont familiers comme si nous en connaissions la cause, et par analogie, nous les employons volontiers pour explorer ce que nous cherchons à connaître ; cependant il faut convenir que les explications que l'on prétend donner ainsi, n'expliquent rien et ne font que rassembler un grand nombre de difficultés d'un même ordre (1). M. J*** s'est avancé fort loin dans cette route ; car d'analogie en analogie, il est arrivé jusqu'au somnambulisme magnétique, qu'il prétend expliquer par les phénomènes du sommeil ordinaire. Il serait superflu de le suivre dans cette partie de la discussion, puiqu'il ignore que l'état magnétique, improprement appelé somnambulisme, est un mode particulier d'existence qui, comme la vie ordinaire, peut offrir la veille et le sommeil.

Nous dormons quand le besoin du sommeil se fait sentir, et, jusqu'ici, c'est à-peu-près tout ce que l'on sait du phénomène de la formation du sommeil. On ignore de même comment les travaux de l'intelligence s'exécutent dans la veille ; seulement on a remarqué qu'ils ont la plus grande analogie avec ce qui se passe dans les rêves. Voilà l'état actuel des lumières : j'ignore si les savans en sont satisfaits ; mais à cet égard, il semble à-peu-près convenu de traiter de folie toutes recherches ultérieures. La métaphysique a pourtant pris soin d'analyser les opérations de l'esprit. Elle a constaté les différens usages que l'homme peut faire de son intelligence, et même elle a jugé convenable, dans sa nomenclature, de les considérer comme autant de facultés distinctes ; cependant, malgré ses efforts, elle ne paraît pas avoir fait depuis long-temps aucune découverte importante. On peut encore remarquer que les études psychologiques les plus savantes ont quelque chose de vague qu'un esprit ingé-

(1) C'est ce que le docteur B*** a fait dans son Cours et dans son Livre sur le Magnétisme animal. Malheureusement il en a tiré la fausse conséquence que l'émission du fluide magnétique n'entrait pour rien dans les phénomènes du somnambulisme lucide.

nieux semble toujours pouvoir façonner à son gré. Il en sera ainsi tant que le lien qui unit l'âme à la matière ne sera pas mieux connu. Ce lien c'est la vie; les physiologistes n'ont pas été heureux dans leurs recherches à ce sujet; ils ont, en général, regardé comme la vie, l'ensemble des mouvemens de l'organisme qu'elle met en jeu, et se sont arrêtés là. C'est avoir pris l'impulsion donnée à la meule et le mécanisme du moulin, pour le vent qui le fait tourner. L'analogie entre la vie et le mouvement fut de tout temps reconnue. On sait qu'il existe nécessairement des mouvemens premiers qui, indépendamment de toute impulsion, sont mouvemens par eux-mêmes: les physiciens l'ont déclaré; mais ils semblent en avoir jugé la découverte impossible, et l'ont abandonnée. Cependant, une foule d'observations et d'expériences m'ont appris que les rayons du soleil sont ces mouvemens premiers dont on n'a pas assez étudié la nature, et que la vie de chaque être n'en est qu'une portion individualisée par le jeu de l'organisation qui se l'approprie en s'en emparant (1). Je dois en grande partie aux phénomènes du magnétisme animal la connaissance des diverses modifications que l'organisation du corps humain fait éprouver au principe qui l'anime; elles servent à unir l'esprit à la matière, et il est nécessaire de donner une idée de leurs fonctions avant d'expliquer la formation du sommeil et des rêves.

L'âme possède le corps et l'asservit à son empire (2) en le dirigeant suivant sa volonté. Le corps, à son tour, possède l'âme en lui communiquant des sensations ana-

(1) La force végétative s'empare sans cesse des rayons solaires et les combine avec les produits de la végétation, et ce sont ces rayons qui se dégagent dans la lumière de la combustion des corps; car on détruit les composés en les brûlant. Cette explication me paraît aussi simple que naturelle.

(2) L'âme dispose du corps et l'arrache à son inertie naturelle en envahissant l'organisation au moyen de la modification vitale qui lui obéit.

logues aux impressions qu'il a reçues ; deux modifications vitales servent à cette réciprocité de relation. L'une obéit à la volonté, elle en dispose comme il lui plaît. L'autre est un agent du corps soumis à une circulation organique qui l'envoie et le ramène par une impulsion continue. J'appellerai la première, fluide actif (1) ou vie spiritualisée. Les médecins nomment la seconde fluide nerveux ; il concoure à la nutrition des organes et forme leur affectibilité. La sensibilité est un apanage de l'être spirituel : les organes corporels ne possèdent que l'affectibilité, et par cette raison, dès que l'on interrompt la circulation nerveuse qui la forme, ils cessent de nous donner des sensations. Cette circulation nerveuse a son centre au cerveau ; c'est là que se trouve l'écho général des impressions reçues, qu'une portion du fluide nerveux, en s'échappant vers l'âme, transforme en sensations (2), ainsi, nos sensations sur la terre se produisent dans l'union de l'affectibilité du corps avec la sensibilité de l'âme. Le fluide nerveux qui forme l'élément de ce lien

(1) C'est ce fluide que les magnétiseurs appellent fluide magnétique ; il a une grande analogie avec le fluide galvanique, puisque celui-ci contracte les muscles après la mort comme l'agent de la volonté le fait pendant la vie. L'âme, dans les paralysies, ne peut plus contracter les muscles ; c'est une preuve qu'elle se sert d'un agent : en effet, sa volonté, après la paralysie, pénètre aussi bien le corps qu'elle le faisait avant ; mais la vie spiritualisée n'agit plus, car l'affectibilité qui lui servait pour arriver à la contractilité musculaire est éteinte par la cessation de circulation nerveuse. Le fluide galvanique, quoique analogue, contracte encore les muscles après la mort, parce qu'il agit plus matériellement qu'un fluide approprié à la nature spirituelle.

(2) Cette transformation a lieu par une sorte de toucher spirituel. En effet, recevoir des sensations c'est toucher spirituellement avec la sensibilité de l'âme les impressions que l'affectibilité du corps a reçues. On peut voir à ce sujet l'explication de la formation de la vie spiritualisée, aux pages 166, 167 et suivantes de l'*Esquisse de la nature humaine*, à Paris, chez madame Lévi, libraire, quai des Augustins, n° 25, et au bureau de l'*Encyclopédie portative*, rue du Jardinet, n° 8.

est une modification vitale indépendante de la volonté; en sorte que nous recevons malgré nous les sensations qu'il nous communique sans pouvoir ni les suspendre, ni les altérer. Il n'en est pas ainsi de la portion du fluide nerveux qui s'est échappée vers l'âme du centre de l'affectibilité; car elle a quitté le domaine de la circulation organique pour passer au service de la volonté qui s'en sert dans l'éxécution de nos mouvemens. C'est avec ce fluide, que j'ai nommé la vie spiritualisée, que l'âme possède le corps, en envahissant l'organisation entière par une action soutenue qui maintient, pendant la veille, la rectitude du tronc et généralement toutes les contractions musculaires. L'âme s'éloigne de l'affectibilité dès que le besoin du sommeil se fait sentir; alors la volonté abandonne le corps, son agent se retire, les contractions cessent, et les membres fléchissent aussitôt selon les loix de la gravitation. Ainsi, la chute du corps, à l'instant du sommeil, est la suite nécessaire de la retraite de l'agent de l'âme. Telle est la cause de la flexion générale des muscles de l'homme qui s'endort; car l'invasion du sommeil (locution vicieuse), n'est rien autre chose que la retraite de la vie spiritualisée qui livre l'organisation à son inertie quand la volonté ne s'en occupe plus.

La respiration n'est pas due, comme les autres mouvemens végétatifs, à une excitation particulière de l'organe; cependant elle continue dans le sommeil, parce que l'agent de la volonté qui la produit n'abandonne jamais entièrement la poitrine.

En effet, la vie spiritualisée a, dans le corps humain, deux foyers; l'un, placé au cerveau, est l'écho des impressions physiques qui se spiritualisent en nous donnant des sensations; l'autre, situé dans la poitrine, aux plexus solaires, répète les émotions de l'âme et les matérialisent en les traduisant en mouvemens physiques. L'agent de la volonté ne peut abandonner ces attaches sans que l'âme qu'il retient captive ne s'échappe à l'instant; aussi, dans le sommeil, il n'y a que la partie flot-

tante de la vie spiritualisée à se retirer de la poitrine, ce qui rend la respiration plus laborieuse (1).

Le sommeil est en partie volontaire, et en partie forcé, car il dépend de la quantité du fluide actif que le corps fournit, et de la volonté de l'âme qui en dispose. Nous dissipons beaucoup pendant la veille; et, quand l'agent de la volonté n'est plus en assez grande quantité, l'âme éprouve dans ses actes une difficulté d'exécution qui l'invite à s'abstenir; ce qu'elle fait en éloignant sa sensibilité du contact intime de l'affectibilité, qui, sans cela, lui donnerait des sensations (2). Le sommeil se manifeste alors : il commence en général par être profond; mais il le devient moins à mesure que le fluide nerveux, en s'échappant du centre de l'affectibilité, renouvelle la vie spiritualisée, et rétablit ainsi l'intensité des rapports entre le corps et l'âme. Les rêves, par cette raison, sont ordinairement les enfans du matin; ils offrent le phénomène du travail, de l'intelligence, pendant le sommeil; mais comme ce même travail, en état de veille nous est plus familier, il semble naturel de l'examiner d'abord.

La sensibilité de l'âme est, ici bas, emprisonnée dans la vie, qui du centre de l'affectibilité cérébrale s'échappe sans cesse vers elle. C'est là que retentit l'écho des impressions, quelque part qu'elles aient été reçues, et c'est là, par conséquent, que toutes nos sensations

(1) Les attaches que je viens de signaler se brisent quand la mort arrive, et l'on peut suivre facilement les progrès de leur destruction. Elle commence par les plexus (c'est l'attache de reaction que l'âme prend au corps), une respiration râleuse l'annonce, elle se soutient plus ou moins long-temps; enfin le lien se rompt, la poitrine s'affaisse, et l'air qu'elle chasse fait entendre un long et dernier soupir. La vie spiritualisée se précipite alors au cerveau pour s'en détacher bientôt en s'envolant avec l'âme qu'elle enveloppe d'un voile lumineux : on peut voir la description de ce phénomène à la page 285 de l'*Esquisse de la nature humaine*, et dans la note.

(2) L'affectibilité provoque l'âme, en lui donnant des sensations, à se servir des organes pour examiner de quelle part est venue l'impression qui les a produites.

nous sont communiquées. Nos pensées se forment ensuite dans l'examen des sensations ; et l'on conçoit que cet examen doit se faire avec l'intermédiaire et sur l'appareil qui nous les a communiquées, c'est-à-dire, avec la vie et sur l'affectibilité du cerveau.

On peut considérer l'affectibilité cérébrale comme un miroir, où toutes les impressions se traduisent en sensations ; la vie, en les communiquant, passe dans le domaine de la spiritualité, et l'âme s'en sert dans ses souvenirs pour reproduire les sensations qu'elle veut examiner. En effet, le travail de la mémoire est une réaction de l'intelligence sur la sensibilité ; et, comme celle-ci est enchaînée sur la terre à l'affectibilité du cerveau, l'âme est forcée de prendre cette voie dans ses souvenirs, et de réagir sur l'affectibilité afin d'y reproduire les impressions dont elle veut examiner les sensations. Plus cette réaction est vive, plus la mémoire est parfaite (1).

Un exemple rendra ce mécanisme sensible. On sait que nous devons la connaissance des objets extérieurs aux sensations que nous en recevons. Je suppose que je veuille me rappeler le château de Versailles ; ma volonté, pour former ce souvenir, réagira sur ma sensibilité, en renouvelant dans l'affectibilité cérébrale les impressions qu'elle reçut à l'aspect de cet édifice, et j'éprouverai ainsi une sensation de réaction imitative de la sensation première. Je verrai intérieurement ce que j'avais vu extérieurement, c'est-à-dire que l'agent de ma volonté reproduira dans mon cerveau des impressions semblables à celles que j'avais reçues (par l'intermédiaire du fluide nerveux), lorsque l'objet s'était offert à mes yeux. Le

(1) L'âme est retenue sur la terre par sa sensibilité que la vie enchaîne à l'affectibité du cerveau. Nous devons à cet ordre de choses la connaissance des objets matériels qui par leur nature ne feraient aucune impression sur nous sans le secours des organes ; mais une conséquence de ce mode d'existence est de ne pouvoir réagir sur notre sensibilité qu'en traversant l'affectibilité cérébrale.

souvenir sera plus ou moins complet, selon que la peinture intérieure sera plus ou moins exacte. Les tableaux, que la mémoire trace ainsi en état de veille, ne sont que des souvenirs; dans le sommeil, l'illusion se forme, et ce sont des rêves.

En effet, les sensations que la mémoire nous donne ne sauraient nous tromper quand nous veillons, car nous les produisons sciemment; et d'ailleurs, la présence des objets réels qui agit simultanément sur nous, empêche l'illusion de se former. Il en est autrement dans le sommeil. L'âme est alors éloignée de l'appareil des sensations, elle ne possède plus l'affectibilité cérébrale (1); et, lorsque l'accumulation de la vie spiritualisée commence à rétablir l'intimité de ses rapports avec le corps, elle reçoit d'autant plus facilement comme une œuvre étrangère les impressions que ses souvenirs tracent, que la présence des objets extérieurs ne se fait pas encore sentir.

Nos rêves commencent à l'occasion de mouvemens convulsifs que les organes prennent d'eux-mêmes, ou par des impressions reçues en dormant, qui nous sont imparfaitement transmises. Notre âme, pour les examiner, réagit sur le cerveau; il en résulte de nouvelles images qui, réveillant d'autres souvenirs, y peignent, à leur tour, de nouveaux tableaux. Je suppose qu'en dormant, un accident quelconque offre à mon âme l'image confuse d'une forêt; en cherchant à examiner ce lieu sauvage, j'en peindrai moi-même tous les détails, et bientôt mes souvenirs pourront y tracer les plus rians tableaux ou les scènes les plus tragiques. Les images des songes sont ordinairement désordonnées, parce qu'elles se produisent les unes par les autres, en éveillant dans notre mémoire des sensations que la réalité ne

(1) Dans le sommeil l'âme ne possède l'affectibilité cérébrale par aucun acte de sa volonté; mais l'affectibilité cérébrale continue, en quelque sorte, à posséder l'âme, en exhalant sans cesse vers elle une portion de fluide nerveux qui se spiritualise en lui arrivant.

pourrait jamais assembler. L'imagination a toujours une grande part aux rêves; elle n'est qu'un emploi particulier des matériaux que la mémoire a ramassés, et consiste à prendre dans nos souvenirs une multitude d'images pour en créer des êtres et des circonstances sans réalité.

Le mode d'exécution du travail de la mémoire, explique comment se forme l'illusion des songes, aussi quelquefois, même en état de veille, les impressions que le cerveau reçoit des souvenirs égarent la raison quand elles prennent la consistance des impressions dues à la présence des objets. Nous connaissons ce qui nous entoure par les sensations que nous en recevons; et ces sensations nous sont communiquées par l'affectibilité cérébrale. Quand l'âme est absorbée dans une série d'idées dont son intelligence s'occupe avec force, elle peut finir par produire sur le cerveau des impressions de réaction aussi puissantes que les impressions premières. L'illusion se forme alors, et il n'est plus possible de distinguer parmi les sensations, celles qu'enfante la mémoire, et celles que la réalité produit. Les réactions mentales, en cet état, ont assez d'énergie pour que l'âme entende le son des paroles qu'elle a pensées, et voie l'image des objets qui l'occupe. Elle rêve ainsi quoique éveillée; car c'est encore l'illusion du rêve, et la vie devient pour elle un triste mélange d'erreurs et de vérités, ou sa raison égarée ne se retrouve plus.

Telle est la cause des monomanies. Les allucinations qui les signalent ont leurs degrés; et, pour l'ordinaire, la raison les combat dans l'origine; mais la continuation des sensations erronées finit par la subjuguer (1). Le délire de la fièvre a la même origine; il est causé par les contractions désordonnées que l'agitation du cerveau produit. Elles éveillent la mémoire en faisant naître une

(1) On peut voir à ce sujet ce que j'ai dit de la folie et de ses causes aux pages 202, 203 et suivantes de l'*Esquisse de la nature humaine*.

foule de sensations confuses ; et bientôt, l'âme trompée par une affectibilité trop mobile, voit et entend le travail de ses souvenirs.

Il est une autre cause d'allucinations et de rêves. Ils sont dus aux impressions qu'une volonté étrangère peut, en certains cas, tracer dans un cerveau soumis à son influence (1). C'est ainsi, par exemple, qu'un magnétiseur altère les sensations d'un somnambule lucide, en changeant pour lui la saveur des liquides, ou même en lui faisant voir des objets sans réalité.

Je viens d'exposer qu'elle est, dans mon opinion, la cause d'un grand nombre de phénomènes restés jusqu'ici sans explication. J'ai dit que la vie unit l'esprit à la matière par deux modifications, dont l'une (le fluide nerveux), forme l'affectibilité du corps, et communique avec l'âme en transformant en sensations toutes les impressions que l'organisation reçoit. L'autre, au contraire (que j'ai nommée vie spiritualisée), obéit à la volonté, et lui sert à l'exécution de tous ses actes. C'est par elle que l'âme possède le corps et le fait mouvoir en contractant les muscles. On a vu que la flexion des membres de l'homme qui s'endort, est la conséquence nécessaire de la retraite de l'agent de la volonté qui, pendant le sommeil, abandonne le corps. La mémoire n'est qu'une réaction de l'intelligence sur la sensibilité. J'ai dit que la sensibilité était enchaînée à l'affectibilité cérébrale, et qu'ainsi, l'âme dans ses souvenirs était contrainte à réagir sur cette affectibilité pour rappeler les sensations qu'elle voulait examiner. J'ai ensuite prouvé que ces sensations réactives, causées par nos souvenirs, formaient dans le sommeil les images des rêves, et qu'elles produisaient, même en état de veille, des sensations identiques avec celles de la réalité, quand la réaction

(1) J'ai expliqué ce phénomène en traitant du somnambulisme magnétique : c'est aussi parce que l'état magnétique est produit par un changement d'affectibilité que le retour à l'état ordinaire en rend les souvenirs impossibles.

acquérait sur l'affectibilité du cerveau autant de puissance que la présence des objets. J'ai indiqué que telles était la cause des allucinations, de la folie et du délire des fièvres.

Je n'adresse pas aux savans ces diverses explications, car je crois, en général, leurs opinions trop fixées pour qu'ils accordent quelque importance aux méditations d'un simple observateur; mais il est parmi nous un grand nombre de jeunes gens désireux de s'instruire, c'est à eux que je confie le fruit de mes études. Elles furent faites sur la nature et la simplicité des principes qu'elles offrent, me semble porter le caractère de la vérité. Je les appelle à un nouvel examen.

C. C.

Pleuro-pneumonie chronique avec épanchement; palpitations du cœur, guéris par le Magnétisme et le somnambulisme.

M. le comte de L***, âgé de 28 ans, capitaine de houssards, ressentait depuis fort long-temps des maux d'estomac continuels; certains alimens, le lait par exemple, lui occasionait des digestions pénibles, des sueurs et des rapports acides; il avait malgré cela assez de forces et d'embonpoint. Dans le printemps de 1825, il commença à tousser, le soir principalement, et lorsque le temps était humide et froid, cette toux fut accompagnée d'un mouvement fébrile qui entraîna la chute des forces. Il ne laissa point de continuer un service fatigant, et de s'exposer à la pluie et au vent.

Au mois de novembre, la toux devint fréquente, sans expectoration, la fièvre continuelle; il y avait de plus oppression et gêne dans le poumon gauche, et des sueurs nocturnes. Après quelques jours de marche, la pleurésie fut très-caractérisée; il se forma dans le côté gauche de la poitrine un épanchement considérable, dont l'existence fut constatée trop tard. On appliqua des sangsues et un vésicatoire sur la poitrine, on donna des

tisanes pectorales, et on astreignit le malade à un régime sévère. La pleurésie qui menaçait de devenir aiguë, prit un caractère chronique, les sueurs diminuèrent, mais au bout de deux mois c'était toujours une toux sèche, la même fréquence du pouls, la même chaleur à la peau; l'épanchement restait stationnaire. Lait d'ânesse.

Une consultation eut lieu entre MM. Landré-Bauvais, Roux et Salmade. Ils proposèrent les moxas. Le 22 février 1826, M. Laennec après avoir percuté et ausculté le malade, écrivit sur un bout de papier, moitié en latin, moitié en grec, l'équivalent de ces mots : la poitrine donne un son mat dans toute la partie inférieure gauche; à peine y peut-on soupçonner la respiration accompagnée de râle muqueux; elle s'entend médiocrement et avec le même râle, dans le reste du poumon gauche. Les battemens du cœur sont forts et sonores. Il prescrivit l'acétate de potasse et le sel de nitre. Le lendemain, M. Moreau de la Sarthe consulté isolément, découvrit également l'épanchement pleurétique, qu'il regardait comme une conséquence d'une pleurésie latente très-étendue, dont la véritable nature, disait-il, paraît avoir été méconnue par les médecins ordinaires; il éloigna l'idée de la phthisie pulmonaire que ceux-ci avaient adoptée, et conseilla un séton et l'acétate de potasse.

Dans l'inquiétude que lui inspirait cette diversité d'avis et la violence des moyens proposés, le comte de L*** s'adressa au dernier remède, le magnétisme. Il avait lui-même autrefois opéré la guérison d'un cancer au sein, sur une dame qu'il avait rendue somnambule; il m'appela. Je le soumis, le 23 février, à l'exploration d'une somnambule (madame D.), qui reconnut l'épanchement pleurétique ancien, à la suite duquel le poumon gauche, pressé et rappetissé, avait presque perdu la faculté de se dilater par l'introduction de l'air; de plus une disposition prochaine à la phthisie, et un léger anévrisme du cœur. Pronostic: guérison sûre, mais longue; en observant rigoureusement ses ordonnances, dans un mois tout épanchement serait dissipé, mais la toux, dernier symptôme de la maladie, ne cesserait entièrement qu'au commencement de l'automne.

Traitement: magnétisme en première ligne; fomentations résolutives sur le côté gauche de la poitrine;

tisane de tussilage gommé; lait d'anesse; pédiluves irritans. Elle fit supprimer le vésicatoire placé sur le thorax pour l'appliquer au bras gauche. Nourriture légère.

Dès le lendemain, par l'effet probable de la suppression du vésicatoire, sueurs nocturnes abondantes, chaleur à la peau, accélération du pouls, toux plus fréquente, chute des forces. Le malade fut alarmé : la somnambule questionnée sur le changement fâcheux qui était survenu, assura qu'avant huit jours, les symptômes disparaîtraient, que le mal présent serait passager et sans accident, tandis que la longue demeure du vésicatoire sur la poitrine, aurait favorisé le développement des tubercules dans le poumon gauche.

M. le comte de L. fut magnétisé sans interruption jusqu'au 1er avril; les sueurs, la fièvre, la faiblesse et la toux, diminuèrent chaque jour d'intensité jusqu'au huitième. Il y eut alors une nouvelle consultation des trois médecins, et une particulière de M. Laennec, qui ignorait alors que le malade suivait un traitement magnétique. Ils trouvèrent l'épanchement diminué de moitié, et, par conséquent, le poumon gauche plus perméable à l'air. Étonnés de ce bien subit, ils ne prescrivirent rien, laissant à la nature qui avait si bien commencé, le soin de faire le reste. Le quinzième jour, il ne restait plus dans la poitrine de trace sensible de liquide; la somnambule en trouvait encore une bien faible quantité, mais ni le stéthoscope, ni la percussion, n'en découvraient l'existence. Le bruit de la respiration s'y entendait faiblement encore, et la résonnance n'était pas parfaite; mais l'absence du liquide épanché en faisait présager le retour. Pour activer les fonctions languissantes de l'estomac, on fit prendre l'eau de Seltz naturelle, aux repas, elle réussit parfaitement bien. Après un mois de traitement, les forces étant augmentées, le sirop de nymphea fut donné tous les soirs à la dose d'une once, pour éviter les pollutions fréquentes dont le malade était tourmenté la nuit. M. le comte de L. fit bientôt l'essai de ses forces renaissantes par quelques promenades au grand air, qui furent prolongées chaque jour davantage; l'estomac digérait mieux et plus d'alimens; la toux était légère et rare. Voici pendant ce temps les effets sensibles de l'administration du magnétisme.

Après les premières passes, il y avait toujours de l'engourdissement, une propension au sommeil, et quelque-

fois un sommeil très-léger d'une minute ou deux, que le plus léger bruit, prochain ou éloigné, dissipait subitement; la toux était suspendue. Si le malade était fatigué par suite d'une trop longue course, le magnétisme le délassait sûrement; s'il était tourmenté de tiraillemens d'estomac déterminés par la faim, le magnétisme les suspendait aussitôt. Ma main dirigée vers le poumon gauche, ou appliquée sur cette partie, y faisait naître une chaleur agréable et pénétrante qui semblait lui donner du ressort et de la force. Enfin, après chaque séance qui durait une demi-heure, il y avait plus de souplesse et d'énergie dans les mouvemens et dans les fonctions

Le 1er avril, je cessai de magnétiser M le comte de la F. Dès le second jour il ressentit les effets de cette interruption; le cinquième, il était affaibli très-sensiblement. Je le magnétisai de nouveau à un jour d'intervalle pendant une semaine. Il se trouva subitement changé, et il fut possible alors d'abandonner le magnétisme sans inconvénient. Il est à remarquer, qu'en raison du retour des forces, son effet assoupissant était moins prononcé, et les derniers jours il ne produisait qu'un sentiment de bien être et de vigueur.

Malgré la disparution de l'épanchement de la plèvre, malgré le retour graduel d'un peu de forces, un reste de toux inquiétait le malade; le pouls, toujours fréquent en état de santé était plus fréquent encore; il s'élevait à quatre-vingt-dix pulsations; les battemens du cœur étaient forts et sonores Une saignée de six onces fut pratiquée le 20 avril par l'ordre de la somnambule, et en outre elle prescrivit le suc de pariétaire, que j'ai tant de fois si efficacement employé dans les maladies du cœur. Il eut un plein succès dans le cas actuel. Enfin, quelques tasses de lichen avec le sirop de mou de veau complètent les moyens pharmaceutiques par lesquels M le comte de L. a été rendu à la santé. Il partit de Paris au mois de juin, et ne fut aucunement incommodé des fatigues du voyage et des chaleurs de l'été Il m'apprit à son retour, que selon la prévision de la somnambule, il n'avait été délivré d'un léger reste de toux, qu'au commencement de l'automne. En suivant le régime qui lui fut tracé, il ne connut plus ces digestions pénibles et ces rapports acides qui avaient de tous temps altéré sa santé.

En examinant à nu la poitrine de M. le comte de L., il est facile de juger combien sa maladie était grave; le

côté gauche, depuis la résorption du liquide, est de deux pouces moins large que le droit. Lorsque le poumon se distend pour recevoir l'air et agrandit ainsi en les élevant les parois du thorax, on a vu pendant plus d'un an la moitié inférieure du côté gauche de la poitrine immobile, ce qui formait à l'œil une espèce de difformité. Depuis, et par des gradations insensibles, le mouvement respiratoire s'est rétabli, sans arriver cependant à son état naturel, ce qui est désormais impossible. On trouve des exemples analogues dans l'ouvrage sur l'auscultation de M. Laennec.

FOISSAC D. M. P.

AVIS DES ÉDITEURS DE L'HERMÈS,

Journal du Magnétisme.

Nous regardons comme un devoir de rapporter littéralement les relations des traitemens magnétiques que l'on nous communique, quoique certains faits puissent paraître peu conformes aux connaissances anatomiques. Nous ferons remarquer à cet égard que les bornes du possible ne nous semblent pas toujours irrévocablement fixées, et que d'ailleurs les sensations réelles qu'éprouvent les somnambules lucides peuvent quelquefois les tromper sur l'existence des choses. Nous en pourrions citer un exemple : une somnambule attaquée d'hystérie voyait, en état magnétique, une boule descendre et remonter au côté gauche de l'abdomen, depuis la région iliaque jusque vers la poitrine; elle entendait même le bruit du déplacement, et certes ses sensations la trompaient; car on sait que ce symptôme est ordinaire dans ce genre de maladie, et que la boule qu'il annonce n'a aucune existence réelle.

Nous apprenons avec une grande satisfaction que le vœu des personnes éclairées qui s'occupent du magnétisme est en partie réalisé. On désirait que sa pratique fût introduite dans les hôpitaux où s'offre un vaste champ d'observations, et que sa conduite fût confiée à des médecins qui ne fussent pas étrangers au magnétisme. M. Fouquier, médecin en chef de la Charité, a chargé M. Foissac de ce soin. Déjà plusieurs malades ont été soumis à ce nouveau genre de traitement, et nous espérons pouvoir bientôt instruire nos lecteurs du résultat des expériences qui s'annoncent sous de favorables auspices.

Imprimerie de C. THUAU, rue du Cloître-St.-Benoît n° 4.

L'HERMÈS,

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

DES RÉSERVOIRS MAGNÉTIQUES.

Les réservoirs magnétiques, dont on nous a engagé à donner la composition dans ce Journal, aident puissamment et très-efficacement le magnétiseur ; ils sont d'excellens supplémens à l'action humaine. Il y en a de simples et de composés.

Les plus simples et les plus efficaces sont les arbres magnétisés. Ils produisent du calme et souvent même un sommeil bienfaisant ; ils augmentent les forces, régularisent la circulation, disposent à recevoir l'influence directe du magnétisme ; dans la suite, ils continuent et renouvellent l'action. Ils sont surtout d'une grande utilité pour aider la nature pendant la convalescence et pour prévenir les rechutes ; mais malheureusement le mauvais temps prive de cette ressource, et les arbres ne peuvent transmettre le fluide magnétique lorsque le mouvement de la végétation est entièrement suspendu.

Le choix des arbres n'est pas indifférent ; il faut en exclure tous ceux dont le suc est caustique ou vénéneux ; tels sont le figuier, le laurier-rose, le laurier-cerise, le sumac, le noyer ; leur action serait nuisible. L'érable, le platane, l'orme, le chêne, le tilleul, le frêne, l'oranger, sont ceux dont on a jusqu'à présent fait usage avec le plus de succès. Je crois que les arbres résineux, comme le pin et le sapin sont aussi très-bons. Ils ont

d'ailleurs l'avantage inappréciable de pouvoir être gardés dans l'appartement sans incommoder par leur odeur.

Pour magnétiser un arbre, on se place de préférence du côté qui regarde le midi; on applique son corps et ses genoux sur cette face, on pose les mains sur les côtés; on fixe son attention sur l'arbre avec la ferme volonté de lui communiquer la propriété qu'on lui désire. Après trois à quatre minutes, on change de place; on fait ainsi le tour de l'arbre en se plaçant autant que possible sur les racines les plus grosses et les plus saillantes; on éloigne ensuite les mains de deux ou trois pouces du corps de l'arbre, et de temps à autre l'on projette ce que l'on nomme le fluide magnétique, avec toute l'énergie dont la volonté nous rend susceptible.

Lorsque l'on a fait le tour de l'arbre, ce qui demande douze minutes environ, on s'en éloigne à quinze ou vingt pouces, et afin de diriger le fluide du sommet vers le tronc, on présente dans cette direction les doigts réunis en faisceau, on les descend lentement jusqu'au pied de l'arbre, puis on termine en magnétisant la terre à l'entour pour ramener le fluide de l'extrémité des racines à leur base. Cette opération, qui est l'affaire d'une demi-heure, doit être répétée quatre à cinq jours de suite, au bout desquels l'arbre se trouve parfaitement magnétisé. Je dois observer qu'il ne faut employer que l'action d'une seule personne pour magnétiser les arbres et quelque réservoir que ce soit. Cette condition est de rigueur.

On attache à l'arbre magnétisé des cordes de chanvre ou de laine, pour servir de conducteur : les malades qui se rendent autour, commencent par le toucher en s'appuyant sur le tronc; ils s'assèyent ensuite à terre ou sur des siéges; ils prennent chacun l'un des cordons suspendus aux branches et s'en entourent. La réunion des malades autour de l'arbre magnétisé entretient la circulation du fluide vital; néanmoins il est à propos que le magnétiseur vienne de temps à autre en renouveler et

régulariser l'action : il lui suffit pour cela d'embrasser l'arbre pendant quelques minutes. Il doit assister exactement aux réunions des malades sous cet arbre, leur donner les soins particuliers dont ils ont besoin, éloigner de l'arbre magnétique ceux qui éprouveraient des crises, pour les diriger dans le silence et sans distraction.

Une bouteille d'eau fortement magnétisée est aussi un véritable réservoir magnétique. On attache au goulot des cordons de laine, de coton ou de chanvre ; ces cordons, avec lesquels le malade peut s'entourer, lui transmettent le fluide dont la bouteille et l'eau sont saturées, et aident puissamment le magnétiseur.

Pour magnétiser une bouteille, vide ou pleine, on la pose sur son genou, puis on passe alternativement les deux mains le long de cette bouteille, de haut en bas. On introduit ensuite le fluide magnétique par son goulot, en y présentant à plusieurs reprises les extrémités des doigts rapprochés le plus possible : sept à huit minutes suffisent pour cette opération sur une bouteille de grandeur ordinaire.

On peut encore magnétiser un corps quelconque et le placer pour centre au milieu de quelques malades avec lesquels on le met en communication.

Les réservoirs magnétiques composés, connus sous la dénomination de baquets, sont des caisses de bois, de formes différentes, remplies de matières magnétisées, et garnies de conducteurs propres à diriger le fluide vital qu'elles renferment. On les compose le plus ordinairement de la manière suivante :

Ayez une caisse en bois (peu importe l'espèce), de trois pieds de hauteur, sur deux de large, à coins ronds; que le fond soit élevé d'un pouce au-dessus du sol par la saillie du bord qui couvrira en partie le socle destiné à recevoir les vis des roulettes qu'il est nécessaire d'y adapter, afin de déplacer cette caisse à volonté, sans lui faire éprouver de secousses violentes.

On se propose, dans la composition d'un réservoir magnétique, d'y accumuler, d'y concentrer une grande quantité de fluide vital ; l'eau avec laquelle il se combine par une affinité très-marquée; ayant la plus grande influence sur la vie animale et végétale, et la nécessité dont elle est pour tous les êtres vivans, fait juger qu'elle doit contenir une très-grande quantité de cet esprit de vie surnommé fluide magnétique. Sa propriété de le conserver et de le transmettre aux corps vivans, fait penser qu'elle est susceptible de se charger jusqu'à saturation de celui que lui communique notre action physique dirigée par une volonté ferme et soutenue.

La plupart des personnes qui se sont occupées de la composition de ces sortes de réservoirs ont aussi reconnu de l'affinité entre le fluide magnétique, le verre et généralement tous les corps vitrifiables, c'est ce qui les a déterminées à faire entrer dans cette composition le sable et le verre pilé. Elles ont également reconnu que la limaille de fer pur qu'elles y joignent a sur le sang une influence très-salutaire. Enfin ce n'est qu'après des expériences réitérées et observées avec la plus grande attention que l'on a reconnu qu'il n'était pas sans utilité d'y ajouter de la fleur de soufre, de l'alun en poudre, de l'anis, de la résine commune, du blé froment, orge et seigle. Voici approximativement la quantité distributive de chacune de ces substances pour le réservoir duquel nous venons de donner les proportions.

4 bouteilles verre pilé.	4 bout. résine commune.
4 id. limaille de fer pur.	2 id. de blé froment.
4 id. fleur de soufre.	1 id. orge.
4 id. alun en poudre.	1 id. seigle.
4 id. anis.	30 id. d'eau.

Quelle que soit la quantité des substances ci-dessus indiquées que vous employiez, combinez-les ainsi qu'il suit :

L'eau magnétisée devant être par moitié des minéraux

et des végétaux, il faut en mettre huit bouteilles et huit de minéraux et de végétaux, les distribuant de cette manière : une bouteille d'eau magnétisée, une bouteille de verre pilé; une bouteille d'anis, une bouteille d'eau magnétisée; une bouteille de limaille, une bouteille d'eau magnétisée; une bouteille de fleur de soufre, une bouteille d'eau magnétisée; ainsi de suite.

On remplit les intervalles des bouteilles avec un mélange, par portions égales, de sable, de verre pilé, de limaille de fer bien pur. Il faut magnétiser le sable poignée à poignée, et les autres substances dans un vase bien petit, afin qu'elles se chargent plus vite et plus promptement de fluide vital.

Les demi-bouteilles sont préférables pour les petits réservoirs et pour les tables hexagones; il faut, autant que cela se peut, coucher les bouteilles et diriger l'extrémité supérieure de la pointe de fer qui a été mise dans le bouchon de chacune d'elles, et qui doit excéder ce bouchon d'un ou deux pouces, le plus près possible d'un conducteur général fixé au centre. Ces bouteilles doivent être placées comme des rayons qui aboutissent à un centre commun.

Quant aux dispositions extérieures, elles consistent d'abord en un couvercle percé au milieu pour donner passage au conducteur central; ce couvercle doit être muni d'une serrure et la caisse fermée à clef. Il sera fait des trous près des bords supérieurs de la caisse, pour recevoir les conducteurs destinés aux malades : il faut que ces conducteurs soient en deux pièces, dont l'une fixée à demeure dans l'intérieur du réservoir, et l'autre adaptée à celle-ci au moyen d'un anneau fermé reçu par un anneau ouvert et se démontant à volonté. Je m'explique; la partie du conducteur qui est à demeure est terminée par un anneau ouvert, et l'autre partie, qu'on y joint à volonté, par un anneau fermé. Ces conducteurs doivent toujours aller en diminuant du côté de la pointe.

Pour produire de grands effets, on recouvre en entier ces réservoirs de lames de fer-blanc le plus poli et le plus brillant possible, parce que tous les corps réflectans augmentent prodigieusement la force magnétique.

Attachez au plafond de l'appartement et au-dessus du conducteur central, un large cercle formé de ces mêmes lames de fer-blanc; le plus loin qu'il s'étendra sera le mieux. Au-dessous, suspendez un globe de verre mis au tain, que vous ferez communiquer par un fil d'archal avec le conducteur central.

La garniture en fer-blanc et l'appareil du plafond ne sont pas indispensables pour les réservoirs de famille; une simple chemise en drap ou en serge suffit.

Lorsque le réservoir est terminé, on le charge pendant quinze jours, matin et soir, au moins un quart-d'heure. Ce temps écoulé, l'on peut y mettre des malades. Le magnétiseur ne doit les soumettre à l'action du réservoir qu'après avoir mis la main au conducteur général pendant cinq minutes. Il fait ensuite placer les malades autour du réservoir, leur fait poser à chacun l'extrémité d'un conducteur au creux de l'estomac, puis passer les mains le long de ce conducteur, en commençant vers sa tige, pour diriger le fluide magnétique vers eux-mêmes. La durée d'une séance est d'une demi-heure; le malade s'accoutume peu à peu à la prolonger jusqu'à une heure.

Le magnétiseur doit veiller avec soin aux phénomènes qui se manifestent, soit pour calmer les crises qui pourraient se présenter, soit pour diriger et distribuer avec prudence le fluide magnétique

L'action du réservoir a une grande influence sur les maladies chroniques qui exigent un traitement magnétique plus continu et plus égal.

Les malades soumis à l'action magnétique sont généralement pressés par la soif; on leur donne à boire de l'eau magnétisée. On doit éloigner promptement du réservoir les somnambules et les personnes qui éprouvent

des mouvemens critiques et les isoler selon que leur sensibilité est plus ou moins grande, afin d'empêcher qu'ils ressentent des impressions désagréables ou qu'ils en fassent ressentir aux autres.

En procédant ainsi, un magnétiseur peut multiplier ses secours, et soigner avec cet appareil beaucoup plus de malades qu'il n'en pourrait magnétiser immédiatement.

On mettra sur le réservoir des bocaux et des caraffes remplies d'eau : il faut les mettre en communication par des conducteurs de laine avec le conducteur central ; ils s'y magnétisent très-bien et ajoutent prodigieusement à la force magnétique du réservoir. La couleur des cordons qui doivent servir de conducteurs n'est pas indifférente : on assure que ceux teints avec de la cochenille sont infiniment préférables.

On peut placer autour de l'appartement dans lequel est le réservoir magnétique, des caisses où végètent des plantes vivaces et des arbustes dont la verdure se conserve tout l'hiver : ces plantes sont propres à purifier l'air d'une salle de traitement. Il faut avoir grand soin de les placer de manière à ce qu'elles reçoivent les rayons du soleil, ou au moins qu'elles soient exposées au grand jour ; sans cette précaution indispensable elles seraient plus nuisibles qu'utiles.

On ne saurait surtout trop recommander aux malades l'usage de l'eau magnétisée, ainsi que celui des bains magnétisés, lorsqu'ils sont indiqués.

Pour magnétiser l'eau et toute espèce de boisson, on soutient le vase sur la paume de la main gauche, de façon à ce qu'il soit retenu par l'extrémité des doigts disposés en cercle autour de lui, on saisit ensuite les bords supérieurs du vase avec les cinq doigts de la main droite, et on lui fait faire lentement plusieurs tours entre les doigts des deux mains ; on rapproche, après quelques minutes de cet exercice, tous les doigts de la main droite, on les tient rapprochés sans qu'ils se touchent, à un pouce ou deux

au-dessus de la surface de la liqueur sur laquelle on fait dix à douze projections, puis on tient cette même main immobile au-dessus du liquide pendant quelques instans. C'est alors qu'il est suffisamment imprégné de fluide vital.

Pour magnétiser un bain, il suffit de présenter à la surface de l'eau les doigts des deux mains réunis en pointe et de les y promener environ vingt minutes, puis de plonger les mains dans le bain en agitant l'eau pendant un quart-d'heure.

Je ne m'étendrai pas ici sur les nombreux avantages des boissons magnétisées, particulièrement sur ceux de l'eau simple. M. Deleuze a inséré sur ce sujet, dans le Numéro XII de ce Journal, un article qui ne laisse rien à désirer.

Ve Touchard.

TRAITEMENT DES MALADES

PAR LE RÉSERVOIR MAGNÉTIQUE.

Extrait des Annales du Magnétisme animal du docteur Wolfart, professeur de thérapeutique à l'Université de Berlin, chevalier des ordres de Fer et de Sainte-Anne de deuxième classe (1); *par* M. Cézaire du Bois.

La nature même des effets magnétiques nous découvre la manière d'employer le réservoir comme moyen thérapeutique, et nous trace la marche que nous avons à suivre dans ce nouveau mode de traitement; car, quoiqu'il suf-

(1) Je préviens, que dans cette traduction, j'ai fait toutes les transpositions et suppressions nécessaires, pour que le style du docteur *Wolfart* ne parut pas *trop étranger* à des lecteurs français.

fise, pour faire éprouver des effets aux malades, de les mettre en rapport avec le réservoir, il est vrai cependant que l'on obtient beaucoup plus de succès, lorsqu'on sait en diriger l'action et la modifier suivant les tempéramens et les maladies. Pour arriver à cet heureux résultat, nous allons donc considérer en particulier, 1° la durée des séances; 2° leur retour; 3° la direction de l'action magnétique; 4° les procédés du magnétiseur.

I. *Durée des séances.* — Elle se fixe ordinairement ou d'après les effets, ou d'après une heure donnée pour le traitement. Le meilleur et le plus sûr serait de la fixer toujours en raison des effets, lorsqu'ils sont sensibles. Si ces effets arrivent ordinairement après un certain temps d'action magnétique, on laisse le malade au réservoir jusqu'à ce qu'il l'éprouve; si au contraire des effets très-marqués sont prompts à se manifester, il faut laisser développer la crise jusqu'à ce qu'elle soit fatigante pour le malade; mais si après quelques minutes, les sensations augmentant toujours d'intensité finissent par devenir trop pénibles, en sorte que le malade, pendant un jour ou même plusieurs, suivant qu'il est plus ou moins irritable, paraît fatigué et comme rassasié de l'action magnétique, alors, aussitôt que vous le pourrez sans danger, vous l'éloignerez du réservoir jusqu'à la prochaine séance, dont le retour dépend de la nature du mal et des effets que l'on a remarqués (1).

Mais si le malade ne ressent aucun effet, ou s'il n'éprouve que des crises faibles et supportables, ou s'il est dans un état qui lui plaît, on peut le faire venir tous les jours au traitement et l'y laisser une heure entière; cela arrive rarement lorsque le système nerveux est profondément attaqué. Dans ce cas, il serait dangereux de laisser long-temps le malade au réservoir. S'il y restait

(1) Avant d'éloigner le malade du réservoir, il est bon d'essayer si on ne pourra pas le calmer par les moyens indiqués dans l'article de la direction de l'action magnétique. (*Note du traducteur.*)

plus d'une demi-heure, on pourrait tout-à-coup le voir passer de l'insensibilité apparente au plus haut degré de sensibilité, de l'état le plus calme à la plus vive excitation et aux crises les plus violentes. Il suffit alors de le faire venir au traitement deux ou trois fois la semaine, à un jour fixe, et de l'y laisser depuis vingt minutes jusqu'à une demi-heure au plus.

II. *Retour des séances.* — Dans la plupart des cas, les séances doivent être quotidiennes; mais qu'elles le soient ou non, elles doivent constamment revenir à un jour et à une heure déterminés, car la fixation des séances est un des points les plus importans des traitemens magnétiques. Aussi, lors même que j'ai des malades, dont le mal chronique demande pour être guéri des crises douloureuses, je ne les fais venir au traitement qu'une ou deux fois par semaine, mais à un jour et à une heure fixes. A mesure que l'impression magnétique produit des effets moins violens, je rapproche les séances. Elles ont lieu d'abord trois fois la semaine, ensuite de deux jours l'un, enfin tous les jours Les règles que j'ai déjà données sur la durée des séances, servent aussi à déterminer leur retour. L'on doit observer également la force ou la faiblesse de l'effet, la promptitude ou la lenteur avec laquelle il se manifeste. S'il ne se déclare tous les jours qu'après une heure d'action, si le manque de séance, l'interruption de la crise laissent le malade dans un état d'ennui, de fatigue ou même de douleur, ou lui donnent un désir violent de retourner au réservoir, désir qui finit par devenir une espèce de tourment, et qui, loin d'avancer la guérison ne fait que la retarder, il est évident que les séances doivent être quotidiennes. Alors le magnétiseur doit s'arranger de manière à ce que rien ne puisse l'en détourner; car quelquefois (mais heureusement cela est fort rare et ne pourrait avoir de suites fâcheuses que par le défaut de savoir et d'expérience), le principe vital a besoin d'un aide pour se ranimer, et il finirait par s'éteindre, s'il ne recevait un prompt

secours, et la vie et la mort dépendent pour ainsi dire de quelques minutes. Le malade, arrivé à cet état de faiblesse et d'anéantissement, ressemble à l'homme désespéré, qui, en demandant une légère aumône, sent qu'il mourrait d'inanition si vous la lui refusiez. Ces considérations sont trop importantes pour ne pas engager, non-seulement à observer le jour et l'heure des séances, mais encore à conserver dans tout le reste l'ordre accoutumé, et à observer avec une attention scrupuleuse les changemens qui peuvent survenir dans la suite d'un traitement.

III. *Direction de l'action magnétique.* — Le malade peut prendre un ou plusieurs conducteurs; il peut se servir en même temps d'un cordon de laine et d'un conducteur de fer. Il peut choisir un ou plusieurs conducteurs de chaque espèce, les diriger a la fois sur différentes parties, ou les concentrer sur une seule, ou bien les porter alternativement tantôt sur l'une et tantôt sur l'autre.

Les effets violens qui ne sont point commandés par la nécessité, étant toujours moins avantageux, il est de principe d'employer toujours au commencement d'un traitement l'action la plus douce et de la renforcer peu à peu. On la diminue, au contraire, lorsqu'on voit augmenter d'une manière trop intense les sensations et les effets.

Avant de commencer un traitement, il est utile de magnétiser séparément chaque malade, tant avec la main qu'avec un conducteur de fer ou de verre. Les effets observés vous apprennent si on peut l'amener au traitement commun, et le moment où l'on peut le faire, quels sont les procédés à employer pour lui au réservoir, et le temps plus ou moins long qu'il doit y rester. C'est aussi le moyen de l'accoutumer à l'action magnétique, de l'empêcher d'éprouver au réservoir quelque chose de singulier ou de désagréable, et de lui communiquer un ton de mouvement tout-à-fait en harmonie avec celui du magnétiseur, et avec sa force organique spiritualisée.

Lorsque tout l'organisme est attaqué, il est plus utile de généraliser l'action; et il est de règle d'obtenir cet

effet en dirigeant un conducteur sur l'épigastre. Nous allons en donner les raisons :

Outre l'épigastre, il y a dans l'homme trois points principaux; la tête, la poitrine et le milieu de la région abdominale.

La tête, chef de l'organisme, contenant le cerveau, source du mouvement, paraît d'abord mériter la préférence; et il semble que l'on devrait y appeler une activité nouvelle, pour qu'elle se répandit ensuite sur tout le reste. Mais les organes les plus variés et les plus délicats y sont réunis, et une impression immédiate, une surabondance de vie y produiraient de funestes effets. La relaxation, l'inactivité, la paralysie même, en ont été les terribles résultats. Il faut considérer ensuite que, dès qu'il s'agit d'organisme, l'actionner localement ou généralement se réduit à une influence plus ou moins grande, puisque l'influence locale finit par devenir générale et *vice versa*.

Après la tête, la poitrine, ou pour mieux dire le cœur, est aussi un centre d'action et de vie; mais nous aurons à faire ici les mêmes observations que sur la tête Il serait à craindre qu'une action immédiate, qui cependant ne serait pas encore aussi forte que le demanderaient les besoins de l'organisme, n'y produisit une excitation trop violente, et ne dérangeât les fonctions du cœur et du poumon, qui ne peuvent changer un seul instant, sans qu'il y ait danger pour la vie.

Le milieu de l'abdomen ne nous présente pas les dangers d'une action locale trop forte; l'effet magnétique se renferme, pour ainsi dire, dans les organes qu'il contient, et ne se porte point avec autant de vitesse et d'activité dans ceux de la poitrine et de la tête.

Il ne nous reste donc plus que l'épigastre. Sa conformation extérieure et intérieure nous le représente comme le centre des rapports organiques; là, où le grand sympathique est si bien enveloppé d'entrelacemens nerveux qu'il paraît se confondre dans le plexus solaire et dans le système ganglionaire; là, où finit le sternum, où par le

diaphragme sont séparées les cavités de la poitrine et celles de la région abdominale, il semble qu'on trouve un point d'indifférence, où l'effet local, ne portant pas une action trop forte sur la poitrine, sait se répandre également dans les régions inférieures, et s'élever des deux parties de la vie sensible et physique, jusqu'à celles de la vie intelligente, jusqu'aux organes du cerveau. Tandis que, pour obtenir un effet général, le malade dirige un conducteur sur l'épigastre, il est utile qu'il porte les mains sur ce conducteur, et les glisse doucement du réservoir à son corps, en évitant d'aller dans le sens contraire. Ce mouvement augmente l'effet, et contribue aussi à établir une plus grande unité d'action entre tous les malades du traitement.

Lorsque l'on éprouve une douleur tout-à-fait locale, il faut de même commencer par ce mode d'influence générale. Alors une sensation de chaleur, de tension, de douleur ou de rémission de la douleur s'élève à la partie malade, et la nature nous montre ainsi le chemin que nous devons suivre, et la méthode à employer; car, si les sensations du malade indiquent souvent la source du mal avec une grande exactitude, quelquefois aussi elles en éloignent; tandis qu'en suivant ce mode d'influence générale, les douleurs que l'on éprouvait sur une partie, se transportent sur une autre qui est véritablement affectée, et où il est nécessaire de diriger l'action. Ce sont là les meilleurs avis que peut suivre un magnétiseur, et à l'aide desquels il réussit à guérir son malade beaucoup plus vite et plus sûrement, et obtient souvent des succès qui surpassent ses espérances.

Lorsque la douleur locale a une cause tout-à-fait extérieure, comme la raideur qui reste dans les articulations, après une chute, un coup, une dislocation, je conseillerais d'agir localement; cependant, il est toujours mieux de diriger en même temps un conducteur de fer ou un cordon à l'épigastre. Si on veut influencer localement certaines parties, et y porter une action plus

vive et plus soutenue, si par exemple, on veut agir sur le dos, il est bon d'avoir quelques conducteurs de fer qui soient courbés, de manière que leur pointe puisse y être appliquée. L'usage des conducteurs de verre est très-avantageux, parce qu'ils ont une action extrêmement douce; mais leur fragilité les rend incommodes, et ils causent un effroi toujours nuisible quand ils viennent à se briser. Cependant, on pourrait trouver un moyen de les employer sans avoir à craindre cet accident.

Les cordons, comme conducteurs, sont très-utiles, en ce que l'on peut en entourer toutes les parties du corps, même la tête.

Nous pouvons apprécier maintenant les différens cas, où convient l'influence générale ou locale, les conducteurs qui doivent y être employés, et comment on doit utiliser les sensations du malade et les manifestations de l'action magnétique. Un exemple particulier rendra plus clair ce que nous voulons dire. Un malade qui a les digestions mauvaises, chez qui l'assimilation et la sanguification se font mal, et qui en même temps est tourmenté de douleurs de tête, se présente au traitement magnétique. D'abord, pour obtenir un effet général, on lui fait porter à l'épigastre un conducteur de fer (1). Après un temps plus ou moins long, le malade éprouve de la chaleur; il lui semble que quelque chose de plus léger descend dans l'estomac et dans l'abdomen, et que la gêne qu'il y éprouvait diminue; mais en même temps, il ressent une espèce de pression à la tête, ou même la douleur qu'il y éprouve habituellement. Alors on lui en-

(1) Il serait dangereux de débuter ainsi avec tous les malades. La méthode la plus sûre est de leur faire prendre d'abord un cordon de laine; s'il n'est pas assez fort, on y substitue un conducteur de fer. La prudence exige même que les premières fois qu'une personne très-sensible vient au traitement, on commence par lui mettre un cordon de laine aux pieds. La plupart des femmes nerveuses ne peuvent, pendant long-temps, supporter une action plus forte.

(*Note du traducteur.*)

toure la tête d'un cordon de laine, sans ôter pour cela le conducteur de fer de l'épigastre, et on continue de seconder localement cet effet critique aussi long-temps que le malade peut le supporter, et jusqu'à ce que la douleur ait disparu. Si au contraire la douleur, la pression, en un mot, la sensation éprouvée à la tête, devient plus forte et plus pénible, il faut ôter le conducteur qui agit localement; et, si après cela le repos ne s'ensuit pas, faire sortir le malade de la salle de traitement (1).

On agit de même dans tous les cas semblables. Ainsi, lorsqu'après l'effet général une douleur vive se fait sentir au cerveau ou à l'épine dorsale, on porte l'action aux pieds pour débarrasser les parties supérieures de la surabondance du principe vital.

Il me reste encore quelques remarques à faire sur les cordons. Les meilleurs sont de laine, car la laine est de toutes les substances celle qui se charge le mieux du magnétisme, et qui le conserve le plus long-temps.

Pour obtenir des conducteurs une action douce, et qui ne produise jamais d'irritation, ce qui est très-utile dans les cas d'inflammation et de sensibilité excessive, il est bon d'avoir encore des cordons de lin. On emploie

(1) Il y a plusieurs autres moyens de graduer les effets, et il est extraordinaire que le docteur Wolfart n'en ait point parlé Ils doivent nécessairement être employés avant d'éloigner le malade de la salle du traitement. Je vais les exposer ici dans l'ordre de la diminution progressive de l'action magnétique.

1° Oter le conducteur de fer qui est à l'épigastre, et y substituer un cordon de laine; 2° si le cordon de laine est coloré, en mettre un blanc; 3° remplacer le cordon de laine par un cordon de lin ou de chanvre; 4° le porter aux pieds; 5° détourner le malade, c'est-à-dire le placer de manière qu'il tourne le dos au réservoir; 6° lui ôter toute espèce de conducteur, et le laisser auprès du réservoir et au milieu des autres malades; 7° enfin, le placer loin d'eux dans un isolement parfait. Ce dernier moyen réussit à calmer les personnes les plus irritables. On aurait tort de s'imaginer que les malades, dans les deux dernières situations, n'éprouvent point d'effet de l'action magnétique; j'en ai vu dormir ainsi dans une salle de traitement, et entrer même en *demi-crise*. (*Note du traducteur.*)

aussi des cordons colorés, et l'on donne pour raison de cet usage, l'effet particulier attaché aux différentes couleurs. Me dégageant de toute espèce de préjugé, j'ai examiné avec l'attention la plus scrupuleuse, et des essais mille fois répétés sur des malades tant éveillés qu'endormis, m'ont convaincu que cette opinion, quelque singulière qu'elle paraisse, est fondée en réalité. J'ai remarqué que le rouge est plus échauffant et excitant, le verd plus fortifiant et astringent. Le rouge agit plus sur le système sanguin, le vert sur le système glandulaire. Le jaune produit à peu près le même effet que le rouge, et convient donc mieux aux organes abdominaux; le bleu, au contraire, agit comme le vert, et convient mieux aux systèmes cutané et capillaire. On conçoit très-bien que les dispositions particulières présentent des exceptions à ces règles générales.

Il ne faut pas croire, d'après cela, que l'on n'obtiendrait pas les plus heureux effets, si l'on n'avait que des cordons d'une seule couleur; mais le mieux est toujours le mieux.

On ne risque pas de se tromper, en laissant les malades choisir eux-mêmes les couleurs des cordons, lorsqu'ils ont un goût prononcé pour l'une d'elles. J'ai vu souvent, et je vois encore tous les jours, combien le sentiment intérieur les porte à choisir des couleurs qui sont en rapport avec leur état. Mais, lorsque toutes leur sont à peu près indifférentes, le magnétiseur doit choisir lui-même celles qui conviennent à chaque malade, et même s'il est possible, à chaque partie malade. Le choix doit aussi être subordonné à la marche de la maladie, et au développement de la convalescence; et là, surtout, on a l'occasion de remarquer comment les malades, en passant d'une couleur à une autre, prennent toujours celle qui correspond à leurs besoins intérieurs.

IV. *Procédés du magnétiseur.* — Ce que nous avons à dire ici se trouve déjà en partie dans les articles précédens. Nous allons le résumer en peu de mots :

1° Toucher tous les jours le conducteur central en faisant descendre la main de la pointe du conducteur jusqu'au réservoir; toucher ensuite tous les côtés du réservoir ;

2° Examiner attentivement chaque malade, et le magnétiser séparément avant de l'admettre au traitement. Dans ces séances particulières, le magnétiser de la tête jusqu'aux pieds, appliquer ses doigts contre les siens, ou bien le toucher avec un conducteur depuis la tête jusqu'aux épaules. Après cet essai, lui assigner les jours où il prendra séance au réservoir, et le temps plus ou moins long qu'il doit y passer ;

3° Toucher plusieurs fois, pendant la séance, le conducteur central avec la main ou avec une baguette de fer ou de verre, de la manière prescrite ;

4° Ensuite, pendant cinq ou dix minutes environ, faire des passes circulaires avec la main ou avec un conducteur dans le cercle que forment les malades autour du réservoir. Ces passes seront faites à distance, dans la direction de l'épigastre, en allant d'un malade à l'autre, assez vite et sans s'arrêter. Elles servent à mettre les malades en harmonie avec le réservoir, et à conserver toujours l'uniformité et l'égalité du ton de mouvement. A l'exception de ces passes, il n'est pas nécessaire de magnétiser les malades *au réservoir*, avec la main, ou ce qu'on préfère ici pour plusieurs raisons, avec un conducteur (1). Sans doute ce moyen accélère et augmente les effets; mais il ôte quelque chose de la tranquillité et de l'uniformité de l'action du réservoir, la rend trop forte et trop excitante, et fait que le malade n'est plus sensible qu'aux impressions violentes (2);

(1) L'expérience m'a donné une opinion contraire à celle du docteur Wolfart. J'ai remarqué que les réactions sont bien plus communes quand on magnétise avec un conducteur. Cela ne viendrait-il pas de ce qu'on ne peut secouer les doigts après chaque passe, comme lorsqu'on magnétise avec la main, et qu'ainsi les doigts restent imprégnés des effluves morbides ? (*Note du traducteur.*)

(2) S'il est rare qu'on ait besoin de magnétiser les malades au ré-

5° Veiller sur tous les malades, étudier leurs sensations et leurs crises, et, suivant le besoin, ajouter une action morale à l'action physique du réservoir; détourner le malade, l'isoler, le charger davantage du fluide, ou lui en ôter l'excédant, le calmer ou l'éloigner;

6° Si les malades s'endorment au réservoir, et que leur situation ou leurs mouvemens annoncent de l'inquiétude, leur ôter le conducteur qu'ils tiennent, et les éloigner du réservoir. Faire de même pour les somnambules;

7° Préserver les somnambules de toute influence étrangère, de même que des dispositions à l'irritabilité et des mauvaises habitudes, et cela, en raison de leur plus ou moins grande perfection;

8° Observer si les malades, dont la séance est fixée, ont encore besoin de repos et de rafraîchissement, et les empêcher de quitter aussitôt la salle du traitement, pour qu'ils ne perdent point, par un départ trop précipité, les bons effets de l'action magnétique;

9° Avoir soin que le plus grand silence règne dans les salles du traitement, où il n'y aura qu'une demi-clarté; en éloigner tout ce qui peut frapper les sens, porter le trouble dans les organes, et disposer les malades aux affections spasmodiques, seconder, quand on le peut, l'action magnétique par une musique douce et agréable;

10° Avoir toujours auprès du réservoir de l'eau magnétisée pour le besoin des malades; car, l'excitation nerveuse augmentant la circulation du sang, leur fait éprouver ordinairement une grande altération;

11° Enfin, donner aux malades des avis pour leur conduite habituelle dans l'intervalle des séances.

servoir pour augmenter la force de l'action, il ne l'est point qu'on soit obligé de le faire pour les calmer; ce qui s'exécute en leur prenant les pouces, ou en leur mettant les mains sur les épaules, ou en leur faisant des passes à distance de la tête aux pieds. Il ne faut employer ce dernier moyen, qu'après avoir ôté aux malades les conducteurs qui les unissaient au réservoir; sans cela l'action serait trop forte.

(*Note du traducteur.*)

Voilà les points que je crois les plus essentiels dans le traitement par le réservoir, et par l'observation desquels on peut éviter les méprises et les erreurs.

EXPÉRIENCES MAGNÉTIQUES DE LA CHARITÉ.

Première Lettre, à un médecin de Montpellier.

Vous n'accuserez plus mon insouciance en fait de magnétisme, mon très-honoré confrère; oui, j'avoue que cette branche de la médecine, si peu cultivée jusqu'à nos jours, peut devenir fertile en grands résultats s'allier honorablement à l'art de guérir, étendre son domaine et l'enrichir de précieuses découvertes; mais l'époque de cette heureuse alliance est encore éloignée, les médecins craignent, à tort assurément, que, semblable au fils de Saturne, le magnétisme, en grandissant, ne détrône son père adoptif; aussi, à mon arrivée à Paris, j'ai heurté inutilement à plusieurs portes; enfin j'ai perdu bien difficilement une incrédulité qui me plaisait et me tourmentait à la fois. Avant de vous dire quels sont les faits qui ont frappé mes yeux d'une lumière soudaine, peut-être vous ne serez pas fâché de connaître les démarches que j'ai faites pour m'éclairer, et le succès que j'en ai obtenu.

J'allai d'abord trouver le Nestor du magnétisme, dont j'estimais les connaissances quoique ne partageant aucune de ses opinions en matière de fluide sympathique et de science intuitive; je demandai à être témoin d'un fait merveilleux qui fît tomber tout-à-coup le bandeau qui me couvrait les yeux, il me répondit que pour arriver à la connaissance du magnétisme, il faut descendre soi-même dans le champ des expériences, et magnétiser

des malades avec le désir de les soulager. Ne pouvant goûter un avis dont aujourd'hui je reconnais la sagesse, je pensai que les membres d'une commision nommée au sein de l'Académie, pour l'examen du magnétisme, satisferaient ma curiosité. Je m'adraissai à M. Magendie, qui en est le secrétaire, ce titre me faisait espérer de ce savant, si connu par ses nombreuses expériences sur les animaux, des notions positives constatant l'existence du magnétisme animal, son influence sur l'homme et son action thérapeutique dont j'entendais sans cesse raconter les étonnans résultats; mais soit que les travaux trop multipliés de M. Magendie, ne lui aient pas permis de se livrer aux recherches nécessaires pour se convaincre d'une vérité aussi précieuse, soit qu'il l'ait considérée comme ne méritant pas son attention, je ne pus trouver près de lui les éclaircissemens que je désirais.

Repoussé par un magnétiseur et par un médecin; mais pour des motifs différents, j'eus l'occasion de parler magnétisme à l'abbé de C***, qui se pique de résoudre les problêmes les plus obscurs de la physique et de la philosophie. Ici mon étonnement fut au comble lorsque le savant abbé me prouva d'une manière presque claire la réalité du magnétisme, en ajoutant : « C'est une science pernicieuse pour la société; j'en ai sondé les profondeurs, j'en ai analysé tous les élémens, et je demeure convaincu; ou peu s'en faut, que les causes du magnétisme ne sont pas naturelles, et qu'elles sont dues à une puissance qui nous éclaire pour nous aveugler ensuite, et qui nous fait des présens dont l'apparente douceur nous cache un poison mortel. »

Alors je lus des livres de magnétisme, entre autres, l'*Hermès,* où sont consignées les merveilles magnétiques du jour; cela augmenta mon désir de voir s'opérer sous mes yeux quelques-uns des phénomènes qui y sont mentionnés. Ce journal m'ayant fait connaître un établissement consacré uniquement au traitement ma-

gnétique des maladies, je demandai qu'il me fut permis, sous la protection des personnes qui le dirigent, de mettre fin à mon incertitude : elles y consentirent à la condition expresse que je leur conduirais des malades dont je pourrais suivre le traitement. Campé dans cette ville et ne pratiquant pas, je n'avais pas de malade à leur conduire; j'ai mille fois regretté d'avoir été doué par la nature d'une constitution forte et d'une santé parfaite, puisque ces biens, inestimables sans doute, me privaient de m'assurer par mes propres sensations de la réalité du magnétisme et me condamnaient à rester dans mon incrédulité.

Poursuivi par l'oisiveté des longues soirées d'hiver, une fantaisie me prit d'aller à l'Athénée de la rue de Valois. Dieu soit loué! on ouvre un cours sur l'extase, qui ne diffère du magnétisme qu'en ce qu'elle n'en forme qu'une partie; mais je m'attriste lorsqu'on me dit que le D. Bertrand est un adversaire du magnétisme dont il nie l'existence sans en reconnaître la cause. Cependant j'écoute, je crois rêver; quoi M. Bertrand ne croit pas au magnétisme! que disent donc ceux qui y croient; assurément que M. Bertrand se trompe sur les mots, ou que, semblable à l'avocat qui avait étudié la cause de sa partie adverse pour mieux saisir celle de son client, et qui par une erreur de mémoire, par distraction ou par je ne sais quoi, plaida si éloquemment la première, qu'il entraîna presque la conviction des juges contre lui-même.

Il est bien étrange qu'on s'entende si peu en fait de magnétisme; celui-ci dit : oui, on ne peut nier qu'il existe un fluide nerveux, galvanique, magnétique, qui a une certaine activité sur certaines personnes, sur certaines maladies; mais le somnambulisme, mais la prévision, mais la divine intuition!... Celui-là au contraire vous répond : c'est une chimère que votre fluide, que cette influence réciproque des êtres vivans; mais l'imagination, la superstition, l'amour, la douleur, ont élevé

l'homme jusqu'aux sphères célestes, et l'ont de tous temps fait somnambule, prophète ou illuminé : je m'y perds ; lequel croire? ma foi, ni l'un ni l'autre. Je parlais de cette diversité d'opinions à un jounaliste spirituel, M. Hoffmann; qui sourit au mot magnétisme et me dit : vous attendez de moi des éclaircissemens, eh bien! lisez mes articles publiés à diverses époques sur cette énigme de la science, vous avouerez que j'ai autant besoin que vous et que les magnétiseurs de régulariser mes idées. En 1814 personne ne s'occupait de magnétisme je dis aux médecins que c'était une honte d'affecter une telle insouciance pour une découverte digne de toute l'attention des savans: je fréquentais quelques magnétiseurs; j'étais presque un adepte. Voilà qu'en 1825, l'Académie de médecine manifeste l'intention de faire l'examen du magnétisme : j'ai crié haro sur le..., je n'ai pas dit le mot, mais je les ai vivement tancés et j'ai prouvé que le magnétisme n'était digne que du mépris et du ridicule. Vous trouvez peut-être que j'ai changé d'opinion? c'est une erreur. Je suis de l'opposition et il ne convient pas, dans les intérêts de mon esprit et de mon journal, que je sois de l'avis de personne.

Je suis arrivé, avec ces connaissances préliminaires, au mois de juillet, et, à la Charité, où, par un bonheur que je ne sais trop apprécier, j'ai assisté enfin à des expériences publiques sur le magnétisme animal. Jugez, mon cher confrère, avec quelle assiduité je les ai suivies, et vous verrez, par le récit que je me propose de vous en faire, que je ne dois pas regretter le peu de temps que j'y ai consacré.

M. Fouquier a permis à M. Foissac de choisir dans son service les malades qui lui conviendraient; mais ordinairement c'est lui qui propose ceux qui doivent être magnétisés. Il y a une chambre particulière consacrée uniquement aux expériences, et où sont adressées toutes les personnes qui se présentent. L'un des spectateurs

tient le procès-verbal qui est signé ensuite par tous les assistans : on manque rarement à cette formalité.

Neuf malades ont déjà été magnétisés isolément ; six hommes, dont deux hypochondriaques, deux épileptiques, un paralytique, et le sixième atteint d'une fièvre bilieuse ; trois femmes, dont une hystérique, la seconde affectée d'une dyspepsie, et la troisième de mouvemens convulsifs ressemblant à des secousses galvaniques. Tous ont ressenti des effets, ceux qui avaient entendu parler de magnétisme et ceux qui ne le connaissaient pas; il me semble même que ceux-ci ont présenté des phénomènes plus caractérisés. Il y a eu plus d'hommes que de femmes magnétisés, et les résultats obtenus sur ces dernières n'ont pas été à beaucoup près aussi satifaisans.

Les principaux phénomènes produits par l'action du magnétisme, qui ne s'est jamais, hors les cas de somnambulisme, prolongée au-dela d'un quart-d'heure, sont : un changement appréciable de la respiration et de la circulation, des soubresauts ; de l'assoupissement, la cloture des paupières, quelquefois suivie de sommeil ; dans un seul cas le somnambulisme ; dans un autre cas, un état bien particulier qui n'est point la veille, qui n'est point le sommeil, mais dont je renvoie les détails à une autre Lettre. Les deux hypochondriaques ont éprouvé des spasmes, des battemens à l'épigastre, le sommeil, et l'un deux une amélioration spontanée.

La malade affectée de dyspepsie avait d'abord fait concevoir de grandes espérances. C'était une femme de cinquante ans, ignorant entièrement ce qu'on lui faisait. Elle fut magnétisée cinq fois ; elle s'endormit ; ses digestions étaient améliorées, ce qui ne s'est point maintenu après la cessation du magnétisme ; mais les soins donnés à un épileptique n'ont pas permis de continuer son traitement, ce dont elle a témoigné quelque peine. Je passe aussitôt à ce dernier malade qui a cumulé tout

l'intérêt par la réussite entière des expériences qu'on a faites sur lui.

Je n'entrerai pas dans tous les détails; ils formeraient un volume si l'on publiait tous les procès-verbaux que j'ai signés; j'ignore si M. Foissac les destine à la commission du magnétisme ou à l'impression.

Le malade est âgé de 22 ans, épileptique depuis onze ans, et sujet à des périodes d'augmentation et de diminution dans le retour et la violence de ses accès.

1re et 2e Séances. Engourdissement général, battemens à l'épigastre, le pouls, qui est fort lent dans l'état normal, s'accélère considérablement.

3e et 4e Séances. Soubresauts dans les membres, larmes abondantes, yeux rouges. La tête, après avoir longtemps cherché une position, tombe sur la poitrine : les yeux se ferment : il s'endort et ne répond point aux questions qui lui sont adressées.

Le malade déclare que les premières passes du magnétisme ont dissipé un violent mal de tête qui lui présageait une attaque d'épilepsie.

5e, 6e et 7e Séances. Le sommeil est plus rapide et plus profond : les phénomènes produits sont plus prononcés. Au moment de fermer les yeux, il a des mouvemens de mastication et de déglutition fréquents. En s'éveillant il se plaint toujours d'engourdissement et de douleurs particulières que le magnétisme dissipe en quelques secondes et comme par un véritable enchantement.

8e Séance. Il s'endort et pendant son sommeil il prononce quelques monosyllabes. A la question dormez-vous? il répond, non, non, non. Interrogé s'il veut être éveillé, il répond qu'il le veut bien. Il ne se souvient pas d'avoir parlé. M. Foissac en conclut que le malade est somnambule, et qu'aux séances suivantes il deviendra plus parfait.

9e Séance. Sommeil sans crise magnétique.

10e Séance. Larmoiement très-prompt et très-abon-

dant : un violent mal de tête se dissipe en deux minutes : en cinq, le somnambulisme se déclare, mais il est mêlé d'un peu d'égarement et de délire. A la demande s'il guérirait, plusieurs fois répétée, il répond que oui.

Avant de poursuivre le cours des expériences qui offrent le plus grand intérêt, je vous transmets, mon cher confrère, les détails de la onzième séance, qui a été fort longue, et d'après laquelle vous pourrez porter un jugement plus assuré sur les faits dont il me reste à vous entretenir.

On trouvera, dans le *Numéro prochain*, les détails de cette séance et la suite des expériences. A. Z. D. M.

Nota. Nous apprenons à l'instant, d'un témoin oculaire, que le somnambule de la Charité, dont nous avons commencé à rapporter le traitement, avait annoncé, quinze jours auparavant, en présence des membres de la commission du magnétisme, qu'il aurait une attaque d'épilepsie, dont il assigna le jour, l'heure et la minute; et que sa prévision s'est réalisée avec la plus grande exactitude devant les commissaires de l'Académie, et plusieurs médecins distingués qui s'étaient rendus à la Charité pour être témoins de cet intéressant phénomène.

Paris, 8 septembre 1827.

Monsieur le Rédacteur de l'*Hermès*.

Permettez-moi de faire aujourd'hui une amende honorable dans votre intéressant journal. Je n'étais point, il y a quelques années, l'ennemi déclaré du magnétisme animal, mais en revanche, je me sentais peu disposé à faire quelque chose en sa faveur; des exemples extraordinaires, des faits magiques qui se sont passés sous mes yeux, ont prodigieusement changé mes idées et ma manière de voir sur cette branche de l'art de guérir, que je voudrais voir pratiquer maintenant par tous les hommes

exempts de coterie et de préjugé. Mais que dis-je ? Une foule de médecins de la capitale n'étudient-ils pas le magnétisme, et ne le pratiquent-ils pas journellement avec le plus grand succès? Enfin, un corps savant a jugé ce sujet d'un assez haut intérêt pour s'en occuper sérieusement; et une commission, prise dans son sein, poursuit avec activité ses travaux. Pour moi, monsieur le Rédacteur, j'ai hésité pendant long-temps, j'ai cherché à m'instruire, et j'ai fini par ouvrir mes yeux à la lumière. Une foule de personnes avaient subi plusieurs traitemens thérapeutiques, et s'étaient mises entre les mains des plus habiles praticiens; tous les remèdes ayant échoué, je consentis à les magnétiser, mu par le seul désir d'être utile à des hommes souffrans; j'ai eu le bonheur de réussir et de faire du bien, je m'applaudis chaque jour de l'heureux résultat de mes nombreuses expériences; peut-être serai-je traité de charlatan ou de dupe par quelques incrédules, dont l'esprit, plus que léger, est toujours porté à n'envisager que le côté ridicule des choses; à l'abri du reproche de ces hommes qui n'ont rien vu, rien observé, je secoue les préjugés et les sarcasmes de l'esprit de corps et de systèmes; et je n'en continuerai pas moins, monsieur le Rédacteur, à insérer dans votre journal, toutes les observations de traitemens magnétiques qui me paraîtront dignes de fixer l'attention de vos abonnés, si vous voulez bien me le permettre.

Agréez mes hommages respectueux,

Dr. Dubouchet,

Rue des Fossés-Montmartre, n° 7.

OBSERVATION.

D'une gastrite nerveuse, suivie de vomissemens, qui avait résisté à tous les traitemens thérapeutiques, guérie par le magnétisme animal.

Madame Chabert, rue Saint-Martin, n° 62, âgée de trente-deux ans, douée d'un tempérament excessivement nerveux, éprouvait depuis long-temps de violens maux d'estomac, accompagnés de fréquens vomissemens après les repas; l'appétit était nul, les digestions très-pénibles; un état de marasme vraiment affligeant s'était emparé de cette intéressante malade, la consolation de sa famille, l'appui de ses jeunes enfans. Après avoir successivement consulté les médecins les plus habiles de la capitale, et avoir épuisé tous les secours de la médecine thérapeutique, elle se décida à ne faire plus usage d'aucun remède, et à cesser, par conséquent, de consulter des hommes de l'art. L'état de cette malheureuse femme s'aggravait chaque jour; la fièvre devint presque permanente; des sueurs abondantes couvraient tout son corps, et la jetaient dans un tel état de faiblesse et d'abattement, qu'elle restait quelquefois plusieurs heures sans connaissance. Son mari, avec qui j'étais lié, m'engagea à venir au secours de sa femme; je me rendis avec empressement auprès d'elle, mais je trouvai une résistance insurmontable de la part de la malade, à employer aucun médicament, les ayant, me disait-elle, tous épuisés; ce fut alors que je proposai le magnétisme qui lui a été si favorable. Aucune toux ne pouvait nous faire soupçonner une inflammation des poumons ou de la plèvre; la poitrine était évasée, et la percussion ne nous indiqua aucun état pathologique de ces organes. Le pylore était sain; il n'y avait point d'engorgement, ni de symptômes de commencement de squirrhe; parfois les digestions

avaient lieu, et d'autrefois elles étaient nulles ; j'explorai avec soin la région épigastrique, et tout me porta à croire que madame Chabert, douée d'une constitution nerveuse très-irritable, a depuis long-temps une gastralgie (maladie méconnue bien souvent, et que tout récemment notre confrère le docteur Barras vient de nous démontrer comme très-fréquente dans son intéressant ouvrage). Lorsque j'arrivai auprès de la malade que j'avais perdue de vue depuis long-temps, je la trouvai dans un état réellement inquiétant ; j'en fis part à son mari et aux personnes qui la soignaient. Pressé et sollicité vivement de pratiquer sur elle le magnétisme, je fis quelques passes sur tout son corps ; cette première opération parut la soulager ; je ne crus pas devoir continuer plus d'une demi-heure, et remis au lendemain la seconde séance. A ma seconde visite, je vis un air rayonnant sur la figure des personnes qui entouraient la malade ; on vint à moi avec empressement, et on me raconta le bien-être inexplicable dans lequel se trouvait madame Chabert, depuis le moment où je l'avais magnétisée ; le sommeil avait été calme, et quelques alimens pris, avaient très-bien passé. Je recommençai à pratiquer quelques passes à grands courans sur ma malade ; et, à cette séance, je parvins à la plonger dans le sommeil magnétique ; je ne voulus point lui adresser de questions, car je sais, par expérience, combien elles peuvent fatiguer les malades, surtout lorsque la curiosité fait prolonger ces conversations. Je me retirai donc, en ordonnant de lui présenter à son réveil un léger potage, et un demi-verre de vin et d'eau magnétisés ; ce que je prescrivis fut ponctuellement exécuté ; le sommeil se prolongea pendant près de quatre heures, et au réveil, madame Chabert demanda à prendre quelque aliment, ayant, disait-elle, grand faim ; si on le lui eût permis, elle se serait abandonnée à son appétit ; mais on lui fit l'observation que j'avais recommandé de ne pas lui donner autre chose ; elle se soumit sans murmure à mon ordonnance, et répondit :

« Il faut bien faire quelque chose pour celui qui fait « tant pour moi. »

J'ai continué pendant cinq semaines, chaque jour, mes opérations magnétiques sur cette dame, que je suis parvenu à rendre à la santé; l'eau de veau et de poulet étaient ses boissons journalières; des alimens légers, et des bains où elle restait pendant fort long-temps, et que la malade s'était prescrits elle-même, ont été tout le traitement employé pendant ce laps de temps. Tous les symptômes de cette effrayante maladie ont disparu; les digestions se font très-bien; et, si elle se livrait à son appétit, une rechute serait à craindre : heureusement que la raison est venue à notre aide, et que notre malade est d'une docilité à toute épreuve. Une seule fois, je me permis de l'interroger en présence de son mari et de sa belle-sœur; elle répondit parfaitement aux questions qui lui furent adressées; elle me remercia des soins que je lui donnais, m'assurant que le magnétisme était le seul remède qui pouvait la guérir; qu'elle s'en trouvait fort bien, et qu'elle m'engageait à continuer; mais surtout à ne point lui donner de médicamens; » le sommeil bienfai- « teur que je goûte depuis un mois, me dit-elle achèvera « de me guérir totalement; mon maudit estomac, est « ennemi des remèdes et des drogues, et tout ce que j'ai « pris précédemment, n'a fait que l'irriter. » Un état convulsif s'emparait de madame Chabert, à la suite de ses réponses faites avec vivacité : aussi, comme je l'ai dit plus haut, évité-je, autant que possible, d'en adresser aux personnes à qui j'ai le bonheur de procurer le sommeil magnétique; il nous suffit d'assurer que cette malade est entièrement guérie aujourd'hui; au marasme a succédé un espèce d'embonpoint, et madame Chabert à la satisfaction générale de toute sa famille, jouit d'une santé que je ne crains pas de nommer florissante.

Dubouchet, D. M.

Au Rédacteur de l'Hermès.

Monsieur,

Comme je vous ai annoncé dans une de mes lettres nombre de guérisons que j'ai obtenues, notamment celle d'un nommé Dufils ; cette guérison opérée en si peu de temps, paraissant incroyable, même aux magnétiseurs, j'ai cru bon d'en obtenir un certificat authentique que je joins à la présente, afin de le faire insérer dans un des prochains numéros, si vous le jugez convenable. J'ai depuis peu obtenu, par le magnétisme, des effets si extraordinaires, que je ne les croirais pas si je ne les avais produits moi-même. Je compte, après guérison complète, en dresser un procès-verbal, attesté par les personnes qui en ont été témoins, et par les autorités.

Agréez, Monsieur, mes salutations respectueuses.

CRAMPON.

Je soussigné, Étienne Dufils, charron à Yvecrique, canton de Doudeville, arrondissement d'Yvetot, (Seine-inférieure), certifie à tous ceux qu'il appartiendra, qu'ayant été attaqué d'une maladie de nerfs, sur les reins, les cuisses, les jambes et les pieds, avec des crises de douleurs, longues et extrêmes, souvent réduit à ne pouvoir marcher ni travailler; j'ai été pris de cette maladie en novembre 1819, qui m'a cruellement tourmenté jusqu'au commencement de février 1826. Pendant ce très-long intervalle de temps, j'ai pris sans efficacité une infinité de remèdes et de bains, suivant les ordonnances alternatives de tous les médecins de Doudeville et de Saint-Laurent, aussi de M. Nakart, médecin Paris, qui est venu dans le pays en septembre 1825. yant été informé, par le dire public, dans le courant de

janvier 1826, qu'il y avait au Hâvre un homme qui pourrait me guérir, après m'être assuré de son nom et de son adresse, je me suis rendu, le dimanche 5 février 1826, chez M. Crampon, au Hâvre, rue des Drapiers. Apres lui avoir parlé de ma maladie, M. Crampon m'a dit qu'il espérait me guérir en restant au Hâvre le temps nécessaire; mais qu'il ne croyait pas pouvoir réussir à me guérir en un jour; que cependant il allait essayer s'il pourrait calmer mes douleurs : après m'avoir touché environ une demi-heure elles disparurent en partie, comme si on les eût enlevé avec la main, et le lendemain au matin, ayant recommencé son même travail, elles disparurent entièrement. Je suis retourné chez moi très-facilement le même jour, et, depuis cette époque, ma santé est bien rétablie, je me porte bien, et je ne ressens aucune douleur, ce que j'atteste être l'exacte vérité.

A Yvecrique, le 3 avril 1827.

Signé, Étienne Dufils.

Vu par le maire de la commune d'Yvecrique, pour servir de légalisation à la signature d'Étienne Dufils, charron de cette commune; ci-contre apposée, et attester en outre que le dit Dufils a été attaqué et cruellement travaillé, pendant cinq ou six années, d'une maladie de nerfs, et que depuis environ un an il est totalement guéri.

A Yvecrique, le 3 avril 1827.

Nas Le François.

Grenout, Pierre Herambourg, Pde. Leonars,

Martin Pasquet, Théroulde.

Certifié conforme à l'original resté entre mes mains,

Hâvre, 26 avril 1827,

Crampon.

REMARQUES

Sur les avantages qu'on peut obtenir de l'eau magnétisée.

Extrait du Journal de M. R***.

Remis par M. Deleuze.

Presque tous mes malades buvaient de l'eau magnétisée avec avidité ; les uns lui trouvaient le goût de vin muscat, d'eau sucrée, ou quelque autre goût agréable qui la leur faisait préférer au vin, plusieurs d'entre eux, portés à s'enivrer, en ont été guéris par un usage fréquent. Une femme surtout, qui ne buvait pas un verre d'eau par mois, renonça au vin pour l'eau magnétisée ; elle en buvait quatre pintes par jour. Cette eau lui a procuré une sueur grasse comme du beurre, recélant du mercure dont elle avait fait usage contre une maladie qui lui durait depuis vingt ans. Elle a déterminé, chez un petit garçon, trente selles en trente heures. Un enfant de six ans, affligé de la teigne, avait à peine dix minutes de repos d'une garde-robe à l'autre. Enfin elle était laxative, tonique, apéritive ou astringente suivant les différens genres d'affections.

Plusieurs malades ont vu, pendant que je magnétisais de l'eau, une émanation sortir de mes doigts, en forme de poussière lumineuse, qui, en surnageant, dessinait un crible, puis finissait par descendre et se mêler à l'eau.

J'ai donné à l'une de mes malades un verre d'eau qu'elle ignorait n'avoir pas été magnétisée ; elle la garda dans l'estomac pendant plusieurs heures, sans qu'elle pût passer ; elle lui fit éprouver une pesanteur froide jusqu'au moment où, rentrée dans sa maison, elle but de l'eau magnétisée qui la délivra de cette incommodité.

Je donnais à mes malades, pour mettre dans leur lit, une bouteille d'eau fortement magnétisée ; elle procurait aux uns le calme, la chaleur dont ils manquaient ; quelques-uns même n'en pouvaient supporter l'action, la bouteille leur repoussait les pieds, les agitait au point qu'ils étaient obligés de l'ôter pour dormir. Cette bouteille d'eau avait pour objet d'entretenir l'action magnétique dans l'intervalle des séances. Je me suis encore servi avec succès de bouteilles vides, magnétisées avec la forte volonté de produire des effets analogues.

De l'Imprimerie de C THUAU, rue du Cloître-St.-Benoît, n° 4.

L'HERMES,

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

SUITE DE LA PREMIÈRE LETTRE

A UN MÉDECIN DE MONTPELLIER,

Sur les expériences magnétiques de la Charité.

11e *Séance*. Le 19 août 1827, à huit heures seize minutes du matin, le nommé Cazot étant assis dans un fauteuil, M. Foissac s'est placé au devant de lui sur un siége un peu plus élevé, et, pressant ses genoux entre les siens, il a saisi les deux pouces qu'il a serrés pendant une minute; alors, de sa main droite il a abandonné le pouce gauche du magnétisé, et a commencé de petites passes à distance, vis-à-vis de la face, ensuite vis-à-vis de la poitrine, pendant à peu près une minute. Reprenant alors le pouce gauche du magnétisé avec sa main droite, il a continué pendant encore une minute les mêmes passes qu'il a prolongées cette fois jusqu'à l'épigastre où il a laissé ses doigts réunis pendant quelques secondes.

3e *Minute*. La figure du magnétisé est sérieuse; ses yeux, fixés vers la terre, semblent appesantis, ses paupières s'ouvrent et se ferment; il y a un léger mouvement de mastication.

Les passes se continuent comme nous l'avons dit plus haut, tantôt avec la main droite, tantôt avec la main gauche, mais toujours avec une seule main.

4e *Minute*. Quelques soubresauts de tendons ; les yeux sont à demi-fermés ; mouvement d'ondulation de la tête, qui semble quelquefois suivre le mouvement de la main du magnétiseur.

5e *Minute*. Les yeux se ferment davantage, mouvemens de la mâchoire inférieure.

6e *Minute* Mouvement de déglutition, les yeux se ferment tout à-fait ; mouvement d'ondulation de la tête.

Le magnétiseur applique les doigts réunis de la main droite sur l'épigastre ; et de la gauche fait des passes vis-à-vis des yeux ; les yeux se rouvrent un instant ; il remue la bouche. Le magnétiseur tient la main gauche à quelque distance de l'épigastre et fait de petites passes vis-à-vis des yeux avec la droite.

7e *Minute*. La tête tombe tout-à-fait sur la poitrine, et, quelques instans après, le magnétisé dit à demi-voix : « Ah, oui ! »

Les yeux sont complètement fermés; sa tête soulevée tombe sur ses épaules ou sur son sein, comme celle d'un homme endormi; ses traits sont immobiles.

Ici commence un dialogue qui a été continué pendant quarante-deux minutes entre le magnétiseur et le magnétisé.

D. Comment ça va-t-il ?

R. Cela va bien.

D. Voulez-vous que je continue à vous magnétiser encore quelque temps ?

Point de réponse.—Le magnétisé allonge ses jambes.

D. Êtes-vous bien ?

R. Oui.

D. Souffrez-vous de quelque endroit?

R. C'est de la tête que je souffre.

D. Je vais vous guérir; vous me direz quand j'aurai dissipé votre mal. (Il fait quelques passes sur la tête.)

R. (Au bout de quelques instans de silence) Ah; ça s'en va... cela fait du bien... cela fait du bien... du bien... ça fait de l'effet.

D. Qu'est-ce que cela fait?

R. Cela fait un effet... ça s'en va tout-à-fait... tout-à-fait,. ça s'en est allé.

D. Dites-moi, mon brave garçon, guérirez-vous de votre maladie?

R. Oui; Toutes les fois que vous venez, j'ai mal quelque part; cela s'en va tout seul. J'avais ce matin mal à la tête; cela s'est en allé: ce soir, cela viendra, bien sûr.

D. Aurez-vous une attaque ce soir?

R. Oui, bien sûr! je sens bien à la cervelle, allez.

D. A quelle heure?

R, Oui, j'en aurai une à quatre heures.

D. Précises?

R. Je pense que oui.

D. Est-ce qu'il n'y aura pas quelques minutes de plus ou de moins, voyez?

R. Non.

D. Ce sera à quatre heures précises?

R. Oui.

D. Est-ce qu'on ne pourrait pas prévenir cette attaque?

R. Vous pouvez la faire passer, vous; vous n'avez qu'à venir.

D. A quelle heure faut-il que je vienne?

R. Vous viendrez... sûr... à quatre heures vous viendrez.

Le malade est agité, il soupire; le magnétiseur fait des passes sur l'épigastre et lui dit: soyez calme; puisque je peux vous guérir, il faut du calme, du courage.

R. Le courage ne me manque pas.

D. Ainsi il faut que je vienne un peu avant quatre heures?

R. Oui, monsieur.

D. Est-ce que j'empêcherai l'attaque de venir?

R. Oui ; vous savez bien comment vous faites. Le magnétisé est inquiet et il dit : « Il vous semble qu'on vous arrache la cervelle ! » Le magnétiseur fait des passes sur l'épigastre. — *Le magnétisé.* Si l'on me saignait... on ne me fait rien ici. *Le magnétiseur.* On vous fera ce qu'il faudra faire.

D. Je veux que vous me donniez quelques renseignemens : Depuis quand avez-vous cette maladie ou la disposition à la maladie ?

R. Monsieur, je vous le dis l'autre jour ; je ne me suis pas trompé.

D. Depuis combien de temps ?

R. Combien de temps !... depuis dix à onze ans.

D. N'aviez-vous pas une disposition à la maladie ?

R. Cela m'est venu d'une peur... c'est un cochon... je dormais... ce cochon-là est venu me crier dans l'oreille.

D. Qui était-ce qui vous a crié dans l'oreille ?

R. C'est un homme... si j'amais je viens à l'attraper... Il y a M. Jadelot, par qui *je suis été* déjà traité ; il m'avait fait du bien.

D. Il y a dix ans que vous avez cette maladie ; il faut que vous me disiez ce que c'est, où vous avez mal ?

R. Ce n'est que dans la cervelle que j'ai mal... ça me ferme les yeux ; ça me tire les yeux.

D. Vous dites que c'est dans la cervelle ?

R. Oui, monsieur, c'est dans la tête.

D. Ce n'est que dans la tête ?

R. Ce n'est que là que j'ai mal .. le plus grand mal... monsieur, j'étouffe !

D. En ce moment-ci ? Le magnétiseur fait des passes sur les bras, qu'il prolonge sur les jambes.

R. Cela fait du bien. (Au bout de quelque temps) Je n'ai plus mal.

D. Vous avez mal dans la tête ; qu'est-ce qu'il y a dans la tête ? regardez bien cela et tâchez de nous le dire ?

R. (*D'un ton ironique.*) Oui... regardez... il me rait un peu malaisé de vous le dire.

D. Vous pouvez le dire.

R. Je vous le dirais tout de suite si je pouvais le faire. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ça me fait mal dans la tête; je ne puis pas du tout, du tout vous le dire.

D. Si, vous le pouvez?

R. Je voudrais bien.

Le magnétisé allongeant les jambes. Les yeux me font mal. *Le magnétiseur* fait des passes à distance, vis-à-vis des yeux et sur la tête, avec les deux mains; le magnétisé remue les jambes, tousse, soupire, avale sa salive.

D. Vous font-ils toujours mal?

R. Non, monsieur, non.

D. Est-il prudent de vous rapporter, lorsque vous êtes éveillé, ce que vous avez dit étant endormi? Point de réponse.

D. Il ne faut pas vous dire que vous parlez?

R. C'est drôle, oui, c'est drôle... c'est ennuyeux ça.

M. Miquel s'avançait pour lui tâter le pouls.

D. Une autre personne peut-elle vous toucher?

R. Monsieur, je ne veux pas; je ne veux pas. Il a l'air de se fâcher.

D. On ne le fait pas, je ne vous dis pas qu'on veuille le faire.

Le magnétisé. Monsieur?

Le magnétiseur. Plaît-il?

Le magnétisé. Je voudrais, bien être éveillé.

Le magnétiseur. Qu'est-ce que vous voudriez faire?

Le magnétisé. Je voudrais ouvrir les yeux.

M. Laugier, interne de la Charité. Qui vous empêche de les ouvrir?

R. J'ai les yeux tout raides.

M. Laugier. Vous ne me connaissez pas?

R. Je ne sais pas, monsieur; je crois que vous êtes, que vous venez à la visite.

Le magnétiseur. Levez-vous et marchez.

Le magnétisé. Je m'en irais bien chez nous comme ça.

(*Il tâche de se lever, il ne le peut pas et renverse presque le fauteuil.*)

Le magnétiseur. Vous vouliez aller chez vous!

Le magnétisé. Je ne puis pas ouvrir les yeux.

Le magnétiseur. Je ne veux pas que vous les ouvriez. Levez-vous? donnez-moi la main? (*Il se lève avec peine, ses jambes traînent, sa tête est pendante ainsi que ses bras.*)

Le magnétisé. Laissez-moi m'en aller. (*Il fait quelques pas en traînant les jambes*): *il y a là une porte.* Laissez-moi aller. (*Il va vers l'angle de l'appartement où est la porte.*) Ah! que c'est ennuyeux!

D. Trouverez-vous cela ennuyeux ce soir?

R. Ah! ce soir, si vous pouvez venir... est-ce que je vais rester long-temps dans cet état?

D. Voulez-vous y rester?

R. Je voudrais bien voir mon frère.

D. Je lui dirai qu'il vienne... Connaissez-vous une autre personne qui pût vous mettre dans l'état où vous êtes?

R. (*Il rit.*) Une autre personne! jamais je n'ai connu que vous.

D. Mais enfin, peut-être en est-il une autre qui pourrait le faire?

R. Je ne sais pas.

D. Et moi, pourrais-je être dans votre état?

R. (*Il rit.*) Je ne sais pas; je ne puis pas vous dire cela.

D. Regardez-le?

R. Cependant si quelqu'un vous machinait comme vous me faites, vous pourriez bien dormir... Est-ce que je ne vais pas bientôt me réveiller?

D. Vous êtes donc endormi?

R. Monsieur.

D. Combien de temps resteriez-vous endormi si je ne vous éveillais pas?

R. Monsieur, je ne sais pas.

D. Voyez-le.

R. Monsieur, je ne puis pas le dire.

D. Vous le pouvez.

R. C'est une chose étonnante!

D. Combien de temps resteriez-vous dans cet état? je veux le savoir ; vous le pouvez dire.

R. C'est un peu dur! vous faire dire ce qu'on ne peut pas dire!

D. Je vous dis que vous le pouvez; je vais vous en donner la force. (*Le magnétiseur fait quelques passes sur la tête avec les deux mains.*)

R. (*Il rit.*) Je resterais encore une demi-heure au moins.

D. Ensuite vous éveilleriez-vous ?

R. Je crois bien que oui.

D. Cela vous ferait-t-il du bien de vous laisser éveiller tout seul.

R. Non, j'aime mieux être réveillé de suite : cela m'étouffe à l'estomac.

Le magnétiseur. Je vais vous ôter cela (*Passes transversales à l'épigastre et sur les bras.*)

Le magnétisé. (*Il soupire et bâille.*) Cela fait du bien ; je n'ai plus de mal ; ah !

D. Je vais vous éveiller.. voyez s'il y a du monde ici?

R. Je ne puis pas le voir... c'est une chose terrible que vous vouliez faire dire ce que je ne puis pas dire !

D. Tournez votre tête que je vous éveille... dites-moi, l'eau que je vous donne vous fait-elle du bien? (*l'eau magnétisée.*)

R, Oui, monsieur, je ne sais d'où vous la tirez, cette eau là ; elle a un goût fade, un goût particulier... Ces machines qu'on me donne ici, ces pilules de M. Fouquier; est-ce que je sais? cela me fait mal dans l'estomac, cela vous arrache les boyaux. Je m'en irai ; je m'en irai, je m'en irai bien sûr.

D. Est-ce que ces pilules ne vous font pas du bien? ce soir vous me direz le traitement qu'il vous faut.

R. Je vais vous dire ce qu'on m'a fait déjà.

D. Je ne vous demande pas cela. Que vous faut-il pour guérir?

R. Monsieur, il me faut des bains froids, voila ce qu'il me faut; et après, des saignées de temps en temps. Avant que j'entre ici, je prenais des bains froids à la rivière: cela me faisait du bien; cela me saisissait les sens. Le sang se porte à la tête, et ensuite les nerfs se tirent, se tirent, se tirent .. c'est comme si on vous arrachait les membres.

D. Il vous faut des bains froids, bien sûr?

R. Bien froids, bien froids, à la glace, si l'on veut.

D. Et des saignées, quand avez-vous besoin qu'on vous en fasse une?

R. Monsieur, j'en ferai faire, c'est-à-dire je dirai qu'on m'en fasse une de suite.

D. Vous en avez donc bien besoin?

R. Ma foi, oui, tantôt; tantôt, puisque je vais avoir une attaque. Je sais que je tomberai.

D. Vous savez que je la préviendrai en venant ici.

R. C'est vrai, je ne *m'en* rappelais pas.

D. Pouvez-vous dire dans combien de temps vous guérirez?

R. Ce sont les bains froids qui me feront du bien. Je pourrai vous dire cela dans un autre moment... mais... je donnerais bien vingt francs pour être guéri; je les donnerais de bon cœur... ah !... cela vous fait un drôle d'effet, quand on est comme ça.

D. Je vais vous éveiller?

R. Oui, monsieur, s'il vous plaît.

D. Est-ce le magnétisme qui vous guérira, ou les bains froids et les saignées?

R. Ce que vous me faites me fait du bien; je vous l'ai dit; un jour je m'en souviens bien, où j'avais un grand mal de tête, et vous me l'avez fait enlever comme avec la main; je ne m'en suis pas aperçu.

D. Cela pourrait-il vous guérir?

R. Alors il faudrait que vous fussiez là toutes les fois que j'aurais quelque chose.

D. Que préféreriez-vous ou de suivre un traitement ou d'être magnétisé ?

R. (*Il hésite.*) Les bains froids, ça fait plus de bien ; j'en ai déjà pris et cela m'a fait du bien.

D. Je vais vous éveiller. (*Il lui prend les pouces.*) Pourrais-je vous endormir si vous étiez dans votre lit et moi ici ?

R. Il y a trop de monde ; c'est-il vilain ! Je ne voudrais pas qu'il y *aurait* beaucoup de monde qui nous regarde.

D. Pourrais-je vous endormir ?

R. Oui, monsieur, oui.

D. Moi étant dans cette chambre, et vous dans votre lit?

R. Comment vous... c'est une chose impossible cela... moi étant dans mon lit, et vous ici, non, monsieur, je ne crois pas ; c'est impossible tout-à-fait.

Le magnétiseur. Soyez calme et paisible en vous éveillant... éveillez-vous !

Le magnétiseur fait des passes, en écartant rapidement les mains rapprochées l'une de l'autre devant les yeux. Au bout de quelques instans le magnétisé étend les bras, frotte ses yeux, s'agite, se frotte encore les yeux avec les deux mains et les ouvre en disant, d'un air étonné : « Que de monde ici ! (*Il rit*) Comment m'endormir ainsi ! »

D. Combien de temps avez-vous dormi ?

R. Je n'en sais rien. (*Et remuant les jambes et se levant.*) *Suis-je-t-il fatigué !*

Le magnétiseur. Vous aurez soin de vous tenir à votre lit à trois heures et demie.

Le magnétisé. Est-ce que vous viendrez ce soir ?

Le magnétiseur. Vous ne prendrez pas de pilules.

Le magnétisé. Bien ! ça me tire l'estomac.

La séance s'est terminée à neuf heures huit minutes.

Toutes les circonstances de cette séance ont été sténographiées et reproduites avec une fidélité scrupuleuse

par M. le D. Miquel, chef de clinique interne de la Faculté de Médecine.

Les témoins de cette séance engagèrent M. Foissac à ne pas venir dans l'après-midi magnétiser le malade, afin de vérifier par l'événement l'exactitude de sa prévision. Sur les quatre heures, le docteur Miquel se rendit dans les salles de M. Fouquier; attiré par les premières convulsions du malade, il s'assura qu'il était quatre heures précises, et que l'accès d'épilepsie était véritable.

Magnétisé le lendemain en présence d'un grand nombre de spectateurs que le bruit de ces expériences attirait déjà, le malade adresse d'abord des reproches à M. Foissac, sur son manque de parole qui lui a valu les douleurs qui précèdent et qui suivent souvent les attaques d'épilepsie. Il prédit ensuite, sur la demande qui lui en est faite, le jour et l'heure d'un nouvel accès. Jamais phénomène si merveilleux que celui d'une semblable prévision, n'a été aussi rigoureusement constaté; jamais fait observé, n'a ouvert un plus vaste champ à la méditation des philosophes. Enfin, tout ce qui a été déterminé d'avance par le somnambule, est arrivé; et j'ajoute qu'on s'est entouré de toutes les précautions que l'importance de la chose imposait aux observateurs.

M. le professeur Fouquier demande au malade s'il pourrait marcher dans l'état où il se trouve; il répond qu'oui, qu'il est très-fort, et pour le prouver, il se lève brusquement, s'avance dans la salle comme un homme ivre, heurte avec force la table, les chaises, la muraille, sans s'apercevoir du mal que ces chocs violens devraient lui faire. Sous prétexte de l'aider à marcher, M. Fouquier lui prend la main, et lui enfonce de toute sa longueur une épingle ordinaire entre l'indicateur et le pouce, sans que le magnétisé donne le moindre signe de sensibilité; il le conduit à sa chaise, et tandis qu'il s'asseoit, lui traverse de part en part l'oreille gauche avec la même épingle, sans qu'il le sente davantage.

Je ne sais si l'on doit approuver ou désapprouver une

telle expérience faite pour éclairer un point de science encore obscur, elle a son dégré d'utilité; si elle avait pu être nuisible en quoi que ce soit au somnambule, elle aurait dû être proscrite. Dans la circonstance actuelle, le médecin expérimenté avait la certitude que la piqure de cette épingle n'avait aucun inconvénient, tandis que la réussite de l'expérience prouvait deux choses : l'une, que la personne piquée ainsi à l'improviste, ne pouvait feindre la crise magnétique; l'autre, que dans l'état de somnambulisme, il y a quelquefois abolition de la sensibilité générale

De jour en jour, le champ de l'observation s'est agrandi. D'abord on magnétisait le malade par le contact, bientôt les passes ont été exécutées sans contact, plus tard à distance; plus tard encore M. Foissac le plongeait dans le sommeil magnétique, placé à dix pieds de distance, les bras croisés et immobile, en le regardant fixement. Enfin on le magnétisait avec le même succès, hors de sa vue, et même à son insu; ce qui ne permet pas de douter de la réalité d'un agent intermédiaire entre le magnétiseur et le magnétisé.

L'action de réveiller le somnambule mérite, autant que celle de l'endormir, l'attention des physiologistes. Ordinairement on frotte les paupières du magnétisé avec les pouces, en lui ordonnant d'ouvrir les yeux, et cette méthode est généralement suivie par les magnétiseurs. Un membre de la commission du magnétisme, ayant demandé à M. Foissac d'opérer le réveil par derrière, sans paroles, sans contact, et au signal donné, celui-ci le fit d'abord comme expérience, et l'a continué ensuite comme un moyen de conviction à offrir aux incrédules, et principalement comme une preuve de la transmission d'un agent de la volonté. Je me contente d'indiquer les faits; la discussion des conséquences dépasserait les bornes d'une lettre.

Quel serait le but de toutes ces expériences, si le malade qu'on y soumet n'en retirait aucun fruit? La nature aurait-elle seulement voulu donner un aliment à la cu-

riosité de l'homme? Cette supposition n'est pas vraisemblable. On ne doit pas perdre de vue que le magnétisme animal est premièrement un agent de guérison, et que tous les phénomènes de prévision, d'instinct des remèdes, ne sont que des circonstances accessoires, et si je puis m'exprimer ainsi, des crises salutaires et conservatrices, par lesquelles la nature tend à la seule destination qu'elle ait donnée au magnétisme, celle de guérir. Aussi j'ai vu l'épilepsie du malade soumis à l'expérience, perdre graduellement de son intensité; les accès s'éloignent de plus en plus, et le somnambulisme permet déjà de calculer le jour qui n'est pas bien éloigné d'une guérison parfaite. J'ai la conviction que cette cruelle maladie qui plonge tant de familles dans la désolation, et fait le désespoir des médecins, ne résistera point à l'avenir à l'alliance heureuse des secours de l'art et de la nature : je veux dire du magnétisme et de la médecine.

J'aurai l'occasion dans mes prochaines lettres, de revenir sur cette observation qui fixe dans ce moment l'attention de la commission du magnétisme; je veux vous entretenir un moment d'un malade aussi curieux que l'épileptique, et dont la guérison, si elle arrive, mérite d'être inscrite en lettres d'or dans les fastes du magnétisme.

En suivant la visite des hôpitaux, j'avais distingué à Saint-Côme un jeune homme qui intéressait particulièrement les médecins par sa jeunesse, par sa maladie, et par l'éducation soignée qu'il a reçue; c'est un étudiant en droit. Il y a deux ans environ, qu'il éprouva dans un bal, un vertige suivi tout à-coup de la perte du sentiment; bref il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Porté dans son lit, sans connaissance, on le saigna copieusement, et on appliqua de puissans dérivatifs aux jambes. Quelques jours après, de nouvelles saignées ayant été pratiquées, il reprit l'usage de la parole; mais la moitié gauche du corps était paralysée. De nouvelles congestions à la tête firent recourir à de fréquentes saignées, soit

locales, soit générales; les vésicatoires, les sinapismes et les cautères ne furent pas épargnés; on mit aussi en usage les frictions stimulantes et les purgatifs. Il fut tour à tour soigné par M. Léveillé à la Maison royale de santé, par M. Dubois père dans sa chambre, et par M. Cloquet à l'hospice Saint-Côme. Il eut des momens d'amélioration qui étaient assez promptement suivis de rechute. Vers le mois d'octobre 1826, lorsqu'il commençait à s'appuyer sur sa jambe paralysée, quelques accès d'aliénation mentale s'étant déclarés, il perdit de nouveau l'ouie et la parole; le mouvement et la sensibilité furent complètement abolis dans la partie gauche du corps. A peine soulagé par les saignées, les vésicatoires, et des frictions, une attaque d'apoplexie le replongea au mois de février dans l'état d'hémiplégie porté au plus haut dégré, son pouls était d'une vitesse prodigieuse. L'acupuncture apaisa promptement des douleurs aiguës qui avaient succédées à l'espèce de mort qui accompagne la paralysie; on opposa un séton à des maux de tête extrêmement violens. Le malade étant venu à la Charité dans le service de M. Fouquier, il fut mis à l'usage de l'extrait de noix vomique, comme principal remède. On pratiquait selon les circonstances, des saignées locales et générales, on appliquait des sinapismes; enfin, toute la médecine rationnelle dirigée par des mains aussi habiles que celles de M. Fouquier, produisit la seule amélioration de permettre, après cinq mois, au malade de marcher à l'aide de béquilles, sans appuyer la jambe paralysée à terre. Mais la vitesse du pouls, la décoloration de la peau, la céphalalgie et la faiblesse générale, faisaient augurer une terminaison funeste plus ou moins éloignée, lorsque le malade fut soumis à l'action du magnétisme le 29 août 1827.

Les premières passes du magnétiseur excitent l'hilarité du malade, mais tout-à-coup il s'écrie : Dieu que votre main répand de chaleur. Au bout de quelques minutes, il éprouve des soubresauts dans les tendons, il se frotte

les yeux et s'étonne d'avoir envie de dormir. Après des efforts visibles pour empêcher ses paupières de se fermer, elles se ferment, et la tête tombe sur la poitrine. Dix minutes après le commencement de la séance, M. Foissac lui touche les paupières, elles s'ouvrent et le magnétisé déclare qu'il n'a pu résister au besoin de dormir. J'ai sténographié la troisième séance dont je vous envoie tous les détails avec fidélité.

31 août. M. Paul déclare avant d'être magnétisé, que l'ouïe qu'il avait très-dure depuis long-temps, est complètement revenue après la seconde séance. Il croit n'avoir jamais si bien entendu, et même il trouve cela incommode, le plus léger bruit lui occasionant des tressaillemens involontaires. Il déclare aussi que sa tête qui était fort embarrassée, s'est bien dégagée depuis deux jours.

8 *heures et demie*. Pulsations du pouls par minute 78, inspirations 25.

Commencement des passes; éclats de rire du malade.

8 *h.* 31 *minutes*. Sentiment d'une chaleur pénétrante suivant la direction des doigts du magnétiseur.

32 *m.* Soubresauts dans les bras et les mains, à gauche principalement. La figure du magnétisé devient sérieuse et peint l'étonnement.

33 *m.* Les soubresauts se font également sentir dans les membres inférieurs; ils se rapprochent et augmentent d'intensité.

34 *m.* Les bras sont portés avec force vers la poitrine comme s'ils avaient reçu une secousse électrique. Clignotement des paupières; il les frotte, et pousse quelques inspirations sonores.

35 *m.* Tout le corps est agité de légères convulsions qui ressemblent à la danse de Saint-Guy. Les paupières du magnétisé s'élèvent et s'abaissent avec la main du magnétiseur; bientôt le mouvement de toute la tête suit les mouvemens de la main.

37 *m.* Il saisit la main de M. Foissac, en disant à

demi-voix : Quels drôles de doigts. L'autre main exécute les passes, toute l'attention se porte sur celle-ci; même fidélité à suivre sa direction.

38 *m.* La main arrêtée au devant des yeux à quelques pouces de distance, le magnétisé recule sa tête agitée de secousses convulsives; il a l'air effrayé. Les passes recommencent avec les deux mains, il porte rapidement sa tête de l'une à l'autre; il paraît fort embarrassé. Il saisit la droite, et pince fortement un doigt; les passes de l'autre main lui font abandonner celle qu'il tient.

39 *m.* Il avance sa figure vers la main du magnétiseur, et semble craindre pourtant de la toucher; il la flaire. Tout-à-coup il ouvre la bouche pour la saisir; mais à peine ses lèvres l'ont touchée, qu'il se retire avec un mouvement d'effroi.

40 *m.* La main exécute un mouvement de rotation, la tête et les yeux du magnétisé tournent avec elle.

41 *m.* Les yeux s'ouvrent et se ferment rapidement; la tête s'incline. Convulsion et réveil en sursaut.

42 *m.* On cesse les passes. Interrogé sur ce qu'il a éprouvé, il répond : Rien, mais je n'ai jamais vu de si drôles de doigts; j'ai voulu les compter, il y en a tantôt 6, tantôt 10; ils sont longs, longs....

D. Pourquoi les avez-vous saisis?

R. Je ne m'en souviens pas.

Pulsations 90, inspirations 22.

Qu'est-ce que vous augurez, mon cher confrère, de ces premiers essais? Ne vous semble-t-il pas que le paralytique deviendra somnambule, qu'il indiquera les remèdes qui doivent lui être donnés conjointement avec l'application du magnétisme? que cette hémiplégie perdra de son intensité, que la jambe bientôt pourra s'appuyer à terre, sans qu'on puisse encore quitter les béquilles? que le somnambule verra d'avance le jour où il marchera pour la première fois? que le jour arrive, au moment où le magnétiseur lui dit en lui ouvrant les yeux : Levez-vous, et retournez à votre lit ?.... Votre

imagination n'a t-elle pas déjà présenté ce résultat? Il m'a été inspiré dès la première séance. Et si vous désirez savoir ce qui est arrivé, vous aurez la complaisance de lire la seconde lettre que je me propose de vous adresser incessamment.

A. Z. D. M.

UN MOT

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.

Après avoir étudié avec soin le magnétisme animal, après avoir bien observé et vu des faits, il est du devoir d'une âme honnête de défendre la cause de la vérité; surtout lorsque le triomphe de cette vérité peut amener un résultat utile à la cause de l'humanité. J'aurais pu faire comme une foule de médecins, qui bien convaincus des effets du magnétisme, n'osent l'avouer de peur de s'exposer à quelques faibles désagrémens; ou plutôt, aux railleries de leurs malins confrères. Tout en respectant cette fausse timidité, je suis bien loin de l'approuver; elle n'est point faite pour engager les personnes douées d'un esprit juste et éclairé, à voir et à examiner attentivement. Quoique les preuves se multiplient journellement en faveur du magnétisme animal, et que les faits s'accroissent rapidement, au point où bientôt on ne pourra plus révoquer en doute les bienfaits de cette intéressante branche de l'art de guérir, il est malheureusement des incrédules tellement prévenus d'une opinion, que rien ne pourrait les décider à changer; ils préfèrent mourir dans l'impénitence finale, plutôt que de s'instruire et s'éclairer, on les voit fermant avec obstination les yeux à la lumière, fuyant même les raisonnemens et les faits de peur d'être convaincu. A quoi attribuer ce funeste penchant de

l'homme instruit, sans doute à l'amour propre, qui se glisse partout.

Je dois le dire avec franchise, ce qui m'a plu dans ceux qui cultivent cette science, c'est leur extrême bonne foi, et le zèle que je leur ai vu apporter dans toutes les occasions où ils pouvaient soulager et faire du bien. Toujours réservés dans leurs discussions, la modestie et la plus grande décence président dans tous les écrits des hommes éclairés qui ont défendu le magnétisme, même lorsqu'ils repoussaient avec indignation des attaques virulentes et fausses adressées par des adversaires, qui ont montré qu'avec beaucoup de talens, parfois on pouvait n'avoir pas grande notion de la politesse, et ignorer même les simples égards que les écrivains se doivent mutuellement. Voilà ce qui, joint à des faits authentiques, a fortement contribué à m'ébranler. Qui pourrait ne pas avoir de l'admiration pour cette famille des *Puységur*? qui est-ce qui après avoir lu les écrits pleins de verve et de talent de M. *Deleuze*, ne se trouvera pas entraîné naturellement vers cet excellent homme, ce défenseur né du magnétisme; celui qui enfin a le plus contribué à propager cette doctrine en France. Passerai-je sous silence le spirituel Pigault-Lebrun, qui vous avoue avec franchise qu'il fut autrefois un des antagonistes du magnétisme, mais qu'à des faits, qu'à des preuves convaincantes il a dû se rendre. Retiré maintenant à Valence en Dauphiné, nous avons eu l'avantage de le voir pratiquer avec patience et bonté le magnétisme, dans l'unique et louable désir de soulager quelques maux. Je ne terminerais point cet article, si je voulais récapituler les noms des hommes dévoués et infatigables qui s'adonnent à cette science et qui cherchent à en propager les heureux effets. Le sexe même ne veux pas rester étranger au magnétisme, et dans cette capitale une foule de dames remarquables par leur extrême charité, pratiquent avec efficacité l'électricité animale; dans ce nombre je ne citerai que madame *Tou-*

chard, que l'on voit passionnée et animée de cet ardent désir de faire du bien. Versée dans les sciences abstraites, on est étonné de trouver autant d'érudition et de connaissances diverses chez une femme; rien ne lui est indifférent, et souvent elle a enrichi cet intéressant recueil d'articles spirituels, d'observations judicieuses qu'on croirait facilement être sortis de la plume d'un habile physiologiste, et cependant madame Touchard consacre une partie de ses journées à faire du bien et à soulager les malheureux.

On ne cesse de répéter que le magnétisme a des inconvéniens n'étant pas pratiqué par des hommes de l'art; et ce sont des médecins qui se sont le plus appesanti sur ce grave reproche! Eh, Messieurs! emparez-vous du magnétisme, il vous appartient de droit; étudiez cette belle doctrine; appliquez au traitement des maladies cet agent efficace, au lieu de le repousser avec acharnement, et tout rentrera dans l'ordre, les abus cesseront, les erreurs seront réctifiées, et ces hommes purement crédules et enthousiastes qui pratiquent le magnétisme, ne chercheront point à vous disputer le terrain. Mais si au contraire vous continuez à vous déclarer les ennemis jurés de ce qui doit tendre au perfectionnement de l'homme, vous rencontrerez des obstacles, et nul doute que nous ne voyions encore long-temps le magnétisme animal pratiqué indistinctement par des hommes sans expérience, je dis même plus, par des ignorans.

Pour nous qui avons consacré depuis plusieurs années tous nos instans à l'étude des sciences physiques, nous n'avons voulu rendre un éclatant hommage à la vérité qu'après avoir été suffisamment éclairé par des faits et les avoir attentivement examinés; c'est alors qu'en homme impartial, nous avons cru pouvoir embrasser la cause du magnétisme, long-temps indécis, nous suivîmes la maxime du sage : *Dans le doute abstiens toi;* à l'exemple encore de ce modeste savant que l'Ecole de Médecine s'honore de compter au nombre de ses professeurs, et

qui est appelé aux plus hautes destinées médicales (M. *Rostan*), nous avions rejeté loin de nous l'étude du magnétisme ; cet intéressant professeur, absorbé lui-même par des études sérieuses, et surchargé par les soins qu'il donne à plusieurs salles de malades qui lui sont confiées à l'hôpital de la Salpêtrière, ne cherchait point à se convaincre de la réalité des effets magnétiques et des heureux résultats qu'on peut en retirer, appliqués avec discernement aux traitemens des maladies. Quelques praticiens lui offrirent de magnétiser sous ses yeux ; lui-même essaya à son tour, et obtint des effets Rendons justice à ce jeune professeur ; il a pour ainsi dire fait abnégation de lui-même, laissé de côté toute espèce d'amour propre, et c'est avec l'accent de la plus grande franchise, qu'il nous expose son opinion sur le magnétisme animal dans un article du nouveau Dictionnaire de médecine, article qui sera généralement lu par tous les hommes instruits exempts de prévention et de coterie.

Désormais, livré tout entier à l'étude du magnétisme, ce ne sera qu'avec modération que nous combattrons nos adversaires qui ne manqueront pas d'entrer en lice avec nous ; nos articles insérés dans ce journal ne seront point entachés de cette philosophie orgueilleuse qui veut dominer l'opinion, mais bien de cette philosophie calme et tranquille beaucoup plus faite pour attirer que repousser ; nous nous efforcerons par nos constans travaux et nos recherches journalières, de mériter l'estime même de nos antagonistes ; puissions-nous par notre persévérance être imité par d'autres confrères; puissent nos observations rédigées avec franchise et loyauté les convaincre, les engager à essayer, et les voir bientôt les défenseurs d'une doctrine qui ne tend qu'à faire du bien.

Dr. Dubouchet.

OBSERVATIONS

Sur l'utilité du Magnétisme pour les vieillards.

Madame de..., âgée de soixante-dix ans, était, au mois d'août 1826, dans une position qui donnait les plus vives inquiétudes à ses amis. Un deux, voyant que, malgré les soins d'un médecin éclairé, sa position devenait plus grave de jour en jour, lui conseilla de se faire magnétiser. Elle rejeta long-temps cette proposition; ce qu'elle avait entendu raconter du magnétisme lui paraissait trop extraordinaire pour qu'elle pût y avoir la moindre confiance. Enfin, pressée par de nouvelles instances, elle céda avec peine, et je fus appelé, le 12 août 1826, pour essayer ce moyen curatif. Avant d'entrer dans aucun détail, je ferai observer que la malade n'était pas dans des dispositions morales favorables au nouveau mode de traitement que j'allais employer; et certes, si l'imagination est pour quelque chose dans le développement des effets du magnétisme, la sienne devait plutôt contrarier mon action que l'aider.

Dès son enfance, madame de... avait des rhumes très-fréquens; mais, depuis cinq ou six années surtout, ils étaient provoqués par la cause la plus légère; elle était très-souvent prise d'étouffemens tels, que la nuit elle passait quelquefois plusieurs heures assise sur son lit, dans un état de suffocation effrayant pour les personnes qui l'assistaient. Ces étouffemens avaient lieu pendant et dans l'intervalle des rhumes; ils étaient ordinairement combattus par une application de sangsues ou une saignée de pied, qui procuraient un soulagement momentané. Depuis le commencement de l'année 1826, son état s'était beaucoup aggravé; elle eut à cette époque un vomissement accompagné d'efforts très-violens, qui dura plus de vingt-quatre heures, et qui, jusqu'à la fin de

juillet, se renouvela tous les quinze jours ou trois semaines. Ces vomissemens étaient précédés, accompagnés et suivis d'étourdissemens très-forts; dans l'intervalle elle avait de fréquentes palpitations. Lorsque je fus appelé près d'elle, sa figure était pâle et infiltrée, ses yeux étaient éteints, l'estomac ne faisait plus ses fonctions, le ventre, naturellement gros, avait encore augmenté de volume et faisait soupçonner l'existence d'une hydropisie commençante; ces étourdissemens étaient tels, que quelquefois l'apoplexie était imminente; la nuit elle n'avait que peu ou point de sommeil, et le jour elle était presque continuellement assoupie; enfin, elle était déjà réduite à un état de grande faiblesse.

A dater du 12 août 1826, jour auquel je commençai à magnétiser madame de... tous les médicamens dont elle faisait usage furent supprimés et remplacés par l'eau magnétisée, qui devint son unique boisson.

Le magnétisme n'a produit aucun effet sensible sur cette malade, je veux dire qu'elle ne s'est jamais endormie, qu'elle n'a même jamais eu envie de fermer les yeux, et que mes mains promenées ou arrêtées sur les différentes parties de son corps, ne lui ont fait éprouver aucune sensation; mais, considérés comme moyen thérapeutique, ses résultats ont été on ne peut plus satisfaisans. Ainsi, depuis le moment où j'ai commencé à magnétiser, les vomissemens et les étourdissemens n'ont jamais reparu; l'estomac a repris graduellement ses fonctions, le sommeil est revenu la nuit, et les assoupissemens pendant le jour n'existent plus; les oppressions ne sont pas entièrement passées, mais elles sont moins fortes, moins fréquentes, et toutes les fois que je me suis trouvé près de la malade pendant qu'elles existaient, je les ai toujours fait passer en quelques minutes. La grande disposition qu'elle avait à contracter des rhumes s'est affaiblie, et ses forces sont entièrement revenues. Mais le phénomène thérapeutique le plus sensible que j'aie obtenu est celui-ci. J'ai dit, en décrivant la position dans laquelle

était madame de... lorsque j'ai entrepris son traitement, que le ventre avait augmenté de volume et annonçait une hydropisie commençante ; eh bien, quoique la malade ne fît usage que d'eau magnétisée pour tout remède, elle eut, entre la neuvième et la dixième séance, une évacuation d'urines très-abondante, et le ventre diminua d'environ trois pouces sur la circonférence. Enfin elle est actuellement dans un état de santé aussi satisfaisant qu'on peut le désirer pour son âge.

Ce traitement, quoique ne présentant aucun phénomène extraordinaire, capable de piquer la curiosité du lecteur, m'a cependant paru intéressant à publier, en ce qu'il tend à détruire une opinion reçue par un assez grand nombre de personnes, qui pensent que le magnétisme n'agit que peu ou point sur les vieillards. Cette erreur est d'autant plus dangereuse qu'elle tend à priver des bienfaits de ce puissant moyen thérapeutique la classe de la société qui en a le plus besoin, puisque c'est avec l'âge que les infirmités viennent nous accabler.

Les phénomènes que produit le magnétisme peuvent être divisés en deux séries. Les uns, que l'on peut appeler physiologiques, peuvent avoir lieu sur les personnes malades et sur celles qui ne le sont pas, et consistent dans l'assoupissement, le sommeil, le somnambulisme, les sensations particulières que le magnétisé éprouve lorsque le magnétiseur promène ou arrête ses mains sur les différentes parties de son corps, etc.; les autres, purement thérapeutiques, ne peuvent se développer que sur les personnes malades ; ils consistent dans la guérison prompte et quelquefois subite du magnétisé, ou dans une amélioration lente et graduée de sa position. Les premiers sont plus ou moins utiles, les seconds sont nécessaires ; on doit donc toujours chercher à produire les seconds, et se contenter de favoriser le développement des premiers lorsqu'ils paraissent vouloir se manifester.

Plus on avance en âge, moins on est susceptible des phénomènes physiologiques auxquels en général on at-

tache trop d'importance : quelques personnes même vont jusqu'à croire que sans eux les autres ne peuvent avoir lieu, et, lorsqu'après quelques séances, elles ne les produisent pas, elles se découragent, perdent cette confiance en soi-même, qui est si nécessaire pour réussir ; par là leur action devient nulle, et elles attribuent au défaut de susceptibilité de la personne qu'elles magnétisent, ce qui n'est dû qu'à une opinion erronée qui leur fait perdre leur puissance.

Ce sont, 1° cette difficulté de produire les phénomènes physiologiques sur les vieillards ; 2° cette fausse opinion de croire que ces phénomènes sont nécessaires pour la guérison ; 3° le découragement où l'on tombe lorsqu'ils ne se développent pas, qui ont donné naissance à cette erreur, que le magnétisme n'agit que peu ou point sur les vieillards. Il faut donc, toutes les fois que l'on entreprend un traitement, se bien pénétrer de l'idée, qu'à tout âge on est susceptible des effets thérapeutiques du magnétisme, et qu'il faut toujours diriger toute son action pour les obtenir.

Il faut encore éviter autant que possible de se faire un système sur la maladie de la personne que l'on traite ; car, si ce n'est nuisible, c'est au moins inutile ; il est bien plus sage de magnétiser en général, sans autre intention que de guérir ; la nature saura bien s'approprier l'agent curatif qu'on lui procure, et le distribuer de la manière qui lui sera le plus convenable. Mais si pendant l'action on éprouve des sensations qui font connaître le siége du mal, ou si la main se trouve entraînée, il faut s'abandonner avec confiance à cette sensation, et, dans ce cas, on fera toujours beaucoup de bien.

Defert, D. M. P.

A M. LE RÉDACTEUR DE L'HERMÈS,

Monsieur,

Je ne sais plus quel auteur a dit le premier, que tout ce que le vulgaire ne comprenait pas était à ses yeux ou sublime, ou ridicule. Grâce au ciel je ne partage ni l'un ni l'autre excès, et je crois tout bonnement que lorsqu'on ne comprend pas une chose, ce qu'il y a de plus raisonnable à faire, c'est de prier les gens de l'art de nous l'expliquer. Permettez-moi donc, Monsieur, de vous adresser quelques faits dont j'ai été le témoin dans une séance magnétique à laquelle m'avait conduit un de mes amis, partisan de bonne foi de la science des Mesmer, des Puységur et des Deleuze.

Je suis allé avec mon ami dans un des hôpitaux de Paris où le D. Foissac a entrepris le traitement d'un malade par le secours du magnétisme. Grâce à mon guide, je fus introduit dans une chambre basse, en face d'un fauteuil où peu de temps après vint se placer, soutenu sur deux béquilles, un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, privé, me dit-on, de l'usage de ses jambes depuis son entrée dans cet hospice.

Malgré toute mon attention à bien examiner ce jeune homme, je ne vis rien en lui qui m'annonçât ce que l'on appelle un compère ; sa figure est douce ; sa démarche chancelante n'avait rien d'affecté, et l'air fatigué que je remarquai sur toute sa personne était loin de me faire croire que ce ne fût pas là un malade de bonne foi.

Le jeune homme une fois placé dans le fauteuil, autour duquel je ne vis aucune préparation, M. le D. Foissac commença à promener les mains sur lui, en suivant les épaules, les bras et la poitrine de son malade de haut en bas, mais s'approchant sans le toucher ; j'appris d'un voisin fort obligeant que ces gestes s'appelaient *passes*.

Un jeune élève en médecine était assis devant une table, près du malade, et se disposait à recueillir les réponses que l'on me dit devoir être faites par le malade à toutes les questions que lui adresserait le magnétiseur. Une montre à secondes était sur la table, et me parut destinée à consigner avec une exactitude mathématique les pulsations du pouls et les aspirations du malade.

Au bout de cinq minutes à peu près, les yeux du magnétisé se promenèrent avec une expression d'étonnement sur les doigts du D. Foissac et paraissaient suivre leurs mouvemens, comme entraînés par une force attractive irrésistible. Bientôt les regards du malade perdirent peu à peu de leur mobilité, les paupières s'appesantirent, ne se relevèrent plus qu'avec peine, et le magnétisé, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, parut enseveli dans le plus profond sommeil.

Une circonstance qui me parut assez curieuse, c'est que, peu d'instans avant ce sommeil, le malade, tout en suivant des yeux les doigts du docteur, les saisissait l'un après l'autre avec sa main droite, comme pour éloigner de lui un objet désagréable, et de l'autre main se frottait le front et les yeux avec un mouvement d'impatience très-prononcé. Cette légère contraction ne se calma que lorsque les yeux, hermétiquement fermés et le corps, affaissé de tout son poids presque sur les genoux, me prouvèrent que le magnétisé était totalement étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

Ici commença, entre le docteur Foissac et son malade, un dialogue et un échange de questions et de réponses que je puis presque assurer, reproduire dans toute leur exactitude et leur naïveté.

Le docteur. Dormez-vous, M. Paul?

Paul. Non, je ne dors pas.

Le D. En ce cas, relevez votre tête et placez-la sur cet oreiller. (*Paul exécuta ce mouvement.*)

Le D. Comment allez-vous aujourd'hui?

Paul. Mais, pas mal; moins bien qu'hier, pourtant!

Le D. Pourquoi n'allez-vous pas aussi bien ?

Paul. Ah pourquoi... pourquoi... je le sais bien pourquoi.

Le D. Dites-moi ça.

Paul. (*Souriant.*) Ah ça ! M. Foissac, est-ce que je suis ici en confesse ?

Le D. Je veux que vous me le disiez ?

Paul. Je n'ai pas été sage ! que voulez-vous !

Le D. Allons, je ne veux pas vous fatiguer, parlons de vous. Et vos jambes ?

Paul. Ah ! mes jambes... c'est là... je ne suis pas bien fort ; mais je marcherai...

Le D. Eh bien ! quand ?

Paul. Ah dame ! est-ce que je sais ! vous voulez que je vous dise ce que je ne sais pas.

Le D. Pardonnez-moi, vous le savez ?

Paul. Vous voulez donc faire de moi un sorcier. Je vous dirai cela bientôt.

Le D. Et ce que vous avez promis de me dire aujourd'hui, dites-le moi ?

Paul. Ah ! non, je suis trop poltron, et si je le disais, on me la ferait tout de suite.

Le D. On vous la ferait ?... quoi... que vous ferait-on ?

Paul. (*Avec impatience.*) Eh bien ! vous le savez comme moi, l'opération ; mais je ne veux pas.

Le D. Voilà la première fois que vous me parlez d'une opération ; quelle est cette opération ?

Paul. Je ne veux pas vous le dire.

Le D. Elle est donc bien douloureuse ?

Paul. Ah ! oui ; elle est fameuse.

Le D. Et cette opération est-elle nécessaire, indispensable.

Paul. (*D'une voix étouffée.*) Oui, oui, elle l'est. (*Il s'agite.*) Mais je ne veux pas : je suis trop poltron.

Mon officieux voisin me dit, sans chercher à baisser sa voix, que ce jeune homme avait des attaques qui pouvaient rendre le trépan nécessaire.

Le D. Foissac borna ici la séance La contrariété visible qu'avait causée chez le malade l'idée d'une opération dont il avait obstinément refusé de dire le nom, amena son réveil. Il promena des regards étonnés sur les assistans dont le nombre s'était accru pendant son sommeil, prit ses béquilles et se traîna péniblement jusqu'à son lit de misère.

Je ne pus me rendre qu'à une troisième séance. Je ne fus pas peu surpris de voir l'intéressant Paul venir sans béquilles à la salle; j'appris d'un élève que c'était la première fois qu'il faisait usage de ses jambes, et qu'il avait annoncé positivement le jour où il pourrait marcher sans béquilles: il avait tenu parole. C'est lui qui, dans son sommeil, a ordonné les bains, les saignées, les synapismes dont il fallait faire usage. Ses ordonnances ont été suivies à la lettre et ont été couronnées du plus complet succès: il marche! Paul m'a rappelé ce philosophe grec qui, pour démontrer à un incrédule les règles du mouvement, ne trouva rien de mieux que de marcher devant son antagoniste. Paul a promis de marcher; il marche: combien de gens n'ont pas comme lui le mérite de tenir ainsi leur parole.

Le reste de la séance fut consacré à des questions sur sa santé; il y répondit avec autant de naïveté. Une épisode vint donner à cette séance un intérêt de plus. M. Roux, l'un de nos plus célèbres chirurgiens, assistait aux opérations du D. Foissac; il manifesta le désir d'essayer par lui-même des effets du somnambulisme, et, avec cette bonne foi qui est toujours la compagne d'un vrai talent, il se livra avec gaieté et confiance aux mains du docteur Foissac M. Roux résista à toute la puissance magnétique; le sommeil ne put le gagner, et le seul résultat des nombreuses *passes* que le docteur exécuta sur les bras, les cuisses, le front et la poitrine de M. Roux, fut d'amener une différence remarquable dans les pulsations du pouls et le jeu des poumons. Il convint de lui-même, et de la manière la plus désintéressée, qu'une seule

séance ne prouvait rien, et promit de donner au docteur, trois fois par semaine, un de ses examens si précieux pour la science et pour l'humanité.

Des affaires graves et des devoirs impérieux ne m'ont pas permis de suivre les séances suivantes aux heures indiquées. Voilà, Monsieur; ce que j'ai vu, vu de mes propres yeux, vu, ce qui s'appelle vu. Si vous pensez que le récit d'une séance magnétique racontée sans art par un homme du monde, étranger à la science magnétique, puisse être de quelque intérêt pour votre estimable journal, je vous abandonne ma lettre de bon cœur, en vous priant de rectifier toutes les inexactitudes sur les termes de l'art; mais je vous garantis de nouveau la fidélité de mon récit pour tout ce qui ne serait pas technique, mais seulement de simple observation.

Agréez, monsieur, etc.

Paris, 12 octobre 1827. TOURRET.

LETTRE

En réponse d'un article inséré dans le N° 62 *de la Clinique des hôpitaux, adressée au rédacteur de ce Journal.*

Monsieur,

En m'envoyant le numéro de la Clinique des hôpitaux et de la ville, dans lequel on travestit quelques épisodes de mes expériences de la Charité, vous avez voulu sans doute me fournir l'occasion de démentir les faits controuvés, et de signaler les perfides interprétations de l'auteur de l'article, signé, *un spectateur*, qui m'est trop bien connu pour que je me décide à lui reconnaître le titre d'*impartial* qu'il se donne. J'ose donc espérer que ma réponse sera littéralement insérée dans l'un de vos trois

prochains numéros, bien persuadé d'avance que, si une disposition légale ne m'en donnait pas le droit, je devrais l'attendre plus sûrement encore de l'esprit d'équité qui préside à la rédaction de votre estimable journal.

Dans la séance qui a mis au jour la bonne foi de quelques adversaires du magnétisme, on me fit remarquer un spectateur bien assidu, toujours assis au premier rang, mais des plus empressés de sortir, aussitôt qu'il s'agissait de lire le procès-verbal. Sans cette affectation, je n'aurais jamais su qu'un médecin du nom de M. Hervez de Chégoin, me faisait l'honneur de suivre mes expériences avec un intérêt si particulier. Prié de signer, avec la plupart de ses confrères, le procès-verbal dont on allait donner lecture, il s'y refusa d'une voix assez embarrassée, sous prétexte qu'il ne croyait pas au magnétisme. M. le professeur Fouquier lui fit à ce sujet les représentations les plus sensées; il lui fut proposé non seulement de faire au procès-verbal les rectifications qu'il jugerait convenables, mais de le rédiger lui-même à l'avenir. On essaya de lui faire comprendre qu'on n'attestait pas le sommeil, mais l'apparence du sommeil; que tous les phénomènes du magnétisme étaient présentés sous une forme dubitative, qu'ils ne seraient appréciés définitivement que par des résultats bien certains et des expériences multipliées. M. de Chégoin fut sourd à toutes ces raisons, et déclara qu'il préférait, si on l'exigeait, ne plus se présenter aux séances que de signer quoi que ce fût. Quelque affligés que nous fussions de la perte de cet excellent observateur, il fallut pourtant y souscrire : je le priai toutefois de m'adresser les deux médecins qui s'étaient repentis d'avoir vu et entendu certaines choses, et, ce qui est plus affligeant, de les avoir signées; au lieu de me les envoyer pour faire entendre leurs réclamations, M. de Chégoin fait répéter la même fable dans votre journal.

Tous les faits, toutes les expressions, toutes les réti-

cences sont marqués au coin de la fausseté. Il parle de mes gestes moëlleux dans une séance où j'avais endormi le malade à dix pieds de distance, les bras croisés et sans faire un mouvement. Il dit qu'il n'a été convaincu du sommeil artificiel chez aucun de mes malades, lorsque un seul à cette époque avait été mis en somnambulisme. C'est ainsi que dans les ténèbres les monstres se multiplient à mesure de la frayeur qu'on a.

Le resserrement d'une pupille et la dilatation de l'autre, mensonge; le larmoiement et les grimaces par l'introduction d'une plume dans le nez, mensonge; le somnambule se retournant pour voir qui le piquait, mensonge. Voici l'ombre de vérité que présente ce dernier fait. Le somnambule Cazot avait eu la main traversée à l'improviste par une épingle que M. Fouquier lui enfonça lui-même, sans prévenir personne. Le lendemain, cette expérience renouvelée sans mon aveu par un des assistans, n'avait, comme la précédente, déterminé aucun sentiment de douleur; mais la main enfla et devint douloureuse; le surlendemain ce fut le pied; chaque jour, lorsque mon attention était tournée d'un autre côté, c'était une nouvelle piqûre. Un malade qu'on avait par mégarde rendu temoin de cette expérience, le confirma au somnambule, que j'eus toutes les peines du monde à faire consentir à être magnétisé de nouveau. Il s'était bien promis, éveillé, de faire un mauvais parti à celui qu'il surprendrait s'amusant à ce jeu cruel, et depuis long-temps il était sur ses gardes. Enfin, piqué au dos, il le sentit, et voici ses paroles : M. Foissac on m'a piqué; tenez, on me pique. Depuis il s'en est aperçu encore. Ainsi l'on voit insensibilité, lorsque c'est à l'improviste qu'on le pique, et la sensibilité se réveillant d'une manière obscure par la connaissance acquise des expériences qu'on fait sur lui. Comparez cette version à celle du spectateur, et jugez de son impartialité.

Encore un mot sur M. de Chégoin. Quoi ! j'ai refusé de le magnétiser. Quel crime ! D'abord il est faux que le somnambule l'ait déclaré apte au sommeil magnétique ; ensuite je ne cesse de répéter aux oisifs, aux curieux et aux esprits forts, que je ne magnétise que pour guérir, que la nature n'a donné qu'aux êtres souffrans la faculté de devenir somnambules, et qu'elle la retire à ceux qui sont rendus à la santé. Mais les adversaires du magnétisme ne sont pas contens que la nature ait des préférences. Ils bornent sa puissance à l'étendue de leur esprit. Que je sois somnambule, disent-ils, je croirai et je serai cru. Singulière illusion de l'amour-propre ! Je songe à la goutte d'eau qui croit en tombant qu'elle va soulever les vagues de l'océan.

Le spectateur termine son récit par cette insinuation, que je suis de connivence avec une femme de la campagne (elle est de Paris) ; on n'est pas moins heureux dans une calomnie. Cette femme presque idiote et que mes généreux adversaires ont facilement prévenue contre moi, comme ils cherchent à le faire scandaleusement auprès de tous les malades que je magnétise ; cette femme, dis-je, ayant fermé les yeux, répondit à une question, qu'elle dormait. Je fis un signe négatif de la tête, et l'on consigna au procès-verbal que je pensais qu'elle voulait feindre le somnambulisme. Tous les assistans diront que j'ai continué mes essais sur elle, dans l'espoir que nous aurions l'observation d'un faux somnambule, et que je prouverais qu'il est impossible de soutenir long-temps ce rôle en présence d'un magnétiseur éclairé.

Ceci me conduit naturellement à la simulation du somnambulisme chez un interne de la Charité, qui a été bien fâché de se trouver sur les papiers du Spectateur impartial. M. Renaud, magnétisé par un de ses camarades, feignit de s'endormir. Il eut des convulsions que M. le docteur Bertrand, qui était présent, s'empressa de calmer par des passes. Je sortais de la Charité avec

quelques membres de la commission du magnétisme, lorsque M. Bertrand vint nous inviter à rentrer pour être témoins de ce fait, en augurant qu'il allait se déclarer dans l'hôpital une épidémie d'extases. Je rentrai seul. Lié fort anciennement avec M. Renaud, je ne me ferai pas une gloire de m'être aperçu à l'instant qu'il ne dormait pas; loin que la pupille fut tournée en haut, selon le dire du Spectateur impartial, ses paupières étaient légèrement entr'ouvertes, et la pupille paraissait assez bien au milieu, pour que M. Renaud vît tout ce qui se passait autour de lui. Le nouveau somnambule ayant déclaré qu'il devait être magnétisé par moi, je consentis à me prêter à cette comédie, pour arracher plus tôt le masque. Mais ma première question ayant malgré moi trahi ma pensée, M. Bertrand et quelques assistans se récrièrent, et je changeai de ton. Toutes les réponses de M. Renaud étaient de nature à me désabuser, si j'avais été dans l'erreur. Je passe au dénouement. Lorsque M. Renaud eut les yeux ouverts, je lui dis d'une voix très-naturelle : à demain. Je priai en même temps M. Bertrand, qui s'en allait, de m'attendre, parce que j'avais quelque chose à lui communiquer. Je suis persuadé que M. Renaud me comprit bien, et c'est alors qu'il me dit : Ce n'est pas nécessaire, je ne dormais pas. Je répondis que je le savais, et que je me proposais de communiquer à M. Bertrand le moyen que j'avais de le mettre en évidence le lendemain. Si je ne vous ai pas trompé, dit M. Renaud, j'ai bien trompé M. Bertrand. Celui-ci répondit qu'il n'avait eu aucune raison de croire ou de ne pas croire, puisque M. Renaud n'avait pas voulu permettre qu'on le piquât avec une épingle, qu'il ne voyait point sa maladie, qu'il ne présentait en un mot aucun des phénomènes étonnans du somnambulisme. Si les faits que j'avance n'étaient point vrais, je pense que M. Renaud y répondrait.

J'ai réfuté toutes les calomnies du Spectateur impartial. Il a fait répandre et circuler partout l'article qui contenait

son venin ; je me contente de repousser ses attaques, et je m'abstiens de citer un grand nombre de faits attestés par cinquante témoins aussi dignes de foi que M. de Chégoin, et qui, même aux yeux des adversaires du magnétisme, auraient plus de poids que ses vagues accusations. Pressé de soins plus importans que ceux qui l'occupent, je prie le public de se mettre en garde, à l'avenir, contre ces hommes (je parle du Spectateur impartial) qui portent à leurs ennemis des coups dans l'obscurité, et pensent se dérober au mépris, sous le voile de l'anonyme.

Je suis, monsieur le Rédacteur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

FOISSAC D. M. P.

Notice remise au Rédacteur de l'Hermès, par M. Gréa.

Georges G..., à Besançon, âgé de quatorze ans, était, depuis trois ans, atteint d'une maladie grave que les médecins définissaient avec beaucoup d'incertitude. Les uns la nommaient épilepsie ; d'autres, échauffement ou irritation ; d'autres affection nerveuse. Quoi qu'il en soit de la dénomination, Georges éprouvait chaque jour, à des heures fixes, cinq violentes crises, pendant lesquelles son corps était livré à de hideuses contorsions ; ses bras, ses jambes, en mouvement convulsif, frappaient fortement tout ce qui se trouvait à leur portée ; sa bouche écumait. La durée de chaque crise était d'une heure et cinq minutes ; la première commençait le matin à sept heures, la seconde à onze heures, la troisième à une heure, la quatrième à 5 heures, enfin la cinquième et dernière à huit heures du soir. Georges, enfant, avait éprouvé un échauffement de la nature de ceux qu'il n'est pas rare de voir survenir à cette époque de la vie. Pour le guérir, le médecin lui avait fait appliquer sur l'estomac, puis sur la tête, des eaux très-froides et de la glace. Les pre-

mières crises nerveuses se manifestèrent immédiatement après l'emploi de ce remède.

Désespérée de voir depuis trois ans son fils aîné tourmenté d'une aussi cruelle maladie, sans que les médecins obtinssent aucun succès des traitemens qu'ils essayaient, ou seulement lui donnassent quelque espérance, madame G... ne savait plus où chercher des consolations. Des voisins, M. le colonel G... et sa Dame, conseillèrent alors à la mère de Georges ; vu l'abandonnement des médecins, d'avoir recours à l'emploi du magnétisme. Elle s'adressa, dans ce but, à mademoiselle Louise M... qui, le 27 mars 1825, commença un traitement régulier.

Georges, outre ses crises, éprouvait une autre incommodité non moins pénible : il mangeait très-peu, et ce peu restait quatre heures dans les voies thorachiques, sans que la digestion pût s'opérer ; ainsi tout semblait se compliquer pour rendre son état désolant. Dès la seconde séance que lui donna mademoiselle Louise M... le 28 mars, cet enfant, tout en éprouvant de grands maux de cœur, et faisant, sans résultats, de grands efforts pour vomir, semblait témoigner qu'il éprouvait un mieux sensible ; les facultés digestives ne tardèrent pas à se rétablir. Le 29 mars, la crise de onze heures fut réduite à moitié de sa durée ordinaire. Cet événement fit une telle impression sur la mère de Georges, sa joie se manifesta d'une manière si véhémente, que le malade en fut troublé lui-même ; une sorte de rechute s'ensuivit.

Néanmoins le lendemain Georges entra dans un somnambulisme imparfait : il n'avait aucune bonne volonté de s'occuper de sa maladie, de ses causes, des remèdes à employer ; il voyait des humeurs obstruantes dans les intestins ; il voulut aider l'action du magnétisme par l'emploi d'une tisane faite avec des sommités d'aubépines qu'il alla lui-même cueillir au pied de la citadelle. Trois mois s'écoulèrent ainsi sans beaucoup de changemens dans le cours de la maladie. Georges se bornait à dire que son traitement serait fort long, que le magné-

tisme suffirait pour le conduire heureusement à terme et amener la guérison.

Mademoiselle M... crut s'apercevoir que le malade avait de la réticence ; il semblait ne pas vouloir avouer toutes ses infirmités; ce fut sa mère qui lui arracha en quelque sorte l'aveu qu'il urinait fort difficilement, et que l'urèthre, de même que le rectum, étaient dans un état d'étranglement fâcheux, très-nuisible aux fonctions qui devaient s'accomplir par ces parties. Un chirurgien fut consulté sur ces accidens ; il inclinait à une opération douloureuse ; mais à force d'attentions, de soins, d'énergie de l'action magnétique, les moyens chirurgicaux devinrent inutiles.

Vers le quatrième mois du traitement, un écoulement fort abondant survint par l'urèthre ; les crises cessèrent d'être violentes ; les mouvemens convulsifs des bras, des jambes, du corps, l'écume de la bouche, cédèrent, dans ces momens, à une somnolence calme, dont la durée et les retours périodiques étaient les mêmes que pour les crises précédentes

Cet état de choses s'est prolongé jusqu'en mars 1826 ; mais l'écoulement devenait de jour en jour moins abondant, les crises plus calmes ; l'appétit était bon, la digestion facile, les forces musculaires plus grandes. Enfin, au bout d'une année révolue de traitement, et jour pour jour, la maladie cessa entièrement. Georges s'est mis au travail à l'atelier de menuiserie de son père. Depuis dix-huit mois sa santé n'a plus éprouvé d'altération ; les médecins eux-mêmes, qui lui donnèrent autrefois des soins, conviennent que sa guérison est complète, et ne dissimulent pas la surprise qu'elle leur a causée.

Certifié, à Besançon, le 31 août 1827.

Just, M.

Suite des expériences magnétiques de la Charité. — Conseil-général des hôpitaux.

La première Lettre à un médecin de Montpellier a été accueillie par nos Abonnés avec un empressement général; nous avons entre nos mains la seconde qui, nous l'espérons, n'inspirera pas un moins vif intérêt. Mais nous annonçons avec regret que là se bornera le cours de cette correspondance. Mardi 16 octobre, à la fin d'une séance très-remarquable dans laquelle le paralytique, semblant présager ce qui est arrivé, déclarait à son magnétiseur que, sans le secours de ses mains, il aurait succombé avant l'hiver à sa cruelle maladie, et que sans le magnétisme encore, sa paralysie, qui est plus de moitié guérie, prendrait rapidement une marche rétrograde; M. Fouquier a communiqué à M. Foissac l'ordre qu'il avait reçu du Conseil-général des hôpitaux de suspendre les expériences qui étaient commencées sans autorisation. Les témoins assidus de ces expériences, qui en avaient constaté les heureux résultats; dans l'intérêt de la science et dans celui de l'humanité ont proposé d'ouvrir une souscription en faveur du paralytique, afin de lui faire continuer son traitement hors de l'hôpital. Cette heureuse idée a été aussitôt adoptée.

On souscrit chez M. Foissac, *rue Mondovi*, n° 3, où MM. les souscripteurs seront autorisés, à suivre les progrès de la guérison du malade, aux jours et aux heures qui leur seront indiqués à cet effet.

AVERTISSEMENT.

Les personnes qui désirent des notions sur tout ce qui est relatif au magnétisme, peuvent s'adresser au Bureau du Journal de l'Hermès, elles les y recevront gratuitement.

De l'Imprimerie de C. THUAU, rue du Cloître-St.-Benoît, n° 4.

L'HERMÈS,

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

AVANTAGES ET INCONVÉNIENS

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

CHAPITRE PREMIER.

Concernant les magnétisés.

L'importante question sur les avantages et les inconvéniens du magnétisme animal est d'une difficulté si grande, que pour oser y répondre il faut être mu par une forte conviction et un vif désir de se rendre utile à l'humanité. Cette science qui l'intéresse toute entière, doit être considérée 1° dans l'intérêt du magnétisé; 2° dans celui du magnétiseur; 3° dans ses résultats pour la société.

Des faits avérés et bien constatés, prouvent chaque jour, d'une manière irrécusable, l'utilité du magnétisme pour la guérison des malades; la plupart de ceux qui font le sujet de nos observations, n'ont eu recours à ce moyen qu'après avoir épuisé, sans aucun succès, les secours de

la médecine, et avoir été condamnés par elle à attendre, sans le moindre espoir de soulagement, le moment de leur destruction. Combien de fois aussi n'a-t-on pas prévenu par ce précieux agent, des maladies dont le germe encore peu développé avait échappé à l'examen le plus rigoureux des hommes de l'art.

Mais, comme des meilleures choses, on peut abuser du magnétisme, si préalablement le magnétiseur ne connaît pas la manière d'en faire usage; et si le magnétisé, avant de s'y soumettre, néglige de s'instruire des dispositions qu'il y faut apporter pour obtenir le résultat qu'on s'en promet. Ce résultat ne doit être que la guérison des maux dont on est affecté.

La personne qui veut se soumettre à un traitement magnétique, doit, ou par elle-même, ou par ceux qui lui veulent du bien, faire choix d'un magnétiseur qui réunisse les qualités dont je donnerai l'énumération dans le chapitre qui suit; observant de le choisir du même sexe que le malade, afin d'éviter la contrainte que commanderait la décence dans l'emploi des procédés. Par exemple, un homme magnétisant une femme, serait forcé d'interrompre la séance, s'il se manifestait une crise qui nécessitât de débarrasser la malade d'une partie de ses vêtemens; il serait obligé dans cette lutte de la nature, aussi salutaire que désirable, de la remettre aux soins de femmes tout-à-fait étrangères à l'action magnétique, si nécessaire et si puissante dans ces sortes de crises.

On s'est persuadé, sans aucune espèce de fondement, qu'il faut connaître le magnétisme, avoir confiance en ses effets, pour se faire magnétiser avec succès; l'expérience nous démontre chaque jour la fausseté de cette assertion. Néanmoins, j'ai la conviction que la guérison peut être accélérée par une unité de croyance en cet agent entre le magnétisé et le magnétiseur.

Si la connaissance du magnétisme, la confiance en ses effets, ne sont pas indispensables au malade pour obtenir sa guerison par ce genre de traitement, l'estime pour le

magnétiseur dont il a fait choix est d'une nécessité absolue, puisque le malade ne pourrait avoir qu'un soulagement momentané s'il ne secondait l'action de celu qui le magnétise, par un abandon qui met en quelque sorte le magnétisé sous la garantie morale du magnétiseur. L'influence de celui-ci peut même aller jusqu'à lui imprimer, quand il le veut, et ses principes et ses affections.

Le magnétisé ne doit taire à son magnétiseur, ni la maladie dont il est affecté, ni les causes qu'il soupçonne y avoir donné lieu, afin de l'aider à diriger efficacement son action.

Les séances magnétiques devant se donner dans le silence, et par conséquent sans de nombreux témoins, il est dans l'ordre, toutes les fois que cela sera possible, de faire assister le malade, pendant les séances magnétiques, d'un parent ou d'un ami; il est plus convenable que ce soit une personne du même sexe, et toujours la même; sa présence tranquillise le magnétisé, et est agréable à un magnétiseur bienveillant. Cette personne peut encore être très-utile dans l'administration des soins que commande assez souvent le développement des crises spontanées qui surviennent dans le cours de différens traitemens.

Une chose extrêmement importante, et que peu de personnes considèrent ainsi, c'est qu'il ne faut jamais changer de magnétiseur dans le cours d'un traitement, sous peine de ne point arriver à guérison. Le malade a dû juger, dès les premières séances, de l'influence qu'avait sur lui la personne à qui il se confiait; une fois le rapport établi, il est dangereux de le rompre pour se soumettre à une autre. Il se trouve cependant des cas où cela devient indispensable; mais alors les précautions à prendre concernent le magnétiseur. Il est aussi de la plus haute imprudence de se soumettre en même-temps à l'influence de deux magnétiseurs, à moins que celui qui suit le traitement ne le juge nécessaire. Il faut encore fuir avec le plus grand soin les essais que dans la société

on se fait un plaisir de proposer aux personnes que l'on croit sensibles à l'action magnétique, dont le but est presque toujours de satisfaire une vaine curiosité; les dangers auxquels on s'expose en accédant à de telles propositions sont incalculables, et ne sont pas de nature à être détaillés ici; cependant, je crois, dans l'intérêt des individus et dans celui des familles, devoir les faire pressentir comme très-redoutables pour tous.

Le but d'un traitement magnétique devant être la guérison, le malade doit éloigner de son esprit le désir exclusif de devenir somnambule, et être bien convaincu que la nature accorde à chacun les facultés suffisantes pour sa conservation, qu'elle développe sans efforts des crises somnambuliques chez celui dont la guérison le demande; des sensations et du sommeil chez ceux auxquels elles suffisent; chez d'autres, de simples sensations; et qu'enfin la guérison s'opère souvent sans que le magnétisé ait éprouvé le moindre effet apparent, mais seulement une amélioration sensible et graduée dans son état. Il est d'ailleurs très-nuisible au malade de tourmenter continuellement son magnétiseur par d'inutiles vœux qui, en décélant son peu de confiance et de satisfaction, découragent la personne qui lui consacre ses soins et sa vie.

Le magnétisé doit suivre scrupuleusement le traitement magnétique prescrit par son magnétiseur, ainsi que tout ce qui y est relatif, quelque simple et minutieux que cela lui paraisse. Souvent la plus légère innovation cause des accidens très-graves, tandis qu'un traitement bien observé produit une succession d'effets, qui conduisent naturellement à la guérison, si elle est possible, ou au moins à toute l'amélioration que l'état du malade comporte.

Lorsqu'on a commencé à se soigner par le magnétisme, il faut absolument renoncer à toute autre espèce de traitement, à moins que le magnétiseur ne trouve nécessaire

de s'aider des lumières d'un médecin, ou de celles d'un somnambule.

Si le magnétisé éprouve une augmentation de douleurs dans le cours de son traitement, il doit s'y résigner; ces sortes d'effets sont toujours salutaires; ils annoncent la présence d'une crise par laquelle la nature tend à se débarrasser de ce qui lui nuit. Il faut bien se garder de céder à la tentation de renoncer, par ce motif, au magnétisme; on s'exposerait à tomber dans un état pire que celui qui avait déterminé à s'y soumettre.

Je sais combien il est utile et consolant de se flatter d'une guérison complète; cependant, comme il n'est pas toujours possible d'arriver à cet heureux résultat, il faut avoir assez de force morale pour se contenter du mieux que l'on a pu obtenir; et, d'après l'avis de son magnétiseur, cesser graduellement le magnétisme, sauf à y retourner toutes les fois que les douleurs reprendront de l'intensité : j'ai éprouvé qu'en pareil circonstance on se trouvait fort bien de l'usage d'un petit réservoir magnétique (1) composé par son magnétiseur. On place ce réservoir près de son lit, et pendant la nuit on entoure avec le cordon la partie malade; l'action douce et soutenue du réservoir calme les douleurs, facilite la circulation, et procure un sommeil paisible. Un seau de bois ou de fer-blanc, de la forme et de la capacité de ceux dont on se sert habituellement pour prendre des

(1) Je m'empresse de réparer une omission qui a eu lieu dans le 19e N° de ce Journal, à l'article *Réservoirs magnétiques*. Le paragraphe concernant le conducteur central, portion indispensable des réservoirs composés, y a été oublié tout entier; je vais le rapporter ici.

Conducteur central. La longueur et la grosseur du conducteur central varient selon la grandeur du réservoir auquel il doit être adapté; celui destiné au réservoir dont j'ai précisé la composition, doit être une tige ou de fer ou d'acier, le plus fin et le mieux poli possible, terminée en pointe à son extrémité supérieure; il doit avoir, dans toute sa longueur, un pouce à un pouce et demi de diamètre,

pédiluves, est d'une grandeur suffisante pour le réservoir que je conseille; à la place de bouteilles, on se sert de caraffons; du reste, sa composition et le conducteur central doivent être en proportion de ceux indiqués pour le réservoir de famille.

Je crois avoir signalé dans ce chapitre les dispositions principales que doit apporter à un traitement magnétique le malade qui désire s'y soumettre. Mais l'embarras est souvent de trouver un magnétiseur : une fausse direction donnée aux idées à ce sujet, privent de ce bienfait la plupart des malades qui ne sont pas assez heureux pour trouver ce médecin dans leur famille, ou parmi leurs amis, des obligations impérieuses s'opposent presque continuellement à ce qu'il en soit ainsi. Dans ce monde où nous sommes contraints de faire céder nos plus chers désirs à nos devoirs, la première affaire d'un homme d'honneur est de fournir la carrière qu'il a embrassée, et à laquelle sont généralement subordonnés ses moyens d'existence; un commerçant peut rarement se soustraire à la surveillance de sa maison, sans encourir la peine de manquer à ses engagemens envers le public : un homme en place ne peut se reposer sur des subalternes des travaux importans qui lui sont confiés sans manquer à la promesse formelle qu'il a faite de s'en acquitter lui-même. Ces considérations privent un très-grand nombre de personnes du bonheur, de traiter elles-mêmes par le magnétisme leurs proches et leurs amis.

être fourchu à son extrémité inférieure, pour y recevoir le cordon par son milieu, afin que les deux bouts de ce cordon s'élèvent du fond du réservoir avec le conducteur, lequel doit être placé dans un bocal rempli ensuite du mélange des substances désignées à l'article *Réservoirs*. Ce bocal doit être placé avant toute autre chose au fond et au milieu du réservoir, étant destiné à servir de centre d'action, et le conducteur à recevoir les petits conducteurs dont seront pourvues les bouteilles qui entrent dans la composition de ce réservoir; un trou fait au milieu de son couvercle donnera passage au conducteur central, lequel doit s'élever de trois à quatre pieds au-dessus du couvercle.

On craint avec raison, dans le cas d'aggravation de la maladie, qu'elle ne vînt nécessiter la présence du magnétiseur, aux instans où il lui serait impossible de quitter ses travaux, ce qui le placerait dans la cruelle nécessité d'abandonner à leurs souffrances des êtres qui ne pourraient être soulagés que par lui. Je crois donc devoir, dans l'intérêt du magnétisé, unir mes vœux à ceux des hommes judicieux qui désirent que des personnes estimables, douées de la précieuse faculté de soulager leurs semblables, au moyen de l'agent magnétique, échangent les avantages qu'elles trouvent dans l'exercice de leur profession habituelle contre ceux que s'empresseraient de leur offrir les malades à qui elles distriburaient et des soins et leur vie. Mais l'un des plus puissans obstacles à la propagation du magnétisme, le préjugé, est là pour priver la société de ce bienfait. Peu d'individus sont assez sensibles, assez courageux, pour échanger des moyens d'existence paisibles et honorables contre ceux que leur procureraient leur dévouement à la pratique du magnétisme, assaisonnés des sarcasmes et du mépris. A cette difficulté vient s'en joindre une autre non moins nuisible à l'extension du magnétisme, c'est l'opinion fâcheuse qu'un individu qui sacrifie tous ses momens à soigner des malades par cet agent, doit refuser toute espèce de rétribution ; le magnétisme, a-t-on dit, pour appuyer cette opinion, *est une médecine toute de charité.*

Je serais parfaitement de cet avis, si ne prenant pas la partie pour le tout, on eût dit; l'homme riche assez charitable, assez vertueux, qui, à l'exemple de M. le marquis de Puységur, de M. le comte Louis d'Aunay, son neveu, de M. Deleuze et plusieurs autres, consacre ses loisirs et une partie de sa fortune au soulagement des êtres souffrans, trouve sa récompense dans le bien qu'il a fait et dans la reconnaissance du petit nombre qui se souviennent d'en avoir été l'objet. Je serais encore du même

avis, s'il s'agissait d'un individu assez heureux pour posséder la faculté de soulager, par le magnétisme, son frère, son ami ou un indigent. Dans cette seconde catégorie, les médecins nous offrent chaque jour des exemples à suivre; mais, lorsqu'appelés à donner des soins à des personnes qui vivent, ou de leurs revenus, ou de leurs talens, et auxquels ils ne tiennent que par les liens de la grande famille, ils leur imposent la juste rétribution que doit exiger l'honnête homme exerçant ses talens, afin de pourvoir à son existence, à celle d'une famille dont il est l'appui, et à l'indépendance de sa vieillesse. On pourra m'objecter avec quelque raison, que cette opinion émise dans des temps ou le magnétisme était moins ostensiblement adopté, et ses effets moins généralement connus, n'est plus une opinion admissible aujourd'hui. Que la pratique du magnétisme est justement considérée comme un moyen essentiellement thérapeutique, dont un grand nombre de médecins distingués se mettent chaque jour en possession. Je désire vivement qu'il en soit ainsi dans l'intérêt de l'humanité.

Veuve Touchard.

CHAPITRE II.

Qualités que doit posséder un magnétiseur, et des précautions qu'il doit prendre lorsqu'il se dispose à entreprendre un traitement.

Par le mot magnétisme, on désigne une action universelle transmise aux trois règnes de la nature; par celle de magnétisme animal, on entend cette même action transmise aux êtres animés et particulièrement à l'homme, qui joint à la puissance de l'émettre hors de lui pour le soulagement des êtres souffrans, celle de la

diriger par la seule force de sa volonté. Cette puissance, que plusieurs animaux ont manifestée, est subordonnée chez eux, d'après les observations qui en ont été faites, à l'instinct conservateur, lequel est tout-à-fait étranger à cet acte déterminé chez l'homme par la sensibilité. L'action magnétique d'un individu est d'autant plus salutaire qu'il approche le plus de la perfection physique et morale.

Mais, comme la perfection n'est pas de ce monde, je vais signaler positivement les qualités suffisantes pour constituer un bon magnétiseur; 1° il doit être sain de corps et d'esprit; 2° de mœurs irréprochables; 3° compatissant; 4° prudent et discret.

L'homme sain de corps, est celui qui jouit d'une bonne santé, et qui est d'un âge à posséder toutes ses facultés. En exigeant que l'on soit sain d'esprit, je n'entends pas dire que l'on soit spirituel, mais seulement que le jugement dirige l'esprit; la chose la plus redoutable dans un magnétiseur, est un esprit tellement actif et léger qu'il ne peut se fixer, et rêve sans cesse la merveille qu'il voudrait voir succéder à celle qui s'opère, ou qu'il croit voir s'opérer. Ce caractère désigne un homme propre à des expériences, mais nullement à des guérisons.

Il est de la plus haute importance qu'un magnétiseur réunisse les qualités morales que j'ai désignées, puisqu'on lui confie sa vie, et qu'il peut, quand il le veut, influencer la direction de nos sensations et de nos pensées.

Il n'est pas aussi difficile qu'on pourrait se le figurer, de trouver dans la société des personnes qui réunissent toutes ces qualités; le plus embarrassant est de les rencontrer et de les connaître. Il faut, pour réussir, mettre du zèle et de la persévérance dans ses recherches; le plus désirable serait de les trouver dans sa famille ou parmi ses amis. Le magnétiseur, dont on a fait choix, doit voir dans la personne qui se confie à lui, un frère, un ami souffrant, auquel il doit ses soins et la plus vive sol-

licitude. Son cœur, plein d'une charité douce, ne doit désirer que le rétablissement de la santé de l'être intéressant qui absorbe la vie qu'il lui distribue avec cette plénitude de bonheur que je nomme humanité.

Avant d'entreprendre un traitement magnétique, le magnétiseur doit s'examiner scrupuleusement; il doit bien calculer si ses forces physiques pourront seconder son courage ; si ses occupations, ses relations, ne s'opposeront pas à ce qu'il continue ses soins au malade; si ce dernier ne lui inspire pas de répugnance ; s'il ne craint pas de prendre la maladie ; il doit surtout s'assurer près des personnes qui ont quelque influence sur le malade, si elles approuvent ce traitement, que le magnétiseur se gardera bien de limiter; les prévenant, quelle que soit sa durée, qu'une fois commencé il y aurait beaucoup de danger à l'interrompre avant que la guérison soit achevée.

Pour éviter toute espèce de responsabilité, le magnétiseur ne doit pas entreprendre un traitement sans s'être fait remettre préalablement une consultation du médecin du malade, dans laquelle son état, et tout ce qu'il pourra faire craindre, sera positivement exprimé. Si le malade n'a pas de médecin attitré, on exigera une consultation de deux médecins connus. Cette précaution est une garantie pour le magnétiseur, s'il a assez de dévouement pour consentir à donner des soins à un individu en danger de mort, chez lequel le principe vital ne puisse plus être ranimé. Et dans le cas où il serait assez heureux pour voir ses pénibles efforts couronnés du succès, elle assurerait le triomphe du magnétisme et celui du magnétiseur, qui devra tenir un journal exact de l'état du malade, et des effets obtenus par le traitement magnétique ; il n'omettra ni les crises qui lui paraîtront salutaires, ni celles dont il ne saurait se rendre compte.

Pour agir efficacement, il faut qu'il existe chez le magnétiseur un sentiment de bienveillance pour le magnétisé ; c'est ce qui constitue le rapport moral. Une fois le traitement entrepris, le magnétiseur se doit tout entier

à l'être qu'il soigne, et ne doit pas s'apercevoir des sacrifices qu'il s'impose. Il fixera l'heure des séances, et fera promettre au malade de n'y jamais manquer, à moins d'un motif impérieux.

Je terminerai ces considérations en disant que magnétiser ou faire du bien à son semblable, en lui communiquant le principe dirigé par une volonté bienveillante, qui entretient en nous la santé et constitue la vie, étant la plus belle et la plus précieuse des facultés de l'homme, il doit en considérer l'exercice comme une action qui exige le plus profond recueillement et une grande pureté d'intention. Il doit regarder comme une sorte de profanation de magnétiser sans nécessité, par curiosité, ou par le désir de produire des effets extraordinaires. Ceux qui demandent des expériences pour voir des choses merveilleuses, ne savent pas ce qu'ils désirent; mais celui qui magnétise ne devant pas l'ignorer, il doit s'y refuser afin de ne pas nuire à son malade, de se respecter lui-même et de conserver sa dignité.

DEUXIÈME LETTRE

A UN MÉDECIN DE MONTPELLIER,

Sur les expériences magnétiques de la Charité.

Mon cher Confrère,

Je me promenais par une de ces froides matinées d'automne, hors des murs de Paris, en remontant la Seine, lorsque j'aperçus sur les radeaux qui couvrent sa rive gauche, un homme qui se déshabillait, et qui plongea brusquement dans la rivière. Mon premier mouvement fut de voler au secours de ce malheureux, mais mes

alarmes furent bientôt dissipées; il reparut au-dessus des flots qu'il fendait d'un bras agile et nerveux. Le désir me vint de savoir pour quelle raison ce nageur intrépide se baignait dans la Seine par une saison si peu opportune. Il ne tarda pas à me tirer de peine ; il s'habilla et se mit à courir en se dirigeant de mon côté. Quelle est ma surprise! je crois le reconnaître, je le reconnais; c'est le somnambule de la Charité, sujet à des attaques d'épilepsie, et qui, dans ses précédentes séances, avait dit à son magnétiseur qu'il avait besoin de bains froids, à la glace. Il me reconnut aussi, et il s'établit entre nous la conversations suivante :

Demande. Comment vous portez-vous, Cazot ?

Réponse. Fraîchement (*il grelottait.*) ; mais çà ne va pas mal du reste.

D. Est-ce pour votre plaisir ou pour votre santé que vous prenez des bains ?

R. Du plaisir, je n'y en trouve guère; M. Foissac me les a prescrits, sans doute qu'ils me font du bien.

D. Quel est le traitement qu'il vous fait suivre ?

R. Tous les deux jours il me magnétise, et tous les deux jours je prends un bain de rivière ; c'est tout.

D. Avez-vous déjà ressenti quelque bien de ce traitement ?

R. Au lieu de trois, quatre, cinq attaques par semaines, j'en ai une par mois; elles duraient un quart d'heure, une demi-heure, elles sont maintenant de quatre, cinq minutes. Enfin, voilà mes forces qui reviennent, j'ai repris mon travail; cependant çà ne va pas toujours comme je veux ; lorsque je fatigue trop, il me prend des maux de tête qui font tomber l'ouvrage de mes mains. Vite, je cours chez M. Foissac ; il me passe la main devant la tête et sur les bras, et deux minutes après je n'ai plus mal dans aucun endroit.

D. Avez-vous l'espoir de guérir ?

R. Pourquoi pas? On me l'a promis, on ne m'a jamais

trompé. On m'assure qu'au mois d'août prochain je n'aurai plus d'attaque.

D. Vous ne venez plus à la Charité ; j'ai bien envie de vous voir encore. Permettez-moi de me rendre chez vous, la première fois que M. Foissac vous magnétisera ?

R. Il devait venir ce soir ; il m'a écrit ce matin pour me prévenir que cela ne lui serait pas possible. J'irai chez lui demain, dimanche, à 9 heures et demie du matin, rue Mondovi, n° 3.

Je me rendis à l'heure indiquée chez M. Foissac. Il était dans son cabinet, lorsque Cazot arriva. On fit entrer celui-ci dans le salon, on l'invita à s'asseoir sur le canapé, en lui disant que M. Foissac était à la Charité, mais qu'il ne tarderait pas à revenir. Il était convenu, avec les assistans, que 5 minutes après l'arrivée de Cazot, M. Foissac commencerait à le magnétiser.

9 *heures* 35 *minutes*. Le magnétiseur est assis dans la salle à manger, séparée du salon par un mur de dix-huit pouces, la porte du salon fermée. Pendant tout ce temps, on n'a pas entendu le plus léger bruit. Les assistans causent entre eux de choses plaisantes, auxquelles Cazot prend d'abord part.

9 *heures* 40 *minutes*. Cazot prend moins de part à la conversation, il paraît inquiet, distrait, sa tête vacille, il semble lutter contre le sommeil.

45 *minutes*. Ses yeux se ferment entièrement, sa tête se penche, il profère quelques mots mal articulés, et dit à haute voix : Je ne m'en étais pas douté (M. Foissac entre dans le salon sans faire de bruit).

Un assistant. Est-il poli de s'endormir en société ?

R. Ce n'est pas de ma faute ; s'ils se fâchent, tant pis !... M. Foissac l'a fait exprès ; *ous qu'il est ?* Il se parle à lui-même en disant : Je *marronne* de n'avoir pas regardé dans l'autre chambre... Oh ! oui, il était dans la chambre à côté... Je crois qu'il m'a ensorcelé...

Un assistant. Croyez-vous qu'il soit ici ?

R. S'il est ici ! c'est mal aisé à dire.

Un assistant. Tâchez de le voir ?

R. Il est là, dans le coin, vers la cheminée.

Un assistant. Eh bien, allons donc le trouver ?

Il se lève, chancèle ; on le conduit vers l'un des assistans qui était auprès de la cheminée ; il le touche et reconnaît que ce n'est pas M. Foissac, et aussitôt se retournant vers M. Foissac qui était auprès, il lui prend le pan de son habit, et lui dit : Ah ! vous voilà. C'est donc comme çà que vous m'endormez ; encore si vous aviez été là, çà m'aurait été égal. Je me suis senti de çà quand je me suis assis, et lorsque je me suis aperçu que la chaleur me montait aux yeux, j'aurais dû changer de place... C'est bien drôle, à travers les murailles! Si vous pouviez me donner votre moyen, je vous endormirais joliment aussi.

D. Savez-vous avec quoi je vous endors ?

R. Je ne puis deviner ce que vous avez dans vos poches.

D. Je vais vous montrer les poches de mon habit..

Il prend les mains de M. Foissac, les palpe, et lui demande pourquoi il les a toujours plus froides que lui; et, sans attendre de réponse, et se parlant à lui-même : « Au fait, dit-il, je n'y comprends rien. »

10 *heures.* On présente un barreau aimanté devant le front de Cazot; il laisse tomber sa tête et ronfle à l'instant; on le dirige vers l'épigastre, le sommeil paraît plus profond et plus agité. On éloigne l'aimant... Pourquoi ronflez-vous ?

R. Je ne sais (*à voix basse*). On le dirige de nouveau vers l'épigastre ; il ronfle encore, et tout-à-coup il fait des efforts pour se lever, en disant : C'est de la bêtise ! Sa figure exprime la douleur... M. Foissac exécute des passes.

D. Comment vous trouvez-vous?

R. (*Grande inspiration*). A présent je me sens mieux.

Le barreau est de nouveau dirigé vers la tête ; à l'instant même il ronfle. Dirigé vers l'épigastre, anxiétés pré-

cordiales, violens efforts pour parler, respiration très-difficile; tout annonce un cauchemar des plus pénibles. Aussitôt le barreau est éloigné; passes générales; la respiration se rétablit, et le calme renaît.

A côté de lui s'assied un de ses camarades, dont on le prie d'examiner la santé. Cazot indique une maladie secrète, qui existe réellement, et pour laquelle il prescrit un traitement que la médecine ne désavouerait point.

10 *heures et demie*. A un signal convenu entre les assistans et M. Foissac, ce dernier, sans être vu de Cazot, qui a eu constamment les yeux fermés, sans signes, sans bruit, le regarde fixement, avec l'intention de le réveiller; une minute après pendiculations, baillemens; Cazot se frotte les yeux, puis le front, se relève et retombe à l'instant; frotte de nouveau ses yeux, les ouvre, et ne paraît pas voir ceux qui l'entourent; il se plaint d'avoir les membres engourdis, se lève, demande M. Foissac, qui s'est caché derrière une tapisserie, le cherche dans les autres chambres, ne voulant pas croire qu'il soit hors de la maison. Alors M. Foissac se présente, lui fait quelques passes, et dissipe en quelques secondes son engourdissement.

Avant de reprendre la suite des expériences faites sur le paralytique, et pour compléter celles de la charité, je vous dirai que M. le professeur Roux, autant pour sa santé, que pour juger par lui-même des effets du magnétisme, a prié le docteur Foissac de le magnétiser en présence de tout le monde, et trois fois par semaine.

Première séance, qui a durée dix minutes.

Nul effet sensible, si ce n'est une diminution de dix pulsations du pouls, et dix inspirations par minute.

Deuxième séance. Durée d'un quart-d'heure.

Même changement dans la circulation et dans la respiration. M. Roux éprouve de l'inquiétude dans le bras gauche, ignorant si cela ne tient pas à la position. Il croit avoir senti un moment un peu de chaleur à l'estomac (il est affecté depuis plusieurs années d'une gastrite chro-

nique, rebelle à tous les secours de la médecine ordinaire).

Troisième séance. M. Roux sent une grande fraicheur au visage, indépendante du passage de la main du magnétiseur et du déplacement de l'air. Même ralentissement du pouls et des inspirations.

Quatrième séance. Mêmes effets que dans la précédente, et de plus lourdeur des paupières.

Cinquième séance. Accélération du pouls, moiteur à la tête, paupières appesanties. M. Roux commence à concevoir qu'on puisse s'endormir.

Sixième séance. Sensation d'un bain d'éther au visage, accélération du pouls, palpitations du cœur, disposition au sommeil.

La foule nombreuse qui se portait à la Charité, attendait avec impatience la suite de cet essai, qui semblait promettre quelque résultat, lorsque l'ordre de suspension des expériences magnétiques, émané du conseil-général des hôpitaux, a fait cesser toutes les craintes et toutes les espérances. Historien fidèle et concis, je me contente de rapporter les faits, dont je m'interdis la discussion. J'omets aussi de vous parler des efforts tentés par les adversaires du magnétisme pour entraver les expériences, et dénaturer leur résultat. Je suis toutefois forcé de dire que leur mauvaise foi était évidente. Je n'en citerai qu'un exemple. Lorsqu'après le magnétisme, M. Roux éprouvait une diminution notable dans les battemens du pouls, ils prétendaient que le calme produisait naturellement cet effet; lorsque le pouls était fort accéléré, ils avaient recours à la chaleur de la chambre, et à la présence d'un grand nombre de spectateurs pour expliquer ce phénomène. Il en était ainsi des autres. Je passe.

Vous avez vu dans ma précédente lettre avec quelle précision le paralytique suivait des yeux et de la tête tous les mouvemens les plus compliqués de la main de son magnétiseur; il fut engagé souvent, tantôt par lui, tantôt par les assistans, à se tenir immobile à sa place pendant

l'opération magnétique ; il promettait, et faisait visiblement des efforts pour résister à l'aimant particulier qui l'attirait ; mais bientôt, après avoir vainement combattu, il semblait perdre le souvenir et la volonté ; la main du magnétiseur l'occupait tout entier : on parlait à ses côtés, on lui rappelait sa promesse, on le tirait par les cheveux, il était insensible à tout, et ne perdait pas un seul mouvement. Une chose digne de remarque, c'est que lors de la cessation du magnétisme, il se frottait les yeux, répondait naturellement aux questions qu'on lui adressait, et ne se rappelait aucune des circonstances de la séance ; il disait chaque fois n'avoir rien éprouvé.

On s'aperçut aux séances suivantes que la direction des passes vers la poitrine et vers la région épigastrique, faisait d'abord pencher la tête du magnétisé ; ses paupières éprouvaient de fréquens clignotemens, et se fermaient ensuite ; elles se rouvraient au milieu d'une secousse générale, qui ressemblait à celle que produit une forte décharge électrique. A la septième séance, le sommeil est prononcé ; trois questions qui lui sont adressées restent sans réponse ; la dernière le réveille en sursaut. On lui demande ce qu'il a ressenti. Rien, répond-il. — Pourquoi vous êtes-vous endormi ? — Je n'en sais rien. — Avez-vous perdu connaissance ? — Je n'en sais rien. — Comment vous trouvez-vous ? — Bien ; j'ai la tête moins embarrassée ; et depuis qu'on me magnétise, je n'éprouve plus les tremblemens auxquels j'étais très-sujet auparavant.

Dans la journée du 5 septembre, un individu va trouver M. Paul à son lit, et lui dit que ses grimaces n'ont trompé personne ; qu'on sait qu'il est d'accord avec M. Foissac ; qu'il reçoit de l'argent, etc., etc. A la suite d'un emportement de colère que cet entretien lui cause, le pauvre paralytique perd les premiers avantages qu'il avait déjà retirés du magnétisme, et devient aussi sourd qu'il l'était avant la première séance.

Onzième séance. Sans vouloir en faire connaître le motif, mais en promettant d'en instruire M. Foissac, le

malade demande avec instance à ne pas être magnétisé aujourd'hui. Nous avons su plus tard que l'individu qui était allé à son lit, le 5 septembre, était dans la salle. Après de longs débats, M. Foissac le détermine, en l'assurant qu'il ne sera magnétisé que trois minutes. A cet effet, on place une montre sur la table voisine ; il a les yeux fixement attachés sur elle, et se promet bien d'indiquer le moment où les trois minutes seront écoulées. *Première minute*, il est immobile. *Deuxième minute*, ses yeux vont de la montre aux doigts du magnétiseur, et de ceux-ci à la montre. La troisième minute n'était pas arrivée, qu'il suivait tous ses mouvemens, et avait oublié tout le reste. On lui présente la montre, on lui parle des trois minutes, il ne répond pas. Sa tête s'étant inclinée sur la poitrine, et ses paupières entièrement fermées, M. Foissac lui demande à très-haute voix : Comment ça va-t-il, M. Paul?—Oh!—dormez-vous?—Oh!—Après plusieurs questions, restées sans réponse, il se réveille en sursaut, et interrogé s'il a été magnétisé trois minutes, il suppose qu'il y a au moins trois quarts-d'heure. Il ne se rappelle pas avoir parlé, ni avoir entendu parler. Il n'a été magnétisé que pendant douze minutes.

Douzième séance. La surdité est presque nulle; magnétisé vers l'épigastre, il penche la tête et s'endort. — Comment ça va-t-il, M. Paul? — Oh! — dormez-vous? — Non, non (*d'une manière peu distincte*). — Comment cela vat-il?—Ça va bien.—Ce que je vous fais vous fait-il du bien?—Oh! (*Fortes contractions dans tous les membres*). Répondez-moi, vous fais-je du bien? — Oui, oui, — Voulez-vous rester long-temps dans cet état? (*Signe négatif*). Même question. — Non, non, (*M. Foissac exécutant des passes.*) qu'à l'instant cela finisse. Il ouvre les yeux, et s'étonne du nombre de personnes qui sont dans la salle. Il ne croit pas avoir parlé.

Treizième séance. Dormez-vous? — Non.—Comment vous trouvez-vous? — Cela va mieux. — Croyez-vous que le magnétisme vous guérira?...—Oui.—En êtes-vous sûr?

— Oh! — Cela sera-t-il long ? — Oh! — Même question. — Très-long. — Pourrez-vous un autre jour m'indiquer le temps ? — Mon Dieu non. — Voyez-vous votre mal ? — Oui, mais oui, mais oui. — Où est-il ? — Au côté gauche. — Quelle en est l acause ? — La danse. — La maladie est-elle dans le pied, dans le genou ? — Dans toute la jambe. — Y a-t-il quelque chose dans la tête ? — Oui. — Portez-y la main, et portez-y le bras paralysé... M. Foissac fait des passes sur le bras gauche ; le magnétisé éprouve dans cette partie des secousses très-vives. Il se réveille, et la vue de tous les spectateurs le fait sourire ; il croit avoir dormi. Le lendemain, il se réveille également de lui-même, lorqu'on le presse de porter à sa tête le bras paralysé.

Quinzième séance. Un élève des salles de M. Fouquier, fait la remarque que depuis qu'on le magnétise, le malade pose plus sûrement le pied gauche à terre, étant soutenu par des béquilles. M. Paul a fait lui-même cette remarque. Il n'est plus sourd, et sa tête est bien libre. Étant endormi, il répond difficilement aux questions, et veut s'en aller, parce qu'il s'ennuie. On lui demande si les médicamens qu'on lui donne sont bien appropriés à sa maladie ; il répond que oui, mais qu'il en est de meilleurs. Pressé de les indiquer, il se frotte les yeux et s'éveille.

17e *séance.* M. Paul a pu faire quelques pas en s'appuyant sur la main d'un des assistans. Dans son état de somnambulisme, il se prescrit la continuation des pilules de noix vomique, et surtout du magnétisme. Il demande qu'on lui fasse prendre avec cela des douches d'eau froide sur le côté gauche, et promet, si on n'y manque pas, de marcher dans huit jours sans béquilles.

18e *séance.* Cela va-t-il mieux qu'hier? — Oui. — Indiquez-nous d'une manière bien précise les remèdes qu'il vous faut ? — Des douches froides sur tout le côté gauche. — — Combien de temps faut-il qu'elles durent ? — Deux minutes. — Tous les jours ? — Sans doute. — Y a-t-il en-

core quelque chose à faire ? — Une saignée. — D'où ? — Du bras. — De quel bras ? — Le droit. — De combien la saignée ? — Deux palettes. — Est-ce tout ? — Des sinapismes. — Où ? — Aux pieds. — Vous faut-il autre chose ? Expression de vive peine sur sa figure, spasmes, sanglots ; porte les mains à ses yeux comme une personne qui va pleurer, et dit en les ouvrant : Dieu ! que j'ai envie de dormir.

Pendant les trois jours qui suivent, le malade répète en somnambulisme ce qu'il a dit précédemment. On n'attachait pas encore assez d'importance aux phénomènes magnétiques qu'il avait offerts, pour mettre à exécution les remèdes qu'il s'était prescrits. Cependant, sa santé s'améliorait visiblement ; il pouvait faire quelques pas en s'appuyant sur le bras d'une personne ; il fit même le tour de son lit, ainsi soutenu. Dès-lors on résolut de l'abandonner à ses propres lumières, et d'exécuter ses ordonnances, d'autant plus qu'elles ne paraissaient pas en opposition avec les bons principes. M. Fouquier soumit donc sa médecine à la médecine du somnambule.

Le 21 *septembre* (22e *séance*), il insiste avec force pour qu'une saignée lui soit faite, et qu'on lui applique des sinapismes, le jour même, réservant les douches pour le lendemain. Avec ce traitement, lui dit-on, quel jour marcherez-vous sans béquilles ? — La semaine prochaine. — Indiquez le jour ? — Jeudi. — En êtes-vous sûr ? — Çà ne peut pas manquer, c'est impossible. — Si on cessait de vous magnétiser, marcheriez-vous également ? — Non. — Quel effet vous produit le magnétisme ? — Il m'agite beaucoup, je crois que c'est ce qu'il me faut. — Qu'est-ce que le magnétisme ? — Il faudrait être un fameux docteur pour vous dire çà. — Une main de bois, promenée devant la figure, produirait-elle le même effet ? — Quelle question ! — Qu'y a t-il dans ma main ? vous n'êtes pas sorcier... — Est-ce que je sais. — J'ai vu des somnambules qui le voyaient ? — Je ne le suis pas. — Vous n'êtes pas somnambule ? — Non. — Le deviendrez-

vous ? — Je ne voudrais pas. — Voyez-vous votre maladie ? — Oui. — La voyez-vous quand vous êtes dans votre lit ? — Je n'y pense pas. Après avoir promis de donner quelques détails sur sa maladie, il est éveillé par M. Foissac.

M. Paul fut saigné le jour même. On ne lui appliqua pas les sinapismes qu'il avait demandés. En état de somnambulisme, il se plaignit de cette négligence, et trouva que la saignée lui avait fait beaucoup de bien. Invité par son magnétiseur à lui donner une idée précise de la maladie qu'il a dans la tête, il répond : Vous le saurez plus tard. Qu'entendez-vous par ces paroles ? — Je n'en sais rien... pourquoi me forcer à le dire ? — Nous ne pouvons le savoir qu'en ouvrant la tête. — C'est justement çà. — Est-ce que vous pensez mourir ? — Çà me pend au nez. — Si vous marchez sans béquilles la semaine prochaine, vous ne mourrez pas... Examinez la tête, et dites-nous ce qu'il y a ? — Comment le définir ? — Nous ne voulons qu'une idée de la chose... Eh bien je vois .. Je ne conçois rien à cela... C'est comme une veine... qui se gonfle quelquefois... elle est à côté de la tempe. Quelle description bon Dieu !... Il porte la main à ses yeux, les frotte et se réveille.

On ne lui donne point de douches froides, parce qu'il n'y a pas d'appareil convenable à l'hôpital de la Charité. On omet encore de lui mettre des sinapismes. Malgré cela, M. Paul se trouve parfaitement bien, et s'aperçoit du retour de ses forces.

25 *septembre* (24e *séance*). M. Paul, il n'y a pas de douches dans l'établissement ? — Il n'y a pas de douches ? (*d'un air triste*) que voulez-vous que j'y fasse — On vous fera le reste, on vous appliquera les sinapismes. — Combien de temps faut-il les laisser ? — Une heure ; mais ce n'est pas là le plus essentiel. — Qu'y a-t-il de plus essentiel ? — Les douches. — Indiquez-moi quelque chose qui puisse les remplacer ? — Je ne connais rien. — Des frictions ? — Des frictions ne feraient rien. Que

diable, je vois qu'il faut çà et rien autre chose. Suis-je contrarié. — Allons, de la volonté, découvrez quelque autre moyen? — J'ai tout épuisé. — Ne pourrait-on pas remplacer les douches par des affusions froides? — J'y avais bien pensé, mais il y a de l'inconvénient. — Quel est-il?... (*Point de réponse. Long repos.*) Eh bien? — Je réfléchis. — Aux inconvéniens des affusions? — Je n'y pensais seulement pas; c'est pour remplacer les douches... (*Après beaucoup de réflexions, rompant tout-à-coup le silence, et d'un air content.*) Ah! ah! je crois que ce ne sera pas mauvais, cela. — Quoi? — Encore des sinapismes; mais il faut me les laisser tout un jour. Quand je ne pourrai plus les souffrir à une place, on les mettra à une autre. Vous entendez-bien. Je croirais assez... Peut-être en réfléchissant, je trouverai quelque chose de plus... Demain, nous verrons.

Le paralytique, suivant depuis quelque temps un traitement tout particulier, et qui n'était pas soumis aux mêmes règles que celui des autres malades, il arriva que ses prescriptions furent souvent omises, négligées ou retardées. Cela établit dans ses prédictions une certaine irrégularité, qui ne laissait pas toutefois d'en prouver la plus grande justesse. Si l'on différait d'un jour de lui faire prendre les remèdes qu'il s'étaient prescrits, il reculait d'un jour l'époque si ardemment attendue, où il marcherait sans béquilles. Enfin, il arrêta définitivement qu'on lui appliquerait des sinapismes aux pieds, le soir du 24; que le lendemain 25, il prendrait un bain de barèges; en sortant du bain on lui appliquerait les sinapismes de douze heures; le 26 il prendrait encore un bain de barèges, et on lui pratiquerait une saignée d'une palette et demie au bras droit. Avec l'emploi de tous ces moyens, il assure que le 27, après avoir été magnétisé, il marchera sans béquilles. — Le magnétisme vous fait-il du bien? — Oui sans doute, oui beaucoup. — Suffirait-il pour vous guérir seul? — Oui; mais ce serait plus long. — Si on le discontinuait? — Il ne faut pas, je ne mar-

cherais jamais sans béquilles. — Qu'est-ce donc que le magnétisme ? — Ah! ma foi c'est une autre paire de manches... Ce sont vos doigts qui me font çà. — Qu'y a-t-il dans ma main ? — Rien. — Est-ce que rien produit quelque chose ? — Mais non. — Qu'est-ce donc qui agit sur vous? — Vous êtes trop exigeant M. Foissac. — Y a-t-il un intermédiaire entre vous et moi? — Mais oui, mais oui. — Donnez-moi une idée de cet agent? — Je ne sais pas. — Je vous demanderai encore si une main de bois vous produirait le même effet que la mienne ? — Bah ! une main de bois n'aurait pas cette chaleur. — Si on la chauffait ? — Une main de bois ! çà ne ferait pas... Vous passez votre main, çà m'échauffe, me pénètre, m'éblouit, je perds la tête, est-ce assez ? — Voyez-vous ce qui dans ma main opère un tel effet ? — Mais sans doute. — Cela a-t-il une couleur? — C'est une fumée... Vous me ferez tout dire .. mais je ne veux pas, plus tard, plus tard. — Éveillé, reste-t-il quelque chose en vous de ce qui vous pénètre quand je vous magnétise ? — Oui sans doute; mais je ne croyais pas qu'il fallût en savoir autant... Plus tard M. Foissac.

Toutes les prescriptions de Paul furent de nouveau différées d'un jour; il affirma le 25, en somnambulisme, que ce serait le vendredi 28 septembre, qu'il marcherait enfin sans béquilles, si une bonne fois on voulait mettre de l'exactitude à suivre ses ordonnances. Ce jour même, un grand nombre de médecins, voulant acquérir une preuve matérielle de sa paralysie, l'examinèrent à nud, et constatèrent que tout le côté gauche était notablement amaigri, faible, et que les membres étaient atrophiés.

Je vous ai décrit, dans ma première lettre, les phénomènes assez curieux qui se développèrent chez Paul dès les premières séances, avant l'invasion de la crise magnétique complète ; je crois, à propos, de vous rapporter tous les détails d'une séance que j'ai sténographiée, et qui vous feront mieux connaître la nature de cet état extraordinaire.

Avant de commencer, M. Foissac recommande au malade de l'avertir à neuf heures bien précises, parce qu'il ne veut le magnétiser que jusques-là, dit-il. M. Paul s'y engage. On place à cet effet une montre à côté de lui, dont il regarde les aiguilles. Les passes commencent.

3e *minute*. Mouvement particulier des lèvres ; les yeux, qui jusques-là avaient fixés la montre, et le papier sur lequel on écrit, commencent à suivre les doigts de M. Foissac. Déglutition de la salive ; secousses de la tête.

4e *minute*. Mouvemens plus rapides des paupières qui s'élèvent et s'abaissent avec la main qui le magnétise ; la tête participe aux mêmes monvemens. *Le magnétiseur :* Est-ce que les 5 minutes n'approchent pas? Pas de réponse, 9 heures sonnent au moment même à l'horloge de la Charité. *D.* Est-ce qu'il ne sera pas bientôt 9 heures ? Point de réponse. Même question ; le magnétisé remue les lèvres sans parler.

5e *minute*. Se frotte les yeux avec beaucoup de force ; la tête va à droite, à gauche, avec la rapidité de la main du magnétiseur. Passes avec les deux mains. Indécision ; il arrête une main et continue de suivre l'autre.

6e *minute*. Il porte la main à celle du magnétiseur, comme pour s'assurer de sa distance. Celle-ci s'avance vers ses yeux ; il recule avec un air d'effroi. Le magnétisé sort la langue pour toucher les doigts de M. Foissac. Il saisit le pouce avec la main gauche ; et, comme les autres doigts sont toujours dirigés vers ses yeux, il tâche de les saisir les uns après les autres. Il les tient tous, excepté l'indicateur qui continue à faire des passes à peu de distance de la bouche. Le magnétisé ouvre la bouche, et fait un mouvement pour le mordre. M. Foissac le retire. *D.* Qu'est-ce que vous voulez à mon doigt ? Point de réponse.

9e *minute*. Mouvement de rotation de la main devant la figure du magnétisé ; les yeux de M. Paul suivent le cercle qui est tracé ; et si la main change brusquement

de direction, les mouvemens de la tête s'exécutent en sens contraire.

10e *minute*. La tête est un peu inclinée sur la poitrine. *M. Paul :* C'est assez. *M. Foissac* : Pourquoi? — Je veux m'en aller. — Où ? Point de réponse, quoique la question lui soit répétée trois fois.

11e *minute*. Passes sur l'épigastre, dans le dessein de l'endormir. *M. Paul :* Je veux m'en aller. *M. Foissac :* Allez-vous en; vous pouvez vous en aller.

12e *minute*. Soubresauts dans tous les membres. Les yeux se ferment, et la tête est fortement inclinée sur la poitrine.

Il affirme qu'il marchera sans béquilles le surlendemain, et accuse son magnétiseur de manquer de foi, et de ne point s'en rapporter à lui; il est sûr de ce qu'il dit, et n'a point coutume de mentir.

Le 27 septembre, on a exécuté rigoureusement les remèdes ordonnés. Il se réjouit en somnambulisme de l'amélioration qui se manifeste tous les jours, et du changement subit et inespéré que le jour suivant apportera dans sa situation. — Une fois que vous marcherez sans béquilles, serez-vous obligé de les reprendre? — Ah! ça, c'est autre chose; d'abord il faut marcher, et après cela nous verrons. — Comment va la tête? — Bien; c'est-à-dire, il y a toujours quelque petite chose. Pour cela il faudrait une opération, il faudrait m'attacher, je crierais .. Je n'en veux pas. — Quelle est cette opération? .. — Non, non, non, je suis trop poltron, je ne veux pas. — Mais enfin quelle opération. — Je vous dirai cela, M. Foissac, quand nous serons seuls; ah! Dieu, on vous coupe, on vous taille... Non, jamais je ne m'y déciderai. — Si vous aviez besoin d'une opération, nous avons ici un homme capable. — Eh! qui? — M. Roux. — Je ne le veux pas, M. Foissac; comme il a vite fait pour couper une jambe. Il faut le renvoyer ce M Roux. — Il est sorti... Dans ce moment, M. Roux lui tâtait le pouls, et Paul ne paraissait pas s'apercevoir de la présence de ce professeur.

Enfin, le jour attendu avec tant d'impatience arrive. Un grand concours de croyans et d'incrédules s'étaient réunis à la Charité, le 28 septembre. A neuf heures onze minutes, le paralytique se rend au lieu ordinaire des séances à l'aide de ses béquilles. Mis en somnambulisme, on lui adresse quelques questions latines, auxquelles il répond en disant qu'il ne s'agit pas de parler latin, mais de marcher, et qu'il est prêt à tenir sa promesse à l'instant même. Il se félicite d'une chose, il croyait bien être boiteux, il voit aujourd'hui qu'il ne le sera pas. Comme il va se promener, courir ! il brûle d'avoir les yeux ouverts, pour prouver qu'il ne sait pas mentir. M. Foissac lui souffle sur les yeux, en lui ordonnant de s'éveiller. Il s'éveille ; il demande ses béquilles : on lui répond qu'on les a brûlées, qu'il peut s'en passer à l'avenir. Il refuse de croire à ces paroles, se lève, s'étonne de pouvoir s'appuyer sur sa jambe jadis paralysée, il traverse la foule, descend la marche de la chambre, s'avance dans la cour, s'arrête là pour prendre haleine ; la joie lui fait tourner la tête. Enfin, il traverse la cour sans soutien, monte un escalier, gagne son lit, fait encore un tour dans la salle, à la grande surprise des malades, des infirmiers, des sœurs, du curé, des médecins, et surtout des ennemis du magnétisme. Bref, de toute la journée Paul ne cessa de marcher. Craignant chaque fois qu'il s'asseyait que la paralysie ne reprît ses jambes. La nuit même il se levait et faisait quelques pas pour se bien assurer qu'il n'avait pas rêvé tout le jour.

En quelques jours il y eut un accroissement de force et de volume dans la jambe gauche ; je dois même vous dire que l'amélioration continua, quoique Paul eût manqué à certains préceptes, dont autrefois la non exécution lui causa deux rechutes. Cependant, pressé par des questions réitérées, que ses réflexions et ses reticences firent naître, il déclara qu'il avait absolument besoin d'un séton sur la poitrine au-dessous du cœur, pour éviter des accidens très-graves qui le menaçaient du côté de cet or-

gane et du côté du cerveau. Lorsque cette particularité lui fut connu en état de veille, il se cachait pour ne pas aller à la salle des expériences, et le souvenir confus de cette opération, que dans ce moment il redoutait plus que la mort, troublait à tel point ses esprits, qu'il repoussait de toutes ses forces l'invasion du sommeil, l'agitait lorsqu'il était déclaré, et le terminait brusquement. L'époque où le séton aurait dû être appliqué s'étant écoulée, quelques palpitations et de légers maux de tête furent les préludes des accidens plus fâcheux qu'il prévoyait; vaincu par les instances et les représentations des assistans, il veut bien se laisser opérer; mais on lui pince à peine la peau qu'il jette des cris perçans, fait des contorsions qui ne permettent pas d'aller plus loin. Lorsque l'expérience eut bien prouvé qu'il ne consentirait pas éveillé à cette opération, M. Foissac résolut de la faire pendant le somnambulisme de Paul; mais celui-ci l'avait deviné; il craignait autant d'être magnétisé que d'être opéré, parce que ces deux actes étaient à ses yeux inséparables. Si on le magnétisait sans sa participation, il jetait des cris perçans, et se débattait comme un maniaque. Irrité de cette résistance, son magnétiseur se retire, en lui déclarant qu'il cesse à l'avenir de lui donner ses soins. Paul, frappé comme d'un coup de foudre, est muet, silencieux; son regard est hébêté; il peut à peine comprendre ce qui vient de se passer. Un élève de la Charité profite de ce moment de surprise et de stupeur, et le décide facilement à cette opération, qui lui fut faite presqu'à son insu. Paul, revenu à son état naturel, écrivit à M. Foissac pour le prier d'excuser sa faiblesse, et de revenir à la Charité achever l'œuvre de sa guérison. Vous vous doutez bien que celui-ci se fit une fête de reprendre la suite d'un traitement si intéressant. Aucun obstacle ne s'opposant maintenant à la marche de la maladie, les progrès vers le mieux furent rapides.

Le 16 octobre, Paul fut prié de presser le dynamomètre avec sa main gauche de toutes ses forces; il fit

monter l'aiguille à 15 kilogrammes ; en somnambulisme, l'aiguille montait à 26 kilogrammes. Cet accroissement de forces surprit tous les assistans, qui s'empressèrent d'en demander la raison ; mais Paul leur dit qu'il voyait bien qu'ils ne savaient pas ce que c'était que le magnétisme ; qu'il le savait lui, mais qu'il ne voulait pas le dire encore, et qu'il expliquerait tout ça plus tard. — Voyez-vous aujourd'hui l'époque de votre guérison entière ? — Oui, mais vous ne le saurez pas ; il y a bien d'autres choses que vous ignorez, et qui vous étonneraient, si je les disais... Plus tard, plus tard. Il se moque de ceux qui doutent de sa guérison, ou la renvoient trop loin ; de ces fameux docteurs dont il donnerait, dit-il, treize à la douzaine pour six blancs, et qui prétendent que le séton de la poitrine fera autant qu'un cautère sur une jambe de bois. Il prie M. Foissac de lui dire franchement son avis sur une question qu'il va lui faire. Croyez-vous que le séton, les saignées, les sinapismes, et tout le reste, appliqués à propos auraient été efficaces sans le concours du magnétisme ? — Je ne le pense pas. — Vous avez bien raison, M. Foissac, tout cela n'aurait pas mieux fait qu'un cautère sur une jambe de bois. — Vous ne pouviez donc point guérir sans le magnétisme ? — Impossible. — Combien de temps croyez-vous que vous auriez vécu ? — Je vois que j'aurais passé mon hiver à Vaugirard.

M. Fouquier était présent à cette dernière séance, et sa figure exprimait bien qu'il était porteur d'une triste nouvelle. Il avait sur lui une lettre du conseil général des hôpitaux qui lui ordonnait de suspendre les expériences qu'il avait commencées sur le magnétisme animal.

Recevez, mon cher confrère, l'assurance, etc.

A. Z. D. M.

M. Foissac nous a promis une notice sur son paralytique depuis sa sortie de la Charité.

OPHTALMIE CHRONIQUE,

Guérie par le magnétisme animal.

M. Maillou, de Toulouse, venu à Paris pour affaires commerciales, y avait amené son fils, Charles, âgé de quatorze ans ; ce jeune homme, atteint depuis deux ans d'une ophtalmie très-intense, avait été forcé d'abandonner ses études classiques. Cette maladie, qui a passé promptement de l'état aigu à l'état chronique, a été vainement combattue par tous les efforts de la médecine, à laquelle, d'après ce que m'a dit M. Maillou, on avait négligé d'avoir recours, dès les premiers symptômes de cette phlegmasie aiguë, caractérisée par de la rougeur, irritation et gonflement de la membrane affectée. Le médecin qui fut consulté prescrivit les émolliens et les soins de propreté, pour faciliter l'écoulement de la matière séreuse qui s'y était déjà établie. L'irritation disparut peu à peu et fit croire à la guérison du jeune Maillou. Il fut renvoyé à son collége ; mais un état chronique se manifesta et s'est prolongé sans interruption jusqu'au 4 septembre dernier. Une sécrétion opaque, présentant le caractère d'un vrai pus, découlait continuellement des yeux du malade, et particulièrement pendant la nuit. Il se plaignait de frissons ; un état fébrile devint permanent et la maigreur fit des progrès rapides.

Cet état alarma la famille du jeune Charles ; il fut retiré de pension ; on lui fit suivre un traitement rationnel. On essaya d'abord les adoucissans et les mucilagineux, croyant qu'il y avait encore de l'irritation, puis on eut recours aux vésicatoires, collyres astringens et pommades détersives. Tous ces remèdes, loin de soulager le jeune malade, semblaient au contraire augmenter ses souffrances.

C'est dans cet état que M. Maillou m'a confié son fils pour lui donner des soins dont il me dit franchement espérer peu de succès. Je sentais ainsi que lui toute l'inutilité des médicamens, dans une ophtalmie chronique, rebelle, tenant à une faiblesse organique, suite d'un relâchement de la membrane qui pendant si long-temps avait été enflammée, vu la délicatesse extrême de la conjonctive; mais je pensais que dans cette circonstance le magnétisme pouvait être appliqué avec avantage. Ce fut le 4 septembre dernier que je commençai ce traitement; chaque jour je donnais au jeune Charles une séance de vingt minutes, durant laquelle je faisais des passes transversales sur les yeux; souvent je posais mes pouces sur la membrane affectée, et les y tenais en repos pendant quelques instans; je faisais ensuite baigner les yeux plusieurs fois avec de l'eau magnétisée; le malade n'avait à prendre, pour toute boisson, qu'une demi-bouteille d'eau que je lui magnétisais chaque jour; à ses repas il la mélangeait avec une très-petite quantité de vin; dans la journée il la buvait seule. Les alimens échauffans furent sévèrement défendus.

Je n'avais encore donné que peu de séances, lorsque nous vîmes, à notre grand étonnement, la conjonctive, de pâle et œdémateuse qu'elle était, reprendre de la rougeur, faire ressentir de l'irritation et une légère démangeaison : je crus devoir considérer cette crise comme salutaire et redoublai de zèle. La rougeur disparut insensiblement; l'état des yeux s'est tellement amélioré qu'aujourd'hui, à l'inspection la plus minutieuse, on pourrait à peine s'apercevoir que le jeune Charles Maillou a été près de quinze mois atteint d'une ophtalmie aussi intense.

Paris, ce 1er octobre 1827.

DUBOUCHET, D. M.

TRAITEMENS MAGNÉTIQUES

*Par M. R***.*

Un homme très-recommandable par sa philanthropie dont les facultés magnétiques sont prodigieuses, a bien voulu nous remettre le Journal qu'il a tenu des guérisons opérées par lui depuis le commencement de ses travaux en ce genre. Nous pensons que nos lecteurs liront avec intérêt l'aperçu rapide des cures qui nous paraîtront offrir les résultats les plus concluans.

Depuis long-temps, dit M. R. j'avais entendu parler, mais très-superficiellement, du Magnétisme animal ; l'idée que je m'en faisais se bornait tout simplement à pouvoir endormir quelqu'un et à lui faire dire en sommeil ce qu'il aurait voulu taire dans l'état de veille ; erreur qui est encore aujourd'hui celle d'une infinité de personnes très-éclairées d'ailleurs. J'ai vu souvent des individus, souffrant des douleurs indicibles, qu'elles croyaient guérissables par le Magnétisme, s'y refuser par la seule crainte d'être endormis. Un officier, que je rencontrai dans la société, me rendit le véritable service de me fixer sur les avantages de cette précieuse faculté. Il m'apprit que le Magnétisme était un agent éminemment curatif; il me prêta des ouvrages de MM. de Puységur et Deleuze. Cette lecture m'intéressa vivement et me fit rechercher l'occasion de faire moi-même l'application de ce nouvel art de guérir.

Continuellement pressé par ce désir, un matin j'aperçus un orgelet à l'œil de ma fille, alors âgée de quatre ans ; je la pris sur mes genoux et lui appliquai mes mains en opposition sur l'épigastre et au dos, dans l'intention de me mettre en rapport avec elle, puis de la magnétiser ensuite d'après les procédés indiqués par mes auteurs. Je n'en eus pas le temps, au bout de deux minutes je vis

les yeux de l'enfant se fermer : « Tu as donc sommeil, « ma bonne amie ? — Non papa. » En effet elle ouvrit les yeux ; mais je vis avec étonnement que l'orgelet était disparu.

« Ce léger succès m'encouragea, je me déterminai à entreprendre la guérison de mon fils, âgé de dix ans. Depuis plusieurs années il était pâle, brûlant, sans appétit, tout l'ennuyait. Il n'éprouva rien à la première séance ; aussi ma femme qui, en magnétisme, était la plus incrédule de toutes les femmes, s'égaya-t-elle à mes dépens.

« A la deuxième séance, qui eut lieu dans ma chambre pour être moins distrait, l'enfant ressentit un engourdissement auquel succéda un doux frémissement, puis un mieux sensible.

« La troisième séance dura une heure, ainsi que les précédentes. Mon fils me dit : « je vois tes mains dans « mon estomac ; tu me fais beaucoup de bien. » Il eut encore un engourdissement suivi d'un frémissement général, et il trouva aussi frais et dispos que s'il n'eût jamais éte malade.

Dans l'intérêt de l'humanité, nous invitons les personnes qui magnétisent, de tenir un journal exact des traitemens qu'elles font, et, si le malade le permet, de vouloir bien l'adresser au Rédacteur du Journal de l'*Hermès*, quai des Augustins n° 25 ; une masse de faits aident plus à la conviction que toutes les dissertations possibles, d'ailleurs n'est-ce pas acquitter un devoir envers ses semblables que de leur apprendre qu'il existe dans le monde une science qui procure le premier de tous les biens, la santé.

Les personnes qui désirent des notions sur tout ce qui est relatif au magnétisme, peuvent s'adresser au bureau du Journal de l'*Hermès*, elles les y recevront gratuitement.

De l'Imprimerie de C. THUAU, rue du Cloître-Saint-Benoît n°. 4

L'HERMÈS,

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

LETTRE

ADRESSÉE A M. DELEUZE

*Et remise par lui au Rédacteur de l'*Hermès.

Moscou, ce 18 mai 1821.

Monsieur,

Enhardi par le bienveillant accueil que j'ai reçu de vous, je me suis chargé avec un vif empressement d'une commission qui me procure l'honneur de vous entretenir un moment.

Monsieur le docteur Schultz, de qui j'ai reçu personnellement de puissans secours magnétiques, se proposait depuis long-temps de vous offrir le journal d'une cure magnétique qui présente de l'intérêt; ses nombreuses occupations, un départ un peu pressé pour aller à cent vingt-cinq lieues conclure un mariage, tout l'a empêché de vous adresser lui-même le fruit de son travail; il m'a donc chargé d'être son interprète auprès de vous, pour vous prier d'agréer son hommage et les sentimens de sa parfaite estime et de sa haute considération.

Depuis que j'ai eu l'avantage de vous voir, le magnétisme m'a rendu de grands services; il m'a été très-utile

en route pour mes enfans; dans ce moment j'ai sous les yeux des faits qui sont pour moi et les miens du plus haut intérêt. Ils sont dirigés par le docteur Delaunay, mon ami. Comme nous sommes dans le cours d'un traitement qui durera encore long-temps, je ne dois pas m'étendre davantage sur ce point; mais j'ai les plus belles espérances pour la suite.

Plus je lis les ouvrages sur le magnétisme, et plus je sens, Monsieur, combien il est à désirer que vous réalisiez l'espérance de nous donner l'*Instruction pratique* que vous avez promise, intimement convaincu que vous seul pouvez donner ce travail si utile; je désire plus que personne de pouvoir en jouir bientôt; ce bienfait sera apprécié par tous ceux qui voudront connaître du magnétisme ce qui est utile à la santé. Comme la vue d'un homme de bien est toujours un soulagement pour les âmes sensibles, je crois, monsieur, que vous ajouteriez au mérite de l'ouvrage, si vous vouliez bien sacrifier à la modestie en nous gratifiant de votre portrait; cela ne ferait qu'ajouter à la reconnaissance de tous ceux qui vous ont déjà tant d'obligations, et à la mienne en particulier, moi qui dois à la lecture de vos ouvrages d'avoir profité des bienfaits du magnétisme.

Voulez-vous bien, Monsieur, que j'aie l'honneur de vous présenter mes très-humbles respects.

JOLY, *Dentiste à Moscou.*

P. S. M. Schultz, Livonien de naissance, n'est pas très-familiarisé avec la langue française, comme vous en jugerez d'abord, c'est pourquoi il demande de l'indulgence pour le style, et laisse à votre disposition de tirer de son journal le parti qu'il vous plaira.

Les nouveautés nous parviennent si tard, que nous sommes dans une ignorance parfaite sur ce qui concerne les travaux de la société dont vous êtes un des fondateurs.

On nous annonce plusieurs Ouvrages sur le magnétisme animal ; j'attends avec empressement ces nouvelles productions.

Je renouvelle, s'il vous plaît, les assurances de mon profond respect et de ma parfaite reconnaissance.

CURE DE CONVULSIONS TRÈS-OPINIATRES,

OPÉRÉE PAR LE MAGNÉTISME,

Et lue dans la séance de la Société physico-médicale à Moscou le $\frac{13}{25}$ *décembre* 1820, *par M.* OTTON *de* SCHULTZ, *docteur en médecine et médecin en chef de la police de santé à Moscou, et membre de ladite société.*

Mademoiselle Sophie A..., fille d'un noble russe, était agée de douze ans lorsque je fus appelé près d'elle pour l'assister dans des convulsions tout-à-fait extraordinaires, et qui semblaient avoir leur cause dans l'inquiétude et le chagrin qu'avait donné a cette intéressante enfant une maladie dont fut atteinte sa mère, pour laquelle elle avait une piété filiale sans bornes. Jusque-là Sophie avait joui d'une santé parfaite.

A cette époque j'appris que madame A..., femme très-respectable, et qui affectionnait Sophie d'une manière toute particulière, souffrait presque continuellement, et depuis plusieurs années, d'obstructions au foie, de la jaunisse noire et des nerfs, accidens qui développèrent chez cette dame une maladie très-grave, suivie de violens maux de nerfs et souvent même d'absence d'esprit. Pendant plusieurs jours la jeune Sophie ne quitta pas le chevet du lit de sa mère et ne fit que pleu-

rer ; elle eut aussi beaucoup à souffrir de la manière brusque dont la traitait un gouverneur de la maison. Ce fut à toute ces circonstances réunies que l'on crut devoir attribuer le violent accès de convulsions dont cette jeune demoiselle fut prise une nuit pendant son sommeil, au mois de septembre 1817. Il fut suivi d'une oppression de poitrine si violente qu'elle fit craindre pour sa vie et développa en elle cette constitution atrabilaire dont sa mère était la victime.

Ces accès se renouvelèrent pendant quelque temps plusieurs fois chaque nuit, avant que je lui rendisse ma première visite; je la trouvai dans cet état fâcheux et remarquai qu'elle avait une peur extrême des spectres : ces visions, sans qu'elle pût en déterminer la cause, se présentaient toujours à elle sous les traits d'une vieille servante de la maison : cette femme, depuis cet accident, lui était devenue, même dans l'état de veille, un objet d'horreur. Dans chaque endroit un peu sombre, mais particulièrement le soir, une bagatelle lui imprimait de la frayeur; dans tous les coins elle croyait apercevoir un spectre, jetait un cri perçant, fermait les yeux, s'endormait instantanément, et tombait sans connaissance, toutes les parties musculaires de la face en convulsions.

On la rappelait facilement à elle, en l'appelant par son nom et en la remuant doucement; là se terminaient assez ordinairement ses accès, tandis que lorsqu'on l'abandonnait à elle-même les crampes se répandaient du haut en bas, puis dans toute l'habitude du corps; elles se faisaient ensuite sentir plus fortement dans la poitrine et le bas-ventre; alors la malade se fatiguait tantôt par des rires et des gémissemens convulsifs, tantôt en jetant les hauts cris et en se défendant contre les spectres prétendus avec lesquels elle paraissait s'entretenir dans des termes inintelligibles : ces longs combats finis, elle reprenait ses esprits et était dans le plus grand abattement.

A la suite de secousses aussi pénibles, la jeune malade avait pendant plusieurs jours une très-grande faiblesse,

son corps était douloureux et prenait la couleur du citron, la bouche était amère, l'appétit nul, et la sensibilité tellement exaspérée, que la moindre contrariété suffisait pour provoquer simultanément un nouvel accès. Cependant il est à remarquer que les symptômes ordinaires du sommeil, tels que les yeux fermés, les branlemens de tête, la perte de connaissance et autres, précédaient constamment ces crises, et qu'en reprenant ses esprits la malade croyait avoir dormi du sommeil ordinaire.

Le 12 octobre 1817, mademoiselle A..., se trouvant au bain avec sa mère, vit paraître ses menstrues pour la première fois : cette vue inattendue l'effraya au point de déterminer la supression de sa période ; cette supression fut accompagnée de tous les accidens qui en sont presque toujours la suite inévitable ; elle en souffrit beaucoup jusqu'au mois de janvier 1818, où une hémorrhagie utérine très-abondante l'en débarrassa et lui laissa une faiblesse excessive. Ce ne fut qu'au mois de juillet suivant, que les règles reparurent pour la troisième fois; elles continuèrent, mais si irrégulièrement, que la jeune malade ne put trouver de soulagement dans ce changement d'état; tantôt elles reparaissaient au bout de trois semaines, souvent tous les quinze jours, enfin elles devinrent si fréquentes, que Sophie n'eut pas même dix jours de repos, ce qui la fatiguait extrêmement malgré que l'écoulement, dans ces derniers temps, fût presque nul et durât peu. Vers la fin de novembre il n'eut lieu que deux jours, et en si petite quantité, qu'à peine la malade s'en aperçut. Enfin ni l'apparition des règles, ni le traitement des meilleurs médecins ne purent produire le moindre changement dans ses accès; ils restèrent les mêmes; cependant elle grandissait.

Le 2 décembre 1818, son excellence M. le conseiller d'état actuel et chevalier le docteur Richter me fit l'honneur de m'inviter à une consultation médicale pour cette jeune demoiselle dont les crises de la nuit n'avaient

diminué ni de fréquence ni d'intensité. Nous la trouvâmes pâle-jaunâtre ; elle n'était point maigre et commençait même à se former : l'œil était abattu, le regard errant et inconstant, la langue pure, le ventre n'était ni gonflé ni dur, les garde-robes étaient très-libres ; l'appétit et la soif absolument nuls ; la tête seule lui faisait mal, ce qu'exprimait assez sa physionomie par un air de souffrance continuelle. Cet état fâcheux ayant résisté à tous les efforts de la médecine, nous convînmes d'essayer avec prudence un traitement magnétique. Il était d'autant plus indiqué qu'il existait à peine une seule indication pour une cure médicale active. Le 23 décembre, à huit heures du soir, on mit toute médécine de côté et on commença ce traitement.

Ayant pris place à côté de la malade je me mis en rapport avec elle en touchant seulement ses mains : je les trouvai froides : la tête, dont elle souffrait constamment, était brûlante. Sophie parlait encore avec ses parens lorsque je la vis fermer les yeux. Je fis quelques passes à grand courant ; elle s'endormit du sommeil magnétique. Il y avait deux minutes environ que le traitement était commencé, lorsqu'il survint de légères convulsions dans les parties musculaires de la face, puis, un instant après, un sourire inexprimable m'annonça le réveil somnambulique de la jeune malade. Les mouvemens convulsifs dont elle était agitée se répandirent sur tout le reste du corps et imprimèrent aux membres un tremblement continu. Sophie répondit à toutes mes questions, but en dormant plusieurs verres d'eau magnétisée, à laquelle elle trouva un goût doux et agréable. Elle me fit changer à plusieurs reprises ma manière de la magnétiser sans pouvoir parvenir à se calmer, puis tout-à-coup elle demanda qu'on lui ôtât ses anneaux, ses boucles doreilles, clefs, enfin tout le métal qu'elle avait sur elle. Elle exigea pour moi la même opération, je la satisfis ; et à l'instant le calme le plus parfait se manifesta. Elle recommanda qu'on éloignât soigneusement d'elle toute

espèce de métal le temps que durerait sa maladie. Elle dit qu'elle ne voyait pas encore clairement son mal, cependant qu'elle croyait qu'il ne durerait pas plus de deux semaines; que le traitement magnétique et l'eau magnétisée suffiraient pour opérer sa guérison. Pour régime elle s'ordonna beaucoup de légumes et de salade faite avec du vinaigre; elle insista pour qu'on lui donnât de ce dernier avec du pain; se permit le thé sans crême, fort peu de viande, et défendit absolument le café; recommanda l'exercice en plein air; de la contrarier le moins possible; enfin elle dit positivement qu'elle voulait que son traitement restât secret jusqu'à son rétablissement. J'avais oublié de dire que, dans le commencement de cette premièr séance; elle fut un moment sans pouvoir articuler, mais elle me fit sentir qu'elle m'entendait, en me répondant par des pantomimes. Elle me pria ensuite de lui ouvrir les yeux, sans l'éveiller, afin de pouvoir regarder sa mère; je la satisfis mentalement par la force de ma volonté; alors, les yeux ouverts et toute endormie, elle sortit un instant avec sa mère; de retour elle se coucha toute habillée, nous annonça qu'elle resterait la nuit entière dans cet état, qu'il serait très-dangereux de la toucher ou de l'en faire sortir par force; qu'elle se réveillerait d'elle-même le lendemain matin.

La prédiction de la jeune malade se réalisa; la nuit fut excellente et sans le moindre indice de ces accès convulsifs qui, dès ce moment, l'avaient quittée pour jamais.

A six heures du matin elle se leva à demi sur son lit, ayant les yeux toujours fermés: sa mère lui fit plusieurs questions qu'elle laissa sans réponse, puis, s'approchant de sa fille, elle fut extrêmement étonnée de la voir prise de tiraillemens convulsifs, semblables aux commotions électriques, qui ne cessaient que lorsqu'elle s'en éloignait; elle s'assura de la réalité de cet effet en le provoquant plusieurs fois; après quoi Sophie dormit tranquillement

jusqu'à huit heures qu'elle lava elle-même sa figure avec de l'eau magnétisée, puis ouvrit les yeux; elle annonça son réveil par un *Bonjour Maman!* De tout ce qui s'était passé durant son sommeil magnétique elle ne se rappelait ou plutôt n'avait le sentiment que de s'abstenir de toucher et d'avoir sur elle aucun métal. J'ai oublié de dire qu'elle avait défendu de lui parler de ses conversations somnambuliques.

Je craindrais de paraître monotone en rapportant ici, sous la forme d'un journal, le traitement magnétique de la jeune Sophie, ce qui nécessiterait de fréquentes répétitions; je me permettrai seulement, en donnant les résultats de cette cure en général, d'y signaler ce qui a distingué ce genre de maladie en particulier.

La cure toute entière dura vingt-un jours; nous comptâmes le même nombre de séances (une chaque jour), dans lesquelles je la mis en crise quinze fois facilement et très-vite, quatre fois avec beaucoup de peine, et deux fois sans pouvoir obtenir le sommeil. Lorsqu'elle y était disposée, rien ne pouvait l'y soustraire; elle fermait les yeux, même en conversant avec sa mère, qui, par des badinages, essayait de fixer son attention sur quelque autre objet, encore le demi-mot sur les lèvres, elle tressaillait légèrement et se trouvait en crise parfaite; pendant ce temps elle avait une inégalité dans ses goûts qui était fort extraordinaire: par exemple, la présence d'un ancien ami de la maison, du conseiller de collége, M. le docteur Klauss, qu'en état de veille elle aimait beaucoup, lui était tantôt agréable, tantôt désagréable. Pour celle de son père et de son excellence M. le docteur Richter, elles lui faisait toujours grand plaisir; mais sa mère, qu'elle aimait si tendrement, l'agitait de manière à lui donner des convulsions lorsqu'elle l'approchait de trop près; elle n'en pouvait recevoir même un verre d'eau et refusait tout ce quelle avait touché, paraissant craindre de gagner son mal. Il est à présumer que, voyant plus clair dans cet état, elle jugeait mieux de l'influence fu-

neste de celui de sa mère sur le sien, et que pour en diminuer l'effet et arriver à guérison, elle ne voyait d'autre moyen que de l'éviter; mais aussitôt que Sophie s'apercevait de la peine qu'elle faisait à madame A..., elle oubliait son propre intérêt, se jetait dans ses bras, et l'assurait de son amour invariable. Ces sortes de commotions étaient toujours suivies d'un redoublement de souffrances.

La lecture des auteurs qui n'avaient pas eux-mêmes une juste idée du magnétisme animal, en avait donné de très-fausses à madame A... sur les dangers du somnambulisme; rien ne la désespérait comme de voir sa fille dans cet état: s'étant frappée qu'il la conduirait infailliblement à la folie, elle n'avait pas un instant de repos tout le temps que duraient les séances; elle en comptait les minutes avec une impatience qu'elle ne pouvait dissimuler. Cette agitation se communiquait aussitôt à la jeune malade lorsqu'elle était en crise magnétique, et la fatiguait à un tel point qu'elle se hâtait toujours d'en sortir; elle se permettait même de mentir pour tranquilliser sa mère : par exemple, elle se prédisait une journée calme, quand elle voyait positivement le contraire.

C'est par la connaissance bien certaine pour moi, de cet état de gêne, que je crois pouvoir m'expliquer pourquoi quelques-unes de ses prédictions ne se sont pas accomplies; entr'autres celle du 10 novembre, dans laquelle elle annonça que ses règles ne paraîtraient que dans deux mois, tandis qu'elles vinrent le 21 suivant.

La crainte de gagner la maladie de sa mère était probablement aussi la cause d'une sorte de jalousie que Sophie manifesta lorsque je magnétisai cette dame pour lui dégager la tête L'air contraint de ma petite malade sur ce qui concernait les relations délicates entre elle et sa mère dont elle connaissait les préjugés, et la crainte qu'elle avait de se trahir lorsqu'elle était en crise, lui donnaient une apparence d'entêtement que confirmaient

ses réponses beaucoup trop laconiques. « Je ne sais pas. Je ne veux pas. »

Les personnes qui connaissent les lois du magnétisme sentiront parfaitement combien une pareille contrainte dans l'état où la nature se développe dans toute sa vérité, a dû ralentir les progrès du traitement de cette demoiselle, et rendre incomplète sa guérison.

S'il m'arrivait de vouloir vaincre son entêtement par la force de ma volonté ou par de justes reproches, j'empirais le mal, elle se fachait contre moi, et les crampes se manifestaient. Alors j'étais obligé de la calmer : heureusement j'y parvenais presque toujours. Cependant, elle poussait quelquefois son entêtement apparent, jusqu'à refuser toute nourriture pendant une journée entière, et la passait à gémir et à pleurer sans que l'on pût parvenir à la distraire, plus tard elle nous dit étant en crise, que la bile qui était répandue dans son estomac contribuait beaucoup à sa tristesse qu'elle l'évacuerait en prenant de la magnésie anglaise en morceaux : seul médicament qu'elle se soit ordonné pendant sa cure magnétique. Les jours où madame A... se portait mieux, étaient pour Sophie des jours de bonheur. Lorsqu'elle était en crise, elle était gaie, très-honnête et beaucoup moins susceptible de se contrarier ; alors elle avait des momens lucides, dans lesquels elle voyait clairement son mal ; elle prévit plusieurs choses qui lui sont arrivées Pour d'autres malades elle ne vit jamais rien.

Le 7 décembre, elle dit étant en crise, que sa maladie provenait de ce qu'elle s'était exposée au vent ayant très-chaud, que la transpiration interceptée avait occasioné un dépôt d'humidité au creux de l'estomac, que ce dépôt avait déterminé la nuit d'après ce réfroidissement, un fort accès de convulsions : elle ajouta qu'aucun remède, jusqu'à l'époque de son traitement magnétique, n'avait agi sur ce dépôt, qu'elle était persuadée que par ce dernier moyen on parviendrait à le dissoudre,

et à la guérir dans l'espace de deux semaines, après lesquelles elle cesserait d'être somnambule et sensible à mon action magnétique, qu'il faudrait la ménager pendant plus d'un an; qu'elle souffrirait encore de temps en temps, sans pour cela avoir besoin d'un traitement quelconque. Pour ce qui concernait sa période, elle n'en parla que très-laconiquement, disant qu'elle se réglerait d'elle-même.

Un jour, étant en crise, elle nous expliqua de la manière suivante, la bizarre fantaisie qu'elle avait eue de prêter aux spectres qui la tourmentaient chaque nuit lors de ses accès, la figure d'une vieille servante de la maison.

« Cette femme m'ayant effrayée une fois dans mon « sommeil, ne cessait de m'apparaître et de m'épouvan- « ter, au point que mon refroidissement m'ayant laissé « la sensation d'avoir les membres brisés, je me crus « continuellement fouettée par elle. » Cette explication nous instruisit de ce qui occasionait à la jeune Sophie, pendant son sommeil, les pleurs, les gémissemens et les tiraillemens spasmodiques dont tout son corps était agité et qui déterminaient de très fortes convulsions si on ne l'éveillait pas de suite avec la plus grande précaution. Elle remercia Dieu d'en être quitte pour toujours : aucune frayeur, ni aucun accident de quelque nature que ce soit n'étant plus capables désormais, nous dit-elle, de la réduire à cet état affreux.

Les deux semaines écoulées, mon action magnétique n'eut aucun effet sur la jeune malade, ainsi qu'elle l'avait prévu; et quoique personne ne l'eût instruite dans l'état de veille, de cette prévision, elle mit après la séance magnétique, qu'elle avait signalée comme devant être la dernière, l'habit de soie qu'elle avait quitté le premier jour de son traitement magnétique, comme pour me montrer qu'elle n'était plus sujette à mon influence. Je n'ai jamais pu m'assurer si cette circonstance était due au hasard, ou si elle avait, sans s'en rendre compte,

quelques souvenirs de ce qui l'occupait dans l'état de somnambulisme. Ce qui m'a paru très-certain, c'est que toutes les fois que l'on fixait ses idées sur ce sujet, elle paraissait convaincue de conserver toute sa vie, en cas de maladie, la faculté de tomber en crise si on la magnétisait.

Voici un fait très remarquable, et qui prouve la faculté de voir à distance. Le 4 décembre, la mère de mademoiselle Sophie reçut une lettre de sa fille, mariée à Saint-Pétersbourg : dans cette lettre il était dit que son enfant Sachinxa, âgé d'environ un an, se portait bien. Au moment même où Sophie venait d'entendre la lecture de cette lettre, elle fut prise d'une tristesse invincible. Lorsqu'on l'eut mise en crise, elle en donna ainsi la raison : « Mon petit neveu, que j'aime bien tendrement, est très-dangereusement malade. » Pendant quatre jours sa tristesse ne connut point de bornes; enfin le huit décembre, elle nous annonça avec des transports de joie, que son cher Sachinxa allait mieux, et se rétablirait certainement. Il est à présumer qu'elle ne vit pas la maladie, mais simplement ses effets, puisqu'elle ne voulut pas la nommer. Une lettre de Saint-Pétersbourg, datée du 8, et arrivée le 12 ici, constata sa clairvoyance. Lors du reçu de la lettre qui donne lieu à cette observation, il y était dit qu'une dent qui ne pouvait pas se faire jour, avait déterminé des symptômes très-alarmans.

En voici un autre de prévision. Sophie avait un vif désir de sortir l'après-midi, mais prévoyant en crise, qu'elle se trouverait mal en voiture, elle en prévint son père, et le pria de prendre une pomme sur la route. Monsieur son père, tout en doutant qu'une pomme pût remédier à un accident de cette nature, se rendit à son désir. Un accès nerveux la prit effectivement en route, et cessa au moment où elle mangea la pomme.

J'ai plusieurs preuves que ma volonté seule a eu de l'influence sur elle, surtout lorsqu'elle était calme et contente; un jour entr'autres, elle me dit que le lendemain

elle ne devait pas être magnétisée avant midi. Cette heure m'étant très-incommode ce jour là, je fixai Sophie avec toute la force de ma volonté pour la disposer à la changer; en effet, quelques momens après ayant répété la même question, comme si j'avais oublié la première réponse, elle me dit, à onze heures si votre temps vous le permet. Ceci prouve combien il est facile de prêter ses pensées aux somnambules que l'on traite.

Une observation qui me paraît très-importante, et que j'ai faite sans dessein, c'est qu'il ne m'était possible de me mettre en communication avec ma malade, qu'en touchant ses mains avec les miennes; elle ne m'entendait et ne me répondait point, si je la touchais de toute autre manière. Interrogée sur cette particularité, elle me répondit que cela provenait de ce que je l'avais accoutumée, dès les premières séances, à m'entendre par ce moyen.

Aussi long-temps que je restais près d'elle, je ne pouvais la sortir de la crise, ni par ma volonté, ni en le lui ordonnant, ni même par des contre-passes; d'avance elle fixait à la minute l'instant de son réveil, me prévenait lorsque le moment était arrivé, je la quittais; alors elle s'éveillait et ne s'y trompait jamais.

Dans l'état de veille, elle sentait toujours dix à quinze minutes d'avance, que je m'occupais de venir à elle, ainsi que mon arrivée. Un matin, étant avec madame sa mère à visiter des boutiques, tout-à-coup elle lui dit : « Le docteur est arrivé chez nous, il nous attend, allons, dépêchons-nous. » Effectivement, des affaires m'avaient obligé d'y aller de meilleure heure qu'à l'ordinaire; aussi, ces dames en arrivant me trouvèrent-elles les attendant avec impatience.

Une chose qui arrive quelquefois à ceux qui sont traités par le magnétisme, et que ma petite malade éprouva bien sensiblement, c'est le peu de nourriture qu'il leur faut pour exister. Madame A... se désespérait en voyant que sa Sophie ne mangeait presque rien; mais en revan-

che elle buvait de l'eau magnétisée en abondance, elle la continua tout le temps que dura sa cure, et lui trouvait toujours, même dans l'état de veille, un goût particulier.

Mon influence magnétique sur ma jeune malade finit le 24 décembre. Néanmoins la convalescente continua d'avoir de temps en temps des crises spontanées, dans lesquelles elle répondait à sa mère, toutes les fois que cette dernière avait l'attention de lui toucher les mains. Cette communication lui fut toujours nuisible, quoiqu'elle ne souffrît plus de ses accès ni de ses visions en sommeil : enfin, les résultats de l'influence fâcheuse de madame A... sur sa fille, particulièrement pendant les deux grandes maladies que fit cette jeune personne dans le courant de l'année 1819, ne purent déterminer madame A... à se séparer entièrement de sa fille. Au mois d'avril 1819, toute la famille alla à la campagne, et y passa une année pendant laquelle la santé de la jeune Sophie paraissait dépendre entièrement de celle de sa mère. Dans l'hiver de 1820, cette jeune personne fut prise, à la suite d'un échauffement, d'une hémorragie pulmonaire si forte et si opiniâtre, que malgré tous les soins que lui donnait un habile médecin, on avait déjà perdu l'espoir de la sauver, lorsqu'elle eut le bonheur de tomber spontanément et à plusieurs reprises dans le sommeil somnambulique, dans lequel elle pria sa mère de se tranquilliser, et surtout de ne pas la tourmenter inutilement par des médecines. On le lui promit, et au grand étonnement de ses parens et du médecin qui la traitait alors, elle se trouva si bien en peu de jours, que l'on fut forcé de convenir qu'elle se portait infiniment mieux qu'avant cette maladie. A cette époque, madame A... s'étant convaincue par une longue série d'expériences, que Sophie ne pouvait, ni se trouver près d'elle sans souffrir, ni se rétablir entièrement chez elle, se décida au mois de juin 1820, à suivre le conseil que je lui avais donné, de l'envoyer chez sa fille mariée à Saint-Péters-

bourg. Une fois que le rapport intime qui existait entre la mère et la fille fut rompu, cette dernière se porta parfaitement bien. Six mois se sont écoulés depuis cette nouvelle existence pour la jeune Sophie ; le plus léger symptôme de ses anciennes souffrances ne s'est pas manifesté ; son teint a la fraîcheur de la rose ; d'opiniâtre et de triste qu'elle était il y a six mois, elle est douce, obligeante et gaie : enfin, elle jouit aujourd'hui d'une santé parfaite.

Signé, Otton de Schultz,
Docteur médecin.

AVANTAGES ET INCONVÉNIENS
DU
MAGNETISME ANIMAL

CHAPITRE III.

Procédés généraux pour magnétiser.

Les personnes qui se proposent d'entreprendre un traitement magnétique, doivent s'y disposer en observant une grande sobriété, en renonçant à toute espèce d'excès ; elles doivent encore s'abstenir le plus possible des spectacles, et se dédommager de cette privation par de fréquentes promenades en plein air.

Pour magnétiser sans s'incommoder, il faut avoir l'estomac libre ; la même précaution est nécessaire pour le magnétisé. Lorsque le magnétiseur se sera bien convaincu qu'il possède les qualités suffisantes pour entreprendre un traitement magnétique, qu'il aura fait comprendre à son malade, et aux personnes qui ont de l'influence sur ce dernier, de quelle importance il est de procéder gravement et dans un silence qui ne doit être rompu sous quelque prétexte que ce soit, le magnétiseur

prendra près du malade la situation la plus commode, relativement à la position qu'est obligé de garder l'individu souffrant ; s'il est assis sur un fauteuil, le magnétiseur se placera sur un siége un peu plus élevé, afin de ne pas être gêné dans l'emploi de ses mouvemens; dans cette position, on établit facilement le rapport au moyen du contact des genoux, des jambes et des pieds du magnétiseur, placés entre ceux du magnétisé.

Après avoir engagé le malade à ne concevoir aucune inquiétude, à n'occuper son esprit que de choses vagues, et surtout à ne faire nulle attention aux procédés, le magnétiseur se recueillera un instant afin d'isoler sa pensée de toute autre chose que du désir permanent de soulager l'être qui s'est confié à lui ; il prendra les pouces du malade, ayant soin que la surface intérieure de ceux du magnétisé soit en contact avec la surface intérieure des siens ; il fixera en même temps les yeux sur la personne qu'il magnétise, et restera dans cette attitude jusqu'à ce qu'il sente que le degré de chaleur de ses pouces soit en harmonie avec la chaleur des pouces du malade, ce qui généralement demande sept à huit minutes, et quelquefois beaucoup moins.

Le magnétiseur retirera ensuite les mains en les écartant à droite et à gauche ; les fermera ou les tournera de manière que leur surface intérieure soit en dehors ; il les élèvera ainsi jusqu'à la hauteur de la tête du magnétisé, sur les épaules duquel il posera leur surface intérieure, les y laissera une ou deux minutes, et les descendra le long des bras jusqu'au bout des doigts, en touchant légèrement; le magnétiseur recommencera six à huit fois cet exercice, connu sous le nom de passes, ayant l'attention, en remontant les mains pour les reporter sur les épaules, de les éloigner du malade à la distance de quelques pouces.

Le magnétiseur doit encore observer attentivement de ne jamais présenter au magnétisé la surface intérieure des mains, lorsqu'il les reporte de bas en haut ; l'expérience

prouve qu'il s'échappe de cette partie une quantité prodigieuse de principe vital, connu sous le nom de fluide magnétique : ce principe se décèle presque toujours par une sensation de chaleur émanant du magnétiseur, laquelle, étant absorbée par le magnétisé, détermine en lui un mouvement dans les fluides ; par exemple, le sang porté violemment à la tête, sera facilement attiré aux pieds par une douzaine de passes faites lentement de la tête aux extrémités inférieures ; l'effet contraire, et presque toujours nuisible, aurait lieu si le magnétiseur reportait, des pieds à la tête ses mains ouvertes, présentant au magnétisé leur surface intérieure ; chez quelques personnes, ce procédé pourrait déterminer des convulsions.

Les passes, depuis les épaules jusqu'à l'extrémité des doigts, étant faites, le magnétiseur présentera ses mains ouvertes, la première phalange de chaque doigt sensiblement courbée au-dessus et à deux pouces environ de la tête du magnétisé; il les tiendra ainsi élevées une minute ou deux, puis il les descendra lentement, et toujours à la même distance du malade, le long des parties latérales de la tête et de la poitrine ; les ramènera au creux de l'estomac sur lequel il posera la surface intérieure des pouces ; il étendra les autres doigts au-dessous des côtes, et restera environ quatre à cinq minutes dans cette position, puis descendra très-lentement ses mains jusque sur les genoux ; les y posera une minute, et terminera en suivant le long des jambes jusqu'au bout des pieds, et même quelques pouces au delà. Le magnétiseur répètera ces procédés une grande partie de la durée des trois premières séances, qui ne seront pas de plus d'une heure chacune : vingt à trente minutes suffisent pour celles de tout le cours du traitement, parce qu'alors le rapport étant établi, l'action magnétique commence immédiatement après que le magnétiseur s'est mis en contact avec le magnétisé; dans les cas de somnambulisme ou autres crises, on trouvera, dans le chapitre qui suit,

les instructions nécessaires pour se diriger convenablement.

Les passes faites, ainsi que je viens de l'indiquer, sont nommées passes générales ; mais, lorsqu'en suivant la même direction, on procède rapidement, on les nomme passes à grand courant : les premières donnent presque toujours au magnétisé des sensations si distinctement locales, qu'elles déterminent souvent celles du magnétiseur, et lui font pressentir le siége du mal, en lui transmettant instantanément les sensations douloureuses dont est atteint celui qu'il soigne. Les passes à grand courant, distribuant au contraire le principe vital avec rapidité, les sensations se font ressentir simultanément dans toute l'habitude du corps du magnétisé ; quelque fois aussi, plus sensiblement dans les parties affectées, mais presque toujours d'une manière trop fugitive pour fixer les sensations du magnétiseur. Ce dernier doit étudier attentivement l'effet que produit le magnétisme sur son malade ; et, s'il remarque des sensations pénibles, s'éloigner du magnétisé en continuant son action sans s'effrayer, jusqu'à ce que le calme ait succédé à l'agitation.

Il est nécessaire que le magnétiseur, avant de terminer la séance, pose la surface intérieure de ses mains sur le dos du malade, les descende lentement le long de la colonne vertébrale, les ramène sur les hanches, puis le long des cuisses jusqu'aux genoux, et enfin, jusqu'aux pieds ; cette passe doit être répétée trois à quatre fois.

Il est indispensable de faire, en terminant ces dernières, cinq à six autres passes des genoux aux pieds ; ce procédé dégage la tête. Lorsque le magnétiseur jugera devoir terminer la séance, il aura la précaution de prolonger les passes au-delà des extrémités inférieures, en secouant ses doigts sans affectation. Il fera ensuite, devant le visage, la poitrine et l'estomac, plusieurs passes en travers, à la distance de quelques pouces : ces passes se font en présentant au magnétisé la surface intérieure

des mains, très-rapprochées l'une de l'autre, puis en les éloignant vivement chacune d'un côté opposé, comme deux rideaux que l'on ouvre.

Enfin, le procédé par lequel le magnétiseur doit terminer la séance magnétique, est de se placer près du malade qui sera debout, s'il peut s'y tenir, et de faire à distance d'un demi-pied, une main devant la poitrine, et l'autre derrière le dos; six à huit passes jusqu'aux pieds, c'est l'un des moyens les plus efficaces de dégager complètement la tête du magnétisé, et d'augmenter ses forces en régularisant la circulation. Cependant, il arrive quelquefois que, malgré ces précautions, la tête du malade lui semble encore trop pesante; il faut alors avoir recours à l'action puissante du souffle, et procéder comme si l'on voulait enlever du duvet de dessus la partie supérieure de la tête.

Les procédés, que je viens d'exposer, sont encore suffisans pour rétablir la santé des enfans qui ne sont atteints que de maladies de langueur, parce qu'ils régularisent sans la moindre secousse la circulation chez eux, et rétablissent comme par enchantement l'ordre dans leurs digestions, condition d'autant plus importante pour le développement physique et moral de l'homme, qu'indépendamment des maux présens que lui occasione le désordre de l'organe digestif; il est encore la cause prédisposante des maladies dont l'homme est accablé dans son adolescence, maladies qui déterminent chez la plupart des individus qui n'y succombent pas, une jeunesse presque cacochyme, et les conduits à la caducité avant l'âge de la vieillesse; enfin, comme les maux physiques absorbent presque toujours les facultés morales, l'homme meurt souvent sans avoir vécu.

La manière de procéder, indiquée dans ce chapitre, ne peut-être appliquable qu'aux individus qui jouissent de la faculté de se mouvoir librement. Je vais dire un mot de ceux à employer près des personnes obligées de garder le lit.

Lorsqu'un individu ne peut-être magnétisé qu'au lit, le magnétiseur doit engager les personnes qui en prennent soin, à ne rien changer aux habitudes du malade, relativement à ses vêtemens et à ses couvertures. Pour établir le rapport avec un être très-souffrant ou affaibli par la maladie, il suffit au magnétiseur de faire des passes générales, en présentant la surface intérieure des mains au-dessus de la tête du malade; à distance d'un pied, puis, de les descendre lentement, les doigts toujours courbés, devant le visage, la poitrine, l'estomac, le long des cuisses jusqu'aux genoux, et de là aux extrémités inférieures. Il est prudent, lorsqu'il n'y a point d'affections locales à combattre, de se borner à ces seuls procédés. La durée de la séance doit être d'une demi-heure, trois quart-d'heure si le malade peut le supporter. Les passes en travers, pour dégager la tête et la poitrine. ne doivent pas être oubliées.

Les procédés dont je viens de parler sont ceux dont je fais usage et que je vois continuellement employer avec succès, j'ai d'ailleurs la certitude qu'ils n'exposent le malade à aucun danger et qu'ils produisent chez lui tous les effets salutaires qu'il est susceptible d'éprouver du magnétisme; il m'a paru tout simple de les indiquer ici; néanmoins je dois observer que l'imitation minutieuse des passes n'est pas de rigueur; les personnes qui pratiquent le magnétisme avec quelque connaissance de ses effets, ont chacune leur mode de procéder; mais elles observent toutes, 1° d'établir un rapport physique, soit ainsi que je l'ai enseigné, soit d'une toute autre manière; 2° de distribuer, en commençant la séance, le principe vital nommé *fluide magnétique* dans toute l'habitude du corps du magnétisé; 3° d'éviter toute espèce d'action qui tendrait à faire refluer le sang vers le cœur, la poitrine ou le cerveau; 4° de débarrasser le magnétisé de l'ifluence magnétique par des passes transversales.

Veuve Touchard.

Continuation du traitement de M. Paul.

M. Le professeur Fouquier m'ayant communiqué la lettre du conseil général des hopitaux qui l'invitait à suspendre les expériences sur le magnétisme qu'il avait commencées à l'hopital de la Charité, je fis venir chez moi dès le lendemain le paralytique dont il a été question dans les précédens numéros de l'Hermès. Dans son état de somnambulisme, il me dit que le traitement magnétique pouvait seul le rendre à la santé, que si on ne trouvait pas le moyen de le continuer on le verrait tomber plus rapidement qu'il ne s'était relevé, enfin que sans le magnétisme, une mort prochaine était inévitable. Il n'avait pas achevé que mon parti était déja pris, j'avais résolu de le faire sortir de la Charité pour achever en ville une guérison qu'une administration mal éclairée me défendait d'opérer dans cet Hospice. Je fais grâce au lecteur des difficultés inouies que j'eus à surmonter; on eut moins de peine peut être à lui appliquer le séton sur la poitrine (*voir précédemment.*) Enfin malgré tous mes efforts, il ne quitta la Charité que le samedi soir 20 octobre. Le traitement magnétique fut repris le lendemain. Il ne s'était écoulé que peu de jours depuis l'interruption de mes soins, et il en ressentait déja les funestes conséquences. La maladie avait pris une marche rétrograde; des palpitations, des vertiges et la chute des forces, tels étaient les symptômes nouveaux que j'avais à combattre.

Ire Séance hors de la Charité, 21 octobre. Le somnambulisme se déclare en quelques minutes précédé des symptômes accoutumés. — Comment cela va-t-il? — Çà ne va pas — Quest-ce qui ne va pas? — M. le curé est-il ici?—Non.—C'est malheureux une grande fête se prépare.—Quel rapport cela a-t-il avec votre maladie?— Il m'a donné un S... R. — Il ne s'agit pas de cela; qu'est-ce qui ne va pas? — Que vous êtes curieux... plus tard. — Je veux le savoir de suite. — Eh bien la tête, les jambes

et encore... — Quoi donc? — Il n'y a pas d'autre moyen que de me faire une autre tête. — Expliquez vous? — Je fais ce que je ne dois pas faire; je me tourmente, je m'inquiète... si je chassais toutes ces idées de ma tête, il n'y a pas à douter de ma guérison : refaites-moi donc la tête. — Nous y travaillerons. — J'ai passé une nuit affreuse. — Pourquoi? — Ce magnétisme suspendu... — Il vous fait donc beaucoup de bien? — Oh oui, il faudrait cesser de me magnétiser, vous en verriez de belle. — Qu'arriverait-il? — Je vais vous le dire : bien des personnes hier se sont aperçues du changement; je commencais déja petit à petit à chanceler; j'aurais été encore un peu cette semaine, mais après, j'étais sur le dos. — Ensuite. — Il m'aurait été impossible de remuer ni bras ni jambes; heureux encore si je n'avais tourné de l'œil. — Le croyez vous bien fermement? — Je ne dirai pas, faisons-en la gageure, j'en suis tellement sûr !.. Je n'aurais jamais passé le mois prochain. — Maintenant que les conditions sont changées, il faut vous guérir. — Une chose m'inquiéte... il faut que je voie ma nièce... Ah la voilà (*geste de satisfaction*) qu'elle est gentille ! Comme elle se porte bien !.. la gaillarde ! — Est-ce que vous la voyez bien? — Vous ne la voyez donc pas M. Foissac? — Non certes. A près quelques réflexions qu'il est inutile de rapporter ici, nous continuons. — Que faut-il que nous fassions aujourd'hui ! — Si vous m'en croyez, aujourd'hui ou demain matin, une saignée, mais complète; je vous en dirai les raisons. — De combien? — Au moins de seize onces, n'y manquez pas. — Est-elle plus nécessaire aujourd'hui que demain? — N'importe. — A quelle heure précise faut-il la faire pour votre plus grand bien? — Demain matin, à huit heures et un quart... De quelle manière ferez-vous cette saignée? et je vous dirai quel temps il faut qu'elle coule, pour ôter la quantité de sang juste?

Ne pouvant lui fournir cette donnée qui repose sur des bases trop incertaines; et, après des questions qui tendaient à éclaircir quelques points obscurs de son dialogue, mais

qu'il éluda avec beaucoup d'adresse, je lui soufflai sur les yeux et il s'éveilla.

22 *octobre lundi.* Saignée à 10 heures du matin, mis en somnambulisme à 11.

—Comment allez-vous aujourd'hui?—(*avec contrainte*) Cela va bien. — Pourquoi avez-vous de l'humeur? — Je ne veux pas le dire — Il faut que je le sache. — Vous voulez donc que je vous tourmente .. laissons cela, M. Foissac... la saignée a bien fait... mais il en faudrait bien d'autres... vous allez m'aider. — Oui. — D'abord un bain de pieds soigné, pour aujourd'hui, demain matin des sinapismes. — Où — Aux pieds... les faire avec de la farine de moutarde, du vinaigre et de l'eau bien chaude et me les appliquer à la plante des pieds pendant une heure... oh comme ça fait plaisir! — Est-ce tout? — Il faut risquer une autre saignée .. me mettre à ne pouvoir remuer. Encore, encore, je ne réponds pas... — De quoi ne répondez-vous pas? — Ah mon Dieu laissons cela... M. le curé viendra-t-il aujourd'hui? — De quoi ne répondez-vous pas? — D'une attaque d'apoplexie. — Pour quand en êtes vous menacé? — Mais cela vous tourmente déjà. — Répondez: quand cette attaque? — Mercredi prochain. — A quelle heure? — A 7 heures du soir. — Par quoi serait-elle occasionée? — L'interruption du magnétisme. En vous magnétisant deux fois par jour pourrait-on réparer cela? — Essayons. — Est-il une méthode plus avantageuse de vous magnétiser que celle que je suis? — Non. Il faut éviter de me promener long-temps les mains. — L'eau magnétisée aurait-elle de l'action sur vous? — Oui, elle me fera beaucoup de bien, comme tout ce qui dépend du magnétisme. — Faut-il que la saignée de demain soit plus forte que celle d'aujourd'hui. — Oh oui! extrêmement forte, tachez de détourner le sang... Ce n'est pas tout, nous y reviendrons encore mercredi; et malgré tout ce qu'on peut faire je ne puis assurer que l'attaque n'aura pas lieu. — Serait-elle forte cette attaque? — Six

bons mois sans pouvoir me remuer. — Mais elle n'aura pas lieu. — Oh ! je ne puis pas l'assurer... M. Foissac ?—Eh bien. — C'est égal ; malgré le diable et ses cornes, vous en viendrez à votre honneur.

Suivent des prescriptions relatives au régime qu'il doit suivre, je lui dis en l'éveillant que je vais faire descendre le sang de sa tête ; je le magnétise quelques temps à grandes passes. « Ah que vous savez bien ce qu'il faut, me dit-il ; je passerais bien ma journée comme cela.

22 *otobre lundi soir.* M. Paul a eu vers deux heures une défaillance qui a duré dix minutes. — Comment allez-vous ce soir ? — (*Signe d'impatience.*) Cela va bien. — Allez-vous me dire de belles choses ? — Quand je serai dans ma bonne assiette, c'est là que je vous en dirai... je veux surprendre tous ces bêtas, je vais passer pour un prodige, je ferai des merveilles. — Faites en pour vous : garantissez vous de votre attaque ? — Oh cela... on va me croire sorcier, le diable m'enlève. — Y a-t-il quelque chose de changé dans votre état ? — Oh oui : mais avant de vous le dire, je voudrais savoir si vous vous en êtes aperçu. — Je ne me suis aperçu de rien. — Je vais m'expliquer alors ; le peu de surdité, ce petit air d'égarement, ces vertiges... — Mais ce n'est pas très-gai. — Allons voilà que vous commencez à vous inquiéter ; c'est ce que je voulais éviter. — Continuez. — Eh bien la surdité, l'air d'égarement, les vertiges et la défaillance sont les préludes de l'attaque... vous savez. — Allons, une volonté ferme, il faut la prévenir. — Ah s'il ne faut que vouloir !.. M. Foissac, il me semble que je vois mieux le soir que le matin. — Je vous entends... c'est-à-dire que vous avez plus de lucidité le soir. — Aucun mal à la tête. — Puisque vous êtes mieux disposé, examinez, prévenez cela. — On voit bien quand le mal vient ; mais le moyen de le prévenir ne vient pas de même. — Allons, il faut le trouver ; si vous ne pouvez pas, j'aurai recours à un autre somnambule. — Je ne veux pas ; d'ailleurs je n'y aurais pas

confiance. — Deux vésicatoires aux cuisses, aux jambes, par exemple ? — M. Foissac je n'aime pas celà... aux cuisses, il y a des inconvéniens... pour prévenir cela, il faudrait m'affaiblir d'une telle force ! — Mais vous n'avez rien dit des vésicatoires aux jambes. — Diable de médecine ! si je pouvais trouver quelque chose de plus doux ! — Que pensez-vous de ces vésicatoires ? — Oui ça fera du bien... mais... — Que faudrait-il encore ? — Je cherche inutilement. — Des frictions sur la colonne vertébrale ? — C'est très-bon... mais tout cela n'évite pas... — Si je vous mettais en somnambulisme long-temps avant l'attaque, et si je vous y laissais... — Ah c'est vrai .. voilà, voilà le grand moyen, le seul qui convienne et pare à tout... Voyons, dressons nos batteries, car il ne faut rien négliger. Ce soir un bain de pieds d'un quart d'heure bien chaud, immédiatement après deux vésicatoires aux mollets, de la grandeur d'une pièce de 5 f... M. Foissac si ce n'était pour vous, je préférerais mourir que de dire ce qu'il me faut, que d être encore drogué ; mais les imbécilles diraient : *Le magnétisme l'a bien guéri, c'est un spécifique pour la paralysie.* —Revenons. — Demain matin, quand on aura levé les vésicatoires, nous ferons une bonne saignée, mais grande, il ne faut pas avoir peur — Combien faut-il oter de sang ? — Ferez vous la saignée comme ce matin ? — Oui, mais un peu plus grande. — Eh bien ! il faut la laisser couler pendant douze minutes, elle se trouvera à peu près de vingt onces. — De combien a été la saignée de ce matin ? — Je vais vous le dire... Il y avait un peu plus d'une livre, mais bien peu, bien peu de plus peut-être un grain ou deux.

J'envoyai aussitôt chercher des balances pour vérifier l'exactitude de cette appréciation. En effet le sang pesait une livre et deux ou trois grains. J'invite les médecins à renouveler souvent cette expérience curieuse pour la science et sans dangers pour les magnétisés.

— Ensuite ? — La saignée faite, trois quarts d'heure après, les sinapismes... Ah si ce n'était pour vous, je pré-

férerais mourir. — Après? — Quel bon confesseur vous feriez... après... M. le curé... — Après les sinapismes? — C'est tout; c'est bien assez pour demain... Pauvre 29 (*c'était le numéro de son lit à la Charité*)! tu te proposais d'aller te promener, tu peux bien dire adieu pour demain à la promenade. — De combien de temps ne faut-il pas sortir? — (*Après beaucoup de difficultés.*) Pauvre Paul, toi qui aimes à prendre l'air; te voilà au moins encore pour une huitaine sans mettre le pied dans la rue! — Avez-vous quelque chose à ajouter. — Pour demain non, ci ce n'est qu'entre la saignée et les sinapismes il faudra me magnétiser, et encore le soir. Après-demain nous verrons.

Lorsque tous ces arrangemens furent pris, M. Paul s'abandonna à une gaieté que je ne lui connaissais pas encore; il fit des grimaces très-comiques, et des plaisanteries fort piquantes. Enfin il se prit à chanter, et dans un moment d'enthousiasme, il voulut gager, de faire une chose que je ne me permets pas de rapporter ici, la croyant, jusqu'à ce que je l'aie vue, hors des limites du possible.

M. Paul est à peine éveillé, que sa figure perd son expression de gaieté, et qu'il devient sombre et taciturne.

FOISSAC. D. M. P.

La suite au Numéro prochain.

Dans le dernier article, à la place de Oh!, *lisez*, point de réponse.

Attaques épileptiques, chez un enfant de douze ans, guéries par le magnétisme animal.

Le jeune *Jules Debatz*, âgé de douze ans, atteint, depuis son bas-âge, d'attaques épileptiques, a vu ses accès augmenter de jour en jour : il y a quelques années, ces accidens épileptiques ne se renouvelaient que tous les quinze jours au moins; mais, depuis quelque temps, il n'y a pas de semaine qu'une ou deux fois une interrup-

tion subite des fonctions sensoriales du mouvement des muscles de la face, des yeux et de la langue aient lieu. C'est principalement au lit que ces accès arrivent; les membres thoraciques et abdominaux sont dans l'agitation, et l'enfant a une grande difficulté à respirer.

Plusieurs médecins ont été consultés tour à tour et ont regardé cette maladie comme très-difficile à guérir; d'autres ont été plus loin, et l'ont jugée incurable; le dernier consulté, M. Th..., chirurgien ordinaire du Roi, a jugé qu'il fallait mettre cet enfant à l'hospice, pour lui faire subir un traitement rationnel. Il était douloureux pour une mère de penser qu'elle devait se séparer de son enfant, surtout songeant bien que jamais on ne lui donnerait les soins qu'elle s'empressait de lui prodiguer chaque fois que ses crises arrivaient. M. *Vandemont*, philanthrope par excellence, habitant tout près du jardinier *Debatz*, l'engagea à m'amener son enfant, lui assurant que le magnétisme seul pouvait le guérir, ou du moins le soulager. Le 28 octobre 1827 fut le premier jour que cet enfant me fut présenté : après l'avoir soigneusement examiné, rien ne put me faire fixer l'origine de cette redoutable affection, dans un trouble où l'abolition des fonctions de l'encéphale, aucune lésion de la tête par violence, n'annoncent qu'il existe chez lui épanchement séreux ou sanguin, aucune déformation de la tête; cependant son sommet paraît un peu plus élevé; on a cru pendant long-temps que le jeune Jules avait des vers intestinaux, mais rien n'a pu confirmer ce pronostic, surtout après avoir fait usage maintes fois de purgatifs anthelmintiques, et même pris plusieurs fois de la racine de grenadier, remède souverain contre le tænia.

L'enfant ne se plaint point de maux de tête, point de lassitude dans tout le corps après les accès, qui ont lieu particulièrement au lit, aucune trace de langueur ne se remarque sur le visage, et si le jeune Jules est pâle. je l'attribue aux saignées réitérées qu'un médecin imprudent a cru devoir faire subir à ce pauvre enfant; cette

pâleur se dissipe peu à peu, et si l'on ne tracasse point le petit malade, il revient bientôt à son état primitif.

Tout l'attirail des médicamens anti-spasmodiques ayant été employé, on pense que je suis en garde de rien ordonner de pareil. L'eau magnétisée seule a été la boisson journalière du petit malade; il en buvait à tous ses repas La première séance magnétique a eu lieu le 1er novembre, la seconde le 3, à deux heures du soir très-régulièrement. Rien d'extraordinaire dans ces deux séances : le jeune Jules est fort docile; tout ce qui se passe autour de lui l'étonne; il suit attentivement des yeux les passes pratiquées devant sa figure et le long de ses bras, lorsque je ramène mes pouces sur le creux de l'estomac; il se remue paraît agité légèrement; La pupile est dilatée, il repousse mes mains ou se renfonce sur la chaise où il est placé, pour éviter le contact immédiat; lorsque je tiens mes mains à distance, il est plus calme, les yeux se ferment, il paraît être dans un bien-être inexplicable; les inspirations plus fortes s'apaisent insensiblement, et les effets produits par les premières passes magnétiques se dissipent presque entièrement. C'est dans cet état constant que s'est trouvé le petit Jules pendant tout le temps qu'a duré ce traitement. Tous les deux jours régulièrement il a été magnétisé pendant une heure, et seulement une demi-heure après quelques séances, et lorsque la sensibilité magnétique a été bien développée. Son père, M. Debatz, jardinier fleuriste, cul-de-sac Coquenard, n° 23, ou sa mère, ont presque continuellement assisté à ce traitement, de même que M. Vandemont, ancien greffier, demeurant rue Rochechouart, n° 46, qui m'avait envoyé cet enfant; madame Hoffmann, accoucheuse, rue Montorgueil, n° 102, en a également été témoin.

Ce traitement a duré jusqu'au 2 décembre, et au moment où j'écris, l'enfant n'a pas eu une seule rechute, les accès ne sont plus revenus, son sommeil n'a plus été agité; l'eau magnétisée, bue en grande quantité, lui a

fait beaucoup de bien, elle lui procurait d'abondantes garde-robes, lui donnait de l'appétit et calmait son sommeil précédemment très-agité. Pendant tout ce traitement, qui a duré environ cinq semaines, il n'a eu qu'un léger accès, et ses parens l'ont tout naturellement attribué à un surcroît de nourriture que l'enfant a pris le jour d'un baptême, des bonbons mangés en quantité, son heure de sommeil interrompue, tout cela a certainement ramené cette crise convulsive, mais, au rapport de sa mère, elle a été si faible et de si peu de durée qu'on a eu peu de peine à l'apaiser.

L'amélioration de la santé de cet enfant m'a déterminé à le remettre aux soins de son excellente mère, à qui j'ai donné les instructions nécessaires pour me suppléer, la priant de m'appeler si les accidens se renouvelaient.

Nous aurons soin de tenir nos lecteurs au courant de ce qui pourrait survenir au jeune Jules Debatz débarrassé si miraculeusement depuis plus d'un grand mois de ces attaques convulsives et épileptiques qui, revenant de jour en jour plus fréquemment et avec plus d'intensité, menaçaient de devenir effrayantes; et plongeaient ses malheureux parens dans la plus vive affliction.

Paris, 15 *décembre* 1827. Dr. Dubouchet.

A M. LE RÉDACTEUR DE L'HERMÈS,

Paris, 1er décembre 1827.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous transmettre un fait qui doit intéresser vos lecteurs, puisqu'il repose sur un article de votre journal.

Madame Dair, jeune femme d'environ 26 ans, d'une complexion grasse et d'un tempérament sanguin, domiciliée rue Mouffetard, n° 101, éprouvait depuis plusieurs mois des nausées fréquentes accompagnées de coliques plus ou moins douloureuses qui la privaient du sommeil. Sa bouche était très-mauvaise, son appétit nul, et elle atteignait un état de maigreur affligeant. Une grossesse sur-

venue, prise pour cause des divers accidens qu'elle éprouvait, l'empêcha, bien que le mal augmentât, de rien entreprendre pour en être soulagée. Ce n'est que dans le courant de juillet dernier qu'elle aperçut pour la première fois dans ses déjections une substance membraneuse. Elle lui causa assez d'effroi pour la forcer de cousulter un médecin, il lui dit qu'elle avait un solium (*ver solitaire*): cinq aunes de ce ver qu'elle rendit quelque temps après par la bouche, ne lui laissèrent plus de doute sur cette assertion.

Je proposai comme remède en cette circonstance l'emploi du fil et du miel annoncés dans le 17e numéro de l'Hermès, page 165 : son innocence et son agrément ayant plu à madame Dair, elle en commença l'usage dès le lendemain, et à la sixième prise tous les accidens précités avaient disparu. Une violente colique fut la dernière. Depuis ce temps elle jouit de la meilleure santé. Son appétit est revenu et elle reprend visiblement son premier embonpoint.

Agréez, Monsieur, l'estime parfaite avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très humble serviteur,
MILLIN DE SÉVOYE.

L'heureux résultat qu'a eu pour madame Dair la publication du remède du fil et du miel donné par une personne en somnambulisme magnétique m'a décidée d'insérer à l'avenir dans ce journal un assez grand nombre de prescriptions faites dans cet heureux état; leur simplicité sera pour les malades qui voudront en faire usage, une garantie suffisante.

Je sais que la différence des constitutions sera souvent un obstacle à la parité des résultats, mais ces remèdes offrant, avec la certitude de n'être jamais nuisibles, la possibilité d'opérer la guérison de quelques-unes des personnes qui s'y soumettraient, je ne crois pas devoir les laisser dans l'oubli.

Ve TOUCHARD.

MM. les membres de la commission du magnétisme, s'étant réunis après la suspension des expériences de la Charité, ont écrit au conseil général d'administration des hôpitaux pour demander l'autorisation de recommencer les expériences. La lettre de la commission rappelle au conseil la décision de l'Académie sur la question

du magnétisme, et la nécessité où elle se trouve pour donner à ses travaux le cachet de l'authenticité, de puiser dans les hôpitaux les sujets qu'on se propose de soumettre au magnétisme ; enfin MM. les commissaires de l'Académie ont cru pouvoir garantir aux administrateurs, d'après les expériences les plus récentes, que l'action du magnétisme, habilement dirigé, n'offre aucun des inconvéniens que ses aveugles ennemis lui prêtent, et que dans quelques circonstances elle produit des phénomènes curieux et des avantages incontestables.

On sait d'avance quelle sera la réponse du conseil général d'administration des hôpitaux.

Nous nous empressons de répondre aux lettres que plusieurs de nos lecteurs nous ont fait l'honneur de nous adresser relativement à l'un des articles de M Deleuze, inséré dans le Numéro d'août 1827, ayant pour titre : *Des obstacles qui se sont opposés et qui s'opposent encore à la propagation du magnétisme animal.* C'est dans cet article que se trouve la réflexion suivante, objet de l'attention d'une partie de nos Abonnés : « Un homme de beau-« coup d'esprit a récemment donné une théorie qui se « rapproche de celle de Van-Helmont. Il est fâcheux « qu'il y ait mêlé des idées de physique et qu'il ait voulu « déterminer la nature du principe occulte qui est l'a-« gent du magnétisme. Il suffit de constater l'existence « de ce principe, en évitant de l'employer pour l'expli-« cation des phénomènes d un autre ordre. »

Cette note a fait naître le désir de connaître d'une manière plus précise l'ouvrage qui y a donné lieu ; il se trouve dans notre librairie son titre est, *Esquisse de la nature humaine* (1). Monsieur Chardel, juge, en est l'auteur ; il admet comme Van-Helmont un intermédiaire entre l'âme et la matière ; cet intermédiaire c'est la vie dont la modification obéit à la volonté et reçoit le nom de fluide magnétique animal. Monsieur Deleuze ne rejette pas cette opinion mais il dit qu'il faut s'abstenir de toutes recherches sur la nature inconnue de cet agent. l'auteur de l'esquisse, au contraire, les croit nécessaires, et pour obtenir des lumières à ce sujet il a recommencé la science. Le soleil et les planètes, selon lui, renferment deux élémens différens destinés à s'unir dans la composition des corps. Il pense que les théories sur la propagation du son et de la lumière sont fondées sur des hypothèses chimériques, et rend, au surplus, hommage aux découvertes de la physique moderne et à l'admirable précision

(1) Un volume in-8°, prix 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

de ces expériences. L'auteur passe ensuite à la partie physiologique. Là il s'occupe du sommeil et des rêves, il indique la cause des hallucinations, de la folie, et du délire des malades; il donne une explication des phénomènes magnétiques et de la formation de l'état magnétique improprement appelé somnambulisme. L'auteur paraît avoir beaucoup observé. Quelques personnes d'un mérite reconnu désireraient que son ouvrage eût plus d'étendue, elles s'accordent à dire que la simplicité des principes que l'auteur y expose semble se prêter sans efforts aux conséquences qu'il en tire, et qu'il est facile de reconnaître que sa théorie de la formation de la vie se rattache à l'Indianisme et remonte à la plus haute antiquité. Il essaye dit-il, de revenir aux vérités instinctives que les savans ont abandonnées en créant des hypothèses pour expliquer la nature.

AVERTISSEMENT.

Nous avons l'honneur de prévenir MM. nos Abonnés que la seconde année de ce Journal se terminera fin de février prochain et que la troisième commencera en mars suivant : nous espérons qu'ils voudront bien renouveler leur abonnement avant cette dernière époque, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi de leurs Numéros ; nous nous faisons un devoir de les assurer que notre exactitude et notre zèle dans l'intérêt du magnétisme seront toujours les mêmes

Si dans le nombre de nos Lecteurs il s'en trouvaient qui aient quelques observations à nous faire, nous les accueillerons avec reconnaissance.

Dans l'intérêt de l'humanité, nous invitons les personnes qui magnétisent, de tenir un journal exact des traitemens qu'elles font, et, si le malade le permet, de vouloir bien l'adresser au Rédacteur du Journal de l'*Hermès*, quai des Augustins n° 25 ; une masse de faits aident plus à la conviction que toutes les dissertations possibles, d'ailleurs n'est-ce pas acquitter un devoir envers ses semblables que de leur apprendre qu'il existe dans le monde une science qui procure le premier de tous les biens, la santé.

Les personnes qui désirent des notions sur tout ce qui est relatif au magnétisme, peuvent s'adresser au bureau du Journal de l'*Hermès*, elles les y recevront gratuitement.

De l'Imprimerie de C. THUAU, rue du Cloître-Saint-Benoît n° 4.

L'HERMÈS,

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

DE L'ÉTAT ACTUEL DU MAGNÉTISME,

De ses progrès, et de la marche à suivre pour en obtenir les effets les plus salutaires.

Lorsque j'ai inséré dans l'*Hermès* quelques réflexions sur les obstacles qui s'opposaient à la propagation du magnétisme, je ne prévoyais pas qu'il s'en élèverait un autre dont je ne connaissais pas d'exemple : l'administration des Hospices a défendu qu'on continuât les expériences faites à la Charité par le D. Foissac, sous les yeux de M. Fouquier et des membres d'une commission de l'Académie de Médecine : ainsi on permet aux médecins de faire l'essai de poisons qui seraient mortels si l'on se trompait le moins du monde sur la dose ou sur le mode d'application; on leur permet de tenter les opérations les plus dangereuses pour guérir des maladies auxquelles on ne connaît point d'autre remède, et on leur interdit de passer légèrement les mains sur des malades, et d'observer le bien que peut produire un sommeil qui n'est point excité par des narcotiques, mais par des procédés si simples que ceux sur qui on les emploie ne les remarquent pas. Je ne me permettrai aucune réflexion sur cette mesure : j'ai trop de respect pour les membres de l'administration des Hospices, pour ne pas penser qu'ils ont été déterminés par des raisons qui me sont inconnues.

Heureusement le paralytique dont on avait entrepris la cure, et qui présentait des phénomènes étonnans, est sorti de la Charité, et M. Foissac (1) continue son traitement dans une maison particulière. Il marche sans béquilles, et il affirme qu'il sera entièrement guéri au commencement de janvier (2).

Je n'ajouterai donc rien à ce que j'ai dit des obstacles qui ralentissent la propagation du magnétisme : ils s'applaniront avec le temps; mais il en est d'autres qui empêchent qu'on n'en tire tout le parti possible pour le bien de l'humanité; c'est de ceux-ci que je me propose de parler.

Les discussions auxquelles on s'est livré, les écrits qu'on a publiés, les expériences qu'on a faites, ont démontré la réalité de l'agent magnétique : on reconnaîtra bientôt que cet agent, auquel l'homme peut imprimer un mouvement déterminé, franchit les distances en passant à travers les corps; que son influence se fait sentir aux malades sur lesquels on le dirige, et qu'il est la cause de plusieurs phénomènes dont on niait l'existence, parce qu'ils sont inexplicables par les lois physiques. Il en résultera des changemens considérables dans nos systèmes de physiologie : on ne rejettera plus comme des fables un grand nombre de faits extraordinaires rapportés dans l'histoire; mais aura-t-on acquis une connaissance exacte du principe du magnétisme et du rôle qu'il joue dans la nature? l'aura-t-on bien distingué des agens physiques, dans les cas où il se montre agissant de concert avec eux? en aura-t-on classé méthodiquement les effets? aura-t-on tracé la marche qu'il faut suivre pour le faire servir

(1) On ne doit point oublier que c'est M. Foissac qui a le premier écrit à l'académie de médecine pour offrir de lui montrer des phénomènes magnétiques, et que sa lettre a été la cause de la discussion d'après laquelle on a nommé une commission. M. Foissac a éprouvé beaucoup de contrariétés : rien n'a pu ralentir son zèle. Son nom sera cité honorablement dans l'histoire des progrès du magnétisme.

(2) Sa prédiction s'est vérifiée.

à la guérison des maladies, pour exercer une influence salutaire sur les dispositions morales, et pour nous donner des lumières sur la nature de l'âme? aura-t-on déterminé les conditions qui doivent nous engager à accorder de la confiance aux somnambules, le genre d'objets sur lesquels ils peuvent nous donner des notions exactes, les moyens de favoriser leur clairvoyance et de s'assurer du degré auquel elle est parvenue? aura-t-on indiqué la conduite qu'il faut tenir avec eux pour qu'ils ne parlent jamais que d'après leurs sensations et leurs facultés instinctives, et pour leur interdire absolument l'entrée du domaine de l'imagination? auta-t-on bien reconnu les ménagemens que leur état exige, et l'inconvénient des expériences et même des questions de curiosité? aura-t-on enfin signalé les dangers du magnétisme de manière que personne ne puisse y être exposé qu'autant qu'il l'aura voulu, et que s'il se trouvait des hommes assez pervers pour abuser d'une puissance que Dieu nous a donnée pour le bien, ils fussent toute leur vie tourmentés par le remords si cet abus restait secret, et regardés comme coupables d'un crime s'il était connu? Je crains que cette époque ne soit encore éloignée, et je pense que les hommes éclairés et vertueux qui se sont dévoués à la cause du magnétisme, doivent s'occuper à diriger leurs contemporains vers ce but important, bien plus qu'à leur prouver la réalité des phénomènes, sur laquelle il ne restera bientôt aucun doute, par une suite naturelle de la marche des choses.

Étranger comme je le suis à la physiologie, à l'anatomie et à la médecine, c'est peut-être témérité de ma part de donner des conseils à des savans et à des médecins sur un objet qui est lié aux sciences qu'ils ont approfondies: il est naturel qu'ils pensent qu'avec les connaissances qu'ils ont acquises par de longues études, il leur suffit de jeter les yeux sur les faits pour les apprécier et pour en tirer des conséquences : j'espère cependant que les motifs qui m'engagent à leur pro-

poser mes doutes me rendront excusable à leurs yeux.

Je me suis occupé du magnétisme pendant plus de quarante ans; je me suis formé à l'école de M. de Puységur; j'ai recueilli de tous côtés les faits et les opinions; j'ai été en correspondance avec les hommes les plus distingués parmi ceux qui se sont occupés du même objet; j'ai vu et produit moi-même les effets les plus extraordinaires; j'ai lu tous les ouvrages écrits en France sur le magnétisme, et quelques-uns de mes amis ont bien voulu faire pour moi des extraits, et même des traductions des meilleurs de ceux qui ont été écrits en Allemagne : je suis donc fondé à croire que j'ai réuni assez de matériaux pour servir de base à une opinion raisonnable. La plupart de ces matériaux ne m'appartiennent point, je n'ai fait que les rapprocher et les comparer à ce que j'ai vu pour en tirer des résultats. Je dois mes principes essentiels à M. de Puységur; ma conviction aux effets que j'ai produits d'après ces principes, mes connaissances aux observations qui m'ont été communiquées par des hommes plus habiles que moi : quoique mes ouvrages aient été favorablement accueillis, je n'ai nul droit d'en tirer vanité. Tous les jours mes idées se rectifient, et ce qui est remarquable, c'est que tous les jours je me vois obligé de reconnaître la réalité de quelques phénomènes qui m'avaient paru incroyables, et de revenir à des vérités qu'on m'avait d'abord enseignées, et dont j'avais négligé d'examiner l'importance. Il est possible que je prenne pour des vérités essentielles des opinions qui n'en sont pas : mais il est certain que ces opinions ne peuvent avoir des conséquences fâcheuses pour la religion et la morale, et qu'en dirigeant nos recherches sur des phénomènes d'un autre ordre elles n'attaquent aucun des principes démontrés en physique. Je vais donc exposer mes idées : c'est une semence qui fructifiera tôt ou tard, si des hommes aussi bien intentionnés et plus instruits que moi veulent bien en cultiver les produits.

On a dans un temps considéré le magnétisme comme une influence que tous les êtres exercent les uns sur les autres à l'aide d'un fluide qui remplit l'univers et qui pénètre tous les corps : ce système n'est point prouvé, et quand il serait vrai, il n'en serait pas moins difficile d'en faire des applications utiles. Ne nous en occupons donc pas, et contentons-nous d'examiner le magnétisme humain, dont l'existence nous est connue, et dont l'observation et l'expérience nous ont appris à faire usage pour le bien de l'humanité. Si nous l'examinons attentivement, nous verrons qu'il repose sur quelques principes mystérieux, entièrement incompréhensibles, mais dont la vérité n'est pas moins démontrée par les résultats. Il en est du magnétisme comme de la vie : l'action de l'un et celle de l'autre sont également évidentes ; le principe est également incompréhensible. Nous ne savons ce que c'est que le magnétisme que par les effets qu'il produit, par l'observation des procédés qui le mettent en action, et des modifications que nous pouvons lui imprimer. Mais si la nature de l'agent est un mystère, nous reconnaissons en nous-mêmes la faculté de le mettre en action, et s'il nous reste encore bien des choses à apprendre, sur l'étendue de sa puissance, sur les moyens de l'augmenter ou de la modérer, sur ceux de la diriger convenablement, la série des observations dissipera peu à peu nos doutes et nos incertitudes.

J'ai défini le magnétisme une émanation de nous-mêmes dirigée par la volonté. Cette définition me semble exacte, pourvu qu'on l'applique seulement au magnétisme humain ; celui qu'il nous importe de connaître. Les conséquences en sont de la plus haute importance. Comme nous sommes composés d'une âme et d'un corps, cette émanation participe de l'un et de l'autre. Il y a donc dans le magnétisme une action du corps que j'appelle action physique, et une de l'âme que je nommerai psychique : il y a enfin une action mixte.

L'émanation psychique distingue l'action magnétique

de toute autre action : c'est elle qui modifie l'action physique et qui lui imprime un caractère essentiel et particulier.

La foi, la volonté, la confiance, sont les principes qui mettent cette action en jeu. J'avais précédemment tout accordé à la volonté. Je ne regardais la foi et la confiance que comme des motifs déterminans de la volonté. Cela était plus clair, plus raisonnable; et je me souviens que M. de Puységur avait été frappé de mes réflexions à ce sujet; mais l'observation des faits m'a convaincu que je m'étais trompé, et que par elle même la foi jouait un rôle important. Il en est de même de la confiance; qui du reste est toujours associée à la foi, puisqu'elle ne peut exister sans elle.

Il suit de la définition que j'ai donnée, que pour magnétiser avec fruit, il faut être sain de corps et d'esprit, et qu'on agira d'autant mieux qu'on aura plus de santé, et surtout plus de qualités morales. Le magnétiseur qui aurait une maladie dans le sang ferait du mal par son émanation physique : celui qui aurait des vices, de mauvaises intentions, ferait mal moralement par son émanation psychique, et comme l'action psychique est la plus forte, il est évident que l'on fait d'autant plus de bien par le magnétisme qu'on a plus le désir d'en faire, et toute pensée qui détourne l'attention de ce but essentiel, en suspend ou détruit l'efficacité.

Le magnétisme est un instrument de charité. Il y a trois vertus principales, dit saint Paul, la foi, l'espérance et la charité, mais la charité est la plus grande : *charitas autem major est :* et ceci peut sans restriction s'appliquer au magnétisme.

Les expériences qu'on a faites récemment ont convaincu plusieurs médecins de la réalité de l'agent magnétique, mais ce qu'on leur a montré jusqu'ici ne donne que des notions vagues sur l'usage qu'on en peut faire et sur les avantages qu'on en peut retirer : on n'a considéré que l'action physique, et c'est le point le moins important : on

a reconnu l'action d'un principe psychique, parce que quelques expériences ont démontré l'influence de la volonté; mais on s'est arrêté là. On s'est dit : la volonté lance hors de nous l'agent magnétique, comme elle envoie de notre cerveau à notre main la force nécessaire pour soulever un poids; et l'on ne s'est point demandé quelles modifications les diverses facultés de l'âme peuvent imprimer à cet agent; et si quelques phénomènes en ont donné l'idée, on n'en a tiré aucune conséquence. Partons maintenant du point où l'on est parvenu, et voyons comment, après avoir triomphé des obstacles qui s'étaient opposés à ce qu'on reconnût la réalité du magnétisme, on triomphera de même de ceux qui empêchent qu'on n'en tire tout le parti possible pour le soulagement des maux physiques et moraux de l'humanité.

Ici je suis obligé de dire mon avis sur la marche qu'on a suivie : je suis bien loin de la désapprouver puisqu'on a déterminé des médecins à porter leur attention sur des faits qu'ils n'avaient pas pris la peine d'observer; mais il est temps d'en suivre une autre si l'on veut parvenir à des résultats véritablement utiles.

Je pense que les expériences faites en public, celles qu'on fait dans la seule vue de convaincre des incrédules, celles qui ont pour but tout autre motif que celui de soulager ou de guérir des malades, ou d'exercer une influence salutaire, sont insuffisantes pour nous faire connaître la puissance et l'efficacité du magnétisme : qu'elles peuvent encore moins nous donner une juste idée des facultés somnambuliques, des lumières qu'on peut en obtenir, et de l'usage qu'on en peut faire.

Sous le simple rapport de l'action physique, il est certain que les effets qu'on obtient en présence de nombreux témoins sont toujours désordonnés; que le magnétiseur ne saurait conserver, au milieu des spectateurs qui l'entourent, le calme nécessaire pour que son attention ne soit jamais détournée de l'objet essen-

tiel et qu'il lui faut une puissance fort rare pour neutraliser l'action qu'exercent, même à leur insçu, et les incrédules et les curieux, et principalement ceux qui veulent faire des épreuves. Il est d'ailleurs impossible que toutes les expériences réussissent, et je ne saurais trop admirer que les plus importantes de celles qui ont été faites à la Charité aient réussi de manière qu'on ne puisse les combattre. Heureusement les dispositions à l'examen du magnétisme sont aujourd'hui plus favorables qu'elles ne l'étaient il y a quelques années; et l'on est arrivé à ce point par une série d'observations telle que nous sommes fondés à espérer qu'on ne rétrogradera pas.

Depuis qu'il a été question du magnétisme à l'Académie de Médecine, plusieurs médecins en font usage dans leur pratique, et quelques-uns ont publié la relation des cures qu'ils ont opérées. Il en est qui ont chez eux un traitement où ils reçoivent les malades qui se présentent; il est probable que leur exemple sera suivi. Je le désire; mais il est une crainte dont je ne saurais me défendre : c'est qu'il n'y ait une rivalité entre les médecins magnétiseurs; que les uns ne désapprouvent la méthode que suivront les autres; qu'il ne se forme diverses écoles. C'est ce qu'on a vu souvent dans la médecine, et la lumière a jailli des discussions auxquelles les différens systèmes donnaient lieu. En magnétisme, il n'en serait pas ainsi : un sentiment de bienveillance doit unir tous ceux qui s'en occupent; ni l'intérêt ni la vanité ne doivent influer sur leur jugement. Que chacun se fasse une méthode particulière, peu importe, pourvu que la confiance et la charité en soient la principale base. Sachons nous instruire par les résultats qu'obtiennent ceux qui employent d'autres procédés que nous. Le principe fondamental est connu; mais la science n'est pas assez avancée pour qu'on puisse prescrire des règles invariables sur le mode d'application. Nous avons appris beaucoup de choses depuis que M. de Puységur a publié ses

premiers Mémoires, soit par les travaux de Klugge, de Wolfart, de Kieser, de Passavant et autres médecins, soit par des observations faites en France, et dont quelques-unes sont insérées dans l'*Hermès*. Le temps nous révélera de nouvelles vérités; il nous en rappellera d'autres qui ont déjà été dites, mais auxquelles on n'a pas fait attention. Prenons donc la science au point où elle est parvenue, et souvenons-nous bien que l'adoption d'un système est le plus grand obstacle aux progrès qu'elle peut faire.

Lorsque la croyance au magnétisme sera devenue générale, il est possible que le zèle pour le bien de l'humanité et l'amour de la science déterminent plusieurs médecins à se réunir pour établir un traitement en grand comme ceux de Mesmer et d'Eslon en 1784, et plus récemment celui de M. Wolfart à Berlin. Dans ce cas, il serait essentiel que le médecin en chef, et même ses principaux coopérateurs, eussent déjà acquis une réputation dans l'exercice de la médecine; ils inspireraient plus de confiance; on les jugerait plus capables d'apprécier les effets du magnétisme, les circonstances dans lesquelles il peut être utile, les remèdes qui doivent lui être associés, et personne n'oserait les calomnier en les accusant de faire une spéculation; car on ne peut se dissimuler que le magnétisme aura pendant long-temps encore des ennemis, et il faut opposer des noms respectés à celui de quelques hommes célèbres qui s'étaient déclarés ses antagonistes.

Ceux qui voudront fonder un établissement qui donne au magnétisme le rang qu'il doit occuper dans les sciences médicales, seront sans doute assez instruits pour n'avoir pas besoin de mes conseils; mais ils ne seront pas fâchés que je leur expose mes idées sur l'organisation du traitement, sur les difficultés à vaincre, sur les précautions à prendre, sur les moyens de se faire aider, et sur le parti qu'ils peuvent tirer des somnambules.

La première difficulté que présente l'établissement d'un traitement magnétique est celle des frais qu'il exige ; il faudra du zèle et de la générosité pour ne pas en être effrayé ; mais les succès qu'on aura d'abord obtenus applaniront cet obstacle. Il est évident qu'il faut que les médecins soient convenablement dédommagés du temps que le magnétisme leur fait perdre ; ils ne magnétiseront certainement pas pour gagner de l'argent, *et non erit spes lucri in cogitationibus suis*, dit Van Helmont ; mais ils doivent trouver dans l'exercice du magnétisme les mêmes avantages que dans celui de la médecine ordinaire. Cela est de toute justice ; ils ont sacrifié leur fortune pour l'étude de la médecine, ils ont renoncé à tout autre état ; il faut que le prêtre vive de l'autel. La comparaison est juste. S'ils ne sont pas plus capables que d'autres de magnétiser, ils le sont de mieux diriger le magnétisme, de l'appliquer mieux à la guérison des maladies, et d'y joindre à propos les remèdes de la médecine.

Ceux qui voudront bien se dévouer à cette noble fonction auront d'abord commencé par s'examiner eux-mêmes pour savoir s'ils sont doués à un haut degré des facultés magnétiques ; ils se feront suppléer auprès de ceux de leurs malades dont la guérison n'exige point de crises, mais seulement une action douce et souvent renouvelée, en enseignant au mari à magnétiser sa femme, à la mère à magnétiser son mari et ses enfans, à une sœur à magnétiser sa sœur, de manière que la pratique du magnétisme devienne une médecine de famille et un nouveau lien d'amitié. Ils dirigeront les traitemens de ceux qui les auront consultés, et ils tiendront note des effets qui auront été obtenus sous leurs yeux ; ils deviendront ainsi l'objet de la vénération et de la reconnaissance de ceux dont ils auront opéré la guérison.

On n'admettra point de curieux au traitement. On aura examiné l'état du malade avant d'entreprendre de le

magnétiser ; on en aura pris note. La guérison obtenue, ou du moins le soulagement notable, seront des preuves suffisantes de l'efficacité du magnétisme.

S'il se présente un malade qu'on juge absolument incurable, on pourra l'admettre ; mais on aura soin auparavant de constater son état, de déclarer ce qu'on en pense, et de remettre à ses plus proches parens une copie de cette déclaration, pour qu'on n'accuse pas le magnétisme d'avoir aggravé la maladie, ni les médecins d'en avoir conseillé l'usage comme s'ils en espéraient du succès.

Les traitemens magnétiques avec un réservoir et le secours de l'eau magnétisée présentent de grands avantages ; mais il est des maladies pour la guérison desquelles on a besoin d'insister sur les procédés, et je doute que sans leurs secours, on parvint à dissoudre des glandes au sein, des obstructions, des tumeurs abdominales, ni même à dissiper des douleurs de rhumatisme. Or, le médecin ne pourra, dans une séance d'une ou deux heures, donner des soins à dix ou douze malades. Il y a aussi des maladies dans lesquelles il se déclare des crises nécessaires pour la guérison, et qui exigent un traitement particulier, soit parce que ces crises seraient contagieuses, soit parce qu'il faut s'occuper uniquement du malade pour les développer et les terminer. L'action psychique est d'ailleurs bien moins efficace dans les traitemens nombreux que dans les traitemens individuels. Il faudra donc que le médecin, chef du traitement, ait plusieurs coopérateurs dont il soit sûr comme de lui-même.

Les médecins qui voudront magnétiser individuellement leurs malades hors de la salle du traitement, ne pourront en magnétiser que deux ou trois ; s'ils se chargeaient d'un plus grand nombre, ils seraient obligés de renoncer à la médecine ordinaire, ce qui ne doit pas être. D'ailleurs, leurs forces n'y suffiraient pas ; il faudra donc qu'ils se fassent suppléer, et qu'ils se bornent à di-

riger le traitement. Or, il est souvent difficile de se faire suppléer. Dans les indispositions légères, il est tout simple, comme je l'ai déjà dit, de s'adresser à un parent ou à un ami du malade; mais, dans les cas graves, cela exige beaucoup de précautions. Il ne suffit pas de s'être assuré que celui qui veut bien offrir ses soins a de l'affection pour le malade; il faut examiner s'il a la confiance indispensable pour le succès, s'il a les facultés nécessaires pour produire de grands effets, si son fluide convient, s'il a cette espèce de sentiment instinctif qui détermine à graduer sa force selon les circonstances, à diriger l'action sur tels ou tels organes; s'il ne sera point effrayé des crises, et s'il saura les développer. Cette difficulté ne disparaîtra que lorsque le magnétisme sera plus connu, et que beaucoup de gens auront fait l'essai de leur puissance. Les médecins ne peuvent avoir à leurs ordres des magnétiseurs dont ils disposent, comme ils le faisaient des chirurgiens de seconde classe dans le siècle de Louis XIV.

La pratique du magnétisme ne saurait jamais être une profession qu'on choisisse comme un moyen de fortune, parce que son efficacité dépend des sentimens du cœur de celui qui l'exerce. Un médecin, un chirurgien traitent avec le même soin et le même succès le malade pour lequel ils ont de l'affection et celui qui ne mérite aucun intérêt. C'est la maladie, et non les qualités personnelles de l'individu qu'ils considèrent. Un magnétiseur ne peut agir efficacement que sur le malade vers lequel il se sent attiré; il faut que le désir de faire du bien soit le motif déterminant de sa volonté, que ce désir exalte ses facultés et soutienne sa confiance; il faut qu'il soit continuellement occupé du malade auquel il se dévoue, qu'il soit bien résolu de ne jamais l'abandonner tant que ses soins pourront être nécessaires, et de discontinuer le traitement s'il le jugeait inutile; il faut enfin que, tant que dure le traitement, un lien d'amitié et de confiance unisse le magnétiseur et le magnétisé; que le premier

ne soit jamais déterminé par un intérêt personnel, que le second ne croie jamais pouvoir, après sa guérison, s'acquitter par un paiement du service qu'on lui a rendu; car le dévoûment et les affections de l'âme ne peuvent se payer.

Les principes que j'ai exposés me semblent propres à éclairer sur le choix d'un magnétiseur, et les malades qui voudront avoir recours au magnétisme, et les médecins qui en conseilleront l'usage. C'est à eux à tirer des conséquences de ces principes, et à en modifier l'application selon les circonstances.

Si les médecins qui se seront dévoués à la pratique du magnétisme veulent se mettre au-dessus des sarcasmes dont il a été l'objet, le faire triompher de tous les obstacles, et le rendre également utile aux malades de tout âge, de tout sexe et de toute condition, il faut qu'ils trouvent moyen d'engager quelques femmes de mérite à les seconder dans leur entreprise.

Parmi les femmes qui se sont occupées du magnétisme, il y en a qui seraient très-capables de diriger un traitement pour les personnes de leur sexe, en se faisant aider par une amie dont elles connaîtraient les dispositions. Cela serait de la plus grande utilité; bien entendu que le traitement serait sous l'inspection d'un médecin. Ce médecin n'assisterait point aux séances; mais il aurait d'abord constaté l'état des malades; il se ferait rendre compte des effets qui seraient produits; il donnerait des conseils lorsqu'il serait appelé; il déciderait s'il est à propos de continuer ou de suspendre le traitement; il prononcerait enfin sur l'amélioration ou la guérison qu'on aurait obtenue. Il est évident que pour les jeunes femmes et les demoiselles, il est toujours préférable que le magnétisme soit exercé par des personnes de leur sexe, et que dans la plupart des cas, elles seraient obligées d'y renoncer sans cette condition. Et qu'on ne croie pas que les femmes ont moins de force magnétique que les hommes; elles ne leur sont nulle-

ment inférieures à cet égard ; elles ont même un grand avantage en ce qu'en général, elles sont plus sensibles et plus compatissantes.

Je crois en avoir dit assez sur les mesures qu'il convient de prendre pour que le magnétisme devienne sous la direction des médecins une nouvelle branche de la thérapeutique. Je vais maintenant parler du somnambulisme, et des moyens d'en tirer le meilleur parti possible pour la guérison des maladies.

DELEUZE.

La suite au Numéro prochain.

AVANTAGES ET INCONVÉNIENS

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

CHAPITRE IV.

Procédés particuliers pour les traitemens de quelques unes des maladies que l'expérience et l'observation ont fait juger susceptibles d'être guéries ou diminuées par l'emploi du magnétisme animal.

La nature, si simple dans ses lois, et cependant si variée dans ses effets et dans ses productions, puisqu'elle ne nous offre pas deux êtres absolument semblables, ne procède à ses opérations que dans un sanctuaire impénétrable : chaque partie de matière organisée a un centre d'action subordonné au grand tout. Il est donc impossible à l'homme, quelle que soit la profondeur de ses connaissances, de lever entièrement le voile mystérieux dont la nature couvre ses travaux, n'y d'apprécier autrement que par des conjectures plus ou moins justes les moyens qu'elle emploie pour produire tels ou tels résultats. *Les*

causes premières ne sauraient jamais devenir pour l'homme, objets de connaissances positives.

C'est à cette incertitude, et à la variété infinie des organisations, que la médecine doit, quelle que soit l'étendue des lumières et le génie des hommes qui se distinguent dans cet art, les trop fréquentes erreurs dont sont victimes une partie des personnes qui y ont recours.

Si les hommes étaient restés dans l'état de nature, ils trouveraient, dans l'instinct conservateur (qualité dont jouissent les animaux), la propension qui détermine ces derniers vers les choses nécessaires à leur conservation. Mais l'homme en société n'est plus l'homme de la nature; l'ordre social et la civilisation, source pour lui d'une foule de jouissances, ont soumis les individus qu'ils régissent à un genre d'existence qui a changé en grande partie leur être physique et moral : les grandes fortunes d'un côté, de l'autre la misère; ont produit des ravages effrayans en développant les passions à un degré tel, qu'elles sont enfin parvenues à détériorer la constitution physique des hommes; alors il a fallu remédier à des maux inconnus jusque-là; la médecine de la nature; qui n'agit qu'avec cette gradation nécessaire à l'harmonie générale, ayant paru insuffisante, a été méconnue et remplacée par la médecine pratique qui serait, ce me semble, mieux nommée médecine conjecturale, étant toujours incertaine, puisqu'on ne peut étudier le mécanisme de la vie que sur la nature morte, et que la variété des organisations nécessite des connaissances particulières pour traiter chaque malade conformément à la sienne. Il résulte de ces considérations que, quelles que soient les lumières acquises par un médecin, chaque traitement qu'il entreprend est pour lui une étude nouvelle dont les résultats imprévus ne peuvent lui être imputés; il a satisfait à sa conscience, puisqu'il a fait ce qu'il a pu; c'est un malheur pour l'espèce humaine dont les médecins eux-mêmes deviennent les victimes à leur tour.

Mais le règne de l'erreur ne peut être durable, espérons que bientôt il sera remplacé par celui de la vérité : déjà des hommes, observateurs de la nature et de ses lois, ont fait renaître parmi nous la connaissance d'un principe conservateur dont chaque être est pourvu ainsi que de la faculté de le transmettre à son semblable, ce principe est approprié à l'être souffrant, par cette loi générale du grand tout, l'harmonie. La simplicité avec laquelle ce principe agit, l'a fait rejeter depuis longtemps sans examen par la multitude ; mais aujourd'hui la majeure partie des hommes qui ne sont asservis ni par les préjugés, ni par des considérations personnelles, réconnaissent en lui le principe régénérateur, l'émanation de la vie par excellence, dans l'aquelle s'alimente tout ce qui existe.

Considérons donc dans l'intérêt de la vérité et dans notre intérêt particulier ; l'immensité des bienfaits que nous offre l'inappréciable faculté de guérir ou de soulager par nous-mêmes notre semblable, en lui distribuant, sans nuire à notre existence, une portion du principe par lequel tout *est*.

Cette précieuse faculté, particulièrement connue des hommes dont les mœurs les rapprochent le plus de la nature, est assurément une vérité instinctive. Dans l'humble chaumière où toute la science se borne à cultiver la terre et à former les enfans à ces travaux aussi simples qu'utiles, la jeune mère calme, par de légères frictions faites avec une sollicitude qui ne lui permet pas *la moindre distraction*, les douleurs qui agitent son enfant : instruite par sa tendresse, elle varie ses caresses et ses soins ; elle sait que par des passes *de haut en bas* sur la colonne vertébrale et sur l'abdomen elle fait disparaître les coliques si fréquentes et si dangereuses à cet âge ; elle sait qu'en soutenant avec ses mains la tête de son enfant sur son sein et l'y balançant mollement, elle assoupit et rend supportables les douleurs cruelles de la dentition ; elle sait qu'en posant une main sur le front du petit

malade elle atténue le feu qui embrase sa tête ; que, lorsqu'il a des nausées, de légères frictions sur l'épigastre les calment : elle sait encore que si son enfant, posé dans son berceau ou sur sa chaise, pousse des cris arrachés par une souffrance qu'il ne peut indiquer, il lui suffit souvent, pour les faire cesser, de le prendre dans ses bras, de le presser doucement sur son cœur : c'est cette facilité à calmer ces pleurs qui fait presque toujours supposer qu'ils ont leur cause dans ce que l'on nomme *malice* chez les enfans.

Des personnes recommandables par leurs profondes connaissances et leur humanité, n'ont pas dédaigné ces modestes observations, elles les ont aidées à soulever le voile impénétrable dont est couvert le principe qui constitue la vie organique, à savoir que l'harmonie constitue la santé chez les animaux, et à connaître les moyens de l'entretenir et de la rétablir lorsqu'elle tend à se détruire.

Ces connaissances n'ont pu être que le résultat de nombreuses observations faites par des hommes assez instruits pour apprécier à leur juste valeur les différens systèmes sur notre organisation ainsi que ceux faits sur ce principe qu'on nomme la vie ; ils ont eu assez de philosophie pour faire abstraction de leurs connaissances acquises afin de procéder avec la simplicité de la nature dans l'émission du principe vital hors de soi, au profit d'un être souffrant, et comme agent passif dans la distribution de ce même principe nommé improprement *fluide magnétique*.

C'est en suivant cette sage méthode que l'on est arrivé à connaître les différens modes de procéder dans les diverses affections morbifiques : observant toujours de commencer par interroger la nature au moyen des procédés généraux dont j'ai parlé dans le chapitre précédent ; ces procédés suffisent souvent pour triompher des affections générales ; mais lorsque par les sensations du malade, auxquelles se joignent quelquefois celles du

magnétiseur, on a reconnu que le mal a son siége dans une partie quelconque, telle qu'une douleur à la tête ; au côté, à l'estomac, etc., on doit, pour obtenir des résultats satisfaisans, écouter la nature et l'aider dans les efforts par lesquels elle nous annonce la nécessité du rétablissement de l'harmonie, dont le trouble est dû à une affection indiquée par les sensations locales que l'action du magnétiseur a fait éprouver au malade.

Pour premier exemple, je vais parler des procédés que j'ai employés avec succès contre un mal de tête violent et opiniâtre (*céphalée*).

Pour établir le rapport entre le malade et moi, je commençai d'abord par faire usage des procédés que j'ai conseillés à cet effet. Je fis ensuite une douzaine de passes générales; j'étudiai attentivement ce qu'elles produisaient sur madame G... ; les seules sensations que cette dame me dit éprouver furent beaucoup de *chaleur* à la tête, et en général une sorte d'action qui ressemblait au balancement que communiquerait le mouvement d'une voiture traînée par des chevaux marchant au pas.

Je posai ensuite la surface intérieure de l'une de mes mains sur l'estomac, et l'autre en opposition entre les épaules de la malade ; j'y restai sept à huit minutes; alors la tête s'appesantit, les paupières s'abaissèrent sans cependant se fermer entièrement, et le calme le plus parfait succéda à l'espèce de bercement qu'avaient produit les passes générales. Après avoir laissé madame G... dix minutes dans cet état, je retirai la main qui était au dos et la posai légèrement sur le front; quatre minutes s'étaient à peine écoulées que le sommeil se manifesta; je fis, pendant un quart-d'heure qu'il se prolongea, des passes lentes et à la distance de deux pouces sur les parties latérales de la tête et du cou, les terminant en descendant le long des bras et jusqu'à l'extrémité des doigts : à son réveil, la malade dit ne ressentir aucun mal; ce calme fut de peu de durée; madame G... se plaignit presque immédiatement de *chaleur* et de douleurs très-

vives à la tête : j'eus recours à de l'eau que je magnétisai fortement et dans laquelle je trempai une compresse en huit doubles, et large comme la main ; je la posai sur le front de madame G... sur lequel elle s'appliqua ; pendant que je soufflais à froid sur cette compresse dont ma bouche était éloignée de deux à trois pouces, je faisais, avec mes mains des passes sur le front ; je terminais ces passes en abaissant lentement mes mains sur les oreilles et les parties latérales du cou. Ce procédé rafraîchit la tête et calma entièrement les douleurs.

Enfin je terminai par quelques passes sur la colonne vertébrale, et les procédés que j'ai indiqués pour équilibrer les forces vitales en appelant aux extrémités inférieures la surabondance de ce principe qui se porte presque toujours au cerveau.

Cette première séance procura à la malade sept à huit heures de repos, puis les douleurs reparurent, mais avec moins d'intensité ; la seconde, la troisième et la quatrième séances, dans lesquelles je suivis les mêmes procédés, l'en débarrassèrent complètement ; néanmoins je jugeai nécessaire, pour en prévenir la récidive et rétablir autant que possible l'harmonie dans toute l'habitude du corps, de ne pas discontinuer aussitôt l'emploi du magnétisme, je supprimai seulement la compresse et l'insufflation. A la huitième séance la santé de madame G... était si bien rétablie, que je cessai ce traitement auquel elle n'a pas eu besoin de recourir depuis.

Je dois observer, qu'à la fin de chaque séance magnétique, madame G..., dont je viens de rapporter le traitement, buvait un verre d'eau magnétisée, ainsi que le matin à jeun, à midi et le soir en se couchant ; qu'à ses repas et dans le cours de la journée elle en faisait sa boisson habituelle.

Cette eau produit toujours les évacuations dont la nature a besoin, soit par les garde-robes ; les urines, les transpirations, etc. Souvent elles sont peu sensibles, mais elles n'en ont pas moins lieu. On ne doit jamais

faire un traitement magnétique sans employer ce puissant auxiliaire; il ne peut être nuisible; et l'expérience prouve qu'il produit presque toujours des effets aussi utiles qu'incontestables; mais comme il y a des douleurs de tête qui proviennent d'une foule de causes, par exemple celles que donnent des fraîcheurs, celui qui les éprouve les reconnaît à des sensations de froid; il ne conviendrait pas, pour en obtenir du soulagement, d'employer la compresse d'eau froide et l'insufflation à froid, il faudrait y suppléer par l'insufflation à chaud, qui s'opère en posant sur la partie malade un mouchoir fin, plié en huit ou dix doubles; on applique autant hermétiquement que possible la bouche ouverte sur ce mouchoir et on y expire son souffle comme lorsqu'on veut réchauffer un oiseau; il faut user sobrement de ce moyen, parce qu'il fatigue extrêmement le magnétiseur.

Ve TOUCHARD.

La suite au Numéro prochain.

SUITE DU TRAITEMENT DE M. PAUL.

23 *octobre, à neuf heures du matin.* Le malade étant dans son lit, je lui pratiquai une large saignée du bras gauche : lorsque je jugeai que la quantité de sang voulue était sortie de la veine, je le vis pâlir et tomber dans un état de faiblesse extrême, qui cependant ne fut pas suivi de syncope. Je m'adressai aussitôt au magnétisme pour relever les forces chancelantes; c'est le stimulant le plus approprié que je connaisse dans les défaillances qui accompagnent si souvent la saignée. Paul en ressentit les effets plus promptement que de coutume; il ne suit point ma main, ses yeux se ferment, et une longue inspiration m'annonce le somnambulisme.

Comment allez-vous? — Vous n'avez pas manqué votre coup, vous m'avez joliment mis à fond de cale. — Combien vous ai-je ôté de sang? — Il y a ce qu'il faut : je vous dirai ce soir combien pèse le sang : on n'a pas besoin de balances, mais, pour le moment, je suis incapable

de réfléchir. — Faut-il enlever la peau des vésicatoires? — Non. Si je n'avais pas de séton, on les ferait suppurer; il suffit de mettre dessus, après avoir percé la cloche, du beurre sur de la poirée. — Que reste-t-il à faire aujourd'hui? — Ah! c'est une autre chanson. — Les sinapismes? — Oh que vous avez bonne mémoire! — Est-ce là tout? — Dieu, que j'ai faim! — Que pouvez-vous manger? — Tout, à mon appétit, légumes ou viandes, peu importe. — Puis-je vous magnétiser peu de temps après que vous avez mangé? — Cela n'y fait rien du tout, même en mangeant. M. Foissac? — Eh quoi? — J'ai remarqué que vous ne buviez que de l'eau; vous avez tort; il faut toujours y mettre quelque chose. — Entendez-vous le mouvement de la montre qui est sur la cheminée? — Oui, tic, tac. — La voyez-vous? — Laissons cela, vous savez ce que je vous ai promis; je veux les étonner, leur faire tenir cette position (*il fait une grimace qui exprime l'étonnement*). J'ai une faim! Éveillez-moi.

Après quelques passes et un léger souffle sur les yeux, le malade les frotte, s'agite, baille et s'éveille; la pâleur a beaucoup diminué et les lèvres se sont colorées pendant le somnambulisme.

23 *octobre. Séance du soir.* Paul, après deux minutes de magnétisme, suit la direction de ma main des yeux et de la tête; si je l'éloigne, il s'approche, si je l'approche, il s'éloigne: ce sont les mêmes mouvemens dont on a parlé tant de fois, mais ils ne cessent point d'étonner par leur singularité.

Dormez-vous, Paul? — Non. — Le magnétisme a-t-il gêné votre digestion? — Mais non; vous n'avez donc pas de mémoire pour cela; mais pour donner des coups de lancette, c'est différent. — Comment cela va-t-il ce soir? — C'est qu'il faut chanter un *Te Deum*. — La saignée de ce matin a donc bien fait? — Oh oui! quand je vous l'ai dit... — A-t-on tiré juste la quantité de sang qu'il faut? — Il y en a vingt onces et demie et quelque chose de plus;... ce qu'il y avait hier de plus que la livre... Croyez-vous que le sang soit maintenant aussi lourd que tantôt? — Oui, je le crois. — Eh bien, je vous dis que non, moi.

Le sang pesait effectivement vingt onces et demie. Il aurait été curieux de vérifier la perte qui s'était effectuée depuis le matin; mais le temps et les instrumens nous manquent souvent pour nos expériences. Un jour vien-

dra, lorsqu'enfin la vérité aura éclairé les yeux qui tâchent encore de la repousser, lorsque l'Académie royale de médecine aura inscrit dans les archives de la science les belles et importantes découvertes que la Commission a recueillies, pour fruit de son zèle et de ses travaux ; un jour viendra où les administrations commises au bien de l'humanité, au lieu de créer des obstacles, environneront les observateurs de tous les moyens d'investigation qu'on accorde aux professeurs de clinique, et auront la gloire tardive de mûrir une moisson de fruits qu'on voulait empêcher d'éclore. Je reprends.

La saignée de demain est-elle indispensable ? — Sans doute, s'il y avait cela de moins (*il montre le bout de son doigt*). Bonsoir, Paul. — Quelle quantité faut-il ôter? — Une petite saignée d'une palette... Quatre onces... Dites-moi comment vous la ferez, et je vous dirai le temps qu'il faut qu'elle coule. — Je la ferai comme ce matin et hier. — Eh bien, il faut la laisser couler deux minutes, ce sera juste ; il n'y aura pas six gouttes de différence. — Le tabac vous fait-il mal? — (*Il s'agite, se frotte les yeux et dit :*) Laissons cela. — Vous fait-il mal? — (*A voix basse et contrainte.*) Mais non. — Il vous fait mal? — Un peu. — Comment vous en déshabituer? — Ah c'est bien difficile, mais il le faut; il y a un moyen. — Quel est-il? — Je vais vous le dire; il est bien simple.... M. le curé.... — Quel est le moyen? — Oui.... M. le curé est-il venu? — Quel est le moyen? — M. Foissac, je veux par dessus tout que M. Fouquier soit présent à la fameuse séance de la lecture. — Paul, je veux que vous m'indiquiez à l'instant le moyen de vous déshabituer du tabac. — Ah vous m'en ferez accoucher, eh bien ! il ne faut pas me laisser de tabatière.... mais on m'en donnera une prise toutes les heures; huit jours après, une prise toutes les deux heures, et ainsi de suite jusqu'à ce que je n'en prenne plus. — Serez-vous somnambule magnétique après votre guérison? — Je le serai jusqu'à ce que (*il fait un signe de doigt et de tête vers la terre*).... et même je serai meilleur lorsque ma santé sera tout-à-fait rétablie.

Dans cette séance, où les questions se trouvent quelquefois sans ordre et sans suite, j'avais eu beaucoup de peine à réprimer les digressions de mon somnambule. Sa gaîté finit par l'emporter ; il chanta tour-à-tour des romances et des cantiques ; sa mémoire était présente,

son esprit plein de saillies. Il récita tout d'une haleine un long sermon qu'il avait fait au collége, et dont, éveillé, il se rappela seulement quelques phrases décousues. Il aurait passé la nuit entière à cet exercice ; mais aussitôt qu'il me plut de le faire cesser, je lui souflai légèrement sur les yeux sans le prévenir. Sa langue embarrassée ne finit pas le mot qu'elle avait commencé, il s'agita en se frottant les paupières, et bientôt il fut éveillé.

Mercredi 24 octobre, sept heures du matin. — Après un bain de pied de cinq minutes, je saignai Paul du pied droit, en observant bien de faire l'ouverture semblable à celle des jours précédens. Les deux minutes écoulées, je fermai la veine. La pâleur qui se répandit sur le visage du malade me porta à croire qu'il n'aurait pas facilement supporté une saignée plus abondante. Magnétisé aussitôt, il ne tarda pas à s'endormir. Je gardais le silence ; il prit le premier la parole en me disant : M. Foissac, c'est aujourd'hui qu'il faut être exact, oh mais exact.... Il n'en est pas comme de la saignée, qu'on peut faire un peu plus tôt, un peu plus tard sans inconvénient. — Je serai ici à quatre heures précises. — Vous manqueriez, que, malgré vos saignées, vos vésicatoires et vos sinapismes qui me brûlent les jambes, l'attaque d'apoplexie surviendrait et ne me laisserait qu'un peu de langue, et encore, encore pour barbouiller quelques sons que vous n'entendriez pas. — Vous n'avez pas été à la selle depuis deux jours, je suis d'avis que vous preniez quelques lavemens. — Des lavemens? C'est comme un cautère sur une jambe de bois. — Une once d'huile de ricin? — Que j'en prenne ou non, c'est absolument égal ; elle m'affaiblirait un peu. — Irez-vous à la selle aujourd'hui? — Oui. — A quelle heure? — Oh à quelle heure? C'est bien la peine de s'échiner pour cela. — C'est donc une fatigue de le chercher? — Ah misère! vous croyez que cela se trouve ainsi ; je vois bien que vous ne savez pas ce que c'est. (*Le malade eut une selle ordinaire à trois heures.*) — Combien vous ai-je tiré de sang ce matin? — Je vais vous le dire juste comme de l'or.... quatre onces faibles ; mais c'est assez. — A quelle heure bien précise doit venir l'attaque ce soir? — A sept heures moins un quart. — Est-ce qu'elle vous prendrait tout-à-coup? — Un étonrdissement prompt comme l'éclair, et dans une seconde tout serait fini... Si l'on connaissait l'apoplexie, il n'y aurait pas de paralysie ; je vais vous

dire ; mais, non, ce serait trop long ; pour une autre fois... Oh, mais, ce soir, il faudra joliment rire ; je veux vous étonner. Vous me laisserez en somnambulisme jusqu'à huit heures au moins, et plus si vous voulez. — A quelle heure commencerai-je à vous magnétiser? — Que je sois endormi à six heures et demie, c'est assez. — Me surviendra-t-il dans la journée quelque dérangement de santé? — Je vais voir cela... Oh, oh ! mais ne buvez donc pas d'eau... Il faut que j'essaie de tâter votre pouls... : on dira que je n'y connais rien ; c'est égal, je fais comme bien des docteurs... M. Foissac, voilà une minute, je crois... Non, non ; il n'y aura pas d'accidens, si vous ne vous faites pas écraser par une voiture. — Examinez tout accident possible. — Ah, ah, c'est bien autre chose ! si vous m'indiquez les endroits où vous irez, je fais la gageure que je le trouverai. — Je ne veux pas vous fatiguer ; à ce soir. — Un bain de pieds d'un quart-d'heure, avant dîner. — Éveillez-vous.

Jamais hypocondriaque ne fut plus attentif que moi, dans ce jour, à éviter jusqu'à l'ombre des dangers qui peuvent nous menacer ; je marchais dans les rues à dix pas des voitures, je n'osais avancer le pas crainte de faire une chute ; ce fut pendant quelques heures le supplice de Sysiphe ; mais je me hâtai de rassurer mes esprits en me rendant auprès de Paul quatre heures avant le moment de la crise qui devait lui être si funeste. Quoiqu'il m'eût annoncé que son attaque le frapperait sans aucun symptôme précurseur, il était facile de reconnaître en lui les préludes du mal : yeux vacillans, regard trouble, frissons passagers, engourdissement et torpeur dans les membres, faiblesse extrême ; il fait difficilement quelques pas d'une chaise à un fauteuil avec l'aide de deux personnes. Il m'a dit depuis que cet engourdissement des membres avait précédé ses deux dernières attaques d'apoplexie, et que si sa tête n'avait pas été aussi vacillante que le reste du corps, il aurait dû savoir de quoi il s'agissait alors. A six heures sept minutes le pouls marque cent-vingt pulsations faibles et irrégulières ; une minute après commencement des passes de la tête aux pieds ; six heures neuf minutes, il suit ma main dans toute ses directions. Nouveau phénomène qui ne s'était pas encore présenté à moi, et qui n'a été observé je pense par aucun magnétiseur : pendant les premières passes on continuait la conversation, et, juste au mo-

ment où Paul imite tous les mouvemens de ma main, je lui demande par hasard quel âge avait M. son père. — Mon père! M. Foissac, mon père! — Oui. — Mon père! Il répéta environ quinze fois cette exclamation, mon père! avec des inflexions de voix différentes et fort bizarres : après une pause de quelques instans, quelquefois il ouvrait la bouche pour parler; et en semblait distrait par la plus grande attention qu'il portait à la direction de mes doigts, quelquefois il prononcait *mon!* et n'achevait pas. Cependant le sommeil se faisant ressentir, sa voix était plus faible, il disait tout bas *mon père!* Enfin on n'aperçut qu'un mouvement des lèvres pour prononcer la consonne *m*, qu'il cessa lui même au moment où une longue inspiration m'annonça que le somnambulisme était déclaré. Depuis ce jour, écho fidèle il répète toujours, lorsque je parle, le dernier mot que je prononce.

Comment allez-vous, Paul? — M. Foissac, je pleure. — Et pourquoi? — C'est pour vous. — Est-ce de tristesse, ou de joie? — C'est de joie. — Cela va donc bien? — J'avais peur que vous ne vous y prissiez pas assez tôt, et qu'après vous être donné tant de mal, cela ne réussît pas. — M'y suis-je pris assez tôt? — Oui, tout est fini. — En êtes-vous bien sûr? — Oh oui!... nous nous sauvons d'une belle. — M'indiquerez-vous l'instant où l'attaque vous aurait pris? — Ah, plutôt, ne songeons qu'à l'oublier. — Combien de temps faut-il vous laisser en somnambulisme? — Point d'imprudence, jusqu'à huit heures au moins .. Comme vous êtes triste ce soir! — J'étais inquiet aussi. (*On sonne à la porte et le malade dit: entrez.*) — M. Foissac, nous avions encore une bonne heure, et dans quel état j'étais déjà... Oh mais, vous n'êtes guère disposé ce soir; approchez-vous donc; c'est à présent qu'on en verra de belles (*il fait une grimace qui peint l'étonnement*). Que pourrez-vous faire ce soir? — Je marcherai, je danserai, vous serez étonné (il se lève, se rassied et dit : attendons encore un peu). — Que vous faudra-t-il à votre réveil? — Du repos. — Demain? — Rien. — Faut-il vous magnétiser deux fois par jour? — Encore au moins cette semaine. — Dans quel état serez-vous ce soir? — Très-bien. — La nuit? — Mieux que l'autre. — Demain? — Bien. — Que ferons-nous de vos vésicatoires? — Les supprimer le plus tôt possible. — A quelle époque marcherez-vous bien? — Je vous le dirai

une autre fois. — Combien de temps faut-il que vous restiez sans sortir ? (Il fait des difficultés et dit avec contrainte... Un jour.) —La vérité?—Une huitaine : de jours au moins ; mais c'est bien long , M. Foissac , un jour. — Êtes-vous bien sûr de guérir ? — Oui , bien sûr , radicalement guéri. — Quand? — Je vous le dirai plus tard , mais regardez ma guérison comme sûre. — Quel jour pourrez-vous faire la grande expérience que vous nous avez promise?—Il ne faut pas dire le jour que je pourai , il faut dire le jour que je voudrai .. Vous le fixerez vous-même.

Dans le dernier numéro de l'*Hermès*, j'ai craint de dire qu'elle était cette expérience dont je parle avec mon somnambule ; aujourd'hui elle est connue d'un grand nombre de personnes qui, en se la confiant de l'une à l'autre, lui ont donné de la publicité. Il n'y a que peu de jours que la première épreuve de cette expérience a été faite d'une manière authentique ; tous les assistans ont pris l'engagement de n'en point parler dans les journaux avant le rapport de MM. les commissaires, et ma réserve dans cette occasion est d'autant plus méritoire que je trouverais, à dire ce qui s'est passé, une récompense flatteuse de mes travaux et de mes peines.

Après avoir causé long-temps de cette expérience et de ses suites, après avoir passé en revue, d'une manière fort gaie et fort plaisante , ceux des médecins de la Charité qui l'ont condamné à ne point guérir, ceux qui haussent les épaules lorsqu'on avance que le magnétisme peut guérir une paralysie , ceux qui défendent que le magnétisme soit un agent de guérison dans les hopitaux , et ceux qui attribuent au diable les effets salutaires du magnétisme. Paul se lève , marche droit, à grands pas et d'une manière assurée dans la chambre ; propose à quelqu'un de walser avec lui , fait plusieurs tours de walse , prend une chaise , la renverse , monte dessus et lui fait faire la culbutte les mains et les pieds appuyés sur les bâtons , et va tranquillement se rasseoir.

D'où provient tout-à-coup cet accroissement prodigieux des forces?— Je ne vous ai pas encore tout expliqué; vous êtes jeune, M. Foissac , je veux en quelque sorte vous perfectionner dans le magnétisme. — Cet exercice vous a-t-il fait du mal ? — Point du tout ; mais je l'aurais déjà fait à la Charité , si je l'avais voulu ; vous ne vous êtes donc pas aperçu quand vous m'avez magné-

tisé seul? mais il y avait un tas de curieux; l'un me pinçait, l'autre me piquait; je ne voulais pas de cela. — Comment, alors même que vous aviez vos béquilles? — Sans doute. Moins j'avais de force éveillé, et plus j'en avais endormi. — Vous avez eu grand tort, c'était un grand moyen de convaincre les incrédules.—Mais c'est là précisément la satisfaction que je ne voulais pas leur donner. — Est-ce que vous n'êtes point fatigué? — Fatigué? (Il se lève malgré moi, me prend dans ses bras, me porte avec facilité autour de la chambre, demande une personne plus pesante, la soulève avec la même facilité, se rassied, se relève, va sur un pied à l'extrémité de la chambre, et revient à son fauteuil de la même manière, en disant: Voilà ma mauvaise jambe (*c'était la jambe paralysée*); cela vous surprend parce que vous ne savez pas ce que c'est que le magnétisme, je vous le dirai. Il walse de nouveau et long-temps sans être étourdi ou fatigué, continue à faire des tours de force jusqu'à la fin de la séance, qui ne se termina qu'à huit heures passées, après avoir beaucoup dansé et chanté.

M. Paul entend la lecture du procès-verbal qu'il trouve exact; y fait quelques rectifications et le signe avec tous les assistans. Aussitôt qu'il est éveillé il perd ses forces, sa gaieté et le souvenir des heures de bonheur qu'il a passées dans une autre vie.

Tant de personnes se sont intéressées à la guérison de mon somnambule, que je crois devoir devancer la suite de la notice que je me propose de donner à l'*Hermès*, pour annoncer que, depuis le premier de l'an, sa guérison est pleine et entière. J'engage ceux qui voudraient s'en assurer par leurs propres yeux, à venir le voir rue Mondovi n° 3, où on le trouve presque toute la journée.

FOISSAC, D. M. P.

LETTRE

A UN MÉDECIN DE PROVINCE,

Sur le Magnétisme animal.

Vous avez beau faire, mon cher docteur, et vouloir soulever contre nous le ban et l'arrière-ban de la vieille faculté, le magnétisme va un pas de géant, le fluide cir-

cule de toutes parts, nos somnambules voient les yeux fermés, les paralytiques marchent, les malades guérissent; qu'en dites-vous, docteur, n'est-ce pas là un argument irrésistible plus fort cent fois que celui de Figaro.

Vous vous attendiez, mon cher professeur (car loin de moi la coupable pensée de renier l'ancienne école), vous vous attendiez à une répartie vive de ma part, aux sarcasmes que renferme votre dernière lettre? Eh bien non, je ne veux essayer votre conversion qu'à force de douceur et de persuasion; ce sera encore faire du magnétisme. Oui, mon cher docteur, la patience dans nos expériences, la bonne foi dans nos observations, la prudence dans l'emploi de nos procédés, la modestie dans nos succès, enfin le désir ardent de faire le bien, et l'amour le plus sincère pour l'espèce humaine, voilà, docteur, par quelles armes les magnétiseurs viendront à bout de triompher de leurs adversaires, qui ont aussi leur somnambulisme.

N'en doutez pas, le magnétisme dans dix ans aura fait une révolution dans la médecine. Ne vous effrayez pas à ce mot, et vous ne verrez dans les victoires de cet agent puissant et invisible aucune usurpation, ni aucune conquête à la Mamouhd. Nos armes sont nos mains, qui pressent celles d'un être souffrant, et dissipent le mal qui le tourmente; notre pharmacie, docteur, est au bout de nos doigts; et nous n'avons pas besoin d'écrire nos ordonnances. Il est vrai que notre amour-propre gagne peu de chose à nos succès; nous guérissons sans le savoir, mais nous le voulons fortement; et ce qui vous étonnera, cher docteur, c'est que tout le monde peut en faire autant. Invisibles instrumens de la nature, chaque homme, chaque femme, est le médecin de son semblable. Dans notre science, point de brevet, point de diplôme. De simples formules, qui se retiennent sans effort, font à l'instant d'un homme de rien un docteur de notre profession.

Prenez-y garde, docteur; je vous le répète, dans dix ans, chaque famille aura son médecin près d'elle; je vous ai déjà parlé de la puissante influence qu'un mari, qu'un frère, qu'une sœur peuvent exercer sur une épouse, une sœur et un frère. Que deviendra alors la médecine?... Elle se réfugiera dans les amphithéâtres de Saint-Côme, ou les officines des Vauquelin; car nous ne savons, mon cher docteur, ni formuler, ni préparer une potion. Ne

serait-ce pas cette crainte qui rendrait les enfans d'Hippocrate si rétifs à la conviction ?... et franchement, docteur, vos chers confrères ne semblent-ils pas défendre plus l'exercice de leur art, que leur art lui-même ? Eh bien, mon cher professeur, emparez-vous du magnétisme; vos connaissances, votre longue expérience, vous assurent bien d'autres succès. Il y aura toujours dans la pauvre humanité des souffrances et des maladies pour tout le monde. Associez-vous dans vos travaux un de ces jeunes gens, dont la nature a fait son réservoir magnétique; dirigez son zèle, observez ses procédés, étudiez ses résultas, et vous verrez bientôt ces prétendus inconvéniens, dont on cherche à nous effrayer, disparaître devant la simple observation.

Il est un danger grave, que vous seul pouvez prévenir, et ce danger, le voici. L'arme la plus innocente peut devenir une arme nuisible dans une main ignorante ou criminelle; de même que le poison le plus mortel devient un remède sous une main habile et prudente: il en est ainsi du magnétisme. La cupidité, le charlatanisme, peuvent en faire une spéculation; l'amour du bien, le désir de soulager son semblable, peuvent être remplacés par une vaine curiosité; et le magnétisme alors, si vrai dans ses résultats, si simple dans sa doctrine, si noble et si pur dans son objet, ne deviendrait bientôt entre les mains d'ignorans ou de gens avides, qu'une misérable sorcellerie.

Voilà, mon cher docteur, l'abus qu'il ne tient qu'à vous de prévenir.

Je vous ai promis de discuter avec vous sans aigreur, je me suis fait cette promesse, et j'ai dans le monde mille occasions chaque jour de me confirmer dans cette résolution. Il n'y a rien de plus pitoyable que les argumens que nous opposent les adversaires du magnétisme. Les uns vous demandent de faire prédire par nos somnambules les numéros qui doivent sortir à la loterie de Bordeaux et de Strasbourg; les autres vous disent avec une imperturbable conviction, qu'ils ne concevront jamais qu'une personne endormie puisse voir les yeux fermés, ou puisse lire avec son ventre; d'autres, encore plus de bonne foi dans leur ignorance, refusent de croire à la réalité de l'agent magnétique, par la raison qu'elles ont été plusieurs fois magnétisées, et que jamais on n'est parvenu à les endormir. Ceux-là du moins ne péchent que par ignorance, et ces sortes de péchés ne sont pas irrémiscibles.

C'est une erreur accréditée chez les gens du monde, que le magnétisme et le somnambulisme ne font qu'une seule et même chose; *indè error et mala fides*. Quelques mots vous suffiront, mon cher docteur, pour vous montrer tout ce que cette opinion a d'erroné.

Il n'est plus possible à présent de nier l'existence d'un agent magnétique; chacun peut en voir de ses propres yeux les effets, ou en éprouver par lui-même la puissance. Il est très-vrai aussi que plusieurs malades, soumis au traitement magnétique, ne tombent jamais dans l'état de somnambulisme; mais la guérison souvent, et le soulagement toujours, arrivent à la suite du traitement, et cet effet auquel aspirent les magnétiseurs, est totalement indépendant de l'état de somnambulisme. Tous les malades ne sont pas propres à cette disposition. C'est sans le concours du magnétiseur que cet effet se produit; il en profite sans le provoquer. Or, qu'arrive-t-il dans l'un et l'autre cas; si le malade résiste à la puissance magnétique, si le sommeil n'arrive pas pendant le traitement, la cure n'en marche pas moins à son but; seulement le magnétiseur agit, et le malade guérit sans que ni l'un ni l'autre sachent comment et pourquoi. Dans l'autre cas, si le magnétisme procure chez le malade le somnambulisme, le malade alors devient son propre médecin; il indique la nature et le siége de sa maladie, il en prescrit les moyens curatifs, et le moment même qui suit son réveil, a effacé de sa mémoire tout ce qui l'a précédé.

Voilà, mon cher docteur, des faits que viennent confirmer chaque jour des expériences multipliées; enfin, la certitude de l'agent magnétique est tellement acquise aujourd'hui, que l'on ne peut, sans mauvaise foi, nier la puissance de cet agent invisible, et cependant reconnu.

Vous n'avez pas lu sans étonnement, dans le dernier Numéro de l'Hermès, que le conseil-général des hospices a fait défense à l'estimable docteur Foissac, de continuer ses expériences à l'hôpital de la Charité!... Ainsi donc, il sera à présent défendu de guérir sans l'autorisation de la Faculté?.. Je ne me permettrai pas de caractériser cette mesure; on me répondrait sans doute que la police des hospices appartient au suprême conseil, mais quelle responsabilité grave la Faculté de Médecine ne va-t-elle pas assumer sur sa tête, si elle empêche de guérir autrement que par ses ordonnances!... Vous n'approuverez pas, j'en suis sûr, cette conduite,

vous que j'ai vu, si dévoré de l'ardeur de savoir chaque jour davantage, arracher à la nature quelques-uns de ses secrets. Attendons donc du temps, que le magnétisme triomphe, à force de résultats, de l'incrédulité et de la mauvaise foi. Celle-ci est plus dangereuse que l'autre, car la crédulité, une fois convaincue, passe facilement à l'extrême confiance, tandis que l'autre devient plus rebelle, à mesure qu'elle se trouve en contradiction avec elle-même.

Je vous envoie, cher docteur, les Numéros de l'Hermès qui manquaient à votre collection. Ses rédacteurs vous comptent avec orgueil parmi leurs abonnés. Faites-nous part de vos doutes; les doutes d'un savant comme vous conduisent toujours à la découverte de la vérité; de mon côté, je vous promets de vous faire part de mes observations. Oh! mon digne ami, avant quelques années, combien de gens seront honteux de leur aveugle prévention, contre une science dont toute la doctrine est dans l'amour de notre semblable, et dont les succès rapprochent l'homme de la divinité.

Agréez, mon cher docteur, l'assurance de tous mes sentimens de respect et d'attachement.

A. T.....T.

CONSULTATIONS ET TRAITEMENS

Pour toutes sortes de maladies, par le magnétisme animal, principalement applicables aux affections nerveuses, rhumatismales et goutteuses; par M. DUBOUCHET, *Docteur en médecine, rue des Fossés-Montmartre, n° 7.*

Le magnétisme animal n'est plus une chimère depuis qu'on a, par des expériences nombreuses, constaté l'efficacité de cet agent, appliqué avec sagesse et discernement aux traitemens des maladies. Une foule de savans distingués, de médecins habiles, secouant les préjugés et les sarcasmes de ces hommes qui n'ont rien vu, rien observé, sont parvenus, par leur persévérance, à démontrer les grands avantages qu'on peut retirer de cette importante branche de l'art de guérir; tout récemment, un corps savant (l'Académie de médecine) a jugé ce sujet d'un assez haut intérêt pour s'en occuper sérieusement, et a nommé une commission prise dans son sein pour constater les heureux effets du magnétisme animal.

Mû par le désir d'être utile à ses semblables, *M. Dubouchet*, qui depuis dix ans s'adonne à l'étude des sciences physiques, et par conséquent à celle du magnétisme animal, a été à même d'en apprécier les effets salutaires dans une foule de maladies qui avaient résisté à tous les remèdes, les affections nerveuses et rhumatismales, qui presque toujours offrent une série de phénomènes bizarres et surnaturels, ont été guéries comme par enchantement à l'aide de l'électricité animale.

Juste appréciateur des effets extraordinaires du magnétisme, M. *Dubouchet* ne le pratique qu'avec la plus grande réserve; les plus minutieuses précautions président à toutes ses opérations, dont il obtient presque toujours des résultats satisfaisans.

Les personnes qui désireraient entreprendre quelques traitemens, ou consulter par lettre le docteur, n'auront qu'à lui écrire à l'adresse ci-dessus; il leur répondra avec la plus grande exactitude.

AVERTISSEMENT.

Nous avons l'honneur de prévenir MM. nos Abonnés que la seconde année de ce Journal se termine fin de février 1828 et que la troisième commence en mars suivant : nous espérons qu'ils voudront bien renouveler leur abonnement avant cette dernière époque, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi de leurs Numéros; nous nous faisons un devoir de les assurer que notre exactitude et notre zèle dans l'intérêt du magnétisme seront toujours les mêmes cette troisième année que les précédentes

Si dans le nombre de nos Lecteurs il s'en trouve qui aient quelques observations à nous faire, nous les accueillerons avec reconnaissance.

Dans l'intérêt de l'humanité, nous invitons les personnes qui magnétisent, de tenir un journal exact des traitemens qu'elles font, et, si le malade le permet, de vouloir bien l'adresser au Rédacteur du Journal de l'*Hermès*, quai des Augustins n° 25; une masse de faits aident plus à la conviction que toutes les dissertations possibles, d'ailleurs n'est-ce pas acquitter un devoir envers ses semblables que de leur apprendre qu'il existe dans le monde une science qui procure le premier de tous les biens, la santé.

Les personnes qui désirent des notions sur tout ce qui est relatif au magnétisme, peuvent s'adresser au bureau du Journal de l'*Hermès*, elles les y recevront gratuitement.

De l'Imprimerie de C. THUAU, rue du Cloître-Saint-Benoît n° 4.

L'HERMÈS,

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

DE L'ÉTAT ACTUEL DU MAGNÉTISME,

De ses progrès, et de la marche à suivre pour en obtenir les effets les plus salutaires.

(Suite du Numéro précédent.)

Comme il est probable qu'il y aura des somnambules au traitement, c'est sur les précautions à prendre pour qu'ils soient bien dirigés que je dois d'abord appeller l'attention. La chose la plus essentielle, c'est qu'on ne les emploie jamais à faire des expériences; qu'on évite même d'obtenir d'eux des phénomènes merveilleux; qu'on ne les mette en communication avec personne qu'autant que cela est réellement utile, et qu'on se borne absolument à porter leur clairvoyance sur ce qui est relatif à la santé.

Il est certain que les somnambules qui, dans l'état de veille, ne se doutent point qu'ils parlent pendant leur sommeil, sont en général supérieurs aux autres, soit pour voir et juger leurs propres maux, soit pour donner des consultations aux malades qu'on met en rapport avec eux. Il s'ensuit qu'il serait très-avantageux que les malades susceptibles de somnambulisme ignorassent qu'ils ont cette faculté. Un magnétiseur exercé s'aperçoit bien vite si son malade est somnambule; s'il veut s'en assurer, il doit lui faire une question assez bas pour que personne

ne l'entende, et lui demander de lui répondre seulement par un serrement de main. Les assistans verront bien que ce malade dort, mais ils ne se douteront pas qu'il est somnambule; c'est lorsqu'ils se seront retirés que le magnétiseur pourra l'interroger pour juger de sa clairvoyance. Si, en ouvrant les yeux, il s'étonne de se trouver seul, on lui dira qu'il dormait si bien qu'on n'a pas voulu interrompre son sommeil.

Si l'on veut consulter un somnambule pour un malade qu'il aura consenti à voir, il faut exiger de ce malade qu'il ne fasse pas connaître le somnambule. Je sais bien que le secret n'est pas toujours possible. Je dis ce qui serait le mieux; c'est aux magnétiseurs à ne s'écarter des principes que dans des cas extraordinaires.

Les consultations données par ceux des malades du traitement qui seraient devenus somnambules lucides, seront toujours gratuites. Si ces somnambules appartiennent à la classe des personnes qui, ayant de l'aisance, font les frais du traitement, il est clair qu'aucun d'eux ne voudrait recevoir une rétribution; s'ils sont du nombre des pauvres admis au traitement gratuit, il est naturel qu'ils rendent service aux autres malades, et qu'ils reconnaissent ainsi les soins qu'on prend pour leur guérison. Je ne présume pas que les médecins voulussent tirer des facultés de leurs somnambules un autre profit que celui de s'éclairer sur les moyens de guérir leurs malades.

Ce que je viens de dire ne peut s'appliquer qu'aux malades qui suivent le traitement. Si un malade qui ne le suit point désirait consulter un des somnambules qui s'y trouvent, il s'adresserait au médecin en chef, qui donnerait lui-même la consultation en s'éclairant des lumières du somnambule.

Il peut arriver qu'il n'y ait point de somnambules au traitement, et que des malades témoignent le désir d'en consulter un sur leur état et sur le bien qu'ils peuvent espérer de l'action magnétique; dans ce cas, le médecin pourrait consentir à appeler un somnambule étranger

dont il apprécierait la clairvoyance ; mais à cette condition qu'il assisterait à la consultation, et que les conseils donnés par le somnambule ne seraient suivis qu'autant qu'il les aurait approuvés.

On connaît à Paris quelques somnambules qui donnent des consultations à ceux qu'on leur adresse, et qu'ils savent venir chez eux non par curiosité, mais dans l'espoir de s'éclairer sur la nature de leur maladie et sur les moyens de guérison. Dans mes précédens écrits j'ai exposé mon opinion sur ces somnambules dont la clairvoyance est journalière et souvent imparfaite, mais toujours facile à déterminer, et dont on peut obtenir de grandes lumières en prenant les précautions les plus simples pour éviter les erreurs. Je crois devoir ajouter ici quelques observations à ce que j'ai dit sur ce sujet.

Depuis la publication de mon Instruction pratique, j'ai eu l'occasion de consulter ou de faire consulter ces somnambules, tantôt par les malades eux-mêmes, tantôt sur objets. J'ai toujours pris note des consultations : n'ayant jamais adressé quelqu'un à ces somnambules, sans qu'il m'eût promis de me rendre compte de ce qu'on lui aurait dit. J'ai répété cette expérience au moins quarante fois, et voici ce que je puis affirmer : sur quarante consultations faites d'après ma demande, la moitié m'ont offert la preuve que le somnambule avait vu exactement les maux du malade, qui en avait été étonné : il s'en est trouvé un quart, surtout de celles sur objets, où la clairvoyance était imparfaite : un quart enfin où le somnambule n'avait pas rencontré juste ; et dans ce dernier cas, j'ai souvent reconnu que le consultant, au lieu de s'abandonner, cherchait à mettre le somnambule à l'épreuve, ou qu'il était accompagné d'un incrédule. Je dois ajouter que plusieurs de ceux qui, d'après la lucidité que leur avait montrée le somnambule, se sont décidés à suivre le traitement qu'il indiquait, ont été guéris, et que presque tous ont éprouvé une amélioration notable.

Ainsi il n'y a aucun inconvénient à consulter ces somnambules. On voit d'abord s'ils décrivent exactement les symptômes du mal et les souffrances qu'on éprouve; s'ils indiquent l'origine de la maladie, le caractère et les dispositions morales; et s'il en est ainsi on leur accorde sa confiance (1). Toutefois il est de la prudence de soumettre à un médecin les remèdes proposés par le somnambule, pour ne les faire qu'autant qu'ils ne peuvent être nuisibles. La faculté de voir le mal et celle de choisir les remèdes convenables ne sont pas toujours réunies.

Beaucoup de gens déclament contre ces somnambules sans les avoir examinés : quelques autres sont allés chez eux pour les mettre à l'épreuve, et les ont accusés de charlatanisme, parce qu'ils n'en ont obtenu que des choses vagues, et rien qui annonçât de la clairvoyance. S'ils avaient connu le magnétisme, ils auraient su que la présence d'un incrédule, et surtout l'influence de celui qui consulte pour faire une expérience, troublent la lucidité du somnambule, et le mettent dans un état où ses facultés instinctives ne peuvent se développer.

Je suis convaincu que les somnambules dont je parle rendent souvent de grands services, et que ce serait un malheur si l'on s'opposait à ce qu'ils donnassent des consultations. Cet abus, si c'en est un, cessera quand les médecins se seront emparés du magnétisme, et surtout quand le magnétisme sera pratiqué dans l'intérieur des familles. Alors il ne sera pas difficile de trouver un bon somnambule dans le cercle de ses connaissances. On exigera seulement de celui à qui on voudra accorder une consultation, qu'il garde le secret.

J'ai souvent assisté aux consultations que donnaient

(1) C'est sur la description qu'il fait des symptômes, et non sur ce qu'il dit de la nature et de la gravité de la maladie, qu'il faut juger de la clairvoyance du somnambule, parce qu'il évite d'alarmer le malade. Ainsi il ne lui dira jamais : vous avez un ulcère au poumon. Si l'on veut savoir ce qu'il pense, il faut lui demander une seconde entrevue en l'absence et à l'insu du malade.

à des personnes de ma connaissance les somnambules dont je parle, et je les ai vus quelquefois développer une clairvoyance vraiment merveilleuse ; je les ai vus aussi magnétiser en somnambulisme infiniment mieux que ne pourrait le faire le magnétiseur le plus exercé.

Les preuves que les somnambules donnent souvent des consultations qui annoncent une grande clairvoyance sont aujourd'hui tellement multipliées, qu'il est absolument impossible qu'on n'ait pas recours à eux lorsqu'on ne voit pas de ressources dans la médecine : le seul moyen qu'on ait d'empêcher qu'il ne résulte quelques inconvéniens de la confiance qu'on leur accorde, c'est d'écarter le mystère. Le magnétisme ne sera dangereux qu'autant qu'il sera pratiqué clandestinement. Quand les somnambules qui donnent des consultations seront bien connus et que ceux qui s'adressent à eux ne craindront pas de dire quels résultats ils ont obtenus, on saura bientôt quels sont ceux qui ont le plus de lucidité et quel degré de confiance on peut leur accorder, et l'on ne craindra plus de soumettre les consultations au jugement d'un médecin.

L'organisation nerveuse de laquelle résulte une disposition au somnambulisme n'est point aussi rare qu'on le croit communément, et lorsque cette disposition existe et que le somnambulisme a été une fois produit, il se renouvelle avec une extrême facilité : ainsi il est des individus chez qui le somnambulisme se montre spontanément à la suite d'une émotion vive ou de l'impression que leur fait la musique : il en est chez qui il se développe en un instant, soit par la moindre influence du magnétisme direct, soit par le contact d'un objet magnétisé : il en est qui n'ont besoin que de se concentrer pour passer de l'état de veille à l'état de somnambulisme ; il en est enfin chez qui des facultés somnambuliques se manifestent, sans qu'aucune des facultés propres à l'état ordinaire soient assoupies ou altérées. J'ai vu des exemples de ces divers phénomènes ; et tous ceux qui ont dirigé leurs recherches sur cet objet en affirmeront comme

moi la réalité. Je crois qu'il n'est pas encore temps de les expliquer ; mais il est important de bien discerner dans les aperçus des somnambules ce qui naît de l'intuition, ou de l'instinct, ou des communications sympathiques, de ce qui peut venir de l'imagination ou des préjugés. Le somnambule possède un flambeau qui l'éclaire dans une région entièrement obscure pour nous; mais cette lumière qui lui fait découvrir des choses inconnues, n'empêche pas que l'illusion ne se mêle a ses aperçus et l'erreur à ses jugemens. Il est surtout exposé à se tromper lorsqu'il veut parcourir un espace trop vaste, et que son attention est dispersée sur un trop grand nombre d'objets. Je dois ajouter que le somnambulisme trop prolongé ou trop fréquemment renouvelé perd ordinairement de sa force, parce qu'il n'est pas naturel à l'homme, et qu'il finit par se nuancer avec l'état de veille.

On a répandu dans le monde qu'il y avait des personnes qui faisaient semblant d'être somnambules : cela n'est pas possible, ou du moins cette jonglerie ne pourrait se répéter plusieurs fois. Celui qui a la moindre habitude d'observer le somnambulisme ne saurait se méprendre sur sa réalité ; mais on a besoin d'un examen attentif pour déterminer le genre de facultés du somnambule et le degré de clairvoyance dont il est doué. On a besoin aussi de connaître ses qualités morales pour juger de la confiance qu'il mérite; car la droiture d'intention, la sincérité, la bonté, le désintéressement, qui sont des qualités essentielles chez le somnambule, ne sont point une suite nécessaire de l'état de somnambulisme. Qnelques somnambules ont dit que dans leur état ils ne pouvaient mentir : cela était peut-être vrai pour eux; mais certainement cela n'est pas général. Il est des somnambules qui se montrent, quant à leurs idées et à leurs qualités morales, totalement différens de ce qu'ils sont dans l'état de veille ; mais il en est aussi qui conservent leur caractère : il en est même chez qui

certaines passions, telles que la jalousie, la vanité, prennent une nouvelle force : il en est enfin qui cherchent à tromper pour servir leurs passions et leurs intérêts : heureusement cela est assez rare, et le magnétiseur, qui s'en aperçoit aisément, doit rompre toute relation avec le somnambule et chercher même à lui ôter sa clairvoyance.

J'ai cru devoir m'expliquer avec franchise relativement à une question fort délicate sur laquelle des hommes d'ailleurs éclairés prononcent sans avoir pris les renseignemens nécessaires pour la juger. Cette digression ne saurait être déplacée dans les circonstances actuelles ; je me la suis permise pour répondre à des déclamations injustes et sans fondement.

Je vais maintenant tracer un tableau succinct du somnambulisme, tel qu'il se manifeste souvent chez les malades soumis au traitement magnétique, pour mieux montrer ensuite et les variétés qu'il présente, et le parti qu'on peut en tirer, lors même qu'à certains égards il est encore imparfait. Ce qui le caractérise essentiellement, c'est un nouveau mode de perception. Les sensations n'arrivent plus à l'âme par les mêmes organes : que ce soit le système des ganglions ou tout autre qui soit alors mis en jeu, n'importe ; il est certain que les sens extérieurs sont assoupis, qu'un sens intérieur se réveille, et qu'il se développe des facultés absolument étrangères à celles dont nous jouissons dans l'état habituel ; que la communication avec des objets qui nous frappaient pendant la veille est interrompue ; que des communications avec d'autres objets que nous ne pouvions percevoir avec nos sens extérieurs s'établissent malgré les distances, et par un moyen qui nous est inconnu ; que l'intelligence se développe à tel point que le somnambule annonce des connaissances dont on ne peut concevoir l'origine, que son langage prend un nouveau caractère qui est tantôt celui d'une simplicité naïve, tantôt celui d'une poésie élevée ; qu'il apprécie le temps avec une précision ri-

goureuse, qu'il saisit l'intention et la pensée de ceux dont il s'occupe, et surtout de ceux qui s'occupent de lui; que souvent ses inclinations, sa manière de juger, ses principes de conduite, changent totalement; que souvent encore il se concentre pour réfléchir sur la nature de son âme et s'occuper de sa destinée future, et qu'alors il considère la vie terrestre comme peu de chose.

Cet état se montre, chez certains individus, quelquefois spontanément, plus fréquemment par le magnétisme; il est très-rare chez des personnes qui jouissent d'une bonne santé; il disparaît ordinairement après la guérison; il se perfectionne lorsqu'il est bien dirigé; si l'on en abuse en le faisant servir à des expériences de curiosité, si on le contrarie, si on le pousse au-delà du but pour lequel la nature la destine, il peut être suivi d'attaques nerveuses, et même dégénérer en folie

Le somnambulisme tel que je viens de le décrire, celui qui réunit dans un même individu la plupart des phénomènes propres à cet état est fort rare. Le caractère d'un nouveau mode de perception existe dans tous les somnambules, mais les facultés varient d'un somnambule à l'autre, soit par leur nature, soit par leur étendue, soit par l'association de plusieurs d'entre elles. Il en est qui se montrent plus ou moins avec diverses modifications, chez le plus grand nombre des somnambules; mais il en est d'autres qui ne se manifestent que fort rarement, surtout d'une manière prononcée. Il semble qu'on puisse appliquer au somnambulisme la théorie du docteur Gall, c'est-à-dire qu'il y a un organe particulier pour chaque faculté, et qu'un certain nombre de ces organes étant plus ou moins développé, la prédominance de tel ou tel organe détermine le caractère particulier du somnambulisme. Chacune des facultés peut exister dans un individu, à l'exclusion de toutes les autres, et l'apparition de la plus merveilleuse, par exemple de la prévision, n'indique point celle des plus simples. Tel somnambule voit à distance, il peut dire le

contenu d'une lettre sans l'ouvrir, et il n'apercevra point l'état physique des organes d'une personne que vous mettez en communication avec lui.

La faculté de découvrir la nature et le siége de la maladie, et de connaître par instinct les remèdes convenables, se rencontre chez beaucoup de somnambules, le plus ordinairement pour eux-mêmes, et souvent pour les malades qu'ils examinent avec intérêt; c'est la plus utile de toutes, c'est celle dont il nous importe le plus de nous occuper. Le somnambule ne se trompe presque jamais pour lui-même, parce qu'il ne prononce qu'autant qu'il est sûr d'avoir bien vu, et que la volonté du magnétiseur le détermine à fixer son attention lors-même que cela le contrarie. Quant au degré de clairvoyance dont le somnambule jouit pour les autres, il est heureusement facile à déterminer : parce que celui qui consulte voit si le somnambule décrit exactement tous les maux qu'il éprouve. Il ne faut point accorder sa confiance à un somnambule parce qu'on sait qu'il a guéri d'autres malades; sa lucidité antérieure est une présomption qui détermine à s'adresser à lui, mais elle n'est point une preuve certaine de sa lucidité actuelle. On n'a rien à craindre lorsqu'on se conduit avec prudence. Il ne suffit pas de s'être convaincu que le somnambule a des facultés étonnantes et merveilleuses; il faut s'assurer que cette clairvoyance est dirigée vers l'objet essentiel, qu'elle s'applique particulièrement à la connaissance des maladies.

Je dirai à ce sujet qu'il est impossible d'acquérir une notion exacte du somnambulisme par la lecture des ouvrages qui en parlent, si l'on n'a, non-seulement vu, mais encore fait et dirigé soi-même des somnambules. On croit bien, ou plutôt, selon l'expression d'Helvétius, *on croit croire* à la vérité des phénomènes extraordinaires; mais cette conviction ne ressemble point à celle qu'on acquiert lorsqu'on les a soi-même produits. Elle est en quelque sorte d'emprunt; elle ne réside pas dans notre

âme ; elle n'influe pas directement sur notre puissance. La lecture des diverses relations est infiniment utile à celui qui a déjà observé des faits, parce qu'elle lui apprend qu'il y a une grande variété dans les phénomènes du somnambulisme, et que l'étude d'un somnambule ne peut nous donner une idée des facultés des autres. Il est essentiel de réunir la théorie et la pratique, de ne pas tirer des conclusions générales d'un fait particulier, et de chercher en tout le bien et la vérité, sans aucune espèce de prévention.

Il serait encore à désirer que des hommes qui auraient une fortune indépendante, et qui ayant reconnu en eux-mêmes des facultés magnétiques très-prononcées, seraient animés par le désir de soulager et de guérir des malades, voulussent bien établir chez eux un traitement magnétique, comme l'avaient fait MM. de Puységur à Busancy, M. le marquis de Tissart à Beaubourg en Brie, M. Segretier à Nantes, etc., en prenant la précaution de n'admettre aucun malade sans que son état eût été constaté par un médecin. Ils seraient plus capables que les médecins eux-mêmes de faire un certain genre d'observations, parce que leur attention ne serait point détournée par des préjugés scientifiques. La confiance et la charité étant l'unique mobile qui les ferait agir, on ne pourrait jamais soupçonner qu'il se mêle quelque spéculation ou quelques idées de vanité dans leur entreprise, et l'on verrait se reproduire chez eux des merveilles qu'on a déjà presque oubliées. Les médecins qui auraient vu les malades avant le traitement seraient ensuite les juges des résultats.

Quant aux médecins et aux hommes du monde qui ont une notion plus ou moins étendue des sciences physiques, et qui veulent se livrer à l'étude du magnétisme pour connaître le rôle qu'il joue dans la nature et découvrir les lois d'après lesquelles il agit, je ne saurais trop les inviter à recueillir des faits sans se presser d'en déduire une théorie. Les phénomènes du magnétisme, sur-

tout ceux du somnambulisme, sont si variés, que les conséquences qu'on avait tirées d'un fait se trouvent souvent en contradiction avec celles qui découlent d'un autre ; les causes sont si nombreuses, que le plus souvent on ne peut discerner celle qui a produit tel ou tel effet. On compte parmi ces causes l'énergie plus ou moins grande des facultés du magnétiseur, les idées dont il est prévenu, la foi dont il est animé, et les dispositions physiques et morales du magnétisé ; mais il en est une foule d'autres qui tiennent à des influences étrangères.

Le monde magnétique est un nouveau monde ; depuis long-temps des navigateurs y ont abordé, et ils en ont raconté des merveilles ; mais c'est depuis peu qu'on y a séjourné, et l'on n'en a encore visité que les frontières. Quand on aura pénétré dans l'intérieur et qu'on se sera accoutumé au climat, on y fera de nouvelles découvertes, et l'on en rapportera des richesses inappréciables.

J'ai dit, dans le dernier chapitre, de mon *Instruction pratique*, quelle route il me paraissait le plus à propos de suivre pour parvenir à ce but, et je désire que de plus habiles que moi en indiquent une meilleure. En attendant que nous ayons pu faire du magnétisme une science régulière, dans laquelle les principes et les faits soient coordonnés, nous en savons assez pour le faire servir au bien de l'humanité. Attendons de nouvelles lumières de notre persévérance, et défendons-nous de créer des systèmes et de poser des limites à la puissance de la nature et à celle des facultés humaines.

DELEUZE.

SUITE DU TRAITEMENT DE M. PAUL.

Ainsi que Paul l'avait prévu, la nuit fut plus calme que les précédentes; son réveil fut signalé par un bien-être qui depuis longtemps lui était inconnu. Le lendemain il éprouve moins de faiblesse et fait quelques tours de chambre, ne se trouvant gêné que par la douleur des vésicatoires. S'il lui reste encore une légère céphalalgie, elle cède toujours au magnétisme, et le sommeil réparateur qui le suit laisse long-temps, après qu'il est cessé, un surcroit de force et de tranquillité. J'avais espéré qu'après le 24, tout accident fâcheux étant éloigné, la maladie tendrait d'elle-même à la guérison; que je pourrais dès-lors ne magnétiser Paul qu'une fois par jour; mais l'expérience me prouva mieux que tous les discours, que le magnétisme était l'âme du traitement, et que je ne devais attendre un résultat favorable et solide que de son administration fréquente et soutenue. Je ne prévoyais pas alors que loin de pouvoir réduire mes séances, il faudrait, pour couronner l'œuvre de la guérison, laisser pendant plusieurs jours mon malade sous l'influence continuelle du sommeil magnétique. Ainsi, jusqu'au 1er janvier, Paul fut magnétisé tous les jours deux fois, sauf quelques exceptions que j'aurai soin de mentionner pour l'instruction du lecteur.

26 *octobre*, 6 *heures du soir*. Somnambulisme.

La menace d'apoplexie est-elle complètement dissipée? — Ah oui, parlons de ça... Avez-vous été content de moi hier? Eh bien, tout est fini; il n'y a plus rien à craindre pour l'apoplexie. — Qu'avez-vous à faire maintenant? — manger, boire et dormir, pourvu que le magnétisme me soit continué sans interruption. — A quelle époque serez-vous guéri? — Guéri radicalement? premier janvier prochain; mais d'ici là que de précau-

tions à prendre! il faut être sage et raisonnable, ne point sortir trop tôt, se ménager sur tout, c'est beaucoup pour moi. — Lorsque je vous fais long-temps des passes, êtes-vous plus clairvoyant? — Cela n'y fait rien: vous feriez les passes pendant deux jours, que je ne m'endormirais pas, je suivrais vos mains sans perdre un de leurs mouvemens; ce n'est que du moment où vous les portez sur mon estomac que ma tête se baisse pour les fixer: pendant cette immobilité mes yeux se ferment peu à peu, et lorsque je fais un soupir vous pouvez croire que je suis endormi... Ahi! — Qu'est-ce?—Rien, M. Foissac.— Qu'avez-vous donc? — Je vous dis que ce n'est rien. — Je veux tout savoir. — C'est une petite douleur d'oreille; je vous dis que ce n'est rien. — Je crois au contraire que c'est quelque chose. — Ah, mon Dieu! c'est toujours comme cela; maudit bavard, qu'avais-tu besoin de te plaindre? — Qu'est-ce qu'il vous faut? — Six sangsues derrière chaque oreille; mais je n'en veux pas. — Cela me regarde.

Prié de marcher, il le fit avec la même facilité qu'hier; il me prit sur ses genoux, me porta d'une chambre dans une autre, et retourna s'asseoir. Paul était grand danseur jadis; sa maladie n'avait pas changé ses goûts, elle n'avait fait que les contrarier; aussi, profitant de cette lueur de forces que lui donnait le magnétisme, il demanda instamment à danser; un jeune médecin se présente, et Paul le saisissant d'un air libre et dégagé, ils walsent ainsi pendant plusieurs minutes. La manie d'expérimenter tourmente sans cesse les jeunes gens; l'envie me prit d'éveiller Paul au milieu de sa course; j'étais curieux de voir quel effet, quel changement, ce passage brusque de la santé et des forces, à la maladie et à la faiblesse, produirait sur lui; je me proposais encore de renouveler l'histoire du dormeur éveillé des Contes Orientaux. Aussitôt donc que Paul passe au-devant de moi, je lui souffle sur les yeux; il quitte son danseur à l'instant, s'arrête vis-à-vis de moi; ne peut plus parler tend ses yeux

vers ma bouche en se les frottant avec les mains; puis un tremblement général le saisit au réveil; il serait tombé à terre si on ne l'avait pas soutenu. Il se plaint vivement de la douleur de ses vésicatoires, et me demande l'explication de l'état où il se trouve, du trouble qui l'agite, de sa faiblesse excessive, de son déplacement, et enfin de ce réveil extraordinaire. Je le reconduis à son fauteuil; j'étais déjà repentant de mon imprudence qui pouvait avoir des suites si fâcheuses, et tout aussitôt je le magnétisai de toute la force de ma volonté. La pâleur, l'égarement qui étaient sur sa figure, firent place rapidement à d'autres symptômes; j'employai toute ma puissance à réparer le mal que j'avais fait, en tâchant de lui faire perdre le souvenir de cet accident qui ne devait après tout avoir laissé dans son esprit que l'image fugitive d'un songe. Il dort.—Comment vous trouvez-vous ? — M. Foissac! j'ai donc dormi deux fois. — Vous en souviendrez-vous à votre second réveil? — Eh comment le saurais-je? les choses se sont passées si vite, que je les vois maintenant comme une ombre... Je ne marcherai plus, voilà ce que vous aurez gagné. — Pour ce soir, je vous l'accorde, nous recommencerons demain; et d'abord parlons d'autre chose. Je désire vous conduire au bois de Boulogne, lorsque vos forces le permettront. — Nous n'en sommes pas encore là; tout ce que je pourrai faire, mon premier jour de sortie, ce sera un petit quart-d'heure de promenade dans la cour voisine... Oh que de précautions il faut prendre avant de me donner la clef des champs! — Mais encore, quand pourrez-vous aller au bois de Boulogne? — Ce sera, au plutôt, le 19 du mois prochain, mais bien juste... — Si je vous ramenais endormi? — Mais, trés-bien... à présent même je pourrais le faire, endormi, sans inconvénient... cela demanderait des ménagemens; en me magnétisant ici vous me préviendriez que je m'éveillerais au bois de Boulogne, et lorsque nous serions là vous auriez soin de me répéter sans cesse, pendant l'opération du réveil, que

je ne m'étonne pas, que nous sommes au bois de Boulogne : vous feriez de même en me ramenant. — Cela ne vous fatiguerait pas? — M. Foissac, dans l'état où je suis, je pourrais faire six lieues à pied ; si vous voulez, mettez-moi à l'épreuve : je n'ai jamais pu en faire autant en santé : eh bien, après cette longue marche, je je ne serais pas plus fatigué que si je faisais un tour de chambre éveillé ; d'ailleurs, s'il arrivait qu'après un trop long exercice fait en somnambulisme j'éprouve de la fatigue, tout serait dissipé par le fait même du réveil, il n'en resterait rien en moi après le changement d'état, oh ! quelle chose étonnante que le magnétisme ! faut-il qu'il existe des gens assez bornés pour se refuser à l'évidence et fermer les yeux à tant de sublimes vérités.

Paul, à son réveil, ne conserva aucun souvenir de ce qui s'était passé.

Peu de jours après, la Commission du magnétisme vérifia un grand nombre de phénomènes qui sont déjà connus, et sur lesquels je ne reviendrai pas; je ne dirai point qu'elle les vit avec étonnement; chacun peut en juger par ce qui précède. La vérité tardive triomphe des obstacles; elle ne tardera pas à se montrer dans tout son jour; je ne crains pas d'être démenti par les faits. Il ne s'agit plus aujourd'hui de savoir si le magnétisme existe ; il s'agit de fixer ses limites, son degré d'utilité, ses rapports, et d'ouvrir une route nouvelle aux progrès de l'esprit humain.

Jusqu'à la fin d'octobre il ne s'opéra point de changement remarquable dans l'état de mon paralytique ; même traitement, mêmes effets; le retour des forces, quoique sensible, n'était pas en rapport avec mes espérances et mes soins assidus. J'employais les séances à diriger l'esprit de mon somnambule vers un but utile, et je tachais d'éclaircir quelques questions sur le magnétisme que les observateurs n'ont pas encore résolues. C'est ainsi que j'en use avec les nouveaux somnambules, d'abord pour mon instruction, ensuite pour sonder

leurs forces. Voici quelques-unes des demandes et des réponses : — Si je vous magnétisais à votre insu, d'une chambre voisine, pourrais-je vous mettre en somnambulisme? — Non, M. Foissac. — Et si vous étiez prévenu que je vous magnétise? — Oui, en s'y prenant comme je vais le dire : il faudrait que les portes ou les fenêtres qui communiquent dans les deux chambres soient ouvertes. — Vous savez qu'il en est autrement de Cazot? — Rassemblez autant de somnambules que vous pourrez en trouver, il n'y en aura pas deux qui présentent les mêmes phénomènes; quelques-uns entendent tout le monde; le plus grand nombre n'entend que son magnétiseur. Même observation à faire pour la sensibilité. — Pourriez-vous me donner un signe caractéristique du somnambulisme, c'est-à-dire le moyen sûr et facile de distinguer le somnambule vrai, de celui qui le feint? — Oui, mais il faut une tête plus reposée que la mienne pour trouver cela. — Comment définissez-vous le somnambulisme? — Diable! ce n'est pas une petite chose que vous me proposez là; et vous vous étonnez ensuite que j'aie mal à la tête.—S'il en est ainsi; laissons la science, et parlons de vous. Pourquoi faites-vous la grimace avant de passer dans le sommeil magnétique? — Parce que je souffre, et qu'il se présente à mon esprit une foule d'idées pénibles et incohérentes, je fais des efforts pour repousser le sommeil. — Vous m'avez souvent parlé de l'opération du trépan, qu'en dites-vous maintenant? (*Il réfléchit, sa figure devient sombre*); Je vois à plus d'un mois de distance, sans en apercevoir la nécessité; plus loin... Que je réfléchisse encore... (*Après quelques minutes d'un air de contentement*) Sauvé! je n'ai plus que six jours. — Comment, six jours! — Laissez-moi donc faire... j'ai terminé... j'ai parcouru tous les jours jusqu'au 1er janvier, et je n'ai vu aucun accident, excepté au bout de six semaines, c'est, je crois, un mardi, j'ai été arrêté long-temps là, mais ensuite je me suis bien aperçu qu'il n'était pas question de trépan, et lorsqu'il ne me restait que

six jours à parcourir, je me suis écrié : Sauvé ! — Le magnétisme peut-il guérir toutes les paralysies ? — Entendons nous : les malades qui ne sont pas âgés de plus de quarante ans, vous en guérirez, par le magnétisme ; quatre-vingt-dix-neuf sur cent. Après quarante ans, à l'aide d'un bon somnambule, si les paralytiques ne le deviennent pas eux-mêmes, vous en guérirez moitié ; pour les autres, on n'obtiendrait qu'une grande amélioration. — Quelles sont les maladies sur lesquelles le magnétisme a le plus d'effet curatif ? — La paralysie, l'épilepsie, les hémorragies.

FOISSAC, D. M. P.

La suite et la fin au Numéro prochain.

OBSERVATION

D'une hémicranie périodique guérie subitement par le Magnétisme animal.

Le 23 septembre dernier, j'étais à dîner chez M. Meunier, rue de Babylone, faubourg Saint-Germain ; il y avait nombreuse réunion : vers la fin du repas, un monsieur qui m'était inconnu se plaignit d'un violent mal de tête ; quelques minutes après il fut obligé de se lever de table et de passer dans une pièce voisine ; sa femme, qui était à mes côtés, ne tarda pas à l'y suivre et un instant après revint tout en pleurs nous raconter l'état fâcheux dans lequel était son mari. Je lui demandai sur ce sujet quelques détails qu'elle me donna. Je me rendis près du malade qui me parut souffrir excessivement ; la figure était pâle et abattue, les traits décomposés et les yeux tuméfiés.

Je pensai d'abord qu'il faudrait avoir recours à la saignée ; mais je m'arrêtai et repoussai cette idée lors-

que je réfléchis à tout ce qu'on devait se promettre de l'emploi du magnétisme dirigé par une volonté bienveillante, je me persuadai fortement que j'exercerais, par ce mode de traitement, une influence physique très-salutaire sur le malheureux dont les souffrances paraissaient augmenter à chaque instant. Sa femme m'apprit que tous les mois régulièrement il éprouvait à la tête ces douleurs violentes; qu'elles s'étaient manifestées, il y avait environ deux ans, à la suite d'une fièvre cérébrale avec épanchement; qu'aussitôt que cette hémicranie se faisait ressentir on mettait en usage toutes les ressources de la médecine, bains de pieds, saignées, sangsues; ventouses, frictions, etc.; mais que rien de tout cela n'avait pu arrêter les progrès de ces crises, dont la durée était régulièrement de vingt-quatre heures. Au bout de cinq minutes, le malade éprouva un grand soulagement des passes transversales que je lui fis sur le coronal et les pariétaux, et de l'air que je lui insufflai sur le front; il me dit alors : *Je ne sais ce qui se passe dans ma tête, mais il me semble qu'un liquide cherche à s'en échapper, qu'il s'écoule et que je m'en trouve soulagé; c'est à vous, Monsieur, à qui je dois ce bien être, je le sens.* Je m'arrêtai un instant pour reprendre haleine, il me pressa vivement de continuer; ce que je fis, encouragé par le succès que je venais d'obtenir et la confiance que me témoignait le malade.

Madame Rey s'était éloignée un moment pour annoncer à la société alarmée que ce que je faisais à son mari avait prodigieusement diminué ses souffrances (ils n'avaient ni l'un ni l'autre aucune idée du magnétisme animal, comme on le verra par le certificat qui fait suite à cette observation). Je ne pourrais exprimer la surprise des convives en voyant M. Rey, après dix minutes d'absence, rentrer dans le salon, la figure riante, et ne se ressentant plus de son violent mal de tête. Effectivement les symptômes fâcheux étaient totalement disparus, les artères temporales, qui battaient fortement, ne se fai-

saient presque plus sentir, les yeux étaient calmes ainsi que la figure qui, quelques instans auparavant, était décomposée.

Madame Rey surtout témoignait son étonnement et sa joie, elle qui était habituée à voir son mari pendant plusieurs jours dans un état de crise pénible et alarmant; elle ne cessa de me combler de remercîmens d'un soulagement aussi prompt qu'extraordinaire; moi seul j'étais calme et tranquille. J'expliquai aussi clairement qu'il me fut possible tout ce qu'on pouvait se promettre de l'influence magnétique; qu'elle peut aller jusqu'à produire le sommeil et le somnambulisme; que, dans ce dernier état, on peut percevoir un grand nombre d'impressions sans l'intermédiaire des sens, et répondre avec franchise et naïveté aux questions qui nous sont faites.

M. et madame Rey, bien convaincus maintenant que le magnétisme peut produire des effets salutaires, se sont bien promis de ne recourir dorénavant qu'à cette précieuse découverte s'ils venaient à être malades.

J'ai accepté le certificat qu'a voulu me donner M. Rey, pour constater ce qu'il nomme sa guérison miraculeuse Je le joins à cette relation : les amis de la vérité le liront avec intérêt.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis que j'ai été assez heureux pour guérir M. Rey, et, de cette époque, il n'a pas ressenti la moindre atteinte de son mal périodique.

Nous ne nous permettrons aucune remarque sur la nature de cette hémicranie que plusieurs médecins; appelés en consultation, regardaient, les uns comme une inflammation des méninges (membranes du cerveau), et d'autres comme une matière purulente répandue entre le crâne et le péricrâne, suite de l'affection cérébrale dont M. Rey avait été atteint deux ans auparavant.

Les divers remèdes qu'on avait administré au maades paraissaient l'avoir considérablement affaibli; il

était pâle et maigre, parlait avec peine, et portait une figure où la souffrance était empreinte ; maintenant toutes les personnes qui connaissent M. Rey se joignent à moi pour assurer que, depuis le jour où je l'ai guéri par le magnétisme, un mieux sensible s'est opéré en lui. Si les maux de tête reviennent, nous aurons encore recours à cette médecine naturelle. Nous ne mettons point en doute que les effets répondront à notre attente.

Dr. Dubouchet.

Certificat.

Le 23 septembre 1827, étant avec mon épouse à dîner, chez notre ami, M. *Meunier*, où se trouvait M. le docteur Dubouchet, que je n'avais pas l'honneur de connaître, un violent mal de tête me prit à l'issue du dîner, des douleurs insupportables me forcèrent à passer dans une pièce voisine et à me jeter sur un sopha. Je dois dire que ces maux de tête me prennent régulièrement tous les mois, depuis deux ans, époque où j'ai gardé le lit pendant cinquante jours, atteint d'une fièvre cérébrale à la quelle j'ai failli succomber.

M. le docteur Dubouchet est parvenu, avec autant de bonheur que d'habileté, à m'enlever, dans l'espace de dix minutes, par ce qu'il nomme magnétisme animal, un mal de tête des plus violens. Je me promets bien, si mes migraines me reprennent, de n'avoir recours qu'à cette belle découverte.

Rey,

Négociant, rue Saint Denis n° 225.

Nous soumettons à nos lecteurs la lettre suivante qu'un de nos abonnés vient de nous adresser, nous ne nous dissimulons pas que la simplicité des remèdes qu'elle

indique peut exciter l'hilarité des médecins plutôt que leur examen ; néanmoins comme l'expérience produit souvent des résultats utiles que la science n'avait pas prévus, nous ne balancerons jamais à publier ce qui tend à secourir l'humanité souffrante et ne saurait lui nuire.

*Lettre au Rédacteur de l'*Hermès.

Monsieur,

Puisque vous avez bien voulu donner place dans votre journal au remède contre le ver solitaire, indiqué et administré par mes somnambules mesdames Frédéric, Boudegoust et Fanchouquet ; j'ai l'honneur de vous en soumettre deux autres employés, par elles, avec succès contre les dépôts de sang et d'humeurs dans l'intérieur du corps, ainsi que contre les maux de gorge accompagnés d'accidens graves ; la saison dans laquelle nous sommes étant celle où l'on peut se procurer l'animal qui les fournit, je crois le moment opportun pour leur publication.

Il y a environ dix-huit ans que madame Frédéric a traité et guéri un dépôt de sang et d'humeur placé dans la région de la rate, au moyen d'une tisane faite avec deux pattes de canard sauvage et un plein dé à coudre de bois vermoulu, le tout bouilli dans une chopine d'eau jusqu'à parfaite cuisson. Mes autres somnambules ont employé ce remède avec un égal succès pour des dépôts dans l'intérieur du corps, elles en ont quelquefois retranché la poudre de bois vermoulu. L'un de ces traitemens m'a fourni une observation très intéressante relativement aux perceptions des somnambules bien lucides.

Une personne, qui depuis plusieurs jours faisait usage de ce remède, me prévint que depuis deux seulement elle n'éprouvait plus le mouvement interne qui se manifestait chaque fois une heure après qu'elle l'avai avalé. Je conduisis ma somnambule chez la malade, ett

la mis en somnambulisme ; dans cet état elle se fit apporter la tisane, l'examina et prononça, que quoiqu'elle eût le goût marécageux elle n'était pas faite avec des pattes de canard sauvage. La femme de chambre surprise de cette réponse et pressée de questions, convint que n'en ayant pas trouvé elle avait cru (par analogie) pouvoir y substituer des pattes de sarcelles et que comme elles étaient plus petites elle en avait mis quatre.

Le lendemain la tisane fut faite selon la prescription, l'effet intérieur eut lieu et continua jusqu'à parfaite guérison.

L'usage étant de ne servir le canard sauvage qu'avec ses pattes, ce remède devenait assez couteux, mais la reconnaissance de madame la comtesse D... parente de M. de Puységur, guérie par ce moyen me procura, tant qu'elle vécut, le plaisir d'en distribuer aux personnes peu fortunées, chaque année j'en recevais une petite provision qu'avec un peu de soin je parvenais à conserver sans qu'elles perdissent sensiblement de leur efficacité. Le cou du même animal fournit le remède contre les maux de gorge, je vais en citer un exemple.

Il y a douze ans environ, que madame Grassary, très-soigneusement voilée et accompagnée d'un monsieur, se présenta chez moi pour consulter ma somnambule ; cette dame s'assit sans proférer une seule parole et aussitôt après je la mis en rapport avec madame Boudegoust. Cette dernière se récria sur l'état de la gorge de la malade, et assura que la cause du mal était plusieurs parties d'humeurs glaireuses et muqueuses durcies, qui formaient dans le fond de la gorge et tout autour comme des grains de chapelet de différentes grosseurs plus ou moins irrégulières, elle ajouta que cette cause quoiqu'assez grave par elle-même, n'avait pas seule produit l'état d'inflammation dans lequel était la partie affectée. Le monsieur prit la parole et dit que les médecins avaient ordonné à cette dame des gargarismes de moutarde ; pour combattre l'atonie dans laquelle ils jugeaient cet organe.

La somnambule manifesta beaucoup d'impatience de l'emploi d'un remède aussi irritant, assurant qu'il n'y avait déjà que trop de feu dans cette partie, le monsieur qui accompagnait la malade ajouta qu'il importait d'autant plus de ménager cet organe que cette dame était un des premiers talens pour le chant, et qu'on lui faisait craindre d'en perdre l'usage.

Madame Boudegoust continuant d'examiner la malade assura qu'il fallait qu'on eut pincé la luette dans quelque chose; que la petite peau qui la recouvrait était froissée et comme frippée; puis, avec l'expression de la colère, elle s'écria : je crois, Dieu me pardonne, qu'on en a coupé! Le monsieur, extrêmement étonné de cette vision, convint que d'après l'ordonnance des médecins, le chirurgien en avait coupé trois lignes, il y avait trois jours, mais que la malade n'en avait été nullement soulagée.

Lorsque j'eus rétabli le calme chez ma somnambule, ce qui fut assez difficile tant cette opération, qu'elle trouvait faite à contre-temps, l'avait agitée. Elle ordonna qu'on fit bouillir dans une pinte d'eau, réduite à moitié, un cou de canard sauvage bien plumé et d'en mettre la chair désossée entre deux mousselines, puis d'en entourer la gorge; qu'il fallait avoir grand soin de renouveller ce cataplasme toutes les vingt-quatre heures; qu'on devait se servir du bouillon pour se gargariser le plus souvent possible.

La somnambule annonça que si cette ordonnance était suivie exactement, sous deux jours la malade expectorerait différentes parties d'humeurs dont l'état serait tel qu'en mettant le pied dessus on entendrait comme un craquement.

Deux jours s'étaient écoulés lorsque le monsieur qui avait assisté à la consultation et qui s'en était allé très-peu convaincu de l'efficacité d'un remède si peu digne, par sa simplicité, de figurer à côté des sulfates, nitrates, etc., revint chez moi et convint que l'effet annoncé

avait eu lieu, qu'il continuait et que la malade éprouvait un mieux sensible ; ce mieux a toujours été croissant jusqu'à parfaite guérison.

Madame Boudegoust avait promis à cette dame qu'au bout de six semaines elle recouvrerait la voix et qu'elle pourrait exercer son talent ; mais qu'à raison du retranchement fait à la luette, elle sera obligée de travailler son organe pendant quelques temps pour faire de longues tenues. Le tout s'est complètement vérifié.

Il est plus facile de se procurer des cous de canard sauvage que des pattes ; mais il est plus difficile de les conserver. Si ce remède s'accréditait, je pense qu'il serait bon de le soumettre à la préparation de M. Appert, il se pourrait qu'il conservât cette substance sans en altérer l'efficacité.

Depuis le traitement que je viens de rapporter, mes trois somnambules ont employé ce remède avec succès contre des esquinancies violentes et qui avaient resisté à une foule d'autres moyens.

Le soufle magnétique *à chaud* dirigé sur la gorge couverte de ce remède, en accélère l'effet d'une manière très remarquable, mais cela exige de la part du magnétiseur, une exacte attention d'éloigner sa bouche de la partie malade chaque fois qu'on doit aspirer l'air.

Une dame qui, d'après mon conseil, avait guéri son mari d'une esquinancie, au moyen de l'insufflation *à chaud* mais qui avait négligé cette précaution, gagna elle-même un très-violent mal de gorge.

J'ai l'honneur d'être avec une considération distinguée,

Monsieur,

votre très-humble, etc.

Ce 3 février 1828, LANGLOIX.

rue du Cherche-Midi, n° 15.

---

*Au Rédacteur de l'*Hermès.

Monsieur,

Lorsque j'ai eu l'honneur de vous adresser la relation du traitement fait à Moscou par M. le docteur Schultz, j'y ai joint la lettre que m'avait écrite M. joly, pour vous faire connaître M. Schultz, et pour vous autoriser à corriger les fautes de style. Cette lettre étant absolument étrangère au magnétisme, je n'ai pu imaginer qu'on eût l'idée de l'imprimer, et j'ai été également surpris et affligé de la trouver dans l'*Hermès*. Je suis flatté de l'opinion qu'à de moi M. Joly, pour lequel j'ai la plus grande considération; mais il eût été inconvenant et ridicule à moi de publier les éloges exagérées qu'il me donne. Je vous supplie de vouloir bien insérer ma réclamation dans votre Journal, pour qu'on ne doute pas que c'est par erreur et à mon insçu que la lettre de M. Joly a été imprimée.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de considération,

Monsieur,

Votre très-humble

DELEUZE.

VARIÉTÉS.

Lorsque M. Husson fit, à l'Hôtel-Dieu, ces belles expériences qui démontrèrent si victorieusement l'existence du magnétisme, il s'empressa d'annoncer à tous les médecins qui suivaient sa clinique, les résultats qu'il avait obtenus. Il ne craignit point d'avancer qu'il avait long-

temps partagé l'erreur commune à tant de savans en regardant le magnétisme comme une chimère. Cette conduite qui lui fit tant d'honneur et qui redoubla, s'il est possible, l'estime et la reconnaissance de ses disciples, vient d'être imité, avec non moins de franchise, par M. Ségalas qui dans ses différents cours de physiologie s'était constamment prononcé contre la découverte de Mesmer. Après avoir rappelé dans une de ses dernières leçons l'opinion négative qu'il avait émise sur cette question importante, il a ajouté qu'ayant depuis assisté à une séance de magnétisme il avait été *complètement convaincu.*

M. Ségalas a voulu parler des dernières expériences qui ont été faites en présence de la commission de l'Académie de médecine chez M. Foissac où l'un des phénomènes les plus extraordinaires du somnambulisme a été vu et constaté par ces messieurs.

AVERTISSEMENT.

Nous avons l'honneur de prévenir MM. nos Abonnés que la seconde année de ce Journal est terminée fin de février et que la troisième commence le premier mars 1828 : nous espérons qu'ils voudront bien renouveler leur abonnement avant cette dernière époque, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi de leurs Numéros; nous nous faisons un devoir de les assurer que notre exactitude et notre zèle dans l'intérêt du magnétisme seront toujours les mêmes.

Si dans le nombre de nos Lecteurs il s'en trouve qui aient quelques observations à nous faire, nous les accueillerons avec reconnaissance.

Les personnes qui désirent des notions sur tout ce qui est relatif au magnétisme, peuvent s'adresser au bureau du Journal de l'*Hermès*, elles les y recevront gratuitement.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

ANALITIQUE ET ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

DU 2e VOLUME

DE L'HERMÈS,

(1827-1828.)

PAR M. S.,

Auteur de l'Exposé des cures opérées en France par le Magnétisme animal,

A.

A. (Melle Sophie) est guérie de convulsions opiniâtres à Moscou (Russie), 303.—Devient somnambule naturelle, 314.

A. Z. méd. *voy.* expériences magnétiques de la charité.—1re lettre à un médecin de Montpellier.—*id.* 2e *id.*

Action (exemples d') magnétique à distance, 118, 128, 243, 281, 283.

Analyse de l'ouvrage intitulé : le Magnét. Anim. à l'usage des gens du monde, suivi de quelques lettres critiques pour et contre ce mode de guérison. (*Ch. B. méd.*) 390.

Anonymes, *voy.* fin de la table.

Annonce d'un cours de magnétisme par M. Picher-Grandchamp, méd., élève de Mesmer, 101.

— d'un cours expérimental de magnétisme par M. Dupotet, étudiant en méd., 103.

—de l'introduction du magnétisme employé comme moyen thérapeutique à l'hôpital de la Charité, 200.

Attaques épileptiques, *voy.* Epilepsie.

Auteurs de relations, de lettres, etc., contenues dans l'Hermès. MM.

A. Z. méd. B. (ch.) méd. C. C. (Chardel, juge). Crampon, d'Aunay (le comte Louis). Deferd, méd. Deleuze, Demarsy, Cezaire Dnbois, Just, M. Millin de Sévoye, de Schultz (Otton), méd. Dubouchet, méd. Foissac, méd., Gréa, Langlois, Levasseur (J. C. V.), Lowengard, Minel, Picher-Grandchamp, méd. R., Robin, T. T. (A.). Mme ve Touchard, M. Tourret, Vogel, méd.

Avantages et inconvéniens du magnétisme animal par Mme ve Touchard. 1er art. 269. —2e art. 315.—3e art. 346.

Avertissement à MM. les abonnés de l'Hermès, 332, 364, 392.

Avis des éditeurs de l'Hermès concernant les relations des traitemens magnétiq. 200.

B.

B. (Mme) somnambule prédit à M. Bonnefoy, chir. à Lyon, qu'il n'a plus que deux ans à vivre, 86.
B. témoin de la prédiction que fait sa femme à M. Bonnefoy, 86.
B. méd. à Versailles, est témoin d'une séance de somnambulisme chez M. le comte d'Aunay, 141.
B. (Ch.) méd, *voy*. le Magnét. Animal à l'usage des gens du monde.
Bergasse, célèbre avoc, cité, 75.
Bertrand, médecin, cité, 221, 263.
Bonnefoy, méd. à Lyon, guérit la comtesse de S. d'un engorgement considérable des ovaires avec gonflement de l'utérus, etc., 77.
Boudegoud (Mme), somnambule guérit de concert avec Mme Fanchouquet (somnambule), un homme qui avait un ver monstrueux dans l'estomac, 166.
Bugnot est guéri d'une maladie épidémique à Cressia (Jura), 131.

C.

C. C., *voy*. Observations de l'auteur de l'Esquisse de la nature humaine, etc.
Cancer au sein, 197.
Cazot, épileptique cité, 233, 280, 281 (c'est un des malades choisis par M. Fouquier, méd. de la Charité, pour servir aux expériences qu'il fesait faire sur le magnétisme).
Certificat de la guérison d'Etienne Dufils, charron à Ivecrique (Seine-Infér.), 230.
Cézaire Dubois, à Noyon, calme un enfant très-agité, guérit un homme de la goutte, 117; Mlle Duquesne des suites d'un refroidissement subit, 118; Mme N. d'une congestion au pilore, 119. — *Voy*. Extrait d'une lettre à M. Deleuze.—*Id*. Cure d'une constipation opiniâtre, etc. Traitement des malades par le réservoir magnétique.
Chabert (Mme) est guérie d'une gastrite nerveuse, 227.
—(Mr.) est témoin de la guérison de sa femme, 228.
Chapelain, méd., demande à l'Académie de médecine des malades pour les traiter par le magnétisme animal, 104.
Chardel, juge, auteur de l'ouvrage intitulé : Esquisse de la nature humaine expliquée par le magnétisme animal, 331.—*Voy*. Observations de l'auteur de l'Esquisse de la nature humaine sur l'article Magnétisme Animal, etc.
Colardin, commissaire de marine à Toulon, est témoin de la guérison d'une demoiselle qui avait une inflammation aux yeux, 62.
Coliques violentes, 129.
Congestion au pilore, 119.
Conseil (le) général des hôpitaux défend à M. Fouquier de continuer les expériences magnétiques qu'il avait commencées à la Charité, 268*.

* Si le conseil des hôpitaux s'était rappelé que le Gouvernement avait institué l'Académie de médecine pour examiner tout ce qui a rapport à la santé publique, il nous semble qu'il aurait facilement

Constant, (M.) à Cressia, magnétise avec M. Gréa un jeune homme atteint d'une maladie épidémique, 132.
Constipation opiniâtre, 119.
Consultat. somnambuliques, § 1, *sur les malades*, 8, 30, 31, 85, 148, 149, 150, 154, 156, 163, 165, 166, 197. — § 2, *sur des objets touchés par le malade*, 138, 157.
— et traitemens pour toutes sortes de maladies, par le magnétisme animal, principalement applicable aux affections nerveuses, rhumatismales et goutteuses; par M. Dubouchet, doct. méd., 363.
Crampes fréquentes et très-intenses de l'estomac, 44.
Crampon, négoc. au Havre, est guéri d'une tumeur à la cuisse, suite d'une petite vérole, 59. — Guérit des douleurs de tête, des rhumatismes, de maux d'estomac, 60. — *Id.* un enfant d'un engorgement lymphatique sous le bras, 63. — La femme de confiance de M. Guérin, méd. à Paris, d'une entorse, 60. — M. Deschamps tenenr de livres au Havre, *id.* — M. Tontain, capit. du Havre, *id.* — Le sieur Maignon, marin, d'une goutte seraine, 61. — Mlle Renaud, *id.* — Une demoiselle d'une inflammation aux yeux, 62. — Mlle Valentin, de maux d'yeux, 60. — Une dame d'un rhumatisme à l'épaule, 61. — Un marin anglais, *id.* dans les reins. — Un capitaine de Harfleur, *id.* 63. — *Voy.* lettre adressée à M. Deleuze. — Lettre au rédacteur de l'Hermès. — Cité p. 390.
Cure opérée par le magnétisme animal d'une constipation opiniâtre et d'une congestion au pilore sur Mme N., par M. Cézaire Dubois, à Noyon, 119.
— et traitement de Mlle D. malade du ver solitaire, 163.
— de convulsions très-opiniâtres, opérée par le magnétisme anim. et lue dans la séance de la Société physico-médicale, à Moscou, 1820, par M. Otton de Schultz, méd. en chef de la police de santé à Moscou, etc., 303.

D.

D** (M^r.), méd. des armées du Roi, cité, 138.

évité le ridicule dont il vient de se couvrir. Tout le monde sait que la première Commission reconnut la réalité du magnétisme, et que *les deux tiers* de l'Académie votèrent pour que cette découverte fût soumise à un nouvel examen. C'est en conséquence de cette décision, qu'une seconde Commission, composée de onze médecins célèbres, a été chargée de faire toutes les expériences qui pourraient mettre l'Académie à même de prononcer un jugement définitif. Or, les expériences ont été faites publiquement à l'Hôtel-Dieu et à la Charité. Des malades reconnus *incurables* ont été guéris, les phénomènes dont on avait nié l'existence sont rigoureusement constatés, et c'est alors que le conseil fait tout suspendre sans s'informer de ce qui peut en arriver aux personnes soumises à ce nouveau mode de traitement... N'est-ce pas là un abus intolérable, et les amis des sciences ne doivent-ils pas réclamer contre des mesures qui outragent à la fois la raison, l'humanité et la justice ?

D. (Dlle A.) est guérie de maux d'estomac suite d'une trop grande abondance de bile, à Amiens, 158.
D*** (Mlle) est guérie du ver solitaire par les remèdes de Mme Fagard, somnambule, 163.
D. (Mme) témoin de la guérison de sa fille, à Versailles, 163.
Dair (Mme) est guérie du ver solitaire par l'usage d'un remède indiqué par une somnambule, 329.
D'Aunay (le comte Louis), guérit une femme d'une gale répercutée, *id.* M. Suterlin (Joseph) d'une humeur dans la tête et d'un rhumatisme à la cuisse gauche, etc., est témoin de la cure de Mlle D., à Versailles, 165. — *Voy.* lettre adressée à M. le rédacteur de l'Hermès.—Traitement d'une affection psorique. —Traitement et guérison de M. J. Suterlin.
Davalon (Gustave) est guéri des suites d'un engorgement lymphatique, à Lyon, 5.
Debatz (Jules) est guéri d'attaques épileptiques, 326.
—(M. et Mme) sont témoins de la guérison de leur fils, 328
De C. (l'abbé), cité, 220.
De Daines (l'abbé), chanoine de Besançon, est guéri par un jeune somnambule de maux de tête violens, suites d'un ver dans les sinus frontaux, à Lyon, 8.
Defert, médecin, guérit Mme D... d'étouffemens violens, vomissemens périodiques, palpitations fréquentes, hydropisie commençante, etc., *voy.* Observations sur l'utilité du magnétisme pour les vieillards, 252.
Dégoût général, 300.
De L. (le comte), capitaine de Hussards, guérit une dame d'un cancer au sein, — est guéri d'une pleuro-pneumonie chronique avec épanchement, 197.
De Landrevie (le Chev.) est temoin de la guérison de Mlle D., à Versailles, 165.
Deleuze, bibliothécaire du Jardin du Roi, *voy.* Des obstacles qui se sont opposés et qui s'opposent encore à la propagation du magnétisme animal.—*Id.* de l'état actuel du magnétisme.—*Id.* Lettre au rédacteur de l'Hermès.
Demarcy (Ch.), guérit Mlle D*** (A.) de maux d'estomac, de dents, etc., à Amiens, 158.
Dépôt (suites d'un) dans la tête, 137.
De S. (la comtesse) est guérie d'un engorgement considérable des ovaires avec gonflement de l'utérus et phlogose, etc., à Lyon, 77.
Deschamps est guéri d'une entorse, au Hâvre, 60.
De Schultz (Otton), médec. en chef de la police de santé, à Moscou, guérit Mlle A. d'une maladie nerveuse, 303, *voy.* Cure et convulsions très-opiniâtres, etc.
De Vatimont (le comte) est témoin de la guérison de M. J. Suterlin, à Versailles, 137.
Digestions lentes et douloureuses, 44.
Dimier est témoin de la guérison de Mlle D., à Versailles, 165.
Douleurs très-fortes dans les reins, 62.
—de tête, 60.
Dubouchet, méd., guérit Mme Chabert d'une gastrite nerveuse, suivie de vomisse-

mens, etc., 227.—Ch. Maillou d'une ophtalmie chronique, 297. — Jules Debatz, d'attaques épileptiques, 326 —*Id.* M. Rey, d'une hémicranie périodique, 381.—*Voy.* lettre au rédacteur de l'Hermès. — Observation d'une gastrite nerveuse, etc. — Un mot sur le magnétisme animal.—Consultations et traitemens pour toutes sortes de maladies.

Dufils (Etienne) est guéri d'une maladie de nerfs (douleurs dans les reins, les cuisses, les jambes et les pieds, etc.), au Havre, 230.

Dupotet, étud. en médec. *voy.* annonces d'un cours expérimental de magnétisme.

Duquesne (Mlle) est guérie des suites d'un refroidissement subit et d'une extinction totale de voix, à Noyon, 118.

E.

Eau (effets de l') magnétisée, 7, 120, 130, 232, 239, 293, 314, 351.

Effets opérés par le magnétisme à l'hôpital de la Charité, 233.

Engorgement douloureux au foie, 44.

— considérable des ovaires, 77.

— lymphatique dans le bras, 63.

Entorses, 60.

Épidémiques (maladies), 129, 131, 132.

Epilepsie, 265.

Épileptiques (attaques), 326.

État (de l') actuel du magnétisme, de ses progrès et de sa marche à suivre pour en obtenir les effets les plus salutaires; par M. Deleuze. 1er art., 333.—2e art., 365.

Etourdissemens très-forts, 252.

Expériences faites en présence de la commission de l'Académie de médecine (M. Paul, somnambule, lit les yeux fermés), 358.

Expériences remarquables, 26, 29, 76, 107, 117, 120, 128, 222, 232, 242, 243, 262, 281, 282. 283, 295, 325, 358, 359, 377.

— magnétiques de la Charité. Première Lettre à un médecin de Montpellier, par A. Z., D. M., 219.

— (suite des) magnétiques de la Charité.—Conseil général des hôpitaux, 268.

Explication de la cause du sommeil et des rêves; précédée de quelques observations sur les articles où l'on traite de ces phénomènes dans le journal LE GLOBE, aux feuilles des 19, 22 mai et 9 juin derniers; par l'auteur de l'Esquisse de la nature humaine expliquée par le magnétisme, etc. (M. Chardel, juge), 183.

Extinction totale de voix, 118.

Extrait d'une lettre de M. Cézaire du Bois à M. Deleuze, 117.

F,

Fagard (Mme), somnambule citée, 138.—Guérit Mlle D*** du ver solitaire, à Versailles, 163. — *Idem* une dame de Chartres d'un ulcère à la matrice, 165.

Faits remarquables prouvant la réalité d'un agent magnétique, 232.

Fanchouquet (Mme), somnambule, traite et guérit, de concert avec Mme Boudegoust (somnambule), un

homme qui avait un ver monstrueux dans l'estomac, 166.
Fièvre continue, 300.
Foissac, médecin, guérit M. le comte de L*** d'une pleuro-pneumonie chronique, 196. — Magnétise plusieurs malades à l'hôpital de la Charité, sous la direction de M. Fouquier, 222. — Traite un épileptique du même hôpital nommé Cazot, 233. — Commence le traitement d'un paralytique *incurable* nommé Paul, 244. — *Voyez* Expériences magnétiques de la Charité. — Suite des expériences, *idem*. — Lettre en réponse d'un article inséré dans le N° 62 de la *Clinique des hôpitaux*. — Continuation du traitement de M. Paul, 321.
Foissard (Mme) est guérie d'une maladie épidémique, à Crissia, 129.
Fouquier, médecin en chef de la Charité, fait faire des expériences magnétiques dans cet hôpital, par M. Foissac, 200. — Enfonce une épingle dans la main du sieur Cazot, somnambule, *idem*. — Lui traverse l'oreille de point en point sans obtenir aucune indice de sensibilité, 242.

G.

G*** (Mme) est guérie d'un mal de tête violent et opiniâtre, 350.
G*** (Georges) est guéri de l'épilepsie, à Besançon, 265.
Gale répercutée, 64.
Gastrite nerveuse suivie de vomissemens, 227.
Georget, médecin cité, 54.
Goutte seraine, 61.
Gousse, médecin à Bordeaux, cité, 14.
Grenaut, témoin de la guérison d'Etienne Dufils, au Hâvre, 231.
Gréa guérit la femme Guyot de coliques violentes, à Cressia. — *Idem* Mme Foissard. — Le nommé Bugnot et un jeune homme d'une maladie épidémique, 129. *Voy*. Traitemens magnétiques faits à Cressia. — Notice remise au rédacteur de *l'Hermès*.
Guérison d'une névralgie opérée par le magnétisme animal, sur Mme Félicité Minel, par M. Robin, 21.
Guérisons rapportées dans *l'Hermès*, 5, 8, 18, 21, 34, 44, 45, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 117, 118, 119, 129, 130, 131, 132, 137, 158, 163, 165, 196, 197, 226, 227, 230, 232, 246, 265, 297, 299, 300, 326, 351, 381.
Guyot (la femme) est guérie de coliques violentes à Cressia, 129.

H.

Hémorrhagie pulmonaire, 314.
Hérambourg (Pierre), témoin de la guérison d'Etienne Dufils, au Hâvre, 231.
Hervez de Chégoin, médecin, insère, dans le N° 62 de la *Clinique des hôpitaux*, un article dans lequel il dénature complètement les expériences magnétiques faites à la Charité, 260.
Hoffmann, l'un des collaborateurs du *Journal des Débats*, cité, 222.
Hoffmann (Mme), sage-femme, témoin de la guérison de Jules Debatz, 328.

Huet, médecin de la marine au Hâvre, constate l'état de cécité du sieur Maignon, marin, guéri depuis par le magnétisme, 61.
Hydropisie du ventre commençante, 250.

I.

Inflammation de poitrine commençante, 45.
— des yeux, 62.
Influence (exemple de l') d'un malade sur son magnétiseur, 117.
— (exemple de l') exercée sur un individu contre sa volonté, 123.
— (exemple de l') exercée par les personnes qui habitent auprès des malades, 309.
Insomnie, 44, 252.
Instinct (exemple d'), 313.
Interruption (effets de l') du traitement magnétique, 199, 321.
Ivresse (disposition à l'), 232.

J.

Joly, chirurgien dentiste à Moscou, adresse à M. Deleuze la relation d'un traitement magnétique par M. Otton de Schultz, médecin en chef de la police de santé à Moscou, 301.
Just M., témoin de la guérison de Georges G***, à Besançon, 267.

K.

Klauss, médecin à Moscou, témoin du traitement de Mlle Sophie A., 308.

L.

Langlois. *Voyez* remèdes employés avec un succès constant, etc. — Lettre au rédacteur de *l'Hermès*.
Laugier, médecin interne à la Charité, témoin des expériences magnétiques faites dans cet hôpital, 237.
Lecheverel, médecin au Hâvre, constate l'état de cécité du nommé Maignon, guéri depuis par le magnétisme, 61. — Est témoin de la guérison d'un enfant scrophuleux, 63.
Lefrançais (Nicolas), maire de la commune d'Ivecrique, témoin de la guérison d'Étienne Dufils, 231.
Léonard (P.), *idem*, 231.
Leroy, étudiant en médecine à Paris, témoin de la guérison d'un marin anglais à l'hospice du Hâvre, 61.
Lettre adressée à M. Robin par M. Minel, adjudant du génie à la maison militaire du Roi, sur la guérison de Mme Minel, 18.
— adressée à M. le rédacteur de *l'Hermès*, par M. le comte Louis d'Aunay, 30.
— adressée à M. Deleuze par M. Crampon, 59.
— à M. le rédacteur de *l'Hermès*, par M. le docteur Dubouchet, 225.
— au rédacteur de *l'Hermès* par M. Crampon, 230.
— (première) à un médecin de Montpellier, par A. Z., D. M., 219.
— (suite de la première) à un médecin de Montpellier, sur les expériences de la Charité, par A. Z., 233.
— en réponse d'un article inséré dans le N° 62 de la *Clinique des hôpitaux*, adressée au rédacteur de ce journal par M. Foissac, D. M., 260.

— (deuxième) à un médecin de Montpellier, etc., 279.
— adressée à M. Deleuze par M. Joly, chirurgien dentiste à Moscou, 301.
— à un médecin de province sur le magnétisme animal, par A. T....t, 359.
— au rédacteur de *l'Hermès* par M. Deleuze, 389.
Levasseur (J. C. V.), ingénieur-géomètre. *Voyez* sur le phénomène de l'appréciation du temps chez les somnambules.
Loquacité périodique très-extraordinaire, 44.
Lowingard. *Voyez* observations sur le magnétisme animal.

M.

M***, chirurgien-major à Versailles, cité, 137.
M. (Mlle Louise) guérit Georges G. de l'épilepsie à Besançon, 266.
Magendie, médecin, cité, 220.
Magnétiseurs cités dans *l'Hermès* : MM. Bergasse, Bonnefoy, médecin; Cézaire du Bois; Chapelain, médecin; Chardel, Constant, Crampon, d'Aunay (le comte Louis), Defert, médecin, de L. (le comte); Deleuze, Demarsy (Ch.), de Vatimont (le comte), Dubouchet, médecin; Dupotet, étudiant en médecine; Foissac, médecin; Gréa, Langlois, Levasseur (J. C. V.); Mlle Louise M.; Mesmer, Picher Grandchamp, méd.; Pigault-Lebrun, Pommier, R***, Robin, Mme veuve Touchard, Vogel, médecin.
Magnétisme (le) animal, à l'usage des gens du monde; suivi de quelques Lettres critiques pour et contre ce mode de guérison, 390.
Maignon, marin, est guéri d'une goutte seraine complète, au Hâvre, 61.
Maillou (Charles) est guéri d'une ophtalmie chronique, 297.
Mal de tête violent et opiniâtre, 350.
— aux yeux, 60.
Malades cités dans *l'Hermès* : § Ier. Femmes : Mlle Sophie A., Mme B, Mme Chabert, Mlle D., Mlle D. (A), Mme la comtesse de S***, Mlle Duquesne, Mme Foissard, Mme G., Mme Guyot, Mme Félicité Minel, Mme N., Mlle R., Mlle Renaud, Mme Rey, Mme Sponton. *Anonymes* : Une dame, *idem*, une demoiselle, Mme de...
— § II. Hommes : MM. Bugnot, Cazot, Crampon, Davalon (Gustave), Debatz (Jules), de Daines (l'abbé), de L. (le comte), Deschamps, Dufils (Etienne), G. (Georges), Maignon, Maillou (Ch.), R. fils, Suterlin (Joseph), Tontain. *Anonymes* : Un marin anglais, un capitaine du Hâvre, deux enfans, un homme, un jeune homme.
Maladies guéries par le magnétisme, affection nerveuse, *idem* psorique, attaques épileptiques, cancer au sein, céphalée, coliques, congestion au pilore, constipation, convulsions, crampes dans l'estomac, douleurs de la tête, *idem* des reins, dépôt dans la tête, hémicranie, engorgement du foie, *idem* des glandes, *idem* lympha-

tique, *idem* des ovaires; épidémiques (maladies), épilepsie, gale, gastrite, gonflement de l'utérus, goutte, *idem* seraine, hémorrhagie pulmonaire, hydropisie commençante, inflammation de poitrine, *idem* des yeux, insomnie, ivresse (disposition à l'), loquacité périodique, maladies chroniques, *idem* compliquées, maux de dents, *idem* d'estomac, *idem* des nerfs, *idem* de tête, *idem* d'yeux, névralgie, ophtalmie, orgelet, palpitations de cœur, paralysie, *idem* avec atrophie des membres, pleuro-pneumonie, refroidissement (suites d'un), rhumatisme, *idem* à la cuisse, *idem* à l'épaule, rhume violent, somnambulisme naturel, spasmes, surdité commençante, tumeur à la cuisse, vers, *idem* solitaires, vomissemens.

Médecins cités dans *l'Hermès* : MM. B., Bertrand, Bonnefoy, C., Chapelain, D., Defert, Delaunay, Dubouchet, Foissac, Fouquier, Georget, Guérin, Gousse, Hervez de Chégoin, Joly, Laugier, Lecheverel, Leroy, M., Magendie, Mesmer, Miquel, Picher Grandchamp, Récamier, Renaud, Richter, Rostan, Roux, Schultz, Ségalas, Vogel, Wolfart.

Membres (les) de la commission du magnétisme écrivent au conseil général de l'administration des hôpitaux pour obtenir l'autorisation de recommencer les expériences magnétiques, 330.

Meunier, témoin de la guérison de M. Rey, 381.

Millin de Sévoye communique au rédacteur de *l'Hermès* la guérison de Mme Dair, 329.

Minel (Mme) est guérie des suites d'une frayeur et d'une fausse couche, 21.

Minel, adjudant du génie, témoin de la guérison de sa femme. *Voyez* Lettre adressée à M. Robin.

Miquel, médecin, chef de clinique interne à la Faculté de médecine, témoin des expériences magnétiques faites à la Charité, 237.

Mot (un) sur le magnétisme animal, par M. Dubouchet, médecin, 238.

N.

N. (Mme) est guérie d'une constipation opiniâtre et d'une congestion au pilore, à Noyon, 119.

Névralgie suite d'une frayeur, 21.

—(disposition générale à la), 44.

Note sur l'ouvrage intitulé : *Esquisse de la nature humaine*, etc., 331.

Notice historique sur J. B. Bonnefoy, sur sa maladie, son traitement magnétique et sa mort; par M. Picher Grandchamp, médecin, 65.

—remise au rédacteur de *l'Hermès* par M. Gréa, 265.

O.

Observations sur le magnétisme aminal, par M. Picher Grandchamp, médecin, 5.

— par M. Lowengard, 33.

— de l'auteur de l'*Esquisse de la nature humaine*, etc. (M. Chardel, juge), sur l'article Magnétisme animal, inséré dans le 13e volume du

Dictionnaire de médecine, par M. le docteur Rostan, 106.
— d'une gastrite nerveuse, suivie de vomissemens, qui avait résisté à tous les traitemens thérapeutiques, guérie par le magnétisme animal; par M. le docteur Dubouchet, 227.
— sur l'utilité du magnétisme pour les vieillards; par M. Defert, médecin, 252.
—d'une hémicranie périodique guérie subitement par le magnétisme animal; par M. le docteur Dubouchet, 381.
Obstacles (des) qui se sont opposés et qui s'opposent encore à la propagation du magnétisme, par M. Deleuze. 1er art., 49.—2e art., 169.
Ophtalmie chronique guérie par le magnétisme animal, par M. Dubouchet, médecin, 297.
Orgelet, 299.

P.

Palpitations de cœur, 196.
Paralysie avec atrophie des membres, 245.
— des nerfs optiques, 61.
Pasquet (Martin), témoin de la guérison d'Etienne Dufils, au Hâvre, 231.
Paul, l'un des malades *incurables* de la Charité (paralysie du côté gauche, avec atrophie des membres) choisis par M. Fouquier pour servir aux expériences, 245.—Devient somnambule, 257. — Annonce le jour où il marchera, 291. — Marche effectivement en présence de tout l'hôpital, 294.—Sort de l'hôpital afin de pouvoir suivre le traitement magnétique chez M. Foissac, 321. — Lit les yeux fermés en état de somnambulisme, en présence des membres de la commission de l'Académie de médecine, 358. — Est *guéri radicalement*, 359.
Perte d'appétit, 300.
Phénomène (sur le) de l'appréciation du temps chez les somnambules; par J. C. V. Levasseur, ingénieur-géomètre, 26.
Phénomènes remarquables, 6, 30, 32, 38, 41, 79, 107, 117, 120, 124, 136, 142, 150, 154, 155, 157, 166, 224, 231, 232, 242, 243, 246, 253, 284, 292, 294, 300, 306, 312, 313, 314, 325, 353, 358.
Picher Grandchamp, médecin, guérit, à Lyon, le jeune Davalon (Gustave) des suites d'un engorgement lymphatique, 5. — *Idem* Mme Sponton d'une complication de maux extraordinaires, 44.—*Idem* d'une inflammation de poitrine commençante, 45. *Voyez* observations sur le magnétisme animal. — Traitement de Mme Sponton.—Notice historique sur J. B. Bonnefoy.—Cours de magnétisme animal.
Pigault-Lebrun, magnétiseur cité, 249.
Pleuro-pneumonie chronique avec épanchement, 196.
Pommier, magnétiseur cité, 133.
Prévisions (exemples de), 7, 9, 30, 32, 38, 43, 86, 130, 133, 139, 143, 161, 225, 266, 288, 307, 310, 312, 314, 323.
Purgations extraordinaires produites par l'eau magnétisée sur des enfans, 232.

R.

R. (Mlle), âgée de quatre ans, est guérie d'un orgelet (bouton à l'œil), 299.
R. (le jeune) est guéri d'une maladie chronique (fièvre continue, perte d'appétit, dégoût général), 300.
R. guérit sa fille d'un orgelet, 299. — *Idem* son fils d'une maladie chronique, 300. *Voyez* Remarques sur les avantages qu'on peut obtenir de l'eau magnétisée.
Récamier, médecin cité, 56.
Rédacteur (à M. le) de *l'Hermès*, 256, 329.
Refroidissement subit, 118.
Relation d'un traitement magnétique, par M. le docteur Dubouchet, 34.
Remarques sur les avantages qu'on peut tirer de l'eau magnétisée. Extrait du journal de M. R***, 232.
Remède employé avec un succès constant par deux somnambules, contre le ver solitaire; par M. Langlois, 165.
Renaud (Mlle) est guérie d'une paralysie des nerfs optiques (goutte seraine), au Hâvre, 61.
— (Mr), médecin magnétisé par un de ses confrères, joue le somnambulisme, et trompe M. B., 263.
Réservoirs (des) magnétiques, par Mme ve Touchard, 201.
Résumé d'une cure magnétique adressé à M. le rédacteur de *l'Hermès*, par M. Ch. Demarsy, 158.
Rey est guéri d'une hémicranie périodique, 381.
— (Mme) est témoin de la guérison de son mari, 381.
Rhumatismes, 60, 61, 62, 63, 138.
Rhumes fréquens, 252.
Richter, médecin à Moscou, témoin du traitement et de la guérison de Mlle A., 308.
Rostan, médecin cité, 55, 105, 251.
Roux, chirurgien de la Charité, est magnétisé par M. Foissac en présence de tous les médecins et élèves de cet hôpital, 259, 283.

S.

Ségalas, médecin, reconnaît publiquement, dans ses cours de physiologie, la réalité du magnétisme, 389.
Sensibilité (modifications extraordinaires de la), produites par l'état de somnambulisme, 358, 359.
Somnambules cités dans *l'Hermès*. § Ier. Femmes : Mme B., Mme Chabert, Mme D., Mlle D. (A.), Mme Fagard, Mme Foissard, Mme N. *Anonymes* : Deux dames, une jeune paysanne.
§ II. Hommes : Cazot, Davalon (Gustave), G. (Georges), Paul, Suterlin (Joseph). *Anonymes* : Deux jeunes gens.
Somnambulisme naturel, 314.
Spasmodiques (mouvemens) dans le système musculaire, particulièrement sur les organes de la respiration, 44.
Sponton (Mme) est guérie d'un engorgement au foie, mouvemens spasmodiques sur les organes de la respiration; crampes fréquentes très-intenses de l'estomac, insomnie, disposition générale à la névralgie, loquacité extraordinaire périodique, suivie d'un silence également périodique presque absolu,

à Lyon, 44. — *Iaem* d'une inflammation de poitrine commençante, 45.
— (Mr), témoin de la guérison de sa femme, *idem*.
Suterlin (Joseph) est guéri des suites d'un dépôt dans la tête, rhumatisme à la cuisse, etc., à Versailles, 137.
Sympathie (exemple singulier de) entre Mme A. et sa fille, à Moscou, 314.

T.

T.....t (A.). *Voyez* Lettre à un médecin de province.
Témoins cités dans *l'Hermès* : § 1er. Femmes : Mmes Debatz, G., Hoffmann, sage-femme; Michel (Guillaume). *Anonymes* : Une dame, deux filles de service, sept à huit personnes.
§ 2. Hommes. B., méd. C., méd. Chabert, Colardin, Debatz, Delaunay, méd., de Vatimont (le comte), Fouquier, médecin, G. (le colonel), sa femme et Grenout, Guérin, médecin, Hérambourg, Just, M., Laugier, méd., Lecheverel, médecin, le François (Nicolas) Léonars, Leroy, étud. en médecine, Meunier, Miquel, médecin, Pasquet (Martin), Ségalas, médecin, Thiéraulde, Tourret, Vandemont. Théroulde, témoin de la guérison d'Etienne Dufils, au Hâvre, 231.
Tontain, capitaine du Hâvre, est guéri d'une entorse, 60.
Touchard (Mme ve), guérit Mme G. d'un mal de tête violent et opiniâtre, 450. — *Voy*. des réservoirs magnétiques. — Avantages et inconvéniens du magnétisme animal.
Tourret, *voy*. à M. le rédacteur de l'Hermès.
Traitemens magnétiques faits à Cressia, etc., par M. Gréa, 129.
— par M. R., 299.
Traitement de Mme Sponton, etc., par M. Picher Grandchamp, méd., 44.
— d'une affection psorique, par M. le comte Louis d'Aunay, 64.
— et guérison de M. Joseph Suterlin, etc., par M. le comte Louis d'Aunay, 137.
— des malades par le réservoir magnétique. Extrait des annales du magnétisme anim. du doct. Wolfart, etc., par M. Cézaire Dubois, 208.
— (continuation du) de M. Paul, 321.
— (suite du) *id*. 352, 376.
Tumeur à la cuisse, 59.

U.

Ulcère à la matrice, 165.

V.

Valentin (Mlle) est guérie de maux d'yeux, au Hâvre, 60.
Vandemont, ancien greffier, témoin de la guérison de Jules Debatz, 328.
Variétés, 389.
Ver monstrueux dans l'estomac, 165. — *Id*. solitaire, 163.
Villes (nom des) où l'on a fait les traitemens rapportés dans l'Hermès. Amiens, Besançon, Chollet, Cressia, Hâvre (le), Lyon, Moscou (Russie), Noyon, Paris, Versailles.
Vogel, méd., guérit une dame d'une maladie nerveuse chronique, à Doberan, 34.

Vomissemens périodiques, 252.
Vue (exemples de) à distance, 6, 136, 149, 312, 322.

Anonymes.

§ 1. Femmes. La femme de confiance de M. Guérin, médecin, est guérie d'une entorse, 60.
Dame (une) est guérie d'un rhumatisme à l'épaule, 61.
Demoiselle (une) est guérie d'une inflammation aux yeux, 62.
Femme (une) est traitée pour une gale répercutée que le magnétisme fait ressortir complètement, 64.
Mme *** est guérie d'un cancer au sein, 197.
Mme de *** est guérie de rhumes violens, étouffemens, vomissemens, étourdissemens, hydropisie commençante du ventre, insomnies, 252.
§ 2. Hommes. Un marin anglais est guéri de fortes douleurs dans les reins, 62.
Un capitaine de marine du Hâvre est guéri d'un rhumatisme, 63.
Enfant (un) est guéri d'un engorgement lymphatique sous le bras, 63.
Jeune homme (un) est guéri d'une maladie épidémique, 132.
Un ouvrier est guéri d'un ver monstrueux dans l'estomac, 165.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

IMPRIMERIE DE C. THUAU, cloître saint-benoît, n° 4.